



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



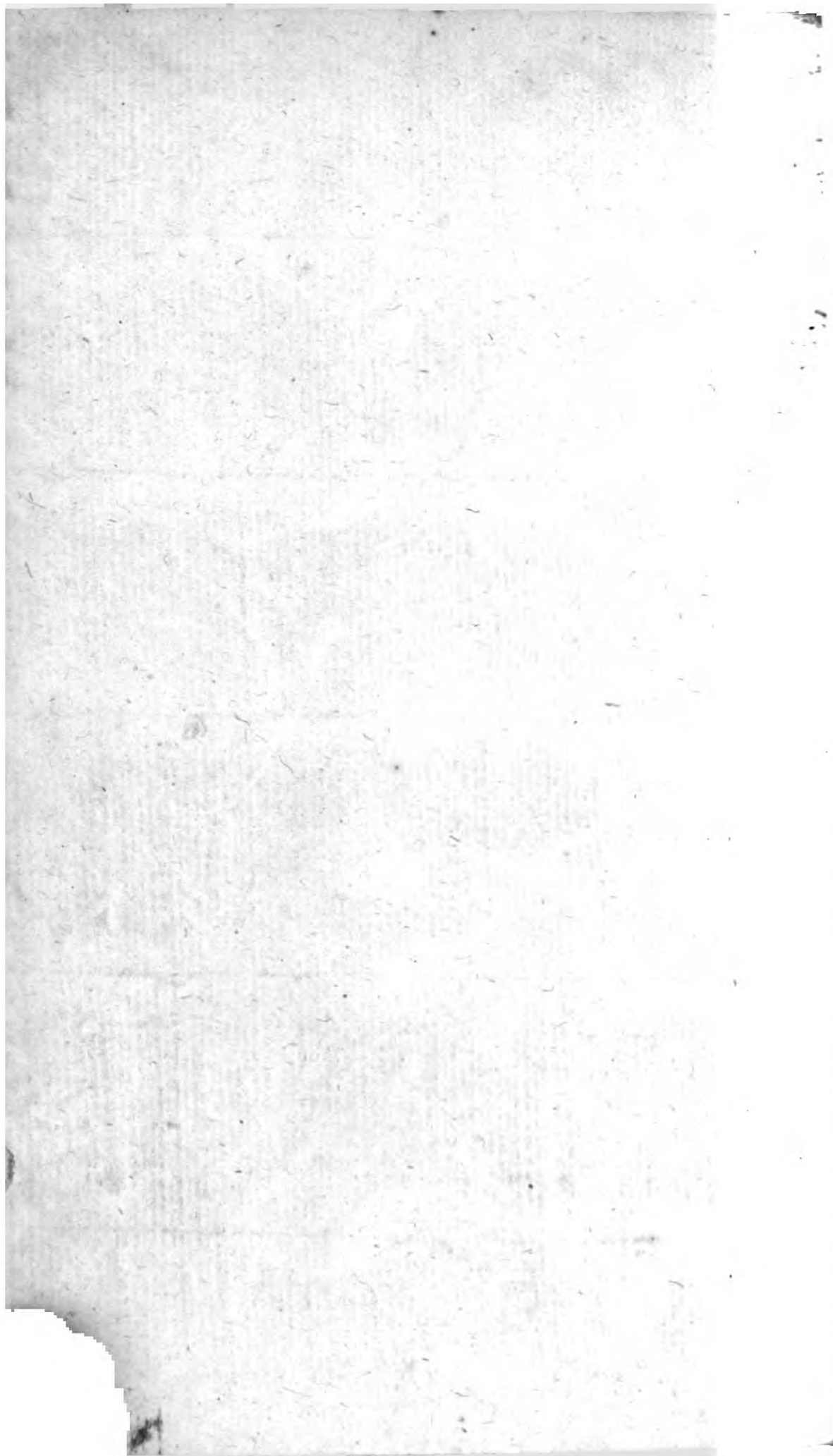


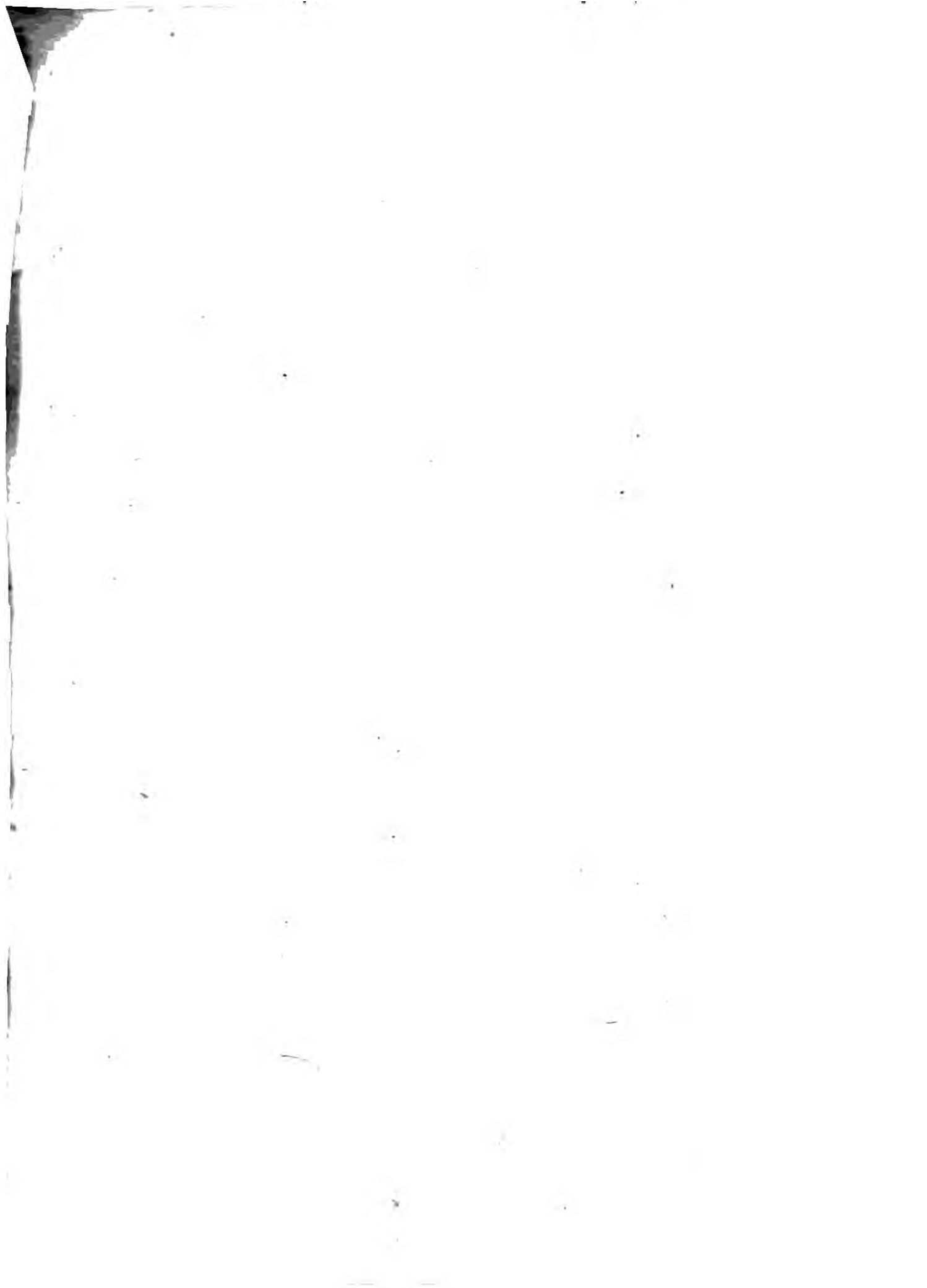
34. g. 2

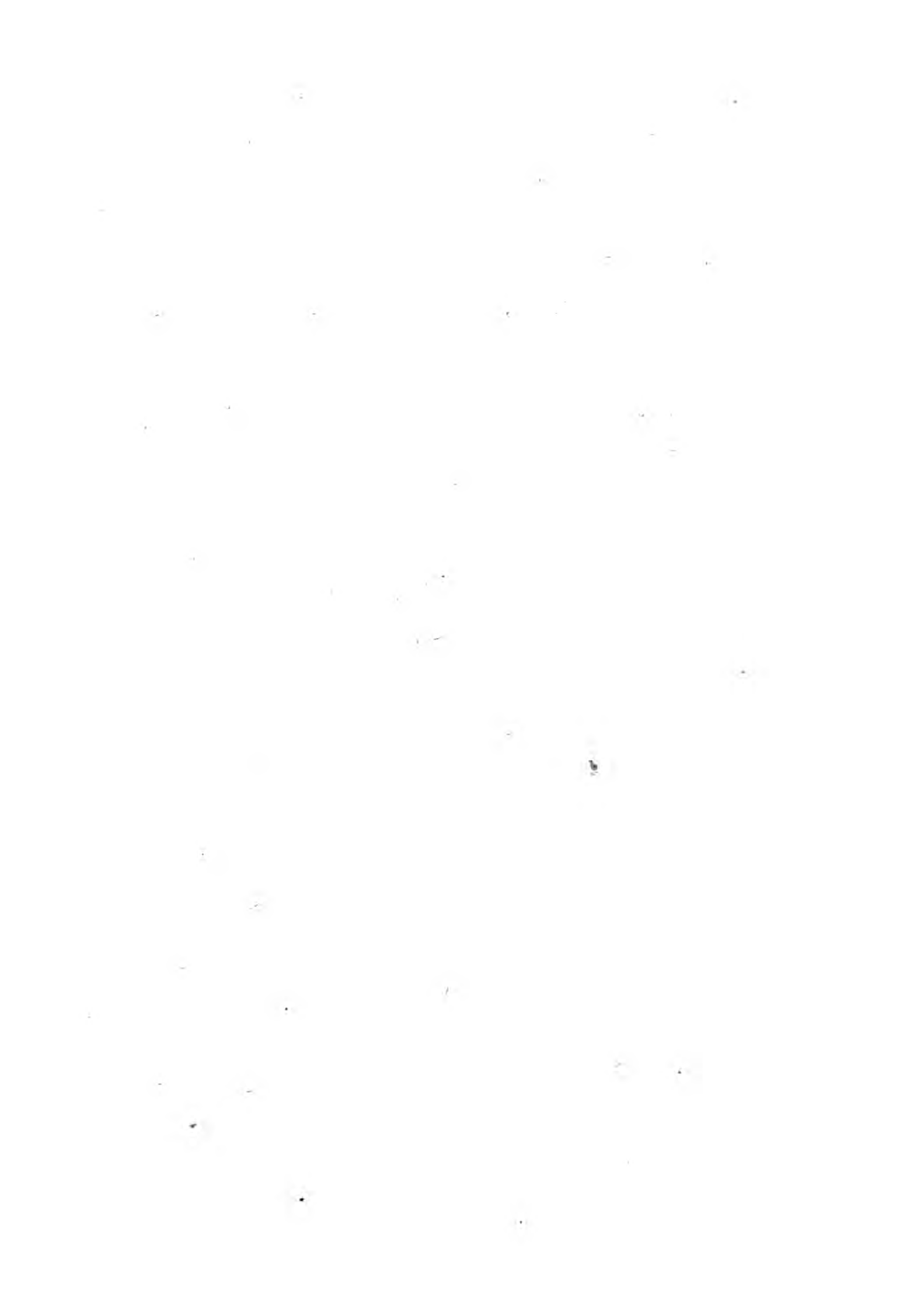


UNS. 158 f. 27











LE

THEATRE

ITALIEN.

TOME SECOND.

**PIECES CONTENUES**  
*dans ce second volume.*

**L**A CAUSE DES FEMMES.

LA CRITIQUE DE LA CAUSE DES FEMMES.

LE DIVORCE.

LE MARCHAND DUPPE.

COLOMBINE FEMME VENGE'E.

LA DESCENTE DE MEZZETTIN AUX ENFERS.

LE GRAND SOPHY.

ARLEQUIN HOMME A BONNE FORTUNE.

LA CRITIQUE DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

Frontispice



C. Mathey Sculp.

\_\_\_\_\_

[Faint, illegible text covering the majority of the page, possibly bleed-through from the reverse side.]

—

—

—

—

\_\_\_\_\_

LE  
THEATRE  
ITALIEN  
DE GHERARDI,

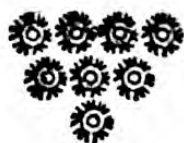
O V

LE RECUEIL GENERAL  
de toutes les Comedies & Scènes françoises  
jouées par les COMEDIENS ITALIENS du Roi,  
pendant tout le temps qu'ils ont été au  
service.

*Enrichi d'estampes en taille douce à la tête de  
chaque Comedie, & des airs gravés-notés à la  
fin de chaque volume.*

TOME SECOND.

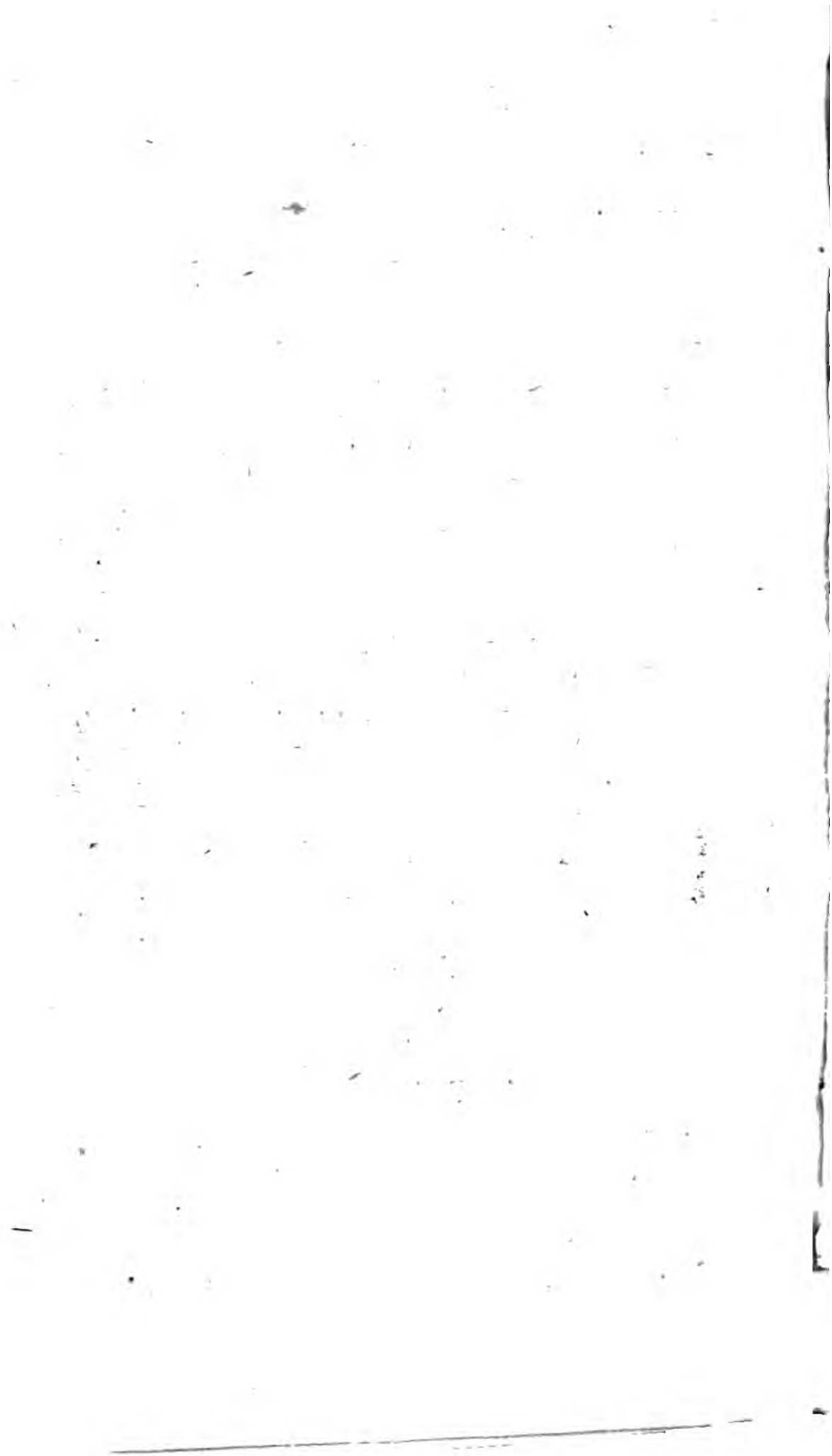
Edition nouvelle revue avec beaucoup d'exactitude.



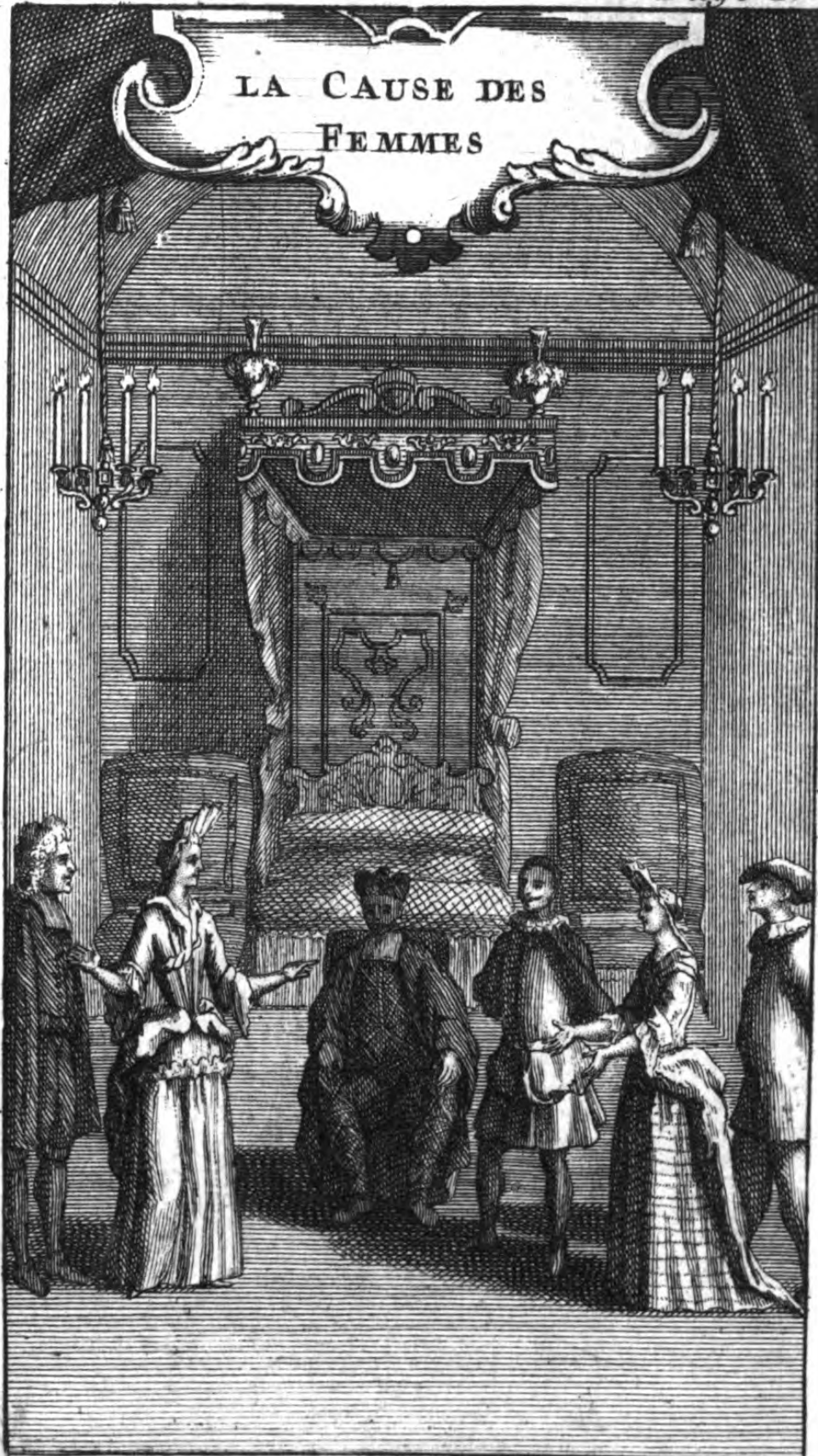
A PARIS;  
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,  
à la Science, & à l'Ange Gardien.

---

M D C C X L I.  
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*









# LA CAUSE DES FEMMES.

*COMEDIE EN TROIS ACTES.*

Mise au Théâtre par Monsieur Delosme  
de Monchenai , & représentée pour la  
premiere fois par les comediens Italiens  
du Roi , dans leur hôtel de Bourgogne ,  
le vingt-sixième Décembre 1687.

*Tome II.*

A.





SCENES FRANCOISES

DE

LA CAUSE  
DES FEMMES.

---

S C E N E

DE L'EXPOSITION DU SUJET.

COLOMBINE, M. DE BASSEMINE  
*en habit de deuil.*

C O L O M B I N E.

**A**H pour le coup, monsieur j'y perds  
mon latin. Votre femme morte  
depuis six mois, vous a laissé tout  
au moins deux cens mille livres, & pour  
plus d'un million de repos; & cependant,  
malgré ce grand crêpe & ce deuil qui ne  
devroit pas passer l'habit, je vous trouve

A ij

4 - *La Cause des Femmes.*

un esprit aussi lugubre , que si l'on vous menaçoit de ressusciter la défunte ? Je vous avoue que cela me passe , & je n'aurois jamais cru qu'il y eût aucun chagrin assés bou-ru , pour oser s'attaquer à la personne d'un homme veuf.

BASSEMINE *en soupirant.*

Helas ! que pouvoit-il m'arriver de plus contraire, que le trépas de ma chere épouse?

COLOMBINE.

Ah , par ma foi , voilà du fruit nouveau, un mari qui pleure sa femme ! Hé si , monsieur , ne faites pas cette sottise-là devant le monde , vous feriez crier les petits enfans après vous.

BASSEMINE.

Ma pauvre petite femme , que j'ai perdu en te perdant !

COLOMBINE.

Et où est donc cette grande perte ? Etiez-vous comme certains maris , qui savent faire valoir leurs femmes à peu près comme un fonds de terre , ou une constitution de rente ? A moins de cela , je ne vois pas ce que vous avez pû tant perdre à la mort de madame.

BASSEMINE.

Je te le dis encore une fois , Colombine, tu ne saurois concevoir la perte que j'ai faite.

**COLOMBINE.**

Oh , monsieur , mon esprit va peut-être plus loin que vous ne pensez. Vous comptez apparemment pour une grande perte , de n'avoir plus à criailler à toutes les heures du jour , comme vous faisiez avec feue madame ; & vous regardez sans doute comme une gêne , la liberté de pouvoir choisir en toute sûreté de conscience , des domestiques un peu moins malotrus que ceux que vous mettiez auprès de la défunte : car on peut dire que de son tems votre maison étoit un hôpital en racourci ; & nous navions gueres d'honneur à être sages parmi des louches , des borgnes , des manchots & des boiteux. Hé , monsieur , quand le veuvage ne serviroit qu'à faire cesser les bruits qui ont couru de votre jalousie , je croirois que vous gagneriez assés pour ne pas vous plaindre.

**BASSEMINNE.**

Comment donc, Colombine , est-ce que le monde me croyoit jaloux ?

**COLOMBINE.**

On ne disoit pas cela précisément , mais on avoit peine à digerer la sortie précipitée d'un certain grand diable, qui étoit toujours bien mis pendant qu'il demeuroit chés vous. . . . Là , ce cadet à la haute taille, qui vous servoit de facteur; ne vous en souvient-il plus ?

BASSEMINÉ.

Bon , c'est un maraud que je chassai parce qu'il ne savoit rien.

COLOMBINE.

Le monde dit pourtant que vous ne le chassâtes que parce qu'il en savoit trop pour vous. Mais, parlons d'autre chose. Avouez, monsieur , qu'on est plus léger de moitié quand on n'a plus de femme.

BASSEMINÉ.

Il faudroit pour cela, Colombine, n'avoir point une fille , qui me pèse plus que cinquante femmes ensemble.

COLOMBINE.

Ah , par ma foi , je vous trouve joli , de vous plaindre d'avoir une fille qui met tout en usage pour ne point passer pour la fille d'un bourgeois : car enfin vous n'êtes pas encore secretaire du Roi, & jusqu'à ce que vos provisions soient expédiées , votre fille vous fait honneur de chercher à débarbouiller sa naissance par le commerce des beaux esprits , & des gens de qualité.

BASSEMINÉ.

Elle se feroit bien plus d'honneur à ne voir personne , que d'attirer tous les jours chez moi cinquante pieds plats d'auteurs , & autant de joueurs de profession , qui font soir & matin de ma maison une double academie.

COLOMBINE.

Il faut avoir l'esprit bien à contrepoil , pour parler comme vous faites. Ah que vous auriez bon besoin, pour vous polir , de vous trouver aux conférences qu'on fait tous les jours ici! Je ne fais pas si c'est à cause que j'entens quelquefois les beaux esprits ; mais depuis un tems vous me paroissez si barbare que je crois qu'à vous prendre des pieds jusqu'à la tête , il n'y a pas dans toute votre personne un seul grain de politesse.

BASSEMINÉ.

Elle a l'esprit gâté aussi-bien que sa maîtresse. Voilà ce qu'on gagne avec ces chiens de poètes , & je souffrirois que ma fille en vît davantage ? Non , morbleu , je serois plutôt banquier toute ma vie , que de ne pas exiler de chez moi tout ce trio de fainéans , joueurs & autres , qui perdent ma fille & mes gens , & m'exposent chaque jour à payer de grosses amendes.

COLOMBINE.

Ah ! ce sont donc les amendes qui vous font peur ? Vous n'en vaudriez que mieux , si vous en aviez payé cinq ou six , comme bien des gens qui ne sont peut-être pas loin d'ici. Pensez-vous que ce soit un honneur médiocre , que de se voir couché pompeusement sur le catalogue des martyrs du lanquenet & de la bassette ; & ne faut-il pas une intrepidité de césars , pour affronter ge-

nerusement les défenses qui sont faites de jouer à ces jeux-là ? Jusqu'ici l'on avoit fait la guerre aux femmes sur leur peu de courage ; mais elles ont bien montré que dans certaines occasions , elles ne sont pas les dernières à donner l'exemple aux autres.

BASSEMINÉ.

Si bien donc, que tu voudrois me persuader qu'il est galant de payer cinq ou six fois l'an , mille écus tout à la fois.

COLOMBINE.

Vous ne savez donc pas que c'est la grand'-mode ? Vous avez un si bel exemple devant vos yeux. Pourquoi ce petit abbé de vos voisins fait-il servir depuis si long-tems sa maison de retraite aux jeux défendus ? c'est qu'il épie l'occasion de payer une amende de mille écus , qui le rendra fameux pour toute sa vie ; & cependant il plaindroit une épingle à son pere. Mais dans les occasions d'honneur , les plus vilains font gloire de ne pas passer pour ce qu'ils sont.

BASSEMINÉ.

Ta réthorique ne me persuade point. Je suis résolu d'étranger d'ici les joueurs & les poètes. Il est tems de donner à ma fille une autre occupation que le bel esprit, la bassette & le lansquenet.

COLOMBINE.

Et à quel jeu voulez-vous donc qu'elle joue dorénavant ?



*La Cause des Femmes.*

9

BASSEMINÉ.

Oh , c'est à un jeu qui doit lui plaire plus que tous les autres. J'ai dessein de la marier.

COLOMBINE.

Quoi , marier votre fille ? Et à qui donc ?

BASSEMINÉ.

A un honnête vieillard que je lui mittonne depuis long-tems. C'est monsieur Tuetout le medecin.

COLOMBINE.

Quoi , marier votre fille à monsieur Tuetout le medecin ! Ah, monsieur, quel meurtre ! Avec le bien qu'elle a , votre fille peut prétendre à un des meilleurs partis de la robe.

BASSEMINÉ.

D'accord. Mais ces gens de robe sont trop sujets à faire les entendus , ils regardent un beaupere marchand, comme un petit vassal. Oh , que je n'ai garde de choisir pour gendre , un homme qui défendrait peut-être un jour à ma fille de me voir trop souvent , de peur de s'encanailler ! Nous sommes dans un tems où l'on ne sauroit être trop sur ses gardes , il faut profiter des sottises de ses confreres.

COLOMBINE.

Vraiment , vraiment , les gens d'épée font bien pis. J'en connois qui vont jusqu'à menacer leurs beauperes de les jeter par les fenêtres.

BASSEMINE.

C'est pour cela que je choisis prudemment un medecin. C'est un homme qui ne se croira pas plus grand seigneur que moi. Nous pourons jouer ensemble à la boule toutes les fêtes & dimanches en mon jardin , & de-là manger bourgeoisie notre gigot. Cela vaut mieux cent fois que ces gens de robe. C'est un opera que de donner à manger à ces messieurs-là ; il faut s'y préparer quinze jours auparavant , & encore au bout du compte , ils croient qu'il est au dessous d'eux de vous remercier.

COLOMBINE.

Mais en refusant pour gendre un homme de robe , vous perdez un appui , qui vous serviroit dans votre procès qui est prêt à juger. Il est assez considerable , pour vous obliger à ne pas aigrir ce jeune conseiller , qui a demandé votre fille en mariage.

BASSEMINE.

Tu as raison ; mais j'ai donné parole à monsieur Tuetout , qu'il vint ce soir pour convenir de nos faits.

COLOMBINE.

Il faut avouer que vous êtes bien précipité ! N'avez-vous pas peur que votre fille échape à un vieillard de soixante & dix ans ? Vous devriez bien plutôt songer à solliciter vos juges , cela seroit bien plus de saison.

BASSEMINÉ.

Mais je ne connois personne qui ait des habitudes auprès d'eux.

COLOMBINE.

Hé mort de ma vie , falloit-il attendre à l'extrémité pour en chercher ? Vous ne savez encore gueres de rubriques. Un homme d'esprit fait se ménager de longue main la protection de quelque jolie femme , qui dans le besoin appuye chaudement ses intérêts auprès des juges : au moins cela donne un grand branle à une affaire.

BASSEMINÉ.

Cela est vrai. Mais à qui en veut ce gentilhomme ? *Un laquais entre avec un juste-au-corps galonné.*

LA VIOLETTE *de loin à Colombine.*

St , st , Colombine ?

COLOMBINE.

Hem , hem , la Violette ?

BASSEMINÉ *à Colombine.*

Es-tu folle de traiter de la violette un marquis chamarré comme celui-là ?

COLOMBINE.

Vous êtes bon , avec votre marquis ! C'est-là le laquais du chevalier Faquinet.

BASSEMINÉ.

Un laquais ? pauvre sotte ! Est-ce qu'il n'est pas défendu aux laquais de porter des juste-au-corps galonnés , comme de porter des bâtons & des cannes ?

C O L O M B I N E.

Oui , mais monsieur la Violette est un laquais privilégié ; il a gagné ce juste-au-corps de mestre de camp à fournir des cartes de bassette.

L A V I O L E T T E *en s'approchant de Colombine , lui glisse un billet.*

Tiens , voilà un billet de mon maître , pour ta maîtresse.

B A S S E M I N E *se saisissant du billet.*

Ouais ! que veut dire ceci ? ( *Il lit.* ) *Pour la spirituelle Finette.* Colombine , quelle bête est-ce que cette Finette ?

C O L O M B I N E.

Ne voyez-vous pas que c'est le nom de jeu de votre fille ? Chaque joueur prend des noms à sa fantaisie. L'un se fait appeller le chevalier Trichardin ; l'autre le colonel la Réjouissance , & ainsi du reste.

B A S S E M I N E.

Bon , bon. *Il lit la lettre.*

„ L'Abbé Paroli nous pensa désoler hier  
 „ avec son bonheur. C'est , mignonne , le  
 „ plus fortuné tailleur que je connoisse. Il  
 „ m'emporta tout en un coup neuf cens pif-  
 „ toles.

B A S S E M I N E *faisant une reflexion.*

Voilà un tailleur qui fait payer sa façon bien chere. *Il continue de lire.*

„ Au reste je dois vous amener ce soir un  
 „ jeune provincial , franc novice au jeu , qui

vient ici configner pour une charge de conseiller. De l'air dont il s'y prend , il pourra bien laisser sa magistrature au fond de quelque banque ; & il vaut encore mieux que nous en profitions , que l'abbé Paroli , qui aussi-bien se voit engagé d'honneur à achever de ruiner cinq ou six familles , à qui il a déjà fait d'assés bonnes brèches. Au moins , c'est moi qui taillerai ce soir. J'ai eu ce matin des pressentimens de fortune , qui ne me viennent jamais à faux. Bon courage , mignonne , & bon jour. "

LE CHEVALIER FAQUINET.

Ah , monsieur le Chevalier Faquinet , vous n'en croquerez que d'une dent. Je vais dès ce pas donner des ordres qui vous feront renguaîner vos pressentimens de fortune. Il est tantôt tems que je sois maître dans ma maison.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Oh , c'est bien tout ce que vous pourrez faire.



## S C E N E

## DE COLOMBINE ET D'ISABELLE.

## C O L O M B I N E.

**A** Qui diantre en avez-vous donc , pour être de si mauvaise humeur ? On ne sauroit pas tirer une parole de vous ? Est-ce que votre pere s'est fervi , en vous parlant de quelque mot qui n'étoit pas de l'academie ?

## I S A B E L L E.

Ma pauvre Colombine , épargne-moi la douleur de me faire songer que je suis fille d'un mortel aussi marchand que mon pere. Ses manieres sont plus rampantes que jamais. Son esprit menace ruine plus il va en avant ; sa raison ne bat plus que d'une aîle , & je desespere tout à fait de son bon sens.

## C O L O M B I N E.

C'est-à-dire , en bon françois , que votre pere n'est pas loin des petites-maisons.

## I S A B E L L E.

Oh , ma petite chere , c'est-là le moins qui lui puisse arriver. Croirois-tu bien ce que je te vais dire ?

## C O L O M B I N E.

Selon.

ISABELLE.

Il ne veut plus qu'on joue ici.

COLOMBINE.

Et à quoi veut-il donc que l'on s'occupe ?  
A faire de la tapisserie , ou des cornettes de  
marli ? ISABELLE.

Pour moi , je trouverois moins étrange  
qu'il s'avisât de retrancher le boire & le  
manger , que cette douce fondation du jeu ,  
qui a naturalisé le beau monde ici. Il faut  
avoir l'esprit furieusement enfoncé dans la  
plus épaisse rouille du comptoir , pour oser  
interdire le plus honnête amusement de la  
vie. Quoi , vouloir empêcher qu'on joue !  
Ah , Colombine , soutiens-moi , je n'ai pas  
la force de survivre un seul moment à une  
telle attaque.

COLOMBINE.

Mais pour mourir dans les formes , il vous  
faudroit un livre de basset à la main. C'est  
une circonstance qui donne un merveilleux  
relief à la mémoire d'un joueur.

ISABELLE.

Que tu fais la railleuse hors d'œuvre !

COLOMBINE.

Ne voudriez-vous pas que je fusse l'écho  
de vos larmes & de vos doléances , & que  
j'appuyasse de sens rassis le bizarre dessein  
que vous avez de mourir , parce qu'on vous  
défend de jouer ? Si vous saviez le grand  
bien que votre pere vous fait. ...

I S A B E L L E.

Et où est ce grand bien , je te prie ?

C O L O M B I N E.

Non , ce n'est pas vous faire un grand bien , que de vous ôter les occasions d'alterer votre santé & votre jeunesse ? Pensez-vous de bonne foi , que des appas naissans comme les vôtres , trouvent fort leur compte dans ces agitations continuelles où vous jette à tout moment l'attente d'une carte , qui vous fait sécher sur le pied , & changer de couleur vingt fois en un instant ? Je ne parle point de la réputation que se fait une fille qui n'a plus de mere , en attirant chés elle indifferemment toute sorte de gens. Mais aujourd'hui ce ne seroit pas être de mode, que de s'embarasser de sa réputation.

I S A B E L L E.

Tu crois donc ma réputation réduite au point de crier merci à tout le monde ?

C O L O M B I N E.

Oh , ne vous y voilà pas mal avec vos grands mots ! Je vous dis que le jeu , de quelque nature qu'on le prenne , est plein de dangereuses conséquences pour une fille. Je veux que la fortune soit entierement de votre parti , & que vous gagniez tout ce que vous pouvez jouer : il ne faut pas pousser les malheureux jusqu'à la dernière extrémité. Le gain vous engage à de certaines complaisances , qui mènent bien loin , quand un  
homme



homme a l'adresse de profiter de son malheur. Si vous perdez au contraire, c'est bien le diable. Il faut emprunter ; car le moyen de demeurer sur sa perte ? En emprutant l'on fait voir ses besoins aux gens, & il est à craindre qu'à leur tour ils ne découvrent les leurs, & qu'on ne se tire d'affaire que par un soulagement réciproque.

ISABELLE.

Cela est bon entre corfaires, qui ne donnent que pour recevoir.

COLOMBINE.

Et pour qui donc prenez-vous les joueurs ? Vraiment c'est bien de ces gens-là que notre sexe doit attendre des plaisirs gratis : Ils se font une telle habitude du jeu, qu'ils veulent jouer leur jeu en toutes rencontres.

ISABELLE.

Il s'en trouve pourtant, Colombine, de plus humains les uns que les autres.

COLOMBINE.

Oh, je vois bien qu'Aurelio a beaucoup de part à cette exception favorable, & les mille écus qu'il vous prêta dernièrement, font sans doute leur effet. Avouez la dette, Aurelio ne vous est pas tout-à-fait indifférent.

ISABELLE.

Qui lui, Colombine ; il n'a point d'honnêteté. Voilà trois jours, de compte fait,

qu'il passe sans me dire une seule douceur. Peut-on aimer les gens après une si longue diète de galanterie ?

C O L O M B I N E.

Vous êtes admirable avec vos raffinemens. Est-ce que vous prétendez asservir à une passion en forme un homme qui fait son capital de la bassette ? Dame, il faut s'accoutumer de bonne heure à la fatigue. Vraiment ce sera bien pis si vous êtes jamais mariée. Je connois des maris qui dans toute une année ne disent pas seulement une fois dieu te gard à leurs femmes.

I S A B E L L E.

C'est ce qui fortifie l'antipatie naturelle que j'ai pour le mariage.

C O L O M B I N E.

Vous êtes donc dans le dessein de ne vous point marier ?

I S A B E L L E.

Entre nous, je n'aime point encore assez l'homme pour en venir jusques-là.

C O L O M B I N E.

C'est à dire donc, puisque vous renoncez au mariage, que vous allez faire divorce avec le jeu.

I S A B E L L E.

Comment ? est-ce qu'on n'oseroit jouer si l'on n'est mariée ?

C O L O M B I N E.

Je ne dis pas cela : mais il faut regarder

le mariage comme l'emplâtre des entêtemens, où l'on est sujet à votre âge. Voulez-vous donner une couverture specieuse à l'acharnement que vous avez à jouer : mariez-vous. Une fille a toujours cent mesures à garder , que la rage du jeu met le plus souvent en déroute. Il ne faut qu'une carte malheureuse , pour faire avorter tous les plus beaux projets de fierté. Un six arrive avant un sept, en voilà assez pour faire bouquer la vertu la plus ferme : mais quand on est une fois muni d'un bon surtout de l'hyménée , c'est alors qu'on peut jouer à visage découvert : plus de scrupules , plus de timides bienséances ; une femme auroit beau s'engager elle & son mari, qu'elle ne feroit que ce que toute femme a droit aujourd'hui de faire.

#### ISABELLE.

Voilà une belle morale. Mais où prend-on des maris assez indulgens pour donner une large carrière aux divertissemens de leurs femmes.

#### COLOMBINE.

Où l'on les prend ? A la cour, à la ville : rien n'est si commun à l'heure qu'il est. On a soin dans les commencemens d'endormir un époux par de petites sageries : on descend avec lui jusqu'aux dernières bagatelles du ménage : dieu fait comme la dupe mord à l'hameçon ! Il voudroit avoir toutes les

finances en maniment , pour en faire part à sa femme. Une femme n'est pas plutôt maîtresse du coffre-fort, qu'elle craint de gagner le mauvais air auprès de son mari. Elle ne mange plus avec lui qu'une fois la semaine. Elle ne rentre guère au logis que la nuit ne soit fort avancée. Petit à petit elle s'émancipe à découcher. Un mari se plaint , on le laisse dire ; il s'emporte , & se vange par fois sur quelque garniture de cheminée. Une femme ne laisse pas d'aller toujours son train , tant qu'à la fin un pauvre diable d'époux se voit forcé à faire disparaître un beau matin le carrosse & les chevaux de sa femme. Oh , c'est-là où une femme bien sentée , & qui aime le jeu , fait attendre son mari.

I S A B E L L E.

Et que fait-elle encore , Colombine ?

C O L O M B I N E.

Elle n'a qu'à envoyer une lettre circulaire à cinq ou six de ces abbés du bel air ; en voilà assez pour attirer bientôt tout Paris dans une maison. Quand on se voit nombre compétant pour arborer l'étendart de la bassette , on commence par s'assurer du commissaire du quartier , qu'on engage , traitable ou non , à se transporter tous les jours en robe pour voir si la police est exacte parmi les alpious & les sept-&-le-va ; & & quand la bassette s'est une fois ancrée

dans un logis , croyez-moi, une femme a des ressources de plaisir dont on ne s'aviserait jamais.

ISABELLE.

Mais si le mari se jette à la traverse , & qu'il en vienne à quelque extrémité avec sa femme ?

COLOMBINE.

Vous moquez-vous ? un mari auroit beau jeu à oser souffler seulement , quand sa femme est sous la protection d'un commissaire. Dieu fait comme les informations voleroient. On prendroit plutôt à témoin les personnages de la tapisserie , & les bas-reliefs de la cheminée , pour couler à fond un pauvre idiot d'époux ; & de plus , où est le mari assez hardi pour se mettre à dos tous les aigrefins de la ville ?

ISABELLE.

Mais un mari qui voit dissiper son bien , ne peut-il pas demander une séparation ?

COLOMBINE.

Vraiment , c'est bien pour le museau des maris que ces morceaux-là sont faits ! On n'écoute pas seulement les femmes aujourd'hui en matière de séparation. Mais voyons un peu ce que nous veut ce more.



---



---

S C E N E D U M O R E .

ISABELLE , COLOMBINE ,  
ARLEQUIN *en more.*

ARLEQUIN.

UN page de mes amis m'ayant fait connoître, mademoiselle, que votre équipage aboyoit après un more, j'aurois fait conscience de tarder plus long-tems à vous venir offrir mes petits services.

ISABELLE.

Que fais-tu faire mon enfant ?

ARLEQUIN.

Le bien & le mal, selon l'occasion.

ISABELLE.

Tu as de l'esprit, à ce que je vois ?

ARLEQUIN.

C'en est une bonne marque, de chercher à demeurer auprès de vous.

ISABELLE.

Puisque tu fais dire des douceurs, tu entens bien apparamment quand on te parle par signés ?

ARLEQUIN.

Affurément, mademoiselle. Si-tôt que je vois qu'on fouille dans la poche, je m' imagine toujours que c'est pour me donner de l'argent.

I S A B E L L E.

Viens-ça , more. C'est qu'il ne m'arrive presque jamais de parler à mes gens : je craindrois trop de me souiller par leur entretien. C'est ce qui fait que je ne reçois personne à mon service , qu'il n'explique à point nommé tous les signes dont je puis m'aviser ; & jusqu'au plus petit laquais , je demande une intelligence parfaite de toutes sortes de gestes & de grimaces.

A R L E Q U I N.

Ah , pour les grimaces , j'y suis grec , ou peu s'en faut. J'ai servi sans contredit les plus grands grimaciers du Royaume. Mais l'endroit où je me suis le plus perfectionné , c'est chés deux jeunes abbés qui me prirent à tour de rôle à leur service. Ah , la belle école pour un valet !

I S A B E L L E.

Tu en es donc forti bien favant ?

A R L E Q U I N.

Diable , ce n'est pas sur le pied de laquais que vous devez me regarder ; en cas de besoin , je vous servirai joliment de femme de chambre.

I S A B E L L E.

Ta capacité s'étend-elle jusques-là ?

A R L E Q U I N.

Hé , je crois que quand on a servi des abbés , on fait & au-de-là , tout ce qu'il faut faire auprès des femmes.

I S A B E L L E.

Quelle est la chose où tu réussis le mieux?

A R L E Q U I N.

Ma foi , mademoiselle , c'est dommage que vous n'ayez tant soit peu de barbe , vous avoueriez bientôt qu'il n'y a point de trait d'arbalète que je ne surpasse en vitesse , quand j'ai le rasoir à la main.

I S A B E L L E.

Le folâtre ? Sais-tu faire de la pâte pour les mains ?

A R L E Q U I N.

Voilà une chose fort difficile ! Pendant tout le tems que j'ai demeuré avec le chevalier Faquinet , il ne s'est point servi d'autre pâte que de la mienne. Il me disoit quelquefois que toutes les femmes de sa connoissance ( & cela alloit bien à la moitié de Paris ) usoient d'une pâte qui les dessechoit d'une maniere qu'on eût pris leurs bras pour des bâtons de coteret. Pour la mienne, elle entretient la peau dans une fraîcheur qui donneroit envie de patiner à un homme de quatre-vingt-dix ans.

C O L O M B I N E.

Cela est admirable !

A R L E Q U I N.

Je fais encore un certain syrop qui emporte en un clin-d'œil le plus fin réseau que la petite verole la plus endiablée puisse travailler de gayeté de cœur sur un visage ; &



je compose de certains fards qui sont à l'épreuve de l'ail , du soleil , de la pluye , & des baisers appliqués par des Flamands.

COLOMBINE à Isabelle.

Voilà un trésor , mademoiselle.

ARLEQUIN.

J'ai en main cinq ou six vieilles de qualité & des plus dégoûtantes qui feront foi qu'elles ne payent plus que demie pension à de jeunes cadets , depuis qu'elles se frottent de ma pommade. Je voudrois de tout mon cœur vous voir décrepites l'une & l'autre , pour vous donner le plaisir de voir vos deux teins savonnés de ma façon.

COLOMBINE.

Nous nous passerons bien de cela.

ARLEQUIN.

Savez-vous que c'est moi qui ai donné l'invention d'un certain petit instrument d'yvoire ou d'acier , que j'appelle à bon droit le furet des nouveautés , & la sentinelle ordinaire du théâtre ? Malpeste , il n'y a rien de plus souverain contre les comedies à la glace. Cela est si vrai , qu'un acteur a beau paroître vêtu comme un Amadis ; apostropher superbement la mort , & morguer les destinées au plus juste ; sans respect de sa perrique blonde & de son cimenterre à la romaine , dès qu'il commence à m'assoupir , je lui coupe rasibus la parole , & s'il fait mine seulement de broncher , je reçois bientôt

main-forte de vingt échots des plus glapifans qui escortent sans misericorde le pauvre diable de comédien jusques sur les frontieres du théâtre.

C O L O M B I N E.

Il est trop divertissant.

A R L E Q U I N.

Croiriez-vous, à me voir, que je me mêle aussi de faire des vers ?

C O L O M B I N E.

Dis la verité. Combien te valent par an les menuets du pont-neuf ?

A R L E Q U I N.

Fi, ma mie, cela est bon aux invalides du Parnasse, de s'amuser à des vaudevilles. Vive la satire, morbleu, c'est-là où je m'attache uniquement. C'est le thermomètre de la raison, & la bequille du bon sens estropié.

I S A B E L L E.

N'as-tu pas fait encore quelque critique considerable ?

A R L E Q U I N.

Ma foi, je fais grace à bien des fots, depuis que je m'occupe à clouer une preface à un ouvrage fort pathétique, dont un de mes confreres menace le public.

I S A B E L L E.

Comment le nomme-t-on, cet ouvrage pathétique ?

A R L E Q U I N.

Les Aphorismes d'Hipocrate en vers burlesques.

COLOMBINE *en riant.*

Les Aphorismes d'Hipocrate en vers burlesques ? Ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Pour moi, comme je ne veux pas me brouiller avec l'academie, je ne produis pas un iota de tout ce que je fais. Crainte pourtant que ma modestie ne fasse moisir deux petites piéces que j'ai en poche, je vais les mettre un peu à l'air , ça , gageons que vous allez vouloir devenir tout oreilles.

COLOMBINE.

Que fais-tu si l'on est d'humeur à t'écouter ?

ARLEQUIN.

Voici pour vous mettre en goût *Il lit.*  
Recepte pour avoir à coup sûr des enfans.

ISABELLE.

Ah, Colombine, quel absynthe pour nos oreilles ! J'entrevois là-dedans une cohue d'obscenités.

ARLEQUIN.

Est-ce que ce titre ne parle pas affés françois ? Voici quelque chose de plus.

ISABELLE *en lui arrachant la piéce des mains & la donnant à Colombine.*

Vois vîte, Colombine, si cela est au niveau de la pudeur.

COLOMBINE.

Bon ! ne faut-il pas s'accomoder au têmes ?  
*Elle lit.*

**PROTOCOLE D'UN DAMOISEAU,**  
*ou le portrait fidele des passe-volans  
 de la galanterie.*

Aujourd'hui que le sexe aisément s'accommode  
 Des gens qui savent badiner,  
 On ne doit pas trop s'étonner  
 Si les Abbés sont à la mode.  
 Car qu'est-ce qu'un Abbé dans le tems d'apresent ?  
 C'est un surtout de bagatelles,  
 Un tissu de chansons nouvelles,  
 Un petit coquet tout plaisant.  
 Qui fait du coin de l'ongle ouvrir la tabatiere,  
 Caresser son petit colet,  
 Tourner son castor de maniere  
 Qu'il fasse toujours le godet.  
 Entendant surtout à merveille,  
 A laisser entrevoir un petit bout d'oreille ;  
 A se mordre de tems en tems,  
 Par maniere de passetems,  
 Une lèvre qu'il tâche à rendre plus vermeille.  
 Affectant de rire de tout,  
 Pour montrer qu'il a les dents belles ;  
 Se plaignant qu'il ne peut rencontrer de cruelles,  
 Pour avoir le plaisir de les pousser à bout.  
 En garde dans les Thuilleries,  
 Pour éviter un pied prêt à crotter le sien ;  
 Faisant son cours aux comedies,  
 Où, soutenant à l'aise un doucereux maintien,  
 Son œil voltige autour des actrices jolies,  
 Et les *has* ne lui coutent rien.  
 Voilà de legers traits de la délicatesse  
 Où nos petits-collets sont presque tous tombés.  
 Avouons donc que la mollesse  
 Est l'appanage des Abbés.

**COLOMBINE** *après avoir lu.*  
 Cela s'appelle un laquais universel.

ARLEQUIN.

Fi , ma mie , avec ton laquais : Je prétends bien être l'homme de chambre de mademoiselle.

ISABELLE.

Sur quel pied prétens-tu entrer chez moi ?

ARLEQUIN.

Sur quel pied ? ma foi sur l'un & sur l'autre.

COLOMBINE.

On te demande combien tu veux de gages.

ARLEQUIN.

Je gagnois chez le partisan d'où je fors cinquante écus , sans compter ce qu'on me donnoit pour mon vin , & pour siffler des linottes.

ISABELLE.

Pourquoi en es-tu parti ?

ARLEQUIN.

Pour des petites niaiseries , des bagatelles qui ne valent pas la peine qu'on en parle.

ISABELLE.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Mon maître s'imaginait que j'étois d'humeur à me laisser cajoler par sa femme , parce qu'un jour en revenant de la douanne , il la surprit qui me donnoit des petits soufflets.

C O L O M B I N E.

Cela étoit dangereux , au moins.

A R L E Q U I N.

Moi donc voyant qu'on me mettoit dehors , j'en voulus sortir ; & c'est à cette sortie bienheureuse que je dois attribuer l'avantage que vous allez faire à votre serviteur.

I S A B E L L E.

C'est bien mon dessein. Mais auparavant il faut avoir l'agrément de mon pere , & savoir le nom du partisan , pour s'aller enquerir de toi. Où loge t-il ?

A R L E Q U I N.

Dans la rue de la femme sans tête, mademoiselle.

I S A B E L L E.

Il se nomme ?

A R L E Q U I N.

Monsieur Tirepartout , mademoiselle.

I S A B E L L E.

C'est assés, mon enfant. Tu n'as qu'à revenir tantôt.

A R L E Q U I N.

Adieu donc, mademoiselle. *A Colombine.*  
Adieu bonne pièce. *En revenant vers Isabelle.*  
Si par hazard on vous alloit dire chés ce partisan , que j'ai la main subtile , je vous prie de croire que je ne suis pas homme à suivre les mauvais exemples.

I S A B E L L E.

Que cela ne t'inquiète pas. Je vais parler de toi à mon pere.

ARLEQUIN à *Colombine.*

A tes heures perdues cinq ou six douzaines de soupirs pour le pauvre more.

COLOMBINE.

Va te faire blanchir.

---

## SCENE SUR LES ROMANS.

COLOMBINE, ISABELLE

*assise dans un fauteuil , qui tient un roman entre ses mains.*

COLOMBINE.

Vous voilà bien enfoncée dans la lecture de votre Cyrus ? Apprenez-vous là les beaux sentimens , pour édifier ce monsieur Tuetout , que votre pere vous veut donner en mariage ?

ISABELLE.

Laisse-moi , Colombine , m'étourdir un peu sur les bizarreries de mon pere , & ne rappelle point à mon esprit la sale idée de l'alliance qu'il veut faire avec un medecin  
Fi , fi , que cela sent mauvais !

COLOMBINE.

Oh ! je crois bien que cela ne sent gueres bon auprès de ces heros de roman , dont vous vous remplissez la tête. Le moyen de goûter une simple mule , quand on est faite à ces fameux palefrois , qui ne tiennent point à terre , tant ils vont vite. Le beau ragoût ,

je vous prie, qu'une douceur affaisonnée de grec & de latin, au prix de ces fleurettes appetissantes que l'esprit favoure si delicieusement dans les Clelies & les Palexandres ! Il n'y a qu'une chose qui me dégoûte des romans, c'est qu'ils sentent le plaidoyé à pleine bouche, on y bat trop la campagne.

I S A B E L L E.

Il faut bien préparer les événemens, & ne pas commettre l'honneur du sexe en le rendant sensible au premier rayon de tendresse qu'il entrevoit.

C O L O M B I N E.

Oui ; mais on se passeroit bien de tant de voyages, qui ne servent qu'à fatiguer deux amans. Il faut justement dix ans pour voyager, & dix ans pour se remettre de la fatigue du voyage. De plus, à votre avis, un amant doit-il prendre sans garantie une belle qui aura été enlevée cinq ou six fois avant que de tomber entre ses mains ? On fait bien que sa fidelité se suppose toujours dans un roman. Mais, voyez-vous, toutes ces courses dans des pays si éloignés m'allarmement, quand je songe qu'il ne faut quelquefois qu'une promenade au moulin de Javelle pour mettre à bout toute notre fierté.

I S A B E L L E.

C'est dommage qu'il n'y ait des hommes qui t'entendent, ils ne laisseroient pas tomber cela à terre.

C O L O M B I N E.



COLOMBINE.

Mon dieu ! pensez-vous que les hommes ne nous connoissent pas ? Il n'y a que les poètes & les romanciers qui arment notre sexe de pointes & de griffes, parce qu'ils ont presque tous des mines qui nous convient à les faire enrager ; mais quand nous trouvons quelque homme qui nous plaît , & qui prend soin de nous le dire avec assiduité, je voudrois bien savoir si nous sommes si méchantes qu'on nous fait , & si notre cœur ne passe pas par-dessus tous les délais mystérieux des romans. Au moins , dans ces occasions , la conclusion est bientôt trouvée.

ISABELLE.

Aurelio vient assés à propos pour t'interrompre. COLOMBINE.

Vous m'avez dit que vous aviez à le querreller. Je vous laisse le champ libre.

---

SCENE DU BARON.

*ARLEQUIN* *deguisé en baron*, COLOMBINE, ISABELLE.

*ARLEQUIN* *en entrant* , & *se tournant du côté d'où il est sorti.*

**H**Ola , hé, la Sauffaye : Qu'on aille dire à la vieille marquise, que je l'enverrai paître , si je n'ai mon quartier avant la

fin de la semaine. Faites savoir à la présidente , que je prends demain des pillules. Je la dispense de me venir voir de toute la matinée.

C O L O M B I N E. *à Isabelle.*

Vous voyez bien que je ne me suis pas trompée.

A R L E Q U I N *après avoir regardé quelque temps Isabelle.*

Oui , mademoiselle , la renommée ne m'a point surfait , en me cornant aux oreilles , que vous étiez le plus joli tendron du monde.

I S A B E L L E.

Voilà , monsieur , une surrogation d'encens , qui échaperoit à peine à la complaisance la plus prodigue. Venez-vous ici de guet à pend pour assiéger ma simplicité ?

A R L E Q U I N *en s'asseyant.*

Non , j'y viens pour me faire hair. Je ne vois plus les femmes sur un autre pied.

I S A B E L L E.

Vous n'appréhendez pas , monsieur , d'être pris au mot ?

A R L E Q U I N.

Franchement je suis assez sûr de mon petit fait auprès du sexe ; j'en enrage. Il faut être né sous une étoile bien detestable , pour être aimé aussi généralement que je le suis !

I S A B E L L E.

On plaindroit les gens à moins.

A R L E Q U I N.

Avouez , entre nous , que les femmes font devenues bien folles depuis un temps. J'ai beau prendre tous les devans chez elles pour les dégouter de moi ; je croi , dieu me fauve , qu'elles font enforcélées à me vouloir du bien pour me faire enrager.

C O L O M B I N E.

Le moyen de tenir contre une telle fatigue !

A R L E Q U I N.

Je suis peut-être l'unique gentilhomme de France , qui ne fait rien perdre à mes gens ; & j'ai le malheur de ne pas trouver un pauvre diable qui veuille entrer à mon service. En devineriez-vous bien la raison ?

C O L O M B I N E.

C'est apparemment qu'il y a trop de poulets à porter à vos belles.

A R L E Q U I N.

Bon ! Est-ce que je fais jamais réponse à personnes ? Sur ce pied-là , j'aurois de quoi employer quatre secrétaires , & pour le moins autant de postillons.

C O L O M B I N E.

Il faut donc que vous ayez la réputation de maltraiter vos gens ?

A R L E Q U I N.

Encore moins. Je n'ai pas le naturel violent , je n'ai affommé que trente ou quarante laquais en ma vie.

C O L O M B I N E.

Cele ne vaut pas la peine d'en parler.

A R L E Q U I N.

Il est vrai que les gens sont misérables avec moi. Ils ne sauroient faire un pas sans que quelque émissaire de coquettes ou de vieilles ne les vienne tirer par la manche , pour leur dire Ah , mon dieu , que vous avez un joli homme de maître ! Ma maîtresse se donneroit à tous les diables, & de grand cœur , pour avoir un tête à tête avec lui. C'est une fatigue enragée, de se voir tirailler à chaque pas qu'on ; fait & les valets me demandent cinquante écus d'augmentation de gages , seulement pour faire rentrer toutes les manches qu'on leur déchire à mon service. Je vois bien qu'il faudra que je me supprime un de ces jours , pour rendre la liberté à toutes les femmes.

I S A B E L L E.

Mais avez-vous la dureté de laisser souffrir le pauvre sexe , sans lui enseigner du moins quelque remède contre les feux que vous lui causez ?

A R L E Q U I N.

Hé comment diable suffire à panser toutes celles qui sont folles de moi ? Je mets en fait qu'on meubleroit vingt hôpitaux de toutes les filles & les femmes à qui ma froideur a causé la jaunisse.

COLOMBINE.

Ho , pour cela , monsieur le baron , vous êtes un homme trop dangereux.

ARLEQUIN à Isabelle en lui passant la main sur le genouil.

Ah , ma belle enfant , le pesant fardeau que d'avoir trop d'esprit ! Les medecins m'ont menacé que je ne mourrai jamais que d'une replétion de mérite.

ISABELLE.

Sur ce pied-là , vous ne devez guères appréhender la mort.

ARLEQUIN.

Il y a pourtant vingt ans que je serois à tous les diables , si je n'avois eu pitié du monde. Mais je ne veux point mourir , que je n'aye entierement dégoûté toutes les femmes des partisans.

COLOMBINE.

Des partisans ! Vous vous mocquez. Ce sont des gens très-polis & fort considérés dans le monde. On leur adresse tous les jours des épîtres dédicatoires.

ARLEQUIN.

Fi ! c'est qu'il n'y a plus de police dans la poésie : l'empire des lettres va de droit fil à l'hôpital. Il faut pourtant qu'un de ces quatre matins , je plante à toutes les entrées du Parnasse , cinq ou six mouchars du bel esprit , qui arrêtent impitoyablement tous ces panegyriques de contre-bande , qui

mettent l'honneur des Muses à l'encan , & font passer Apollon pour le menétrier de la douanne.

I S A B E L L E.

Tout franc , il y a long-temps que la poésie crie après une telle réparation.

A R L E Q U I N.

Laissez-moi faire: J'appaiseraï bien-tôt ces cris. Mais j'ai bien un autre dessein en tête.

I S A B E L L E.

Le peut-on savoir ?

A R L E Q U I N.

C'est que comme tous les cœurs des femmes m'appartiennent de plein droit , & que je n'ai pas assez de chambres garnies pour les loger , je veux du moins que ceux à qui je cederai mes prétentions , soient tenus de me faire foi & hommages ; & cela sans préjudice de mes autres droits : car je ne réponds pas que l'envie ne me prenne par fois d'aller galopper sur leurs terres.

C O L O M B I N E.

Cela s'en va sans dire.

A R L E Q U I N.

Avouez , mes pauvres enfans , que votre liberté ne tient plus qu'à un petit filet. Ça , ça , j'ai pitié de vous. Je permets à la plus malade des deux , de me venir sauter au cou.

I S A B E L L E.

Vous n'y songez pas, monsieur le baron.

les conquêtes si aisées ne font pas d'honneur  
ARLEQUIN.

Hé , tête-bleu , c'est bien de l'honneur qu'on s'embarasse en ce temps-ci ! Quand j'aime , je suis fougueux en diable : Je n'ai pas la patience de mettre pour en venir à mon but , aucun levrier d'amour en campagne ; & s'il n'y avoit que moi , tous les courtiers de la galanterie mourroient de faim. Aussi-bien , qu'en ai-je affaire , moi , que les belles n'ont pas accoûmé de faire soupirer un moment à crédit ?

COLOMBINE.

C'est-à-dire , que vous payez si bien qu'on ne vous fauroit rien refuser.

ARLEQUIN.

Nenni , de par tous les diables , nenni. Il ne m'a jamais coûté un liard pour réussir auprès des femmes. Voilà encore une marchandise bien rare , pour obliger un honnête homme à mettre la main à la bourse ! Je prétens que le sexe m'en doit de reste , quand je m'abbaïsse à l'aimer gratis.

COLOMBINE.

Il y a bien des gens qui ne poufferoient pas la generosité si loin.

ARLEQUIN.

Je le fai de reste : mais si j'allois faire le cruel , les cordiers deviendroient trop riche. Il faut bien cimenter la tendresse des belles par un peu de facilité , & ne pas ra-

brouer de plein faut les vertus commodes ,  
qui cherchent à capituler de bonne heure  
avec notre mérite.

C O L O M B I N E.

Mon sieur le baron a l'ame belle. Il ne se  
plaît point à faire des malheureuses.

A R L E Q U I N.

Malepeste , je n'en fais que trop. Mais  
quoi , on ne fauroit être partout. Ah , l'af-  
fommante chose que le mérite ! Si cela con-  
tinue , je vais faire pension à des gens pour  
me décrier.

I S A B E L L E.

Cela ne servira qu'à vous mettre plus en  
crédit.

A R L E Q U I N.

Est-il possible ?

I S A B E L L E.

Affurément.

A R L E Q U I N.

Oh bien , Paris peut donc se hâter de ve-  
nir en mon hôtel , pour y recevoir mes a-  
dieux. A moins que la ville ne s'engage par-  
devant notaire , à me fournir un secret  
pour être moins couru des belles , dès de-  
main je prens la poste , pour aller subtiliser  
les habitans du pays de la Garonne. *A Isa-  
belle en la voulant embrasser.* Va , mon petit  
bouchon , ne te desespere pas. Je suis tou-  
ché de ta tendresse. Il ne tiendra pas à moi  
que . . . .



I S A B E L L E.

Doucement , monsieur le baron. Les manières de cour ne simpatisent point avec les miennes.

ARLEQUIN *la voulant embrasser de force.*

Est-ce qu'on refuse quelque chose aux gens de ma qualité , Allons ? qu'on me tende le bec incessamment. La friponne en a plus d'envie que moi.

I S A B E L L E.

Ah , le ridicule homme ! je n'y puis plus tenir. Sauvons nous , Colombine.

A R L Q U I N.

Elles s'en vont ! Hola , chut , st , st. // *siffle.* Elles font la sourde oreille. Tans pis pour elles. Ma foi , elles y perdront plus que moi.

---

## S C E N E

DE BASSEMINÉ , D'ISABELLE ,  
& de COLOMBINE.

BASSEMINÉ à *Isabelle.*

**E**ntendez-vous , ma fille , entendez-vous ?

COLOMBINE.

Est-ce que vous la croyez sourde ? Il y a une heure que vous l'étourdissez du mérite de votre monsieur Tuetout. Allons , avec

vous il faut avoir bonne tête & bonne patience.

BASSEMINNE à Colombine.

Paix , impertinente ; est-ce à vous que je parle ? Allez voir là-dedans si j'y suis.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Ah , si j'étois en sa place je sai bien ce que je ferois.

BASSEMINNE.

Il n'y a qu'un mot qui serve ; ma fille , monsieur Tuetout sera bien-tôt ici : caressez-le d'une maniere à lui persuader que vous mourez d'envie d'être son épouse.

ISABELLE.

Moi , l'épouse de monsieur Tuetout ! Vous vous mocquez , monsieur. Moi , l'épouse d'un medecin !

BASSEMINNE.

Oui vous , vous , vous , & cent fois vous. J'en suis d'avis ma foi , de lui donner quelque seigneur de la cour , qui n'attendra pas au lendemain des noces à me traiter de bourgeois : quelque tête évaporée , qui me viendra toujours jeter au nez sa noblesse , & que je ne verrai jamais que quand il sera pressé de ses créanciers ! Je n'ai que faire d'un gendre qui croye être en droit de mettre tout par écuelles dans ma petite maison de campagne , & qui me regarde plutôt comme son banquier que comme son beau-pere. Ainsi fais ton compte de n'avoir jamais

d'autre époux que monsieur , Tuetout.

I S A B E L L E.

Moi , j'épouserois un homme , chez qui toutes les fluxions & les rhumatismes ont droit de bourgeoisie ! un vieillard dont la personne est le bureau d'adresse & le rendez-vous de toutes les infirmités humaines !

B A S S E M I N E.

Monsieur Tuetout est un homme qui se porte mieux que moi. Il n'a que soixante & dix ans , & n'en paroît pas quarante-deux. C'est un homme qui a vécu toute sa vie comme un hermite , & il y a peu de vieillards aussi ragoutans que lui

I S A B E L L E

Il est vrai que c'est un mets fort ragoutant pour une jeune personne , qu'un vieillard & un medecin tout ensemble. Le moyen de descendre à mille petites caresses innocentes avec un époux qui vous porte assidûment le mauvais air qu'il vient de prendre chez ses malades ? C'est tout ce qu'on pourroit faire de permettre à un jeune medecin d'approcher sa femme , après s'être fait parfumer chez la Cour au retour de ses visites.

B A S S E M I N E.

Ecoute , il n'y a point de milieu. J'attens monsieur Tuetout dans une heure au plus tard ; tes parens doivent s'y trouver : songe à prendre une bonne résolution. *Il s'en va.*

I S A B E L L E *seule.*

Oh, pour la résolution elle est toute prise.  
O ciel, un pere aussi déraisonnable, méritoit-il de me donner le jour !

COLOMBINE *entre , riant à gorge déployée.*

Ha , ha , ha , ha , ha !

I S A B E L L E .

Qu'as tu donc à rire si fort ?

C O L O M B I N E .

Vous êtes ma foi heureuse en visites aujourd'hui. Un des plus fieffés originaux de la cour monte avec moi.

I S A B E L L E .

Comment le nomme-t-on ?

C O L O M B I N E .

Elle dit qu'elle s'appelle la comtesse de Merlet.

I S A B E L L E .

Je ne connois point de comtesse de ce nom là.

C O L O M B I N E .

Oh pour elle , elle dit qu'elle vous connoît bien. La voici. *Se mettant à rire.* Ha , ha , ha , ha !

I S A B E L L E .

Je ne suis guères en état de la recevoir.



---

SCENE DE LA COMTESSE.

*ARLEQUIN déguisé en Comtesse ,  
ISABELLE , COLOMBINE.*

*ARLEQUIN en entrant , à son laquais.*

**O**H , ho , diable , monsieur l'Eveillé vous êtes curieux ! A quelle école avez-vous appris à lever si haut les jupes d'une comtesse ? Le public a-t-il quelque droit sur ma peau , pour l'éventer comme vous faites ? Que cela vous arrive une autrefois.

**LE LAQUAIS.**

Ne m'avez-vous pas dit , madame de faire en sorte qu'on puisse remarquer que vous avez un beau gras de jambe ?

*ARLEQUIN lui donnant un soufflet.*

Te tairas-tu , pendart ? veux-tu me faire affront ?

*COLOMBINE à Isabelle.*

La plaisante idole de comtesse !

*ARLEQUIN à Isabelle.*

Ah , mademoiselle , la maudite engeance que les valets ! Vous me voyez le visage tout en feu. Ce n'est pas de fard , au moins : car je ne mêle jamais de clinquant avec du bon or. Mais un de mes coquins vient de m'échauffer d'une violence , d'une violence ,

que le compliment que je vous distinois m'est tombé des mains.

I S A B E L L E.

Vous n'avez pas perdu grand'chose madame , si j'étois la matiere de . . . .

A R L E Q U I N.

Comment, pas grand'chose, mademoiselle! La peste m'étouffe si je ne donnerois mon comté pour r'attraper ce que j'avois à vous dire. *Il se campe sur un fauteuil.* Attendez. . . . Je croi que j'y suis. Le tintamare de diable, mademoiselle , que votre humeur aligre fait dans le quartier, n'a pas permis à la comtesse de Merlet de vivre plus long-temps dans l'indigence de votre vue, & l'ignorance de vos plaisirs.

I S A B E L L E.

Vraiment , madame , je suis confuse de la peine que vous prenez. C'étoit à moi de vous prévenir, par toutes sortes d'endroits. Que je fai mauvais gré à mon étoile de m'avoir laissé ignorer jusqu'ici votre demeure!

A R L E Q U I N.

Et quand vous l'auriez sçue, ma petite mignone , à quelle heure me rencontrer chez moi? Suis-je de taille à demeurer un moment en place ? C'est à faire à des poupées comme vous , à garder la chambre comme des accouchées. Pour moi, je suis à toute heure par voie & par chemin. Il n'est saison si déterminée qui me puisse retenir : J'affronte en

plein midi les incongruités du plus ardent soleil. Il y paroît assez à mon tein , fans que je le dise. I S A B E L L E.

Vous voulez , madame , apparemment vous attirer un compliment ?

A R L E Q U I N.

Bon, j'attens bien après cela pour vivre ! Cela est bon à de petites mijaurées , qui mettent toujours quelque mot en avant , pour le faire relever à leur avantage. Je pensai ces jours passés colleter un jeune abbé , qui faisoit assaut de complimens avec une petite précieuse , qui vous ressembloit comme deux gouttes d'eau. Car je ne voi rien de plus extravagant , que la conduite de la plupart des femmes. Elles sont bien plus grasses , quand quelque oisif de la cour vient leur dire dans un temps de pluie : En vérité , madame , vous faites honte à la lumière : Le soleil se cache prudemment , de peur d'être obligé d'appeller vos yeux en duel. Un autre fat vous viendra dire : madame , votre conscience ose-t-elle dormir en repos , quand vous avez à faire tant de restitutions ? Vos levres ont dérobé le vermeil du corail ; vos yeux le feu du soleil , vos dents la blancheur de l'albâtre , & votre tein celle des lis. Dieu me damne , il faudroit avoir de furieux réservoirs de complaisance , pour applaudir de sang froid à une telle multiplicité de sottises.

I S A B E L L E.

C'est pourtant là , madame , le manège du grand monde.

A R L E Q U I N.

C'est que le grand monde est un grand cheval. A propos de cheval , votre pere songe-t-il à vous marier ?

I S A B E L L E.

Cela ne presse pas , madame.

A R L E Q U I N.

Comment de par tout les diables , cela ne presse pas ? Est-ce que je ne fai pas les petites nécessités du sexe ? J'ai été fille , peut-être en mon temps ; & l'on fit bien de me marier de bonne heure : car dès l'âge de douze ans , je commençois déjà à quitter la poupée , pour m'attacher au solide.

I S A B E L L E.

Il falloit donc , madame , que votre esprit vous fit envisager les choses d'une autre biais que moi.

A R L E Q U I N.

Malepeste , c'est bien l'esprit qui agit dans ces occasions ! C'est bien là où le bât blesse ! Attendez à cinquante ans à me parler de l'esprit des femmes : encore à cet âge-là , veulent-elles faire la leçon aux jeunes sur le bel article.

I S A B E L L E.

Cela est bien juste , madame , puisqu'elles ont plus d'expérience.

A R L E Q U I N.



ARLEQUIN.

J'enrage tous les jours , que de vieilles carognes avec un tein de bétérave , osent empieter sur nos droits , & attenter sur nos meilleurs pratiques. J'ai fait un serment que la premiere de ces vieilles médailles qui me tendra la joue , je la lui choquerai si rudement , que je lui écacherai son surtout de plâtre.

ISABELLE.

Je plains d'avance la malheureuse qui tombera la premiere entre vos mains.

ARLEQUIN.

O ça , pucelle du haut goût , ferez-vous encore bien des façons pour vous ouvrir à moi sur vos demangeaisons d'être mariée ?

ISABELLE.

Il faudroit , madame , que je les eusse auparavant , ces demangeaisons.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est moi qui les aurai pour elle. Encore un coup , faut-il faire tant l'enfant ? Est-ce qu'on se cele rien entre les femmes ?

ISABELLE.

Voulez-vous m'engager , madame à vous dire des faussetés ou des sottises ?

ARLEQUIN.

Vraiment , vous y seriez bien venue , à me dire des sottises ! Des sottises à la comtesse de Merlet ! La comtesse de Merlet est

bien femme à souffrir des sottises. Afin que vous l'entendiez, ma maison n'est ni plus ni moins qu'un cloître. Je voudrois qu'un valet eut la hardiesse de prononcer seulement le mot de pardi devant moi : Je me donne aux cinq cens millions de diables, s'il boiroit du vin de plus de six mois : il faut tenir la bride courte aux domestiques sur le chapitre de l'honnêteté : & c'est là ma principale occupation.

I S A B E L L E.

Elle est digne de vous, madame.

A R L E Q U I N.

Je ne veux pas qu'on dise à la cour, que ma maison est une maison d'ordure : il ne faudroit qu'un étourdi, qui s'allât aviser de conter quelque folie à quelque écervelée : que cette folie fût écoutée, & qu'elle attirât quelque autre folie ; en voilà assez pour disloquer la réputation de la maison la plus régulière. Pour obvier aux inconveniens, je ne me fers depuis un temps que de laquais au dessous de douze ans.

I S A B E L L E.

Vous faites voir en tout, madame, une conduite admirable.

A R L E Q U I N.

J'étois bien embarrassée pour les cochers, car on ne les sauroit prendre si jeunes ; mais j'ai jugé que le commerce des chevaux, &

la fenteur du fumier , les rendoient moins à craindre que les laquais.

ISABELLE.

Il n'y a rien à dire à cela , madame.

ARLEQUIN.

Je suis si revêche sur les matieres de l'honneur , que j'obligeai monsieur le comte de Merlet à chasser un grand laquais des mieux fabriqués & des plus adroits ; parce qu'il fourioit quelquefois amoureusement en me versant à boire. Au moins quand j'étois seule , je ne me croyois pas en sûreté.

ISABELLE.

Voilà , madame , une roideur de vertu qui confond toutes les femmes du temps.

ARLEQUIN.

On ne dira pas aussi de moi , que je fais faire des justes-au-corps brodés à mes galans : & je n'ai pas peur qu'on oye jamais tympaniser sur la comtesse de Merlet à l'audience.

ISABELLE.

Ce ne sont pas aussi des femmes comme vous qu'on y tympanise.

ARLEQUIN.

Avec tout cela , j'aime fort à entendre les intrigues des petites filles. C'est pourquoi si vous avez quelque petite oppression de cœur ; là , là , n'en faites point la fine : je vous y servirai de la bonne façon.

Dij

ISABELLE.

A ce que je vois , madame , votre vertu cherche à s'égayer.

ARLEQUIN.

Diab!e m'emporte , si je ne le fais comme je le dis.

ISABELLE.

Je suis fâchée , madame , de n'être pas en état de profiter de vos offres obligeantes.

ARLEQUIN.

C'est-à-dire , friande , que vous êtes assez bien avec votre godelureau , pour vous passer de mon secours. N'importe , dites-moi son nom.

ISABELLE.

C'est à moi , madame , à l'apprendre de vous.

ARLEQUIN.

Adieu donc , peronelle. J'ai la charité de vous épargner les sottises d'une plus longue conversation. Laquais , mes gens , Francgoujat , Prêt-à-tout , l'Intrepide ? Où est donc cette valetaille ? Que de coups de fouet , que d'étrivieres ! *A Isabelle qui le suit.* Etes-vous de ma fuite ?

ISABELLE.

Souffrez , madame , que je m'acquitte de ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

Allez , je vous remets tout ce que vous me devez. Au moins , ne vous avisez pas de me rien demander : nous sortons quittes.

ISABELLE.

Ah , madame , je. ....

ARLEQUIN.

Ah , mademoiselle , je suis morte , si vous m'affinez de façons.

ISABELLE.

S'il ne tient qu'à rester pour vous rendre la vie , je ne priverai pas le public d'une chose si précieuse.

ARLEQUIN.

Vous me prenez donc , ma mie , pour une femme publique ?

ISABELLE

Ah , madame , usez mieux de vos lumières.

ARLEQUIN.

J'en ai bon besoin : car votre degré est bien obscur. Jusques au revoir. Serviteur.

---

## S C E N E

DE M. TUETOUT & de COLOMBINE.

COLOMBINE.

**V**Oilà une fille bien obstinée , de se faire tenir à quatre pour vous regarder seulement. Que je vous plains , mon pauvre monsieur Tuetout , d'avoir à faire à ce petit dragon-là.

D iij

M. T U E T O U T.

Il faut esperer que l'arrivée de ses parens la rendra plus traitable. Mais après tout, Colombine, je ne tire point un mauvais augure du peu d'accueil qu'elle me fait. C'est sa pudeur qui joue de son reste, & nous apprenons d'Hyppocrate, qu'une fille, à la veille d'être mariée, ne sent en soi que de petites semences de rebellion contre son conjoint futur; d'autant que la nature se souleve à la vue des consequences du mariage: mais le même Hyppocrate nous apprend aussi, que ces mouvemens ne sont que momentanés, & ne servent qu'à faire valoir à l'époux le mérite de la possession.

C O L O M B I N E.

Mais votre Hyppocrate ne dit-il point aussi que ces petites semences de rebellion dont vous parlez, vont quelquefois jusqu'à vouloir dévisager les gens? Car j'ai vu l'heure qu'Isabelle alloit sauter sur votre friperie, si vous n'eussiez gagné au pied au plus vite.

M. T U E T O U T.

C'est que mon mérite n'a pas encore eu le tems de faire sur son cœur toute l'impression qu'il y fera. Voici la premiere fois qu'Isabelle me voit: & entre nous, monsieur de Bassemine son pere nous marie en quelque façon à la mode des Turcs.

C O L O M B I N E.

Comment à la mode des Turcs?

C'est que chez les Turcs la mariée ne voit l'époux qui lui est destiné , que le jour du mariage.

C O L O M B I N E.

Ma foi , j'approuve fort la methode des Turcs : car ici quelquefois , à force de s'être vus avant le mariage , on n'a plus rien de nouveau à se dire le jour des nôces.

M. T U E T O U T.

Au reste , je ne suis pas en peine de charmer le cœur d'Isabelle ; & quand elle aura fait un tour dans ma bibliothèque , & que je lui aurai montré toutes mes antiquités , je suis sûr. . . . .

C O L O M B I N E.

Vous croyez donc qu'Isabelle soit d'humeur à se payer d'antiquailles ? C'est bien une fille de son âge qu'on amuse avec des babioles : encore si vous parliez de lui montrer chez vous cinq cens differentes sortes de jeux rangés tous par ordre alphabetique , & que vous vous engageassiez à lui fournir , étant son mari , autant de joueurs & d'argent qu'elle en souhaitera , peut-être. . . . .

M. T U E T O U T.

Comment ! Isabelle est donc une joueuse ? Hé , monsieur de Bassemine ne m'en a rien dit.

C O L O M B I N E.

Voulez-vous qu'il aille vous dire que sa

filles joue à perdre dix mille écus en une *soi-  
rée*? Que depuis la mort de sa femme *elle*  
a fait de sa maison un théâtre de jeu & de  
bel esprit? qu'elle est infatuée de cent *gre-  
dins* de poètes, & qu'en un mot elle a *tou-  
tes* les dispositions nécessaires pour vous *fai-  
re* tourner la cervelle, si vous l'épousez.

M. T U E T O U T.

Ah, je ne favois pas cela. Mais encore,  
Colombine, n'aime-t-elle que le jeu?

C O L O M B I N E.

C'est bien assez ce me semble: & le jeu est  
un acheminement secret à tous les désordres  
dont une femme peut être capable. On se  
fait d'abord une douce habitude de voir un  
certain nombre de gens, qui ne respirent  
que le plaisir: on les accoutume à des peti-  
tes privautés à qui le jeu sert de couverture.  
Voilà déjà la moitié du chemin fait: il ne  
faut plus qu'un revers de fortune, pour don-  
ner occasion à un cavalier d'offrir à point  
nommé sa bourse. Si cette bourse est accep-  
tée, ce qui ne manque presque jamais, à  
quoi tient, je vous prie, l'honneur d'une  
femme?

M. T U E T O U T.

Oh, si Isabelle est jamais la mienne, je  
saurai bien la dégoûter du jeu par un re-  
mede.....

C O L O M B I N E.

Hé, monsieur, la medecine est déjà assez



décriée , sans que vous l'alliez commettre , en voulant guérir un joueur de son entêtement. C'est comme si vous entrepreniez de faire descendre la lune en terre.

M. T U E T O U T.

A cela près , qu'Isabelle soit ma femme , & que j'aye le vent de quelque galanterie ; je sai bien comme je me vangerai.

C O L O M B I N E.

Sera-ce en allant encore lui faire excuse , & vous jeter à ses pieds , comme il est arrivé à certains maris de nos jours ?

M. T U E T O U T.

Tu me prends donc pour quelque sot ?

C O L O M B I N E.

Ou bien , ne ferez-vous pas comme ces époux commodes , qui se consolent aisément de leurs disgraces domestiques , par les répresailles ? Mais je suis folle ! êtes-vous d'un âge à represailles ?

M. T U E T O U T.

Que cela ne t'inquiète pas. Je vais voir si Isabelle est moins pigrièche que tantôt.

C O L O M B I N E *après qu'il est parti.*

Il faut que ce diable de vieillard ait bien la rage d'épouser , pour n'avoir pas donné dans tous les pièges que je lui tendois. Mais il n'en est pas où il pense , & je remuerai assurément ciel & terre , pour l'exiler d'ici avec toute sa parenté.

---

 S C E N E

QUI PRÉPARE L'ARRIVÉE  
DU COMMISSAIRE.

M. DE BASSEMINE , COLOMBINE,  
M. TUETOUT.

M. DE BASSEMINE *entrant comme un*  
*désespéré.*

AH ! ah ! ah ! je n'en puis plus , cette affaire-ci me causera la mort. Malheureux père que je suis , d'avoir donné le jour à un serpent.

COLOMBINE.

Qu'est-ce donc , monsieur ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

BASSEMINE.

Ah Colombine ! je suis désespéré , ce n'est pas une fille que j'ai engendré , c'est un lutin , c'est un. . . . . ah ! ah ! ah ! je suis tout hors de moi.

COLOMBINE.

Mais le mal est-il si grand ?

BASSEMINE.

Cela passe l'imagination. Déchirer en ma présence les articles que nous avons dressés monsieur Tuetout & moi , avec ses

parens & les miens. Ah ! ah ! je n'en reviendrai jamais.

COLOMBINE.

Hé, là là, monsieur, tâchez un peu à vous ravoir. B A S S E M I N E.

Non non, Colombine, je suis faisi d'une manière... Ouf ! Je ne crois pas passer la foirée. *Il se laisse tomber sur un fauteuil.*

COLOMBINE *contrefaisant la pleureuse.*

Il est vrai que cela fait pitié. Un pere... ah ! qui a une fille... ah ! qui refuse... ah ! de se marier... ah tout franc, monsieur, cela me fait plus de peine qu'à vous.

B A S S E M I N E.

Ma pauvre Colombine, n'as-tu point quelque conseil à me donner ?

COLOMBINE *continuant ses fausses larmes.*

Fille ingrate ! ah ! veux-tu faire mourir... ah ! un pere... ah ! qui est la bonté même... ah ! ah ! ah ! ah !

B A S S E M I N E.

Parle-moi, sans pleurer, mon enfant, que dois-je faire en cette extrémité ?

COLOMBINE. *après avoir un peu rêvé, lui dit d'un ton dolent :*

Monsieur, cette affaire ayant fait grand bruit dans le quartier, les méchantes langues ne manqueront jamais d'empoisonner les choses, à cause de cette convocation de parens qui s'est faite avec tumulte. C'est pourquoi...

BASSEMINÉ.

Hé bien ?

COLOMBINE.

Si pour éviter le scandale , vous vouliez rendre arbitre du fait le premier commissaire du quartier , j'ai en main un homme de probité , & qui est de mes parens , qui meneroit les choses du bel air , & peut-être que la presence d'un commissaire obligeroit votre fille . . . .

BASSEMINÉ.

Où loge-t-il ce commissaire de tes parens que je l'envoie querir ?

COLOMBINE.

Il viendra plutôt quand il me verra. Je vais lui dire que vous l'attendez.

BASSEMINÉ.

Ne tarde pas , car la chose presse.

COLOMBINE.

Je suis à vous dans un moment.

*Monsieur Tuetout arrive.*

M. TUE TOUT.

Je vous cherche par tout , pour vous dire que votre fille vient de faire sa déclaration , qu'elle n'aura jamais d'autre mari qu'Aurelio. Après cela il n'y auroit pas de sûreté pour moi à l'épouser , & vous trouverez bon que je tourne mes vœux du côté de cette petite veuve , dont . . . .

BASSEMINÉ.

Point, point, monsieur Tuetout , le ma-

riage se va conclure tout à l'heure. Colombine doit m'amener dans un moment un honnête commissaire, qui saura bien mettre notre opiniâtre à la raison.

M. T U E T O U T.

Mais , si elle ne veut pas ?

B A S S E M I N E.

Il faudra bien qu'elle le veuille quand la justice s'en mêlera ; & pourvû que les équipées n'ayent point rallenti votre ardeur pour elle . . . .

M. T U E T O U T.

Moi , je l'aime malgré tout ce qu'elle a fait : mais vous jugez bien , monsieur de Bassemine , qu'il seroit fâcheux . . . .

B A S S E M I N E.

J'entens du bruit : voyons si ce sont nos gens.

---

## SCENE DU COMMISSAIRE.

*M. DE BASSEMINE, M. TUETOUT,  
ARLEQUIN déguisé en Commissaire.*

COLOMBINE à Bassemine.

**V**Oici monsieur le Commissaire. Il faut qu'il soit bien de mes amis pour l'avoir pû résoudre à venir si promptement. *Bassemine & Arlequin se font des civilités muettes.*

BASSEMINÉ.

Monfieur avoit apparemment quelque affaire de conféquence ?

ARLEQUIN.

J'étois occupé après un petit démenagement ; vous m'entendez bien ? C'étoit chez une jeune Picarde : J'y ai trouvé deux étudiants en droit, dont j'ai faifi les porte-feuilles ; & pour éviter le fcandale, j'ai fait jeter les meubles par les fenêtres.

BASSEMINÉ.

Messieurs les commiffaires font toujours fujets aux bonnes rencontres.

ARLEQUIN.

Ma foi, monfieur, notre métier ne vaut plus rien. Les filles d'apresent ont trop de vertu , pour notre profit ; & fans quelques joueurs de baffette, à qui nous tendons charitablement les bras , je croi qu'en toute une année nous ne trouverions pas de notre charge, de quoi faire fouïetter un chat.

COLOMBINE.

Oh , vous n'êtes pas fi malade que vous vous le faites.

ARLEQUIN.

Il est vrai que quand on a de l'honneur, on se tire d'intrigue le mieux qu'on peut. Pour moi, je laiffe au commun de mes confreres le foïn de faire mettre à l'amende de pauvres diables de patiffiers qui vendent des chats pour des lièvres. Fi, fi, cela est trop

trivial. Quand on veut faire un métier noblement, il faut s'écarter de la route ordinaire ; & pour y réussir , on a besoin d'une conscience souple , d'un esprit alerte , & sur tout d'une effronterie courageuse. C'est par là qu'on parvient, & qu'on fait fortune dans notre petite profession.

**M. T U E T O U T** à *Arlequin.*

Monieur , si vous voulez entrer , il n'y a point de temps à perdre.

**B A S S E M I N E** à *Arlequin.*

Monieur, Colombine a dû vous dire le sujet qui ... **A R L E Q U I N.**

Oui , oui , elle m'a dit je ne sai quoi, que votre femme vous fait enrager.

**B A S S E M I N E.**

Ma femme, monieur ? Graces à dieu , je n'en ai plus.

**A R L E Q U I N.**

C'est donc votre fille ? Et bien, fille ou femme, c'est toujours même pâte.

**B A S S E M I N E.**

Oui , monieur, ma fille est une petite opiniâtre, qui ne veut point de l'époux que je lui veux donner ; c'est un esprit de contradiction.

**A R L E Q U I N.**

Cela vous étonne-t-il ? On n'est peut-être pas femme ni fille pour rien. Mais ne vous inquiétez pas. Vous êtes tombé en bonnes mains ; & je saurai . . . .

M. T U E T O U T à *Arlequin.*

Ne perdons point de tems, monsieur, je !  
vous en conjure.

A R L E Q U I N à *Bassemine.*

Voilà un homme bien empressé ! Quel  
interet prend-il à votre affaire ?

B A S S E M I N E.

C'est l'amant de ma fille, & qui par vos  
soins sera bientôt son mari.

A R L E Q U I N à *Bassemine.*

Quoi ! ce vieux ragot est l'amant de  
votre fille ?

B A S S E M I N E.

Oui, monsieur.

A R L E Q U I N.

Ma foi, vous avez bien fait de me le  
dire ; car à son air, je l'aurois pris pour un  
vrai remede d'amour.

M. T U E T O U T à *Arlequin.*

Monsieur le commissaire, je vais vous  
montrer le chemin.

A R L E Q U I N *bas.*

Tu n'as que faire de te tant presser, tu  
ne seras que trop tôt arrivé au but.



SCENE



---

S C E N E

DU PLAIDOYÉ D'ISABELLE.

*ARLEQUIN en Commissaire, M. DE BASSEMINÉ, M. TUETOUT, ISABELLE, COLOMBINE, Plusieurs parens.*

*ARLEQUIN entrant à côté d'Isabelle.*

**C**A, ça, nous allons bien rire. Un siège. *A Isabelle.* C'est donc vous, petite personne. . . . Hola, qu'on apporte un siège. *Un laquais donne un siège à Arlequin, qui dit après s'y être assis : Il est bien dur.*

LE LAQUAIS.

C'est qu'aujourd'hui la justice est diablement molle. On ne sauroit trop prendre de précaution.

*BASSEMINÉ à Arlequin.*

Vous savez, monsieur, que vous êtes l'arbitre de tout. Faites bien votre devoir.

*ARLEQUIN en élevant sa voix.*

Comment, que je fasse mon devoir ! Est-ce que vous me croyez homme à forligner dans l'exercice de ma charge ?

*BASSEMINÉ.*

Ah, monsieur, je n'ai garde. . . .

*Tome II.*

**E**

A R L E Q U I N.

Apprenez que c'est moi qui renoue tous les mariages disloqués de Paris , & que j'ai facilité plus de cent hymens clandestins en ma vie.

B A S S E M I N E.

Monfieur , je ne vais pas là contre.

A R L E Q U I N à *Isabelle.*

C'est donc vous, la belle Ifabeau, qui refusez d'épouser un membre de la faculté ? Vous auriez bon besoin pourtant de quelqu'un qui vous chassât vos mauvaises humeurs.

I S A B E L L E à *Arlequin.*

Monfieur , daignez m'écouter.

A R L E Q U I N.

Et qu'avez-vous à dire ?

I S A B E L L E.

Des raisons où tout mon sexe n'est pas moins intéressé que moi : il s'agit de l'intérêt public.

A R L E Q U I N.

Nous ne saurions nous dispenser de lui donner audience. Mon clerc, faites faire silence. La cour a besoin de repos.

I S A B E L L E *defendant sa cause.*

Messieurs , dans le déplorable état où la galanterie se trouve aujourd'hui , il n'est pas étrange qu'une femme soit réduite à entreprendre la cause de toutes les autres. Notre sexe attendroit long-temps en vain qu'un

autre prit le soin de le vanger. Depuis que les cabarets & les manufactures à tabac font devenus si fort à la mode , les femmes ont cessé d'y être , & l'amour, tout puissant qu'il est , ne sauroit plus balancer dans l'esprit des jeunes gens , le fade & brutal plaisir d'une débauche faite à l'Alliance ou à la Galere.

A R L E Q U I N.

Diab!e , messieurs , si l'exorde nous mène à la Galere , garre que la peroraison ne nous fasse tomber à la greve.

I S A B E L L E *continuant.*

Où est le tems que le beau sexe voyoit assiduellement à ses pieds une jeunesse florissante ? Ce tems qu'on pouvoit à bon droit nommer l'âge d'or de la tendresse , où les cœurs venoient par escadrons reconnoître notre pouvoir. Dans ce tems heureux , il n'y eut pas eu de sûreté à nous choquer ; & la peine suivoit de près le moindre tort qu'on pouvoit nous faire. Mais les choses ont bien changé de face : & nous éprouvons sensiblement , que l'empire de la tendresse n'est point à l'épreuve des revolutions. On ne voit plus à l'heure qu'il est , mille infatigables aventuriers arpenter d'office tout l'univers , pour soutenir nos querelles : & l'amour qui servoit autrefois à enrichir le sexe , ne sert aujourd'hui qu'à le ruiner.

ARLEQUIN.

Il est vrai : car je fai des femmes qui ont vendu jusqu'à la houffe de leur lit , pour équiper leurs galans.

I S A B E L L E *continuant.*

Ce n'est point dans notre siècle qu'il faut chercher ces heroines magnifiques, qui s'offroient à reparer, du revenu de leurs appas, les plus cruelles desolations de la guerre , & se mettoient par là de pair avec les plus fameux conquerans. Aujourd'hui la galanterie n'est pas reconnoissable : on lesine jusques sur les petits soins : & bien loin de se dépouiller de tout en faveur de l'objet aimé , on ne donne son cœur qu'avec des reserves. Mais ce qui a le plus contribué à décriser la galanterie , c'est l'indigne profanation qu'on fait de nos appas , en nous unissant tous les jours à d'imbecilles vieillards : nation de tout temps reprouvée dans toute l'étendue de l'empire amoureux. Ces assortimens bizarres , que l'avarice suggere à nos peres, ouvrent la porte à des abus sans nombre. C'est la pepiniere des separations , & le revenu le plus clair & le plus liquide de tant d'abbés coquets qui sont sans cesse à l'affus de ces sortes de mariages. Aussi pense-t-on qu'il n'y ait qu'à nous extorquer un consentement pour des liens que notre cœur abhore , & contre qui notre liberté ( pour ne rien dire de plus ) ne cesse point de re-

clamer. Croit-on qu'il y ait des filles assez novices , pour prendre aisément le change en fait de mariage ? Et la douce idée que nous nous en faisons , est incompatible avec les austerités où nous veulent accoutumer les maris à lunettes. Ne savons nous pas que l'hymen est une espèce de milice , dont les enfans & les vieillards sont également incapables ? Ne savons-nous pas qu'il en est du mariage comme du feu sacré des vestales , qu'il falloit entretenir religieusement , sous peine de la vie. . . .

ARLEQUIN.

Il est vrai : & le moyen qu'un vieillard entretienne le feu , puisqu'il ne peut souffler que du derriere.

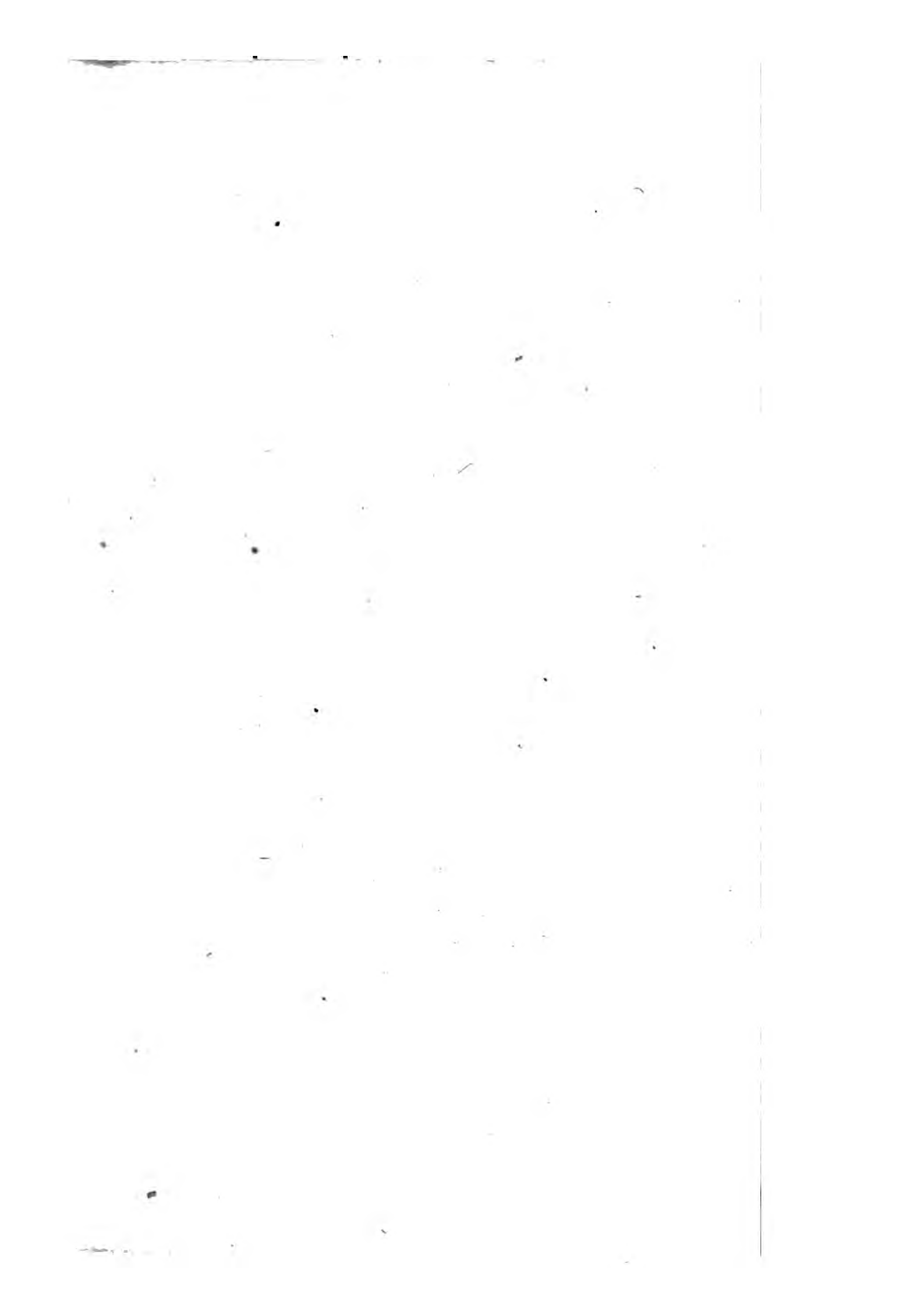
ISABELLE *continuant.*

Quelle figure veut-on que fasse un vieux barbon sous la banniere de l'hymen , ou plutôt quelle figure veut-on que fasse une jeune personne auprès d'un époux qui la catechise à toute heure , qui compte tous les pas qu'elle fait , qui n'ouvre la bouche que pour la contredire , ou pour la regaler de ses prouesses du temps passé ? Un bourru, qui fait un crime à sa moitié d'un ruban ajouté à sa coëffure, & qui donne la question à ses serviteurs sur les démarches les plus innocentes de sa femme. Je ne parle pas de ces legions de maladie , dont la vieillesse est exercée , ni de cette toux insupportable

qui est la musique ordinaire d'un vieillard. Ah , messieurs , que de raisons pour justifier une femme qui peut gagner sur elle de n'être pas la duppe d'un vieillard ! Ce n'est pas que je ne trouve quelque chose d'heroïque dans la triste fidelité dont on a le courage de se picquer envers des maris faits de la sorte : il faut que je confesse hautement ma foiblesse. Dans une pareille extrémité , je ne puis répondre que d'une inflexibilité de rocher à ne jamais démordre de la haine que j'aurai conçue une fois pour le vieillard qui osera attenter à ma liberté.

*Colombine veut défendre les vieillards , en faveur de monsieur Tuetout : mais lui qui connoit son ironie , l'en empêche ; & renonçant au mariage d'Isabelle , dégage Bassemine de la parole qu'il lui avoit donnée. Isabelle épouse Aurelio , & la Comedie finit.*





LA CRITIQUE DE LA  
CAUSE DES FEMMES





**LA CRITIQUE**  
**DE**  
**LA CAUSE**  
**DES FEMMES.**

*COMEDIE EN UN ACTE.*

Mise au Théâtre par monsieur Delosme de  
Monchenai , & représentée pour la pre-  
miere fois par les comediens Italiens du  
Roi , dans leur hôtel de Bourgogne , le  
14. Février 1688.

## **A C T E U R S.**

**CINTHIO**, Vieillard.  
**ISABELLE**, Femme de Cinthio.  
**COLOMBINE**, Baronne.  
**ARLEQUIN**, Chevalier.  
**MEZZETIN**, Comte.  
**PIERROT**, Valet de Cinthio.

*La Scene est à Paris chez Cinthio.*



LA CRITIQUE  
DE  
LA CAUSE  
DES FEMMES.

---

SCENE I.

*PIERROT, CINTHIO.*

PIERROT



Uand je pense à par moi ce que c'est qu'une femme, franchement ça me démantibule tout mon pauvre esprit : car il n'y a point de lime si rude ni de charette si mal-aisée à gouverner. J'ai beau fermer la porte, notre maison ne desemplit point de chevaliers & de marquis. Un laquais apporte une lettre ; le maître en vient querir la réponse ; toute la nuit au

bal ; tant que le jour dure en festins , ou à la comédie. Ah , le bon petit train pour un bourgeois de l'âge de notre maître ! Si j'étois propre au mariage , pour si peu que ma femme m'envoyeroit à souper sur une assiette ! Ma foi , on n'endormiroit pas comme cela le petit.

CINTHIO *sortant de table , sa serviette à sa main , & se rinçant la bouche , dit en approchant de Pierrot.*

Pierrot ?

PIERROT.

Monfieur ?

CINTHIO.

A la fin pourtant me voilà maître chez moi , & une fois en la vie j'ai soupé à huit heures. Il n'est rien tel , mon ami , que de se faire craindre , & d'avoir la vigueur dans le commencement d'un ménage. Malepette du train que ma femme y va , si je n'y mettois ordre , on me prendroit bien-tôt pour un. . . .

PIERROT.

Vous avez beau faire , monsieur , on vous prendra toujours pour ce que vous êtes.

CINTHIO.

Que veux-tu dire , faquin ?

PIERROT.

Moi ? rien , monsieur , je ne parle pas.

CINTHIO.

Comment , maraut , tu ne parle pas ? Ne

viens-tu pas de dire que j'ai beau faire ,  
qu'on me prendra toujours pour qui je suis ?

PIERROT.

Oui , monsieur.

CINTHIO.

Hé bien, coquin, qu'est-ce que je suis ?

PIERROT.

Puisque vous le voulez savoir , vous êtes  
un fou d'avoir épousé une chèvre de dix-  
sept ans , qui ne trouve point de pire mai-  
son que la vôtre , & qui a toujours à ses  
trouffes un tas de gens de cour , dont la  
hantise à la fin produiroit quelque bicêtre.

CINTHIO *à part.*

Voici un maroufle qui fait quelque chose.

PIERROT.

Franchement , ces drôles-là sont un peu  
trop fringans.

CINTHIO.

Comment donc ?

PIERROT.

En un quart d'heure ils en font plus en-  
tendre à madame , que vous ne lui en di-  
riez en trois ans.

CINTHIO *à part.*

Ouais ! qu'est-ce que tout cela veut dire ?  
Tâchons de nous éclaircir ; il est vrai que la  
jeunesse d'à cette heure va terriblement vite.

PIERROT.

Vous ne sauriez le croire, monsieur.

CINTHIO.

Ouf ! il y a là quelque chose. Mais dis-moi , Pierrot , ma femme a-t-elle quelque accointance avec des gens de qualité ? En vois-tu venir quelqu'un au logis ?

PIERROT.

Hé, si donc, comme vous faites ? est-ce que vous ne le voyez pas aussi bien que moi ? Leur carosse bouche toujours notre porte , & vous empêche la plupart du temps de rentrer. CINTHIO.

Est-ce que tous ces carosses-la ne vont pas chez cette baronne qui demeure au second étage ? PIERROT.

Oui, de par tous les diables, ils y vont ; mais la baronne les envoie chez nous dès que vous avez le dos tourné.

CINTHIO.

Sur ce pied-la j'en tiens. Et quand ils sont chez nous, Pierrot, vois-tu quelque chose .... qui soit ... là ... quelque chose contre ...

PIERROT.

Je n'en vois ma foi que trop, je voudrais bien n'en avoir pas tant vû.

CINTHIO *à part.*

Ah ciel ! Mais encore qu'as-tu vu ?

PIERROT.

Ce que je voudrais n'avoir point vu.

CINTHIO *à part & en se touchant la tête.*

C'est-à-dire, que... *Haut.* Et qu'est-ce que tu voudrais n'avoir point vu ?

PIERROT.

Ce que j'ai vu, monsieur.

CINTHIO.

Ah, l'infidelle! Au bout de trois mois de mariage! Mon pauvre Pierrot, ne me fait point languir; dis moi bonnement comme tout cela s'est passé.

PIERROT.

Tenez, je vous vas tout dire, car je suis franc comme osier. Je faisois semblant de donner à boire au perroquet.

CINTHIO.

Hé bien?

PIERROT.

Il est arrivé qu'en lanternant autour de la cage.....

CINTHIO.

Tu as vu apparamment.....

PIERROT.

Non, je ne pouvois pas voir; car, sauf votre respect, je tournois le dos à madame.

CINTHIO.

Mais enfin, Pierrot, que disoient-ils? que faisoient-ils? veux-tu me faire perdre patience?

PIERROT.

Vous ne le saurez que trop tôt, monsieur: ils disoient.....

CINTHIO.

Quoi?

PIERROT.

Hé mais, ils disoient.....

J'enrage.

PIERROT.

Ils disoient, monsieur, qu'il étoit tems d'aller à la comédie, & que s'ils ne se dépêchoient, ils trouveroient toutes les loges prises.

CINTHIO.

Coquin, depuis un quart d'heure tu me tiens le poignard dans l'ame, pour me faire confidence d'une sottise.

PIERROT.

Hé non, ce n'est rien d'aller à la comédie avec un chevalier; ce n'est rien d'être placée aux premières loges; ce n'est encore rien à une femme comme la votre, de se faire rouler dans un beau carrosse!

CINTHIO.

Que tu es brutal, mon ami, avec ton carrosse! quel mal cela fait-il à l'honneur d'une femme?

PIERROT.

Ho, puisque vous ne savez que cela, je vous apprens moi, que c'est une pernicieuse drogue, & que tous ces prêteurs de carrosses ne cherchent qu'à mettre des bourgeois à mal.

CINTHIO.

Au travers de ces sottises, je ne laisse pas d'entrevoir que ma femme depuis un tems est chagrine d'aller à pied, & que ces messieurs qui la promènent, pourroient à mes dépens, demander le payement de leurs



*courfes.* Dis-moi un peu, Pierrot, quand ma femme parle de moi avec ce chevalier, comment s'en explique-t-elle ?

PIERROT.

Ho pour cela, monsieur, fort honnêtement ; c'est, morguoi, une gentille comere qui vous rend bien justice.

CINTHIO.

Est-il possible ?

PIERROT.

Vous ne sauriez croire tout ce qu'elle en dit.

CINTHIO.

Mais encore ?

PIERROT.

Elle dit, ma foi, que ses parens l'ont sacrifiée ; que vous êtes trop vieux pour elle ; que vous ne faites que cracher la nuit, & que si vous ne mourez pas au plus tard dans un an, elle priera ses amis de vous enterrer tout en vie. Ma foi, monsieur elle arrange cela tout au plus juste.

CINTHIO.

Et que répond le chevalier à cela ?

PIERROT.

Pour un homme d'épée, je le trouve assez posé ; il la console du mieux qu'il peut ; il lui promet de l'épouser si-tôt qu'elle sera veuve ; il badine avec elle ; il place des mouches sur son visage. Tout franc, monsieur, je pardonne à madame de s'en divertir, car c'est un drôle de corps, qui a de petites gestes aussi bouffones. Je gage que vous l'aimeriez

si vous aviez vu toutes les sageries qu'il fait  
autour de votre femme.

CINTHIO.

Tais-toi animal , je n'en veux pas savorir  
davantage.

PIERROT.

C'est pourtant un compagnon qui a de  
bonnes reparties, qui. . . Malepeste comme  
on frappe ! Oh dame, ce coup là, c'est ma-  
dame qui revient : la voilà justement avec  
sa diable de baronne.

CINTHIO.

Je lui vai laver la tête , & de la bonne  
forte.

## SCENE II.

*ISABELLE, LA BARONNE,  
CINTHIO, PIERROT.*

ISABELLE.

**A**H ma chere , que de pauvretés , que  
de fadaïses, que d'impertinences dans  
une seule comedie ! N'admirez-vous point  
la Cause des Femmes chez les Italiens ? Oh  
pour le coup nous tombons-là en d'assez  
plaisantes mains.

CINTHIO *à part.*

Pierrot a raison , elle est trop jeune pour  
moi.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Oh, pour cela, madame, vous en voulez d'ailleurs aux Italiens : car à tout prendre, la pièce n'est pas mauvaise, & ma complaisance ne sauroit décrier une chose qui plaît à tout Paris. Pour moi, madame, j'en suis charmée, ce qui s'appelle charmée.

ISABELLE.

Ah, madame ! quelle playe vous faites au bon sens ! Je crois que voilà la première fois que votre discernement est tombé en défaut. Votre esprit là-dessus vous doit faire de violens reproches. Vous n'y pensez pas, madame, quand vous accordez votre estime à une satyre si empoisonnée.

COLOMBINE.

Oh, madame, ne frondez point la satyre, s'il vous plaît. C'est tout ce qu'il y a de joli : elle est d'un piquant & d'un âpre qui fait plaisir, je vous jure.

CINTHIO *à part.*

Que de sottises ! Elles font toutes deux folles.

ISABELLE.

Chacun a son goût, madame. Pour moi je ne saurois souffrir qu'on y déchire les femmes, & qu'on ne dise qu'un mot en passant de ces brutaux de maris. *A Cinthio.* Ah ! vous voilà, monsieur ! Et que veut dire ce cure-dens ? Auriez-vous bien soupé sans moi ?

CINTHIO.

Me suis-je obligé par mon contrat à vous attendre tous les jours à dix heures , & à ne pouvoir souper sans vous ? Madame, vos manieres vous attireront du chagrin ; & une fois pour tout , je prétens être maître chez moi.

ISABELLE.

Vous, le maître ? & depuis quand donc ? Vous ne l'aviez pas encore pris d'un ton si familier.

CINTHIO.

Je le prendrai du ton qu'il faut pour vous faire rendre à mes heures , & pour vous empêcher de courir les rues avec un tas de fainéans, qui . . . .

ISABELLE.

Pauvre homme ! vous me faites pitié. Croyez-moi , allez vous mettre au lit , vous en avez besoin. Les gens de votre âge devroient être couchés dès six heures.

COLOMBINE.

Cela ne commence point mal.

CINTHIO.

Vous prétendez donc , madame l'étourdie , me traiter à peu près comme un honnête valet ? Non , morbleu , non , je ne le souffrirai pas , & j'y mettrai bon ordre.

ISABELLE.

Je vois bien que vous avez soupé tout seul , & que pour vous desennuyer , vous

avez pris soin de boire. Laquais , qu'on le mene doucement à sa chambre , & qu'on le soutienne de peur qu'il ne s'estropie.

CINTHIO.

Prenez garde vous-même que je ne vous redresse , s'il vous arrive jamais de faire de pareilles équipées.

ISABELLE.

Quand il sera couché , qu'on ferme bien ses rideaux , de peur qu'il ne s'enrhume.

PIERROT.

Voilà , mardi , ce qu'on appelle une maîtresse femme.

COLOMBINE.

En verité , madame , c'est à vous à gouverner un mari. Oh que je vous fais bon gré de le mettre d'abord sur le bon pied ! Avec ces animaux-là , si on ne tient la bride un peu haute , ils se donnent un droit d'empire , dont ils ne reviennent jamais. Une femme avisée ne sauroit trop tôt montrer les dents à son mari.

ISABELLE.

Oh , il est en bonne main , madame , laissez-moi faire.

COLOMBINE.

La franche rusée ! on ne diroit pas qu'elle y touche. Ce n'est pas qu'à tout prendre , vous avez encore trop d'égards pour ce vieux fou-là. Il y a mille femmes à votre

place qui se feroient interdire , & qui se faisoient de la clef du coffre-fort.

I S A B E L L E.

C'est par où j'ai commencé , madame.

C O L O M B I N E.

Mais voici le chevalier Sbrufadel. C'est lui-même , madame , qui nous a abandonnées à l'indiscretion de la foule , & qui aura pris parti avec quelques marquifailles.

### S C E N E I I I.

*ISABELLE , ARLEQUIN en chevalier ;  
LA BARONNE.*

I S A B E L L E.

**C**Ela est fort beau , chevalier , que des femmes de notre qualité reviennent de la comédie sans homme !

A R L E Q U I N.

A ma place , madame , vous eussiez été plus embarrassée que moi. Savez-vous qu'à la lettre j'ai eu trente carrosses sur les bras , & que tout ce qu'il y a de chevaux à Paris , étoient aujourd'hui à la comédie ? Hé bien , qu'a dit le bourru à votre retour ?

I S A B E L L E.

Ce que disent d'ordinaire les gens de son âge. Il a grondé , je l'ai cru yvre , un laquais l'a mené coucher , & voilà tout. La Violette , qu'on nous prépare à manger.

COLOMBINE.

O ça , chevalier , en attendant le souper , dites-nous de bonne foi ce que vous pensez de la comédie ?

ARLEQUIN.

Moi , madame , dieu me damne si j'en pense rien : Et où est le mot pour rire dans cette pièce-là ?

ISABELLE.

Vous voyez pourtant , baronne , que le chevalier est de mon parti.

ARLEQUIN.

Fi , cela crie vengeance , c'est une farce à laquais.

COLOMBINE.

Mais , tout Paris la voit.

ARLEQUIN.

C'est que tout Paris ne fait que faire , & que la comédie est le rendez-vous des fainéans.

COLOMBINE.

Mais encore , chevalier , qu'y trouvez-vous de si detestable ?

ARLEQUIN.

Moi ? Tout.

ISABELLE.

Et le baron de Troufignac , madame , l'approuvez-vous , quand il se vante que ses conquêtes l'importunent , & que l'empressement des femmes lui fera abandonner la ville ?

## ARLEQUIN.

Je lui pardonnerois s'il étoit fait comme moi. Mais ils font jouer ce rôle-là par le plus damné visage , & par le plus maudit comédien. Je vous dis encore un coup , qu'il n'y a rien d'afforti dans cette pièce-là, Diable ! je m'y connois , il m'en passe assez par l'oreille.

## ISABELLE.

O ça , madame , comment sauverez-vous cet abominable endroit du moulin de Javelle , où l'on prétend qu'une collation fait trébucher l'honneur des femmes ? Le théâtre ne rougit-il point d'un si horrible sentiment ?

## COLOMBINE.

Pour une jeune personne , madame , vous prenez les choses bien au pied de la lettre ? Ne voyez-vous pas que c'est un coup de verge qu'on donne à mille coquettes , qui prennent là leur lieu d'assemblée ?

ARLEQUIN *en riant.*

Ah , ah , ah , ah , ah , ah !

## COLOMBINE.

C'est une vraie convulsion , chevalier , qui vous vient de prendre.

## ARLEQUIN.

Le diable m'emporte , si je puis songer fans rire à la coëffure de la comtesse de Merlet. C'est , selon moi , le meilleur endroit de la pièce.



ISABELLE.

Baronne , quand vous me devriez battre, il faut , ma petite chere , que je fronde encore , *Apollon menétrier de la douanne*. La grossiereté !

COLOMBINE.

Ce n'est pas le plus foible endroit, madame , songez-y-bien.

ARLEQUIN.

A vous dire vrai , il m'a frappé ; & je trouve que si Appollon pouvoit une fois entrer dans les grosses fermes , les poëtes en feroient mieux vêtus de moitié , & les auteurs auroient de quoi porter des manteaux d'écarlatte.

COLOMBINE.

Croyez-moi , il y a un peu de bile sur le jeu.

ARLEQUIN.

Non , ou la peste m'étouffe. Mon medecin m'a purgé il n'y a que trois jours.

COLOMBINE.

Comment trouveriez-vous cette pièce bonne, madame ? vous n'avez fait que causer d'un bout à l'autre.

ARLEQUIN.

Pour moi , je n'en aurois pas perdu une goutte , sans une maudite brandebourg qui me cornoit à tout moment aux oreilles , que la pièce ne vaut pas le diable , mais que les comediens y gagneroient furieusement

d'argent. Je me soucie morbleu bien que les comédiens profitent d'une pièce qui me déplaît.

C O L O M B I N E.

Malgré votre chagrin, monsieur le chevalier, n'en avez-vous rien retenue ?

A R L E Q U I N.

Oui da, oui, j'en ai retenu. A vous dire vrai, je ne m'applique guères qu'aux grandes choses. Je n'ai pas perdu un de ces *glou, glou, glou* ; cela fait, ma foi, le sublime de la pièce : & entre nous, s'il y a quelque chose de passable, c'est le rôle du laquais de la comtesse. Tout le reste n'est que bagatelle.

C O L O M B I N E.

Avouez, madame, que la bourse de deux cent louis trouvée par Arlequin, est une scène à manger.

A R L E Q U I N.

C'est là, de par tous les diables, où je vous attends, avec votre Arlequin ! Depuis que je me connois, je n'ai jamais vu un si effronté marouffe. Il vient insolamment dire à tout un parterre qu'il a trouvé deux cent pistoles. Sur sa parole on le croit, tout le monde en est bien-aise. Quand ce vient au fait & au prendre, le coquin l'a rêvé. Voilà-t-il pas une belle excuse à sept ou huit cens personnes qui en sont la duppe ?

COLOMBINE.

— Tout au moins , vous me passerez la scène de la hotte ; car malgré vous, elle est inimitable.

ARLEQUIN.

Ah , la diabolique chose ! Il faut que le maître d'hôtel n'ait ni foi ni loi , pour faire porter à Arlequin cinquante livres de viande , vingt pains de Gonesse , & le reste de la provision. Fi , c'est se moquer , d'éreinter comme cela un homme sans miséricorde & sans conscience ! Voilà qui est fait, de mes jours je n'y retourne.

ISABELLE.

Vous ne tiendrez pas votre courage, chevalier , vous êtes trop accouiné à la comédie pour la quitter.

ARLEQUIN.

J'irai peut-être comme beaucoup d'autres , voir encore cette pièce quatre ou cinq fois , mais ce n'est ma foi que pour la haïr , & pour me confirmer qu'elle ne vaut rien.

COLOMBINE.

Et moi , je soutiens que les scènes françaises sont sans reproches , & que l'économie de la pièce est très-judicieuse.

ARLEQUIN.

Qu'osez-vous dire là , madame ? En donne-t-on à garder à un homme comme moi , qui a le contrepoids des règles du théâtre dans la tête ? Je vous dis qu'il n'y a point

d'unité dans le sujet : car les acteurs se rof-  
sent perpetuellement sur le théâtre : point  
de temps obscur , puisque les Italiens jouent  
en un soir ce qui se doit passer en vingt-  
quatre heures. Jamais on n'enfange la  
scene ; Mezzetin creve l'œil d'un homme  
en duel, Enfin c'est un desordre & un chari-  
vari du diable , & somme totale , j'abhor-  
re la Cause des Femmes ; je la déteste , &  
quoique l'on m'en puisse dire , je n'en veux  
jamais entendre parler.

I S A B E L L E.

En un mot , comme en mille , madame,  
le chevalier n'en veut point démordre , il  
n'y trouve rien de bon.

A R L E Q U I N.

Ma foi , si on avoit ôté les entr'actes ,  
je ne vous en dédirois pas.

C O L O M B I N E.

Ah pour le coup , chevalier , c'est-là , *en*  
*montrant le front* , où il vous tient , car il n'y  
a point dans la pièce d'entr'actes.

A R L E Q U I N.

Il n'y a point d'entr'actes ! Comment ap-  
pellez-vous donc toutes ces pirouettes , ces  
grands acueils , & ces chaudes embrassades  
que les gens du bel-air font sur le théâtre  
pendant qu'on mouche les chandelles ?  
C'est cela qu'on appelle de veritables scenes  
de mouvement & d'action. Demandez

plutôt au parterre , je suis sûr qu'il fera de mon avis. COLOMBINE.

Depuis que je vous connois , chevalier , je ne vous ai point vu si farouche. Tout de bon , c'est une maladie.

ARLEQUIN.

Oui , madame , dont je ne guérirai jamais , car la pièce , les acteurs , le théâtre , tout m'offense & tout me scandalise.

ISABELLE.

Cela passe la raillerie , madame : le chevalier est fâché. Quoi ! votre fiel se répand jusques sur les acteurs ?

ARLEQUIN.

Sur les acteurs , sur les actrices , & même sur les chandelles qui éclairent de si méchantes choses.

COLOMBINE.

N'est-ce point aussi , chevalier , que la première loge vous a semblé un peu chère ; car trois louis d'or de dépense diminuent beaucoup le mérite d'une pièce.

ARLEQUIN.

Avec les femmes l'argent ne me coûte rien : mais j'enrage tout vif , quand je paye une comédie Italienne , & que je ne vois point Scaramouche , & que je n'entens parler que françois.

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous ? c'est où Arlequin triomphe.

I S A B E L L E.

Hé bon dieu ! ne se défabufera-t-on jamais de cet Arlequin ? Pour moi , je lui trouve si peu de naturel , & des gestes si forcées , que la plûpart du temps , je ne l'écoute que par complaisance.

A R L E Q U I N.

Voilà ce qu'on appelle une femme toute paîtrie de raison.

C O L O M B I N E.

Et Scaramouche , madame.

I S A B E L L E.

C'est ma bête , je ne le faurois souffrir.

A R L E Q U I N.

L'ombre de cet homme-là , vaut pourtant mieux que toute la Cause des Femmes.

I S A B E L L E.

Je ne faurois que vous dire , je m'accommoderois mieux de Pantalon.

A R L E Q U I N.

Diable ! vous avez le goût bon. Voyez s'ils font jouer pas un de ces gens-là dans leurs pièces ? & vous voulez que je la trouve bonne ? Non , morbleu , non , il ne sera pas dit que j'aurai prostitué mon estime. Point de Pantalon dans une pièce ? C'est-là , de par tous les diables , c'est-là , où le bon sens des Italiens a besoin de bequille.

C O L O M B I N E.

Ah , madame ! nous allons avoir un vrai plaisir. Voilà le comte Constantin , le plus

**fat** de tous les hommes, & celui qui s'en **fait** le plus accroire.

I S A B E L L E.

Chevalier, c'est un vrai homme à vous **prêter** le colet.

A R L E Q U I N.

Il me semble que je n'ai point vu ce **vi-**  
**sage-là** à la cour : Qu'il a l'air épais!

C O L O M B I N E.

Comment l'auriez-vous vu ? C'est un sei-  
gneur d'Italie qui n'est ici que depuis peu de  
jours.

A R L E Q U I N.

On voit bien qu'il a l'air étranger.

---

#### S C E N E I V.

*I S A B E L L E , L A B A R O N N E ,  
L E C H E V A L I E R , & l e C O M T E  
C O N S T A N T I N .*

M E Z Z E T I N *en comte.*

**B**Uona notte, signori, servitor, signori.  
Che fate? come state? dove siete andati?

A R L E Q U I N.

Signori, signore, fatti, stati, andati!  
Oh, par grace, monsieur le perroquet, par-  
lez mieux que cela. Fatti, stati, andati, si-  
gnori : ha, ha, ha ! *Il rit.*

I S A B E L L E.

Tout beau , chevalier , tout beau ; voilà des coups à brûle pourpoint.

M E Z Z E T I N.

La lingua Italiana è bella , è buona , ma non per voi che non l'entendete.

A R L E Q U I N.

Comment, morbleu, je ne l'entens pas ? Est-ce que j'ai la phisionomie sourde? Quand vous voudrez , monsieur de l'italie , nous ferons affaut d'oreille ensemble.

C O L O M B I N E.

Ne vous fâchez pas , monsieur le comte, des manieres du chevalier. C'est un folâtre qui n'aime qu'à rire. Avez-vous été à la comedie Italienne ?

M E Z Z E T I N.

Si signora.

A R L E Q U I N.

Est-ce là parler italien , ventrebleu ? Si signora , si signora. Il faut dire à pleine bouche : Oui, madame , & voilà parler le bon italien de France.

M E Z Z E T I N.

Che sproposito !

A R L E Q U I N.

Vous autres italiens , vous avez beaucoup de materiel , rien de mignon , point de delicateffe. Hé morbleu , vive les françois. *Il se donne des airs en se promenant.*



I S A B E L L E.

Oh , pour cela , j'en demeure d'accord ,  
ne vous en déplaîse , monsieur Constantin.

M E Z Z E T I N.

Son bene sfortunato di non piacervi, ma-  
dama. Ma che trovate in me di più mal fat-  
to che nel cavaliere ?

A R L E Q U I N.

Hola, l'ami, hola. Est-ce que vous vou-  
driez faire comparaison avec moi ? Avez-  
vous la taille aussi dégagée que la mienne ?  
Vous sauriez-vous donner des airs panchés  
comme moi ? Pour ce qui est de la démar-  
che, après moi il faut tirer l'échelle. Dan-  
seriez-vous un menuet aussi mignonement  
que moi ? *Il danse.*

M E Z Z E T I N *en riant.*

Ha , ha , ha !

A R L E Q U I N.

De quoi riez-vous , magot ? Est-ce que  
vous y trouvez à redire ? Croyez-moi, met-  
tez-vous de mode, pour familiariser avec  
des gens de qualité comme moi.

M E Z Z E T I N.

Forse il mio vestito non è alla moda ?

A R L E Q U I N.

Vous n'avez rien de beau que le visage ?  
Voyez , madame , c'est du café tout pur.

M E Z Z E T I N.

Oh , questo è troppo.

C O L O M B I N E.

Trêve de complimens , messieurs ; & vous , chevalier , faites-lui plus de quartier. Il le mérite bien , c'est un honnête gentilhomme.

M E Z Z E T I N.

Madama , io sò il rispetto ch'io vi devo.

C O L O M B I N E.

Dites-nous de bonne foi , monsieur le comte , à votre avis , quel est le meilleur endroit de la pièce ?

M E Z Z E T I N.

Benche italiano , non voglio mostrarmi partiale d'una comedia che non mi piace. A dir'il vero , io non vi hò trovato niente che vaglia. Tutto è detestabile : ma in particolare la scena dove Mezzetino gioca con la bocca di diversi strumenti.

A R L E Q U I N.

Il est vrai qu'il fait là un plaifant carillon avec ses instrumens. Il ne lui manque que la vielle. Glou , glou , glou , tin , tin , tin , ziun , ziun , ziun , que diable cela veut-il dire ?

M E Z Z E T I N.

Secondo me non vi è nulla di più impertinente.

P I E R R O T.

Madame , on a fervi.

I S A B E L L E.

Laisse-nous en repos , on va souper dans  
un

un moment. Hé , monsieur le comte , faites-nous ce regal avant d'aller souper ; chantez-nous cet air de votre façon.

MEZZETIN.

Lo farei volontieri : ma son arrumato.

COLOMBINE.

Voilà le prélude de tous les habiles gens : Je vois bien , monsieur le comte , qu'il faut vous en prier.

ARLEQUIN.

Peut-on refuser , madame ? Je chanterai moi , si elle m'en prie.

COLOMBINE.

Ah , chevalier , ne nous assassinez pas de votre voix. Chantez , chantez , monsieur de Constantin.

MEZZETIN.

Per servir queste dame , canterò una canzone , où je ferai le rossignol.

ARLEQUIN.

Pourvu que ce ne soit point d'Arcadie.

MEZZETIN *chante un air Italien , où il contrefait le chant du rossignol. Cet air est assez connu dans Paris. On le dit de l'invention de M. Philbert.*

ISABELLE.

Ah , monsieur le comte , pour vous remercier , devant que de vous mettre à table , vous allez danser aux chansons un menuet avec nous.

*La Critique*  
ARLEQUIN.

Ah parbleu je suis sous la poutre : c'est à moi à chanter. Ça je m'en vais vous mener au bon train. *Il chante.*

CINTHIO *arrivant.*

Ah , je vous en fais bon gré de commencer le bal à deux heures après minuit ! Quoi , il faut qu'il m'en coute un plancher , pour avoir épousé une folle ? Ah , ventrebleu , monsieur le chevalier , vous dénicheriez pourtant tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Plâit-il ?

CINTHIO *lui donne un soufflet.*

ARLEQUIN.

Morbleu, si ce n'étoit pour le respect de votre femme , vieux fou, je vous remettrois ce soufflet dans le ventre. *Ils s'entrebattent , & la Critique finit.*







LE DIVORCE

**L E**  
**D I V O R C E .**

*COMEDIE EN TROIS ACTES.*

Mise au théâtre par Monsieur Regnard & représentée pour la première fois par les comédiens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne; le dix-septième jour de Mars 1688.

## **A C T E U R S.**

**M. SOTINET**, Vieillard.

**ISABELLE**, Femme de Sotinet.

**AURELIO**, Frere d'Isabelle.

**ARLEQUIN**, Valet d'Aurelio.

**COLOMBINE**, Servante d'Isabelle.

**MEZZETIN**, **PASQUARIEL**,

**PIERROT**, Valets de Sotinet.

*La Scene est à Paris.*





L E  
D I V O R C E.  
C O M E D I E.

---

P R O L O G U E.

*ARLEQUIN, MEZZETIN en Mercure,  
PIERROT en Jupiter, monté sur un  
dindon.*

*ARLEQUIN seul, sortant en colere.*

**H**E, que diable, messieurs, ne fau-  
riez-vous mieux prendre votre  
temps pour être malades? Cela  
est de la dernière impertinence, de se trou-  
ver mal quand il faut gagner de l'argent.  
Que voulez-vous que je fasse de tout ce mon-  
de-là. *Aux Auditeurs.* Messieurs, ce que je  
vais vous dire vous déplaira peut-être : mais

en verité j'en suis plus fâché que vous , & personne n'y perd tant que moi. Nous ne pouvons pas jouer la comedie aujourd'hui ; voilà notre portier qui vient de se trouver mal , & Pantalon qui devoit faire un rolle de Patrocle , est indisposé. On va vous rendre votre argent à la porte. Vous voyez , messieurs , que nous ne suivons pas les mauvais exemples , & que nous rendons l'argent, quoique la comedie soit commencée.

*MEZZETIN en Mercure.*

Terminez vos regrets , que votre douleur cesse.

Dans votre sort Jupiter s'interesse ,  
Et vient pour empêcher que tu rendes l'argent ;

Je le vois qui descend.

*Pendant que Jupiter descend , Mezzetin continue de chanter.*

Qu'un changement favorable  
Nous arrête dans ces lieux ,  
Pour voir un spectacle aimable.  
C'est l'ordre irrévocable  
Du souverain des dieux.

J U P I T E R.

Arlequin ?

A R L E Q U I N.

Jupiter ?

J U P I T E R.

Je descends exprés des cieux pour voir une répétition de la pièce nouvelle qu'il y

a si longtemps que tu promets. On dit qu'on y separe un mari d'avec sa femme ; & comme Junon est une carogne qui me fait enragger , je pourrai bien en faire venir la mode là-haut.

A R L E Q U I N.

Mais , monsieur Jupiter , quelle apparence ? Nous ne la savons pas encore. Il va venir un débordement de sifflets de tous les diables.

J U P I T E R.

Ne te mets pas en peine. J'ai fait provision de quantité de foudres de poche ; & le premier siffleur qui branlera , par la mort... je lui brûlerai la moustache.

A R L E Q U I N.

Oh , tout doucement , monsieur Jupiter. Ne choquons point le parterre , s'il vous plaît ; nous en avons besoin : cela ne se gouverne pas comme votre tête. *Au Parterre.* Messieurs , puisque Jupiter l'ordonne , & que d'ailleurs. . . . l'occasion. . . de la faveur. . . . votre bonté. . . votre argent. . . qu'on a de la peine à rendre. . . Vous voyez bien , messieurs , que nous vous allons donner le Divorce.

J U P I T E R.

Je vais me placer aux troisièmes loges pour mieux voir.

A R L E Q U I N.

Ah , monsieur Jupiter , un gentilhomme comme vous aux troisièmes loges !

*Le Divorce.*  
JUPITER.

Je me suis amusé en venant, à jouer à la boule aux petits carreaux , contre quatre procureurs , qui ne m'ont laissé que trente sols.

## ARLEQUIN.

Où diable vous êtes-vous fourré-là ? Ces messieurs-là savent aussi bien rouler le bois que ruiner une famille. *Jupiter remonte en l'air , & Arlequin le rappelle.* Monsieur Jupiter , si vous vouliez me laisser votre monture , je la ferois mettre à la daube : aussi bien les dieux de l'Opera qui sont bien montés quand ils viennent , s'en retournent toujours à pied.

## MEZZETIN.

O déplorable coup du sort !  
O malheur !

## ARLEQUIN.

Je frémis. Parle.

## MEZZETIN.

Parrocle est mort.





# A C T E I.

---

## S C E N E I.

*AURELIO , MEZZETIN.*

AURELIO.

**C**Osi è Mezzetino.

MEZZETIN.

Je le fais bien , j'étois dans la chambre de madame votre sœur , quand son mari monsieur Sotinet , mon maître & votre beau-frere , la surprit comme elle vous écrivoit la dernière lettre que vous avez reçue d'elle , où elle vous mande de venir au plutôt à Paris , afin de prendre des mesures avec vous pour se mettre à couvert du chagrin que son vieux mari lui fait tous les jours.

AURELIO.

T'afficuro , Mezzetino , ch'il matrimonio di mia sorella con Sotinetto non è stato mai di mio gusto ; e se ne fossi stato creduto , egli non si farebbe , mai conchiuso. Ma che ? Al fato non vi è rimedio.

M E Z Z E T I N.

Cela est vrai , ce qui est fait est fait. Mais quand on ne peut pas changer sa condition, & qu'elle est mauvaise, il faut tâcher de l'adoucir autant qu'il est possible.

A U R E L I O.

Benissimo. Ma per addolcir lo stato di mia sorella , io non vedo altro mezzo , ch'una buonissima separazione.

M E Z Z E T I N.

D'accord ; & c'est à quoi il faudroit songer , si vous aviez de ce qui se couche. Mais malheureusement vous êtes gueux comme un rat , & il y a longtemps que votre noblesse seroit tombée par terre , si la roture ne l'avoit soutenue , mais laissez-moi faire. Si votre sœur consent à la séparation , je m'engage, moi, de faire trouver tout l'argent qu'il faudra pour l'obtenir ; & si je veux que ce soit mon maître qui le fournisse

A U R E L I O.

Sotinetto ?

M E Z Z E T I N.

Oui , Sotinet. J'ai une dent contre lui , pour certains coups de bâton qu'il me donna une fois, à cause qu'il me surprit à la cave avec la servante du logis.

A U R E L I O.

E che cosa facevi in cantina con la serva?

M E Z Z E T I N.

Je lui aidais à mettre un muid de vin en perce.

AURELIO.

Orsù , vado a trovar mia sorella ; farò il possibile per risolverla a separarsi da suo marito. Tu pensa in tanto a quello vieni di promettermi. Adio.

MEZZETIN.

Serviteur, monsieur. Ah ! que je pense de jolis tours pour délivrer ma maîtresse des mains de son vieux mari. Mais la difficulté est de trouver des gens qui les executent. Si mon cher ami Arlequin étoit encore au monde , c'est-là justement l'homme qu'il me faudroit , mais le pauvre garçon s'est avisé de se faire pendre , & . . . .

---

S C E N E I I.

*ARLEQUIN, MEZZETIN.*

**ARLEQUIN** *en habit de voyage avec une méchante subreveste, un chapeau de paille, des bottes & un bâton à la main. Vers la cantonade.*

**O**Ui, messieurs, étranger, étranger, arrivé tout à l'heure dans cette ville. Le diable emporte toute la race badaudique , je n'ai jamais vu des gens plus curieux ni plus insolens. Ils crient après moi : il a chié au lit , il a chié au lit , comme si j'étois un masque. Mais . . . . *Il apperçoit Mezzetin.*

MEZZETIN regardant *Arlequin*.

Je crois . . . .

ARLEQUIN.

Il me semble . . . .

MEZZETIN.

Que j'ai vu cet homme-là pendu quelque part.

ARLEQUIN.

D'avoir vu cette tête-là sur un autre corps.

MEZZETIN.

Arl . . . .

ARLEQUIN.

Mez . . . .

MEZZETIN.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

*ensemble.*

Ah Parente , Parente ! *Ils s'approchent. Mezzetin levant les bras pour embrasser Arlequin, laisse tomber son manteau ; Arlequin qui fait semblant d'embrasser Mezzetin, passe sous son bras , ramasse le manteau , & s'en va.*

MEZZETIN l'arrêtant.

Mais ce manteau-là m'appartient ?

ARLEQUIN.

Je l'ai trouvé à terre.

MEZZETIN.

En verité, je suis ravi de te voir. Je parlois tout à l'heure de toi. Tu arrives fort à propos pour rendre service à monsieur Aurelio dans une affaire de consequence.



**A R L E Q U I N.**

Qui ? Monsieur Aurelio , mon ancien maître : Celui qui a tant de noblesse, & qui n'a jamais le fou :

**M E Z Z E T I N.**

Lui même. Il est aussi gueux à présent , comme il étoit du tems que tu le servois.

**A R L E Q U I N.**

Tant pis, car je ne suis pas si sot que j'ai été moi ; & je ne m'employerai jamais pour qui que ce soit , qu'auparavant je ne sois assuré de la récompense.

**M E Z Z E T I N.**

Va, va , le seigneur Aurelio est honnête homme. Sers-le bien , & ne te mets point en peine. Tes gages te feront bien payés ; & si l'affaire que j'ai en tête réussit , je te répons d'une bonne récompense. Mais tire-moi d'un doute. Il a couru un bruit que tu avois été pendu , & je te croyois déjà bien sec.

**A R L E Q U I N.**

Eh point du tout , je me porte le mieux du monde : il est vrai que j'ai eu quelque petite indisposition , & j'ai été sur le point de mourir de la courte haleine, mais je m'en suis bien guéri.

**M E Z Z E T I N.**

Conte-moi donc ta maladie.

**A R L E Q U I N.**

Oui-da. Tu fais bien que j'ai toujours aimé les grandes choses. Dès le tems même

que nous avons l'honneur de servir ensemble le Roi sur les galeres . . . .

M E Z Z E T I N.

Ne parlons point de cela : je fais que tu as toujours été homme d'esprit.

A R L E Q U I N.

Je n'eus pas plutôt quitté la râme, que je me jettai malheureusement dans les médailles.

M E Z Z E T I N.

Comment dans les médailles ? Dans les antiques ?

A R L E Q U I N.

Non, dans les médailles ; c'est-à-dire que quand je n'avois rien à faire , pour me defennuyer, je m'amusois à mettre le portrait du Roi sur des pièces de cuivre , que je couvrois d'argent & que je donnois à mes amis pour du pain , du vin , de la viande , & autres choses nécessaires. Mais comme il y a toujours des envieux dans le monde , ( voyez , je vous prie , comme on empoisonne les plus belles actions de la vie ! ) on fut dire à la Justice que je me mélois de faire de la fausse monnoye.

M E Z Z E T I N.

Quelle apparence !

A R L E Q U I N.

D'abord la justice m'envoya prier de lui aller parler.

M E Z Z E T I N.

Qui envoya-t-elles ? des pages ?

ARLEQUIN.

Nenni , diable , c'étoit tous gens de distinctions , & qualifiés. Ils avoient des épées, des plumets bleus , des mousquetons.

MEZZETIN.

Je vous entens , poursuivez.

ARLEQUIN.

Ces messieurs monterent donc dans ma chambre, & le plus honnêtement du monde , me prièrent de la part de la justice , de lui aller parler tout à l'heure , qu'il y avoit un carosse à la porte qui m'attendoit.

MEZZETIN.

Et vous ?

ARLEQUIN.

Et moi, j'eus beau dire que j'avois affaire, que je ne pouvois pas sortir, que j'irois une autrefois, il me fut impossible de resister aux honnêtetés , & aux empressemens de ces messieurs-là.

MEZZETIN *à part.*

Aux honnêtetés des pouffeculs.

ARLEQUIN.

Oh , pour cela , rien n'est plus vrai ; je n'ai jamais vu de gens plus honnêtes. L'un m'avoit pris par un bras , aussi m'avoit fait l'autre , en me disant le plus obligeamment du monde : Oh puisque nous avons été assez heureux que de vous trouver , vous ne nous échaperez pas , & nous aurons le plaisir de vous emmener avec nous : & à force

de civilités , ils m'entraînérent dans leur carosse , & me conduisirent à la justice. D'abord que je fus arrivé , on me presenta à cinq ou six visages venerables, qui étoient assis sur des fleurs de lys.

M E Z Z E T I N.

Fort bien ! Et ces messieurs ne vous prièrent-ils point de vous asseoir ?

A R L E Q U I N.

Affurément. Celui qui étoit au milieu d'eux me dit : N'est-ce point vous , monsieur , qui vous mêlez de médailles ? A quoi je répondis fort modestement : Oui , monsieur , pour vous rendre mes très-humbles services. Vous êtes un honnête homme , ajouta-t-il ; tout à l'heure nous allons parler à vous : asseyez-vous toujours en attendant.

M E Z Z E T I N.

Et où t'asseoir ? dans un fauteuil ?

A R L E Q U I N.

Bon , sur une petite chaise de bois, qu'on avoit mise à côté de moi. Ces messieurs donc après s'être parlé à l'oreille , me demandèrent encore si veritablement c'étoit moi qui avois cet heureux talent. Je leur repliquai qu'oui , que je leur demandois excuse , si je ne faisois pas aussi-bien que je l'aurois souhaité, mais que j'avois grande envie de travailler , & qu'avec le tems j'esperois devenir plus habile.

MEZZETIN.

MEZZETIN.

Fort bien. Et eux parurent fort contents de votre déclaration ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Je remarquai que mon discours les avoit réjoui : mais cela n'empêcha pas qu'ils ne me condamnassent sur l'heure à être pendu & étranglé à la croix du Tiroir.

MEZZETIN.

Quel malheur !

ARLEQUIN.

Quand j'entendis qu'on m'alloit pendre, je commençai à crier : Mais , messieurs , vous n'y pensez pas. Me pendre moi ! Je ne suis qu'un jeune homme qui ne fais que d'entrer dans le monde : & d'ailleurs je n'ai pas l'âge competent pour être pendu.

MEZZETIN.

C'étoit une bonne raison , celle-là.

ARLEQUIN.

Aussi y eurent-ils beaucoup d'égard , & pour faire les choses dans l'ordre , ils me firent expedier une dispense d'âge. Me voila donc dans la charette. Je ne disois mot , mais j'enrageois comme tous les diables. Nous arrivons enfin à la croix du Tiroir , au pied de cette fatale colonne qui devoit être le *non plus ultra* de ma vie , & qu'on appelle vulgairement la potence. Comme j'étois fort fatigué du voyage , j'avois soif , je de-

mandai à boire , on me proposa si je voulois de la bierre. Je dis que non , & que cela pourroit par la suite me donner la gravelle : je priai seulement les archers de me laisser boire à la fontaine: on se range en haye , je m'approche de la fontaine , je donne un coup d'œil autour de moi , & zeste , je m'élançe la tête en avant dans le robinet de la fontaine. Les archers surpris courent à moi , & me tirent par les pieds ; & moi je m'enfonçe toujours avec les mains , de maniere que j'entrai tout entier dans le tuyau de la fontaine , & il ne resta aux archers que mes souliers pour les pendre. Du robinet de la fontaine , je descendis dans la Seine : de-là je fus à la nage jusqu'au Havre de Grace ; au Havre de Grace , je m'embarquai pour les Indes , d'où me voilà presentement de retour , & voici mon histoire achevée.

**M E Z Z E T I N.**

Il ne me reste qu'une difficulté , qui est de savoir , comment gros comme tu es , tu as pu te fourrer dans le robinet de la fontaine.

**A R L E Q U I N.**

Va , va , mon ami , quand on est prêt d'être pendu , on est diablement mince.

**M E Z Z E T I N.**

Tu as ma foi raison. Va m'attendre au petit Trianon , dans un moment je suis à

toi , & je te menerai chez monsieur Aurelio. Mais d'où vient que tu n'enfonces pas tes pieds jusqu'au fond de tes bottes , & que tu marches sur la tige ?

A R L E Q U I N.

Je le fais exprès pour épargner les femelles. *Il s'en va.*

M E Z Z E T I N *seul.*

Je tire bon augure de l'affaire de monsieur Aurelio , & la fortune ne nous a pas renvoyé Arlequin pour rien. Mon maître m'a ordonné tantôt de lui amener un barbier. Il ne faut pas manquer cette occasion pour lui voler sa bourse ; elle servira à mettre nos affaires en train. Allons trouver Arlequin.

---

S C E N E I I I.

*Le Théâtre représente l'appartement de M. Sotinet.*

M. S O T I N E T , P I E R R O T.

M. S O T I N E T.

**E**Ntens-tu bien ce que je te dis ?

P I E R R O T.

Oui , monsieur , vous me dites d'empêcher que madame n'entre dans la maison , & de lui fermer la porte au nez.

H ij

S O T I N E T.

Animal , c'est tout le contraire. Je te dis de ne laisser entrer personne pour voir ma femme, & de fermer la porte au nez de tous ceux qui se presenteront.

P I E R R O T.

Hé bien , monsieur, n'est-ce pas ce que je dis ? Mais à propos , vous êtes donc jaloux ?

S O T I N E T.

Ce ne sont pas là tes affaires.

P I E R R O T.

Ah , ah , ah ! cela est plaisant ! De quoi diable vous êtes vous avisé de vous marier à l'âge que vous avez ? Ne savez vous pas bien qu'un vieux mari est comme de ces arbres qui ne portent point de fruits, & qui ne servent que d'ombre ?

S O T I N E T.

Impertinent , tes épaules te demangent bien.

P I E R R O T.

Il y a là-dedans un barbier.

S O T I N E T.

Fais-le entrer.





---

S C E N E I V.

*M. SOTINET, ARLEQUIN en  
barbier, MEZZETIN.*

ARLEQUIN à *Sotinet.*

ON m'a dit, monsieur, que vous aviez  
besoin d'un homme de ma profession ;  
je viens vous offrir mes services.

SOTINET.

Ah, monsieur, je suis ravi de vous voir :  
Faites-moi, s'il vous plaît la barbe, le plus  
promptement que vous pourrez.

ARLEQUIN.

Ne vous mettez pas en peine, monsieur,  
dans deux petites heures votre affaire sera  
faite.

SOTINET.

Comment dans deux heures ! Je croi que  
vous vous mocquez.

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne vous étonne pas. J'ai  
bien été trois mois entiers après une barbe,  
& tandis que je rasois un côté, le poil re-  
venoit de l'autre : mais presentement je suis  
plus habile, vous allez voir. *Il déploye ses ou-  
tils, ôte son manteau, & le met au col de Soti-  
net, au lieu de linge à barbe.*

SOTINET.

Mais qu'est-ce donc que vous m'avez mis au col? ARLEQUIN.

Ah, ma foi, je vous demande pardon. L'empressement de vous raser m'a fait prendre mon manteau pour le linge à barbe. Allons, toi, donne-moi le linge, vite. *Mezzetin lui donne le linge.*

SOTINET regardant *Mezzetin*.

Qui est cet homme-là?

ARLEQUIN.

C'est maître Jacques, celui qui accommode mes outils. Venez, maître Jacques, repassez-moi ce rasoir pour faire la barbe à monsieur.

*MEZZETIN prend le rasoir, & contrefaisant le remouleur, d'une jambe figure la roue de la meule, & avec la bouche il contrefait le bruit que fait le rasoir quand on le pose sur la meule pour le repasser, & celui que font les gouttes d'eau qui tombent sur la roue pendant qu'on repasse. Ce qu'Arlequin explique à mesure à Sotinet. A la fin après plusieurs lazzi de cette nature, Mezzetin chante un air Italien : puis donnant le rasoir à Arlequin, lui dit : La bourse est de ce côté-ci, ne la manque pas, & s'en va.*

SOTINET.

Voilà un plaisant homme!

ARLEQUIN.

Allons, allons, monsieur, je n'ai pas

beaucoup de temps à perdre. Mettez-vous là. *Il le pousse rudement dans un fauteuil , & lui prenant le nez , lui met des morailles.*

SOTINET *criant.*

Hai , hai , hai ! *Il arrache les morailles , & les jette par terre. Et que diable faites-vous là ? Me prenez-vous pour un cheval ?*

ARLEQUIN.

Point du tout , monsieur : mais c'est qu'il y a des gens qui sont terriblement retifs sous le fer : & avec cet instrument-là on leur couperoit la gorge qu'ils ne diroient mot.

SOTINET.

Vraiment , je le croi bien.

ARLEQUIN *prend un bassin fait en forme de pot de chambre , & le met sous le menton de M. Sotinet pour le raser.*

SOTINET *prenant le bassin.*

Qu'est-ce que cela ?

ARLEQUIN.

C'est un bassin à deux mains. *Arlequin le lave , en lui donnant de tems en tems des soufflets ; puis tire une grosse boule , dont il se sert pour savonnette ; & après en avoir bien frotté le visage de Sotinet , il la lui laisse tomber sur un pied.*

SOTINET.

Qu'est-ce donc que cela signifie ? Avez-vous entrepris de m'estropier ? *Il se leve.*

ARLEQUIN *repoussant violemment Sotinet sur le fauteuil.*

Que de babil ! Tenez-vous donc si vous voulez. Croyez-vous que je n'aye que vous à raser ? *Il le rase avec un rasoir d'une grandeur à faire peur.* SOTINET.

Allez donc doucement. Vous m'écorchez tout vif,

ARLEQUIN.

C'est que vous avez le cuir si dur , que vous ébrechez tous mes rasoirs. *Il prend un cuir à repasser , & l'accroche par un bout au col de Sotinet , tenant l'autre bout de la main gauche ; & pour avoir plus de force à repasser son rasoir qu'il tient de la main droite , il leve un de ses pieds , & l'appuye rudement à l'estomac de Sotinet , & puis tirant le bout du cuir de toute sa force , il y repasse dessus son rasoir , de maniere qu'il étrangle Sotinet , qui à peine peut crier.*

SOTINET.

Misericorde ! je suis mort , au secours , on m'étrangle. *Il se leve pour appeller du monde.*

ARLEQUIN *le prenant , & l'obligeant de nouveau à se rasseoir dans le fauteuil.*

La peste m'étouffe , si vous branlez , je vous coupe la gorge. Quel homme êtes-vous donc ?

SOTINET *bas.*

Il faut filer doux ; ce coquin-là le feroit comme il le dit , il a une mauvaise phisionomie. *Haut , pendant qu'Arlequin le rase.* Dis-moi , mon ami , de quel pays es-tu ?

ARLEQUIN.

Limoufin , monsieur , pour vous rendre service.

SOTINET.

Limoufin ! Et y a-t-il des barbiers de ce pays-là ? Je croyois qu'il n'y en avoit que de Gascons.

ARLEQUIN.

Je croi aussi être le premier de mon pays qui ai embrassé le parti de la favonette. J'étois auparavant tailleur de pierres ; & comme on disoit que j'avois beaucoup de legereté dans la main , je crus que je serois plus propre à ce métier-ci. *Il lui met la main dans la poche.* Et de tailleur de pierres , je me suis fait tailleur de barbes.

SOTINET *lui surprenant la main dans sa poche.*

Il me semble que vous avez la main gauche bien plus legere que la droite.

ARLEQUIN.

Ah , monsieur , vous vous mocquez ! Ce sont de petits talens qu'on reçoit de la nature , dont un honnête homme ne doit pas se glorifier.

SOTINET.

Avez-vous bien des pratiques ?

ARLEQUIN.

Tant , que je n'y saurois suffire. C'est moi qui fais la barbe & les cheveux à tous les Limoufins qui viennent ici travailler ,

& j'ai une pension de la ville pour faire tous les quinze jours le crin au cheval de bronze. *Il lui vole la bourse sans qu'il s'en aperçoive, & cesse de le raser en criant : Hai ! hai !*

S O T I N E T.

Qu'avez-vous ? Vous trouvez-vous mal ?

A R L E Q U I N.

Point, point, voilà qui est passé. *Il le rase puis se met à crier : Hai ! hai !*

S O T I N E T.

Comment donc ? Mais vous avez quelque chose.

A R L E Q U I N.

Oh pour le coup je n'y puis plus tenir. Hai ! hai ! hai ! Une colique épouvantable qui me prend. . . . Je suis à vous tout à l'heure. Hai, hai, hai. *Il s'en va & revient sur ses pas.*

S O T I N E T.

Je n'ai jamais vu un pareil original. . . . Mais vous voilà. Avez-vous déjà été à la garderobe ?

A R L E Q U I N.

Point du tout, monsieur, cela n'en valoit pas la peine. J'ai changé d'avis, & j'ai aimé mieux insulter la doublure de ma culotte, que de vous faire attendre plus longtemps.

S O T I N E T *portant sa main devant son nez.*

Comment impudent, je vous trouve bien

hardi de vous approcher de moi en l'état où vous êtes ?

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous donc , monsieur , s'il vous plaît ? Chacun ne fait-il pas de sa culotte ce qu'il lui plaît ?

SOTINET.

Sortez , insolent. Si je faisois bien , je vous ferois jeter par les fenêtres.

ARLEQUIN.

Comment. , mardi , par les fenêtres ! Est-ce ainsi qu'on insulte un officier public ? *Il s'approche de Sotinet qui veut le battre , & lui fait un colier de son bassin , qu'il lui casse sur la tête , & s'enfuit. Sotinet court après en criant : Arrête , arrête , arrête.*

---

## SCENE V.

*Le Théâtre représente l'appartement d'Isabelle.*

ISABELLE , & COLOMBINE.

ISABELLE.

AH , Colombine , quel bruit épouventable ! quelle rumeur ! Mais il faut qu'on ait perdu l'esprit , de faire un tintamare semblable dans mon antichambre ? Quelle brutalité de m'éveiller à l'heure qu'il est ! Non , je ne croi pas qu'il soit encore

midi ; & il n'y a pas trois heures que je suis rentrée. Je croi , Colombine , que je suis faite d'une jolie maniere ? *Elle se regarde dans un miroir.* Ah l'horreur ! quelle extinction de tein !

C O L O M B I N E.

Et là, là, consolez-vous, madame. Vous avez des yeux à défrayer tout un visage. Et de quoi vous embarrassez-vous de votre tein ? il ne tiendra qu'à vous de l'avoir comme il vous plaira. Que ne me laissez-vous faire ? Je ne veux qu'une petite couche de rouge pour réparer de trente méchantes nuits , la plus obstinée.

I S A B E L L E.

Ha fi , Colombine , avec ton rouge ! Tu me mets au desespoir. Crois-tu que je puisse me résoudre à donner tous les jours un habit neuf à mes appas ? J'ai une conscience si delicate, que je me reprocherois les conquêtes qui ne se feroient pas faites de bonne guerre ; & je croi que je mourrois de honte d'avoir dix années plus que mon visage.

C O L O M B I N E.

Bon , bon , mademoiselle, vous avez là un plaisant scrupule : La beauté que l'on achete n'est-elle pas à soi ? Qu'importe que vos joues portent les couleurs d'un marchand ou les vôtres , pourvû que cela vous fasse honneur ? Pour moi je trouve quelques femmes d'aujourd'hui d'un parfaitement



bon goût. De toute l'année elles en ont fait un carnaval perpetuel; elles peuvent aller au bal à coup sûr, sans crainte d'être connues.

ISABELLE.

Mon dieu, les femmes ne sont-elles pas assez déguisées, sans se masquer encore! Et pourquoi veulent-elles peindre leur peu de sincérité jusques sur leur visage? Pour moi, je ne suis point de ce nombre-là: j'aime mieux qu'on me trouve moins jolie, & être un peu plus vraie.

COLOMBINE.

Ho, par ma foi, voilà une belle délicatesse de sentimens. Il n'y a plus que le rouge qui se met à la toilette, qui marque la pudeur de la plupart des femmes d'aujourd'hui elles ne rougiroient jamais sans cela. Et que feroit-ce donc, madame, s'il vous falloit peler avec de certaines eaux, comme la dernière maîtresse que je servois, qui changeoit tous les six mois de peau?

ISABELLE.

Bon, tu te mocques, Colombine: est-ce que tu as vu cela?

COLOMBINE.

Si je l'ai vu? c'étoit moi qui faisois l'operation. Elle me faisoit prendre la peau de son front, que je tirois de toute ma force: elle crioit comme un beau diable, & moi je riois comme une folle: il me sembloit habiller un levreau. Mais ce qui est de meil-

leur, c'est qu'elle portoit toujours sur elle dans une boîte la peau de son dernier visage calcinée, & disoit qu'il n'y avoit rien de si bon pour les élevures & les bourgeons.

I S A B E L L E

Tu veux t'égayer, Colombine.

U N L A Q U A I S.

Mademoiselle, voilà un homme qui demande à vous parler.

I S A B E L L E

Qu'on le fasse entrer.

S C È N E V I.

*ARLEQUIN en Maître à danser sur un petit cheval, ISABELLE, COLOMBINE.*

A R L E Q U I N.

**J**E croi, mademoiselle, que vous n'avez pas l'honneur de me connoitre ; mais quand vous saurez que je m'appelle monsieur de la Gavotte, sieur de Trotenville vous devinerez aisément que je suis maître à danser.

I S A B E L L E.

Votre nom, monsieur, est assez connu dans Paris ; & j'espère devenir une bonne éco-lière, ayant pour maître le plus habile homme du métier.

A R L E Q U I N.

Ah, madame ! vous mettez ma modestie

hors de cadence : & quand on n'a , comme moi, qu'un mérite léger & cabriolant, pour peu qu'on l'éleve par des louanges un peu fortes, il court risque en tombant, de se casser le cou.

C O L O M B I N E.

Misericorde ! Que monsieur de Trotenville a d'esprit !

I S A B E L L E.

Il est vrai que voilà une pensée qui est tout à fait bien mise en œuvre. C'est un brillant.

A R L E Q U I N.

Pour de l'esprit , mademoiselle, les gens de notre profession en regorgent. Et qui en auroit si nous n'en avions pas ? Nous sommes tous les jours parmi tout ce qu'il y a de gens de qualité. Je forsprésentement de chez la femme d'un élu, où je me suis fait admirer pour mon esprit. J'ai deviné une énigme du mercure galant. Vous savez, madame , que c'est là présentement la pierre de touche du bel esprit.

C O L O M B I N E.

Ah, par ma foi, les beaux esprits sont donc bien communs ; car la moitié du mercure n'est remplie que des noms de ceux qui les devinent. Pour vous, monsieur, vous n'avez pas besoin qu'on imprime le vôtre pour faire connoître votre mérite au public. On fait assez que vous êtes l'honneur de l'escarpin. Mais je vous prie de me dire pourquoi vous avez un si petit cheval.

ARLEQUIN.

J'avois autrefois un carosse à un cheval ; mais mes amis m'ont conseillé de changer de voiture, afin de ne pas causer une erreur dans le public, qui prend souvent dans cet équipage-là un maître à danser pour un lévrier d'Hypocrate.

COLOMBINE.

Vous devriez bien avoir un carosse à deux chevaux : depuis qu'on ne joue plus , il y a tant de chevaliers qui en ont à vendre.

ARLEQUIN.

Je ne donnerois pas ce petit cheval-là pour les deux meilleurs chevaux de Paris. C'est un diable pour aller. Toutes les fois que je veux aller à la bastille , il m'emmene à Vincenne. Nous appellons ces petites animaux-là parmi nous : *Un tendre engagement.*

COLOMBINE.

Comment donc , qu'est-ce que cela veut dire ? *Un tendre engagement.*

ARLEQUIN.

Vraiment oui. Est-ce que vous ne savez pas qu'un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense. *Il chante ces derniers mots.*

COLOMBINE.

Ah , ha , on voit bien que monsieur fait son opera , & qu'il en est !

ARLEQUIN.

Moi , de l'opera , moi ? Fi , fi !

COLOMBINE.

C O L O M B I N E.

Comment donc , fi , fi ?

A R L E Q U I N.

Hé fi , vous dis-je , j'en ai été autrefois : mais il m'a fallu plus de vingt lavemens & autant de medecines , pour me purifier du mauvais air que j'y avois respiré.

I S A B E L L E.

Vous me surprenez , Monsieur. J'avois toujours cru que l'opera étoit le lieu du monde où on prenoit le meilleur air.

C O L O M B I N E.

Bon , bon ! monsieur de Trotenville a beau dire : il voudroit y être rentré , comme tous ceux qui en sont fortis. C'est un perou : il n'y a pas jusqu'aux violons qui n'ayent des justes-au-corps bleus galonnés.

A R L E Q U I N.

Je veux que le premier entre-chat que je ferai me coupe le coup , si jamais j'y mets le pied ! Vous mocqûez-vous ? quand on me donneroit un tiers dans l'opera , je n'y rentrerois pas , moi. Pour quelques....quelques femmes qu'on achete bien , de par tous les diables , j'irois prostituer ma gloire , & figurer avec le premier venu ? Nous sommes glorieux comme tous les diables, dans notre profession. Voulez-vous que je vous parle franchement ? l'opera n'est plus bon que pour les filles. Il n'y a pas aussi une meilleure condition au monde. Je ne conçois pas l'entêtement des jeunes gens. C'est une fu-

reur, mademoiselle; & toutes les coquettes s'en plaignent hautement, & disent que l'opera leur enleve les meilleures pratiques, & qu'elles sont ruinées de fond en comble.

C O L O M B I N E.

Je le croi bien. Ces personnes-là ont grande raison; & si j'étois d'elles, je leur ferois rendre jusqu'à la moindre petite faveur qu'elles auroient reçue.

A R L E Q U I N.

Et là là, donnez-vous patience. On leur fera peut-être tout rendre. Mais cependant elles usent en toute rigueur de leurs privileges, & un amant qui n'exprime son amour qu'avec des fontanges & des bas de soie, se morfond dix ans derriere leur porte.

I S A B E L L E *regardant l'habit de M. de Trotenville.*

Mon Dieu! que voilà un joli habit! Je vous trouve un fond de bon air, que vous répandez sur tout.

A R L E Q U I N.

Fi madame! vous vous mocquez. C'est une guenille: Que peut-on avoir pour cinquante ou soixante pistoles? Je voudrois que vous vissiez ma garderobbe: elle est des plus magnifiques; & si, sans vanité, elle ne me coûte guere.

C O L O M B I N E.

Ho bien, monsieur, nous la verrons une autrefois: mais presentement, je vous prie de danfer un menuet avec moi.

ARLEQUIN.

Oui da , très-volontiers. Allons.

COLOMBINE.

Qui est cet homme-là qui est avec vous ?

ARLEQUIN.

C'est ma poche. Tel que vous le voyez , il n'y a point d'homme au monde qui gourmande une chanterelle comme lui. Il feroit danser , s'il l'avoit entrepris , tous les invalides & leur hôtel. Vous allez voir. *L'homme prend la poche dans la queue du cheval , & en joue; Colombine & Arlequin dansent.*

ARLEQUIN.

Hé bien , madame , que dites-vous de ma danse ?

ISABELLE.

J'en suis charmée.

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous point que j'aye l'honneur de danser avec vous ?

ISABELLE.

Pour aujourd'hui , monsieur , il n'y a pas moyen. Je suis d'une fatigue , cela ne se conçoit pas. Mais avant que de me quitter , je vous prie de me dire combien vous prenez par mois ?

ARLEQUIN.

Par mois , madame ! c'est bon pour les maîtres à danser fantassins. On me donne une marque chaque visite ; & je veux vous montrer quel a été le travail de cette semai-

ne. Hé, qu'on m'apporte ma valise : Vous allez voir : allez donc. *On détache une valise , qu'on apporte pleine de marques faites de cartes.*

COLOMBINE.

Ah, mon Dieu ! vous avez été plus de vingt ans à faire toutes ces leçons-là.

ARLEQUIN.

Bon, bon ! C'est le travail d'une semaine, & si, ce que je vous montre là, c'est de l'argent comptant. Je n'ai qu'à aller chez le premier banquier, je suis sûr de toucher un demi louis d'or de chaque billet.

COLOMBINE.

Un demi louis d'or pour une leçon ! On ne donnoit autrefois aux meilleurs maîtres, qu'un écu par mois.

ARLEQUIN.

Il est vrai. Mais dans ce temps-là, les maîtres à danser n'étoient pas obligés d'être dorés dessus & dessous, comme à présent, & une paire de galoches étoit la voiture qui les menoit par toute la ville. Mais présentement on ne nous regarde pas, si nous n'avons le cheval & le laquais.

COLOMBINE.

Ah, Mademoiselle ! Voilà votre maître à chanter, monsieur Ami la re, becare.

ISABELLE *à monsieur de Trotenville.*

Ne vous en allez pas, monsieur, je vous prie. Je veux que vous entendiez chanter cet homme-là ; c'est un Italien.



ARLEQUIN.

Très-volontiers , madame ; cela me fera bien du plaisir : car tel que vous me voyez , je suis à deux mains , & je chante aussi-bien que je danse.

---

SCENE VII.

*MEZZETIN en maître à chanter , ARLEQUIN , ISABELLE , COLOMBINE.*

ARLEQUIN *après avoir examiné Mezzetin.*

Voilà un visage bien baroc ! les musiciens italiens sont de plaifans originaux ! Ne diroit-on pas que ce seroit là un siamois échappé d'un écran ? Comment vous appelez-vous , monsieur ?

MEZZETIN *repète une douzaine de noms.*

ARLEQUIN.

Voilà bien des noms : Il faut , monsieur , que vous ayez bien eu des peres : C'est un calendrier que cet homme-là.

ISABELLE.

Je suis ravie , messieurs , que vous vous trouviez ensemble. L'on n'est pas malheureux quand on peut unir deux illustres. *Au maître à chanter.*

MEZZETIN *bégayant.*

Je , je , je , je , le , le , veux bien.

A R L E Q U I N.

Quoi : c'est là un maître à chanter ? *Misericorde !*

M E Z Z E T I N *chante.*

I S A B E L L E *après qu'il a chanté.*

Hé bien , monsieur , que dites-vous de ce chant-là ?

A R L E Q U I N.

Ah , ah , voilà une voix d'un assez beau métal. Cela n'est pas mal.

C O L O M B I N E.

Comment pas mal ? Il faut se jeter par les fenêtres , quand on a entendu chanter ainsi.

A R L E Q U I N.

Ho , tout doucement , s'il vous plaît : Je ne fai point faire de ces cabrioles-là. Voyez-vous , mademoiselle , je ne suis pas de ces gens qui louent à plein tuyau. Un homme comme moi , qui a été toute sa vie nourri de diesis & de b mols , est diablement délicat en musique.

M E Z Z E T I N *en bégayant.*

Monsieur apparemment n'aime pas l'italien ; mais j'ai fait depuis peu un petit duo en françois que je veux chanter avec lui , & je suis sûr qu'il ne lui déplaira pas. *Mezzetin lui presente un papier de musique.*

A R L E Q U I N.

Voyons. Qu'est-ce donc , s'il vous plaît , que tous ces pieds de mouches qui sont au commencement des lignes ?

M E Z Z E T I N.

Ce sont des diefis , pour montrer que c'est un a mi la re becare. Je ne compose jamais que sur ce ton , & c'est pour cela que j'en porte le nom.

A R L E Q U I N.

Ah , ah ; vous composez donc toujours sur ce ton-là ?

M E Z Z E T I N.

Oui , monsieur.

A R L E Q U I N *rendant le papier.*

Et moi , monsieur , je n'y chante jamais.

M E Z Z E T I N.

Hé bien , monsieur , voilà un autre air en d la re sol.

A R L E Q U I N.

La riffolle , vous-même. Je vous trouve bien admirable , de me donner des sobriquets. M E Z Z E T I N.

Voilà un homme qui est bien fâcheux ! Je vous dis , monsieur , que cet air-là est en d la re sol , & qu'il n'est pas si difficile que l'autre.

A R L E Q U I N.

Qui n'est pas si difficile que l'autre : Croyez-vous , mon ami , que la musique m'embarasse ? Je vous trouve plaissant !

M E Z Z E T I N.

Je ne dis pas cela. . . . Allons. *Ils chantent ensemble.*

Cupidon ne sait plus de quel bois faire flèche.

M E Z Z E T I N.

Cela ne vaut pas le diable. *Bégayant.* Cu, cu, cu.

A R L E Q U I N.

Cu, cu, cu. . . Voilà un air bien puant.

M E Z Z E T I N.

Allons, monsieur, tout de bon. Cu, cu, cu. . . Chantez donc juste, si vous voulez.

ARLEQUIN *lui jettant le papier au nez.*

Oh, chantez juste vous-même, je fais bien ce que je dis. Est-ce que je ne vois pas bien qu'il faut marquer là une dissonance, & que l'octave s'entrechoquant avec l'unisson, vient à former un diesis b mol. Mais voyez cet ignorant !

M E Z Z E T I N.

Monsieur, avec votre permission, si les musiciens n'en savent pas plus que vous, ce sont de grands ânes.

A R L E Q U I N.

Plait-il, mon ami ? Savez-vous que vous êtes un sot par nature, par b mol, & par bcare ? Je vous apprendrai à insulter ainsi la chroche françoise.

M E Z Z E T I N.

Un sot, à moi ! *Il donne de son chapeau dans le visage d'Arlequin.*

A R L E Q U I N *mettant la main sur son épée.*

Par la mort, par le sang. . . Mesdames, je vous donne le bon soir. *Et s'en va.*

COLOMBINE *rit.*

Ah , ah , ah ! De la maniere qu'il s'y prenoit , je croyois qu'il alloit tout tuer. *Ils s'en vont.*



## A C T E I I.

---

### S C E N E I.

*Le Théâtre represente une place publique.*

*ARLEQUIN , MEZZETIN.*

ARLEQUIN.

O Ça , je vous dis encore une fois , que nous nous brouillerons , si vous ne me tenez parole. J'ai fait le barbier , j'ai volé la bourse : il y avoit cent louis d'or dedans , vous m'en avez promis dix : je prétens les avoir , où je ne me mêle plus de rien.

MEZZETIN.

Que tu es impatient ! Je te les ai promis , & tu les auras , & de plus je te promets de te faire épouser Colombine : mais il faut faire encore une petite fourberie.

ARLEQUIN.

Pour épouser Colombine , j'en ferois cinquante des fourberies.

M E Z Z E T I N.

O ça , tiens-toi un peu en repos , & laisse-moi rêver au moyen de t'introduire chez monsieur Sotinet , pour rendre cette lettre à Isabelle.

ARLEQUIN *pendant que Mezzetin rêve.*

J'aurai Colombine , au moins.

M E Z Z E T I N.

Oui , vous-dis-je , vous l'aurez. *Il rêve.*

A R L E Q U I N.

Et Colombine m'aura-t-elle aussi ?

M E Z Z E T I N.

Et morbleu oui vous l'aurez , & elle vous aura. Laissez-moi en repos. *Il rêve.*

ARLEQUIN *comptant les boutons de son just' au-corps.*

Je l'aurai , je ne l'aurai pas , je l'aurai , je ne l'aurai pas ; je l'aurai , je ne l'aurai pas. Je ne l'aurai pas. *Il pleure.*

M E Z Z E T I N.

Qu'est-ce ? qu'avez-vous ? pourquoi pleurez-vous ?

A R L E Q U I N *pleurant.*

Je n'aurai pas Colombine ! Hi , hi , hi !

M E Z Z E T I N.

Qui est-ce qui vous a dit cela ?

A R L E Q U I N *montrant ses boutons.*

C'est la boutonomanie.

M E Z Z E T I N.

Que le diable t'emporte , toi & ta boutonomanie. Laisse-moi songer en repos. Je

r'affure encore une fois , que tu auras Colombine , le colombier , les pigeons , & tout ce qui a relation à elle. Console-toi donc , & ne m'interromps pas d'avantage.  
*Il rêve.*

ARLEQUIN.

Voilà Colombine; *Il lui montre le doigt index de sa main droite, & voici Arlequin. Il montre le doigt index de sa main gauche.* Arlequin dit : Bon jour ma colombelle. Colombine répond : Bon jour, mon pigeonneau. Adieu, ma belle; adieu mon . . . .

MEZZETIN *lui donnant un coup de pied au cul.*

Adieu , vilain magot. Tu ne veux donc pas te tenir un moment en repos ?

ARLEQUIN.

Je repetois les complimens de noce.

MEZZETIN.

Pour vous empêcher de complimenter d'avantage , venez-ça. *Il lui prend les mains , & les lui foure dans sa ceinture.* Si vous ôtez vos mains de là , vous n'épouserez point Colombine. *Il rêve.*

ARLEQUIN *les mains dans sa ceinture.*  
Mezzetin ?

MEZZETIN.

Que vous plaît-il ?

ARLEQUIN.

Y aura-t-il des violons à ma noce ?

MEZZETIN.

Oui , il y aura des violons , des vielles ,  
& de toutes sortes d'instrumens. *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

J'enrage ! Que vous plaît-il ?

ARLEQUIN.

Et y dansera-t-on , à la noce ?

MEZZETIN.

On y dansera , oui bourreau : ne te tai-  
ras-tu jamais ? *Il rêve.*

ARLEQUIN.

On dansera à ma noce , & je danserai  
avec Colombine. Ah ! quel plaisir. *Il danse.*

MEZZETIN.

Oh , pour le coup , c'en est trop. Cou-  
chez-vous. Vîte. *Arlequin se couche par terre.*  
Nous verrons un peu à present , si vous vous  
tiendrez en repos. Imaginez-vous que vous  
êtes dans un lit , & que vous dormez.

ARLEQUIN.

Je suis dans un lit ?

MEZZETIN.

Oui , dans un lit , & Colombine est cou-  
chée avec vous. *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Mezzetin. ?

MEZZETIN.

A la fin il faudra que je change de nom.  
Que voulez-vous ?



ARLEQUIN.

Fermez les rideaux du lit , de peur du vent.

MEZZETIN *faisant semblant de tirer les rideaux du lit.*

Quelle patience ! *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Encore ? Qu'est-ce qu'il y a , double enragé chien ?

ARLEQUIN.

Donnez-moi le pot de chambre.

MEZZETIN *prend son bonnet , & le met auprès de la tête d'Arlequin.*

Tiens, voilà le pot de chambre. Puisse-tu pisser la parole !

ARLEQUIN.

Ah , ma cher Colombine , que je t'embrasse , mon petit cœur , m'amour. *Il se roule sur le théâtre.*

MEZZETIN.

Tenez , tenez. Si je prens un bâton , je te romprai bras & jambes à la fin. Veux-tu t'arrêter ? Leve tes pieds. *Il lui fait lever les pieds , & s'assied sur ses genoux , un bâton à la main.* Si tu remues à present ou que tu parles, nous allons voir beau jeu. *Après avoir rêvé , il dit à lui-même :* J'habillerai Arlequin en chevalier. Il ira heurter à la porte de Sotinet. D'abord , voilà Colombine . . . .

## ARLEQUIN.

Colombine ! Et où est-ce qu'elle est ? *Il ouvre ses genoux & se leve pour voir Colombine. Mezzetin tombe , se releve , & court après Arlequin pour le frapper.*

## S C E N E I I.

*Le théâtre represente l'appartement d'Isabelle.*

M. SOTINET , ISABELLE , COLOMBINE.

M. SOTINET.

**M** Adame , je vous déclare pour la dernière fois , que je ne veux plus voir tout ce train-là dans ma maison. Je ne fais plus qui y est maître. Que ne payez-vous les gens à qui vous devez ; & pourquoi faut-il que j'aye tous les jours la tête rompue de vos folles dépenses qui me menent à l'hôpital ? Je ne vois ici que des marchands qui apportent des parties , ou des maîtres qui demandent des mois.

ISABELLE.

Ah , vraiment je vous trouve plaisant ! j'aime assez vos airs de reproches ! Et depuis quand donc les maris prennent-ils ces hauteurs-là avec leurs femmes ? Sachez , s'il vous plaît , monsieur , qu'un homme com-

me vous , qui a épousé une fille de qualité comme moi , est trop heureux quand elle veut bien s'abaisser à porter son nom. Mon mérite n'est-il pas bien soutenu d'avoir pour pied d'éstal le nom de monsieur Sotinet ? Madame Sotinet , ah quelle mortification ! Je sens un soulèvement de cœur quand j'entens seulement prononcer le nom de monsieur Sotinet.

**COLOMBINE.**

Et que n'en changez-vous, madame, n'est-ce pas la mode ? Je connois un homme qui s'appelle monsieur Jocet, & sa femme se fait appeller la marquise de Bas-aloi.

**SOTINET.**

Taisez-vous , impertinente , on ne vous parle pas. Est-ce à vous à mettre là votre nez ? Vous n'êtes pas plus sage que votre maîtresse.

**ISABELLE.**

Pourquoi voulez - vous qu'elle se taise quand elle a raison ? Ne fait-on pas assez dans le monde l'honneur que je vous ai fait , quand je vous ai épousé ? Mais vous devez vous mettre en tête , que je vous ai plutôt pris pour mon homme d'affaire , que pour mon mari ; & je vous prie de ne vous plus mêler de ma conduite.

**COLOMBINE.**

Madame parle comme un oracle ; toutes les paroles qu'elle dit sont des sentences que

toutes les femmes devroient apprendre par cœur.

SOTINET.

Vous devriez mourir de honte de la vie que vous menez. On n'entend parler d'autre chose que de votre jeu , & de vos dépenses. Nous demeurons dans la même maison , & il y a huit jours que je ne vous ai rencontrée. Vous vous allez promener quand je me couche , & vous ne vous couchez que quand je me lève.

ISABELLE.

Ah , Colombine , ne te souviens-tu point de ce petit air que m'apprit hier monsieur le marquis ? Je l'ai oublié.

COLOMBINE.

Non , madame ; mais si vous voulez , je vais vous en chanter un que je viens d'apprendre , La , la , la.

SOTINET.

Te tairas-tu donc , coquine ? Il y a longtemps que je suis fou de tes impertinences. C'est toi qui me la gâtes , & un grand traîneur d'épée qui ne bouge d'ici ; mais j'empêcherai bien que cela ne dure , & je veux que tu sortes tout presentement de chez moi. Allons , qu'on déniche tout à l'heure.

COLOMBINE.

Moi , je n'en ferai rien.

SOTINET.

Tu n'en sortiras pas ?

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Non , je n'en sortirai pas.

SOTINET.

Comment donc ? Est-ce que je ne suis pas  
le maître ici ?

COLOMBINE.

Pardonnez-moi.

SOTINET.

Je ne pourrai pas mettre dehors une co-  
quine de servante, quand il me plaira ?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela.

SOTINET.

Et pourquoi dis-tu donc que tu ne forti-  
ras pas ?

COLOMBINE.

C'est que je vous aime trop.

SOTINET.

Je ne veux pas que tu m'aimes moi , je  
veux que tu me haïsses.

COLOMBINE.

Il m'est impossible. Je sens pour vous une  
tendresse. Allez , cela n'est guère bien , de  
n'avoir pas plus de naturel pour des gens qui  
vous affectionnent : *Elle pleure.*

SOTINET.

Oh , la bonne bête !

ISABELLE.

Hé bien , monsieur , aurez-vous bien-tôt  
fait ? Savez-vous que je ne m'accomode  
point de tous vos dialogues ? Je vous prie ,

monfieur , de vous en aller dans votre appartement , & de me laiffer en repos dans le mien. Si-tôt que je fuis un moment avec vous , mes vapeurs me prennent d'une violence épouventable.

S O T I N E T.

Je m'ennuie bien auffi d'y être , madame , & je voudrois. . . .

I S A B E L L E.

Ah , Colombine ! je n'en puis plus ! foudiens-moi ! de l'eau de la reine d'Hongrie. Hai !

C O L O M B I N E.

Hé , monfieur , retirez-vous ; voilà madame qui trépaſſe , & je la garantis morte , fi vous ne décampez tout à l'heure. *Il fort.*

C O L O M B I N E *après qu'il eſt ſorti.*

Là , là , revenez , il eſt parti. Cela vaut bien mieux qu'une bouteille d'eau de la reine d'Hongrie. Ma foi , madame , je ne fai pas ce que vous faites de cet homme-là ; mais je fai bien moi ce que j'en ferois ſi j'étois à votre place. Quel moyen de vivre avec lui ? Il a toute la journée le gofier ouvert pour faire enrager tout le monde.

I S A B E L L E.

A te dire vrai , Colombine , je fuis bien laſſe de la vie que je mene. C'eſt un homme qui n'eſt jamais dans la route de la raifon. Il a des travers dans l'eſprit qui défolent. Mais que veux-tu ? je fuis mariée ; c'eſt un mal

fans remede. Toute ma consolation est que nous nous ferons bien enrager tous deux.

C O L O M B I N E.

Mariée , voilà une belle affaire : Est-ce là ce qui vous embarrasse ? Bon , bon , on se démarie aussi facilement qu'on se marie ; & je favois toujours bien moi , que tôt ou tard il en falloit venir là ; il n'y avoit pas de raison autrement. Il ne tiendra donc qu'à faire impunément enrager les femmes sous prétexte qu'elles sont douces, & qu'elles n'aiment pas le bruit ? Oh , vous en aurez menti , messieurs les maris ; & quand il n'y auroit que moy , j'y brulerai mes livres , ou cela fera autrement. Donnez-moi la conduite de cette affaire-là , vous verrez comme je m'y prendrai.

I S A B E L L E.

Mon dieu , Colombine , je voudrois bien n'en point venir là. Je fais même tout ce que je puis pour avoir quelque estime pour monsieur Sotinet , mais je ne saurois en venir à bout. Je voudrois, Colombine, que tu fusses mariée , tu verrois si c'est une chose si aisée que d'aimer un mari.

C O L O M B I N E.

Bon , est-ce que je ne le fai pas bien ? N'allez pas aussi vous mettre en tête de le vouloir faire , vous y perdriez vos peines & votre temps.

ISABELLE.

Et va , va , je n'y tâche que de bonne force. Mais nous perdons bien du temps. Je dois aller passer l'après-dinée chez la marquise : Viens achever de m'habiller dans mon cabinet.

COLOMBINE.

Mais , madame, qui est-ce qui entre-là ?

## S C E N E I I I.

*ARLEQUIN en chevalier de Fond-sec ;  
ISABELLE , COLOMBINE.*

ARLEQUIN.

UN dévoyement , madame , causé à ma bourse par les fréquentes crudités d'une fortune indigeste , m'a obligé d'avoir recours au remède astringent d'un petit billet payable au porteur , que j'apportoïis à monsieur votre époux. Mais n'y étant pas , j'ai cru qu'un homme de ma qualité pouvoit entrer de volée chés les dames , & que vous ne seriez pas fâchée de connoître le chevalier de Fond-sec.

*Tout ce rôle du chevalier se prononce en Gascon.*

ISABELLE.

Je suis ravié, monsieur, de l'honneur que je reçois : mais je voudrois que ce ne fut pas une suite de votre malheur , & devoir à ma



bonne fortune, & non pas à votre mauvaise, la visite que je reçois. Mais il faut espérer que vous serez plus heureux.

A R L E Q U I N.

Comment voulez-vous, madame ? Pour être heureux, il faut jouer : pour jouer, il faut avoir de l'argent ; & pour avoir de l'argent, que diable faut-il faire ? Car nous autres chevaliers de Gascogne, nous n'avons jamais connu ni patrimoine, ni revenu.

C O L O M B I N E.

Il est vrai que de mémoire d'homme, on n'a jamais vu venir une lettre de change de ce pays-là.

I S A B E L L E.

Monsieur le chevalier voudra bien passer toute l'après-dinée avec nous ?

A R L E Q U I N.

Ma foi, madame, je ne fais pas si je pourrai me prostituer à votre visite ; car c'est aujourd'hui mon grand jour de femmes. Je m'en vais voir sur mes tablettes. *Il tire ses tablettes & lit* : Le mercredi, à cinq heures chés Dorimene. Oh, ma foi, il est trop tard. A cinq heures & un quart chés la comtesse, qui m'a envoyé cette épée d'or. *En riant.* Ah, ah ! La fotte prétention ! Vouloir que je rende une visite pour une épée qui ne pèse que soixante louis ! Non, madame, je n'irai pas, non, vous dis-je, j'y perdrois. A six heures & demie, promis

à Toinon au troisième étage , rue Tireboudin. Oh , ma foi , cette vilite-là se peut remettre. Allons , madame , je suis à vous pendant toute l'après-dinée , & pendant toute la nuit , si vous voulez. Il en coutera la vie à trois ou quatre femmes : mais qu'y faire ? Le moyen d'être par tout ?

U N L A Q U A I S.

Monfieur , vos laquais font là-bas , qui demandent à vous parler.

A R L E Q U I N.

Dis-leur que je n'ai rien à leur dire.

L E L A Q U A I S.

Ils font un bruit de diable, ils difent qu'il y a trois jours qu'ils n'ont mangé.

A R L E Q U I N.

Voilà de plaifans marauts ! Est-ce à faire à ces coquins-là à manger ? *Vers Isabelle.* Madame , voyez là-bas , s'il y a quelque chose de refte , & qu'on leur donne feule-ment pour les empêcher de crier.

I S A B E L L E *au laquais.*

Dites là-bas qu'on leur donne à manger.

C O L O M B I N E.

Il faut dire la verité , monfieur le chevalier eft d'un bon naturel ; il ôteroit volontiers le morceau de fa bouche , pour le donner à fes gens.

A R L E Q U I N.

Ces gueux-là font trop heureux avec moi. C'est une commiffion que de me fervir. Et que feront donc les maîtres ?

COLOMBINE.

Ils font quelquefois trois jours fans manger ; mais auffi je croi que vous leur donnez de gros gages.

ARLEQUIN.

Je le croi vraiment. Au bout de trois ans, je leur donne congé pour récompense.

COLOMBINE.

Ils ne font pas malheureux. Voilà le meilleur de votre condition.

ISABELLE.

O ça , monsieur le chevalier , voilà un chagrin qui me faifit. Que ferons-nous après la collation ? Quand je n'ai plus que deux ou trois plaifirs à prendre dans le refte du jour , je fuis dans une langueur mortelle : & je m'ennuye prefque toujours dans la crainte que j'ai de m'ennuyer bientôt : il faut envoyer voir ce que l'on joue aux Italiens. Broquette ? Broquette ?

UN LAQUAIS.

Madame ?

ISABELLE.

Allez voir ce qu'on joue aujourd'hui à l'hôtel de Bourgogne.

COLOMBINE.

Je ne fai , madame , ce que vous voulez faire : mais je vous avertis que monsieur a enfermé une roue du caroffe dans fon cabinet , pour vous empêcher de fortir.

I S A B E L L E.

Qu'importe ? nous irons dans le carosse de monsieur le chevalier.

A R L E Q U I N.

Cela ne se peut pas , madame , mon cocher s'en fert. C'est que je lui donne mon carosse un jour la semaine pour ses gages. C'est aujourd'hui son jour : & il l'a loué à des dames qui sont allées au bois de Boulogne.

C O L O M B I N E.

Cela ne doit pas nous arrêter. Si madame veut aller à l'opera , je trouverai bien un carosse.

I S A B E L L E.

Ah si , Colombine , avec ton opera. Peut-on revenir à la demie hollande, quand on s'est si long-temps servi de baptiste ? J'y allai dès deux heures , à la premiere representation ; j'eus tout le temps de m'ennuyer avant qu'on commençat : mais ce fut bien pis, quand on eût une fois commencé.

C O L O M B I N E.

Je ne conçois pas comment on peut s'ennuyer à l'opera. Les habits y sont si beaux.

I S A B E L L E.

Je voi bien que nous ne sommes pas engouées de musique aujourd'hui , & qu'il faudra nous en tenir à la comedie Italienne.

A R L E Q U I N.

En verité , madame , je ne fai pas quel plaisir vous trouvez à vos comedies Ita-

Liennes. Les acteurs en sont detestables. Est-ce qu'Arlequin vous divertit ? C'est une pitié. Excepté cet homme qui parle normand dans l'Empereur de la lune, tout le reste ne vaut pas le diable. J'étois dernièrement à une pièce nouvelle : elle n'étoit pas encore commencée, que j'entendois accorder les sifflets au parterre, comme on fait les violons à l'opéra. Je m'en allai aussi-tôt pestant comme un diable contre ces nigauds-là, & je n'en voulus pas voir davantage.

I S A B E L L E.

Vous n'attendites donc pas que la toile fut levée ?

A R L E Q U I N.

Hé vraiment non. Ne voit-on pas bien d'abord à ces indices-là qu'une pièce ne vaut rien ?

I S A B E L L E *au laquais.*

Approchez, petit garçon. Hé bien, quelle pièce joue-t-on ?

L E L A Q U A I S.

Madame, on joue le Sirop pour purger.

A R L E Q U I N.

Ne vous l'avois-je pas bien dit, madame ? Ces gens-là ne jouent que de vilaines choses.

L E L A Q U A I S.

Madame, combien mettra-t-on de couverts ?

ISABELLE.

Deux , un pour monsieur le chevalier ,  
& l'autre pour moi.

LE LAQUAIS.

N'en mettra-t-on pas aussi un pour mon-  
sieur?

ISABELLE.

Non. Ne savez-vous pas bien que mon-  
sieur ne mange point à table , quand il y a  
compagnie?

ARLEQUIN *au laquais.*

Parle , mon ami , mets deux couverts  
pour moi ; je mangerai bien pour deux  
personnes.

## S C E N E I V.

*PASQUARIEL , MEZZETIN.*

**I***ls disent qu'ils ont concerté Arlequin en  
ambassadeur du roi de la Chine , & font une  
scene de culbutes , où ils ne parlent presque point.  
Cette scene est toute dans le gout Italien ; c'est-  
à-dire , point susceptible de raisonnement.*



---

S C E N E V.

*Le Théâtre représente l'appartement de  
Madame Sotinet.*

ISABELLE , COLOMBINE.

COLOMBINE.

**J**E croi qu'aujourd'hui , madame , vous devez être contente de vous. Vous voilà faite de maniere à donner échec & mat aux cœurs les plus indifferens.

ISABELLE.

Tout de bon , Colombine , me trouves-tu bien ? Je crains furieusement que mon tein ne m'ait joué de quelque mauvais tour. Hier monsieur le marquis en me voyant jouer , me disoit que les roses l'emportoient sur les lys ; mais je croi que s'il me voyoit presentement , il diroit bien le contraire.

COLOMBINE.

Je vous dis , madame , que vous êtes à charmer. Mais que nous veut Champagne ?

UN LAQUAIS.

C'est l'ambassadeur du roi de la Chine qui demande à vous parler.

COLOMBINE.

Fais le entrer , & au plus vite.

---

 S C E N E V I.

*ARLEQUIN* ambassadeur avec un cortège d'instrumens burlesques , & de violons ,  
*ISABELLE COLOMBINE.*

ARLEQUIN.

L'Amour est un diable, madame , & j'aurois mieux être mordu d'un chien enragé , que d'être piqué du moindre de ses dards. Le roi de la Chine , mon maître , tombe en charpie pour vos divins appas , & les traits de vos yeux font autant de lardoires dont son cœur est piqué , qui le rendent le plus fin gibier qui pende presentement au croc de l'amour. Cela supposé , madame , il dit qu'il veut vous épouser , & il le fera comme il le dit ; car mon maître est un gaillard qui n'entend point de raillerie là-dessus.

ISABELLE.

Le roi de la Chine m'épouser ! Il m'aime ? Il ne m'a jamais vu.

ARLEQUIN.

Il ne vous a que trop vue de par tous les diables. Il vient presque tous les jours dans la gazette pour l'amour de vous , & il est cloué toute la journée sous les charniers , dans l'esperance de vous y voir passer.



COLOMBINE.

Mais , seigneur ambassadeur , votre maître fait-il que ma maîtresse est mariée ?

ARLEQUIN.

S'il le fait ; il étoit un des garçons de la noce. Mais il ne s'embarasse pas de cela , & il faudra que le mariage soit diablement dur , s'il ne le fait casser. En tout cas , nous avons la voie de la mort aux rats qui ne nous peut manquer. Il n'y a rien qui assure plus promptement une séparation que cette procédure. Mais j'espère que tout se passera dans la douceur , & que nous ne serons pas obligés d'en venir au grand remede. Quel âge a votre mari ?

ISABELLE.

Il peut bien avoir soixante & dix ans.

ARLEQUIN.

Tant pis pour lui , & pour vous. Et vous, quel âge avez-vous ?

ISABELLE.

J'en ai dix-sept , ou dix-huit.

ARLEQUIN.

Tant mieux pour vous , & pour mon maître , vous en vivrez plus long-temps. Mais voyons la dent , car je me défie diablement des femmes sur l'article de l'âge. Combien y a-t-il que vous êtes mariée ?

ISABELLE.

Il y a déjà cinq ou six mois.

A R L E Q U I N.

Et combien avez-vous d'enfans ?

C O L O M B I N E.

Monfieur l'ambaffadeur veut rire. En fix mois combien d'enfans.

A R L E Q U I N.

Oh , ne vous y trompez pas : Je connois des filles qui font bien-aifés d'être équipées de tout en entrant en ménage. A propos de ménage , croyez-vous que les femmes de qualité de mon pays fe donnent la peine de porter leurs enfans pendant neuf mois ? Bon bon, elles s'amufent bien à cela ! Quand elles les ont portés deux ou trois mois , elles les donnent à porter à leurs filles de chambre qui s'en acquittent auffi-bien que leurs maîtreffes.

C O L O M B I N E.

Ah , madame ! voilà un merveilleux pays.

A R L E Q U I N.

Combien croyez-vous qu'on vive en ce pays-là ?

I S A B E L L E.

Je croi que l'on n'y vit pas plus qu'ailleurs , foixante , foixante-dix ans.

A R L E Q U I N.

Bon , bon ! on y a l'ame cranponée dans le corps ; il faut y affommer le monde ; on n'y connoît aucune maladie. En favez-vous bien la raifon ? C'est qu'il n'y a point de

medecins, & c'est un axiome très-veritable,  
que *sublatâ causâ tollitur effectus.*

COLOMBINE.

Point de medecins ! Mais il faut que ces  
gens-là ne soient pas chrétiens.

ARLEQUIN.

Pendant que j'y étois, il en vint un dans un  
petit carosse, traîné par une mule, & l'empereur  
de la Chine voyant ces deux animaux-là, qu'on  
ne connoissoient point dans le pays, les fit  
mettre dans sa menagerie, & les Chinois qui  
les alloient voir, prenoient souvent la mule  
pour le medecin, & le medecin pour l'enfant  
de la mule

COLOMBINE.

Sans leur robe & leur barbe, je m'y tromperois,  
ma foi, le plus souvent. Madame, voilà un  
pays comme il nous le faut; je voudrois déjà  
y être.

ARLEQUIN.

Madame, je vois dans vos yeux que vous  
brulez d'envie d'être reine de la Chine, j'en  
avertirai le roi mon maitre, & je ne doute  
pas que les étincelles de vos yeux... venant  
à tomber... sur le bassinet... de son cœur...  
la poudre de son amour... madame... je  
vous donne le bon jour. A propos, madame,  
j'ai des presens à vous faire de la part du roi  
mon maitre. *Il appelle ses gens qui apportent  
deux bassins qu'il presente à Isabelle; l'un plein  
de pipes, & l'autre de tabac en cordes. Elle les*

*refuse , disant que cela n'est pas de son usage. Il ôte son chapeau, qui est un cabaret , garni de tasses à café pleines , & il lui en offre ; ce qu'elle ne veut pas non plus accepter. Arlequin voyant cela dit : Hé bien , je vais vous faire un présent qui sera bien de votre gout ; c'est une demoiselle du pays, qui chante, qui danse, & qui est faite à peindre. Hola, faites venir mademoiselle Dorothée. Mezzetin vient habillé en naine.*

**ARLEQUIN** à *Mezzetin.*

*Mademoiselle Dorothée, faites la reverence à mademoiselle.*

**MEZZETIN** *fait la reverence grotesquement.*

**ARLEQUIN** à *Isabelle.*

*Mademoiselle Dorothée est une fille de qualité, & des meilleures familles du pays.*

**MEZZETIN** *fait un discours en galimatias , en bégayant.*

**ARLEQUIN** à *Mezzetin.*

*Mademoiselle Dorothée , voilà une demoiselle qui meurt d'envie de vous entendre chanter : Je vous prie , une petite chanson.*

**MEZZETIN.**

*Volontiers. Il chante un air Italien toujours en bégayant.*

**M. SOTINET** *arrive avec Pasquariel habillé en femme , & voyant tout le monde chez lui , dit :*

Quels

Quels carême-prenans font-ce là ? Est-ce qu'on donne le bal chez moi ?

ARLEQUIN.

A qui en a ce vieux fou-là avec sa gueuse ?

PASQUARIEL.

Comment impudent ! à une personne de ma qualité , gueuse : Elle donne un soufflet à Arlequin , qui se jette sur elle & appelle au secours. Ses gens accourent , & entr'autres mademoiselle Dorothee qui fait un combat très-plaisant avec Pasquariel ; l'une étant fort petite , & l'autre très-grand. Après quoi ils s'en vont.



## A C T E I I I .

### S C E N E I .

AURELIO , MEZZÉTIN.

A Urelio dit à Mezzetin que sa sœur Isabelle est presque déterminée à souffrir qu'on la separe d'avec son mari ; que Colombine , qui travaille de concert avec lui , est après elle pour la déterminer entierement ; qu'on plaidera devant le dieu de l'Hymen , & que lui même sera la divinité qui prononcera l'arrêt. Mezzetin s'en réjouit , & dit qu'il cherchera un avocat pour plaider en faveur d'Isabelle. Après quoi ils s'en vont.

## S C E N E I I.

*ISABELLE , COLOMBINE.*

C O L O M B I N E.

**D**ieu merci , madame , ce que je demandois est enfin arrivé. Nous plaiderons , morbleu , nous plaiderons. La gueule du juge en pètera , & je ne souffrirai pas que vous foyez plus long-temps le rendez-vous des violences de monsieur Sotinet ; vous ne ferez plus madame Sotinet , ou j'y perdrai mon latin. Je viens de consulter un avocat de mes amis sur votre affaire. Bon ! il dit que cela ira son grand chemin , & qu'il y auroit-là de quoi faire casser aujourd'hui vingt mariages.

I S A B E L L E.

En verité , Colombine , j'ai eu bien de la peine à me refoudre à ce que tu as voulu. On me va tympaniser par la ville , & je vais donner la comedie à tout Paris.

C O L O M B I N E.

Ah vraiment nous y voilà ! on va vous tympaniser : Et mort non pas de ma vie , madame , c'est vous éterniser que de faire un coup d'éclat comme celui-là ! Dites-moi , je vous prie , auroit-on tant d'empressement à lire l'histoire galante de certaines

femmes , si une separation ne les avoit rendues celebres ? Sauroit-on la magnificence de madame Lycidas en juste-au-corps de soixante pistoles , les discretions qu'elle perd avec son galant , si elle n'avoit pas plaidé contre son mari ? & l'on n'auroit jamais connu tout l'esprit d'Artemise , sans ses lettres qui ont été produites à l'audience. Je vous le dis , madame , il n'y a rien tel que de bien débiter dans le monde , & voilà le plus court chemin. On avance plus par là en un jour d'audience , qu'en vingt années de galanterie , & vous me remercierez dans peu , des bons avis que je vous donne.

## I S A B E L L E.

Il falloit donc , Colombine , que je m'appriſſe de longue-main à mépriser , comme ces femmes dont tu me parles , les chimeres & les fantômes de réputation & d'honneur qui font peur aux simples esprits comme le mien. Je conviens avec toi , qu'il y a beaucoup d'honnêtes femmes qui sont lassés de leur métier & de leur mari : mais du moins elles n'en instruisent pas la ville par la bouche d'un avocat , & ne se font point declarer fieffées coquettes par arrêt de la Cour.

## C O L O M B I N E.

C'est qu'elles n'ont pas un mari aussi bourru que vous en avez un. Vous êtes trop

bonne , & vous gâtez les maris. Une bonne séparation , madame , une bonne séparation , & le plutôt c'est le meilleur. Il y a déjà près de deux ans que vous êtes femme de monsieur Sotinet , & quand ce seroit le meilleur mari du monde , il seroit gâté depuis le tems.

## I S A B E L L E.

Fais-donc tout ce que tu voudras. Mais faudra-t-il que j'aie sollicité toutes ces jeunes barbes de juges , qui me riront au nez , & qui sont ravis d'avoir des affaires de cette nature-là.

## C O L O M B I N E.

Oh , madame , ne vous mettez point en peine , vous n'irez point aux juridictions ordinaires. Le dieu d'Hymen est arrivé depuis quelque tems en cette ville , pour démarier toutes les personnes qui sont lassés du mariage. Il aura de la pratique , comme vous pouvez juger. Je veux qu'il commence par vous : laissez-moi faire. J'ai une peste de tête.





## SCENE III.

ARLEQUIN , ISABELLE , COLOMBINE.

COLOMBINE.

AH, mon pauvre Arlequin , tu viens ici bien à propos. *A Isabelle.* Tenez , madame , voilà l'avocat que je vous veux donner. *A Arlequin.* Viens-ça , fais-tu plaider ?

ARLEQUIN.

Si je fais plaider ? j'ai été quatre ans cocher du plus fameux avocat de Paris. Il me fit une fois plaider en sa place pour un homme qui avoit fait quelque petite friponnerie. Il devoit naturellement , & suivant toutes les regles de la justice , aller droit aux galeres. Je lui épargnai la fatigue du chemin , je fis tant qu'il n'alla qu'à la grève ; je criai comme un diable.

COLOMBINE.

Tu plaides donc bien ? il n'en faut pas davantage pour gagner le procès le plus desespéré. Allons viens , suis-moi. Je te dirai ce qu'il faut que tu fasses.

ISABELLE.

Je ne fais pas Colombine , dans quelle affaire tu m'embarques-là.

## COLOMBINE.

Ne vous mettez pas en peine , madame ,  
je vous en tirerai. Je ne vous dis pas ce que  
j'ai envie de faire.

---

## S C E N E I V.

*MEZZETIN, ARLEQUIN.*

MEZZETIN.

**J**E te cherchois. Colombine m'a dit que  
tu avois servi chez un avocat.

ARLEQUIN.

Cela est vrai.

MEZZETIN.

Etois-tu clerc ?

ARLEQUIN.

Non. C'étoit moi qui recousois les sacs  
& les étiquettes.

MEZZETIN.

J'ai besoin de toi. Voici la dernière four-  
berie que tu feras. Il faut que tu plaides la  
cause de mademoiselle Isabelle , devant le  
dieu de l'hymenée.

ARLEQUIN.

Et comment m'y prendre ? La profession  
d'avocat n'est pas si aisée.

MEZZETIN.

Bon ! il n'y a rien au monde de si aisé. *A  
part.* Il faut le prendre par la gueule. *Haut.*

Un avocat va le matin en robe au palais. Dès qu'il y est, il entre à la buvette, où il mange des fauciffes, des roignons, des langues, & boit du meilleur.

**A R L E Q U I N.**

Un avocat mange des fauciffes ? oh, si cela est, je serai avocat, & bon avocat, car je mangerai plus de fauciffes qu'un autre ; je les aime à la folie.

**M E Z Z E T I N.**

D'abord tu commenceras ton plaidoyé en disant : Messieurs, je parle pour mademoiselle Isabelle, contre son mari, qui est un débauché, un puant, un fou, & autres choses semblables.

**A R L E Q U I N.**

Laisse-moi faire, pourvu que les fauciffes marchent.

**M E Z Z E T I N.**

Oh, cela s'en va sans dire. O ça, prends que je sois le juge. Commence par plaider.

**A R L E Q U I N.**

Je ne puis pas.

**M E Z Z E T I N.**

Et d'où vient ?

**A R L E Q U I N.**

C'est que je n'ai pas encore été à la buvette.

**M E Z Z E T I N.**

Nous irons après : repétons toujours auparavant.

**A R L E Q U I N.**

Mais repétons donc aussi la buvette.

MEZZETIN.

Voilà une buvette qui te tient bien au cœur ! Tiens , prends que je fois le juge. *Il fait semblant de s'asseoir dans un fauteuil , puis dit : Avocat plaidez.*

ARLEQUIN.

Messieurs. . . .

MEZZETIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Messieurs . . . . messieurs . . . . messieurs ;

MEZZETIN.

A quoi concluez-vous ?

ARLEQUIN.

Je conclus à ce que nous allions manger les fauciffes , avant qu'elles refroidissent. *Il s'en va , Mezzetin court après.*

## SCENE V.

M. SOTINET , PIERROT.

M. SOTINET.

**H**E bien , que t'a dit monsieur de la Griffé mon avocat ? Viendra-t-il bien-tôt ?

PIERROT.

Monsieur , il est bien malade , il ne pourra pas venir : en taillant sa plume il s'est

coupé un peu le doigt , il dit qu'il ne pourra pas plaider en l'état où il est.

S O T I N E T.

Comment : est-il fou ?

P I E R R O T.

Il m'a dit qu'il alloit envoyer un jeune homme en sa place , qui plaide comme un diable , & qui vous fera aussi bien perdre votre procès que lui-même.

S O T I N E T.

Cette affaire-là me fera mourir , je n'en sortirai jamais à mon honneur. Ma femme m'a fait assigner devant le dieu d'Hymen , on n'est guère favorable aux maris , à ce tribunal-là. Ce qui me fâche le plus , c'est qu'on me fera rendre vingt mille écus que je n'ai point reçus. Allons.

P I E R R O T.

Hé , monsieur , consolez-vous , il y a bien des gens qui voudroient être quittes de leurs femmes à ce prix-là.

---

## SCENE DERNIERE.

*Le Théâtre represente le temple de l'Hyménée , au milieu duquel est un tribunal soutenu de bois de cerfs , & de cornes d'abondance. Le dieu de l'Hymen vêtu de jaune , avec une très-grande mante doublée de fouci , & parsemée de petit*

*croissans , sort au son des instrumens. Il est précédé de la joie & des plaisirs , & suivi du chagrin , & de la tristesse. Après qu'il a fait le tour du théâtre , il va se mettre sur son tribunal , qui est entouré tout aussi-tôt par une infinité d'enfans , & de nourrices qui tiennent des berceaux , des poelons , des langes , & autres ustencilles qui servent à élever les petits enfans.*

*LE DIEU D'HYMEN , plusieurs assistans.  
BRAILLARDET , & CORNICHON ,  
avocats , MONSIEUR SOTINET , &  
ISABELLE parties.*

*BRAILLARDET plaidant.*

**P**our messire Mathurin-Blaise Sotinet , sous-fermier : Contre la dame Sotinet sa femme , demanderesse en séparation.

Je ne suis pas surpris , messieurs , de voir à ce nouveau tribunal une femme qui veut secouer le joug d'un mari ; mais je m'étonne de n'y pas voir avec elle la moitié des femmes de Paris.

**CORNICHON.**

Donnez-vous un peu de patience. Nous n'aurons pas plutôt démarié la première , qu'elles y viendront toutes les unes après les autres.

**BRAILLARDET.**

En effet , messieurs , une jeune femme qui épouse un vieillard dans l'esperance de

P'enterrer six mois après , n'est-elle pas en droit de lui demander raison de son retardement ? Et n'est-elle pas bien fondée à faire rompre son mariage , puisque son mari n'a pas satisfait à l'article le plus essentiel du contrat , par lequel il s'est tacitement obligé à ne pas passer l'année ? Celui pour qui je parle après avoir long-temps contemplé du port les naufrages de tant de malheureux époux , s'embarqua enfin sur la mer orageuse du mariage : & quand il fit ce solécisme en conduite , qu'il souffrit cette léthargie de bon sens , cette éclipse de raison : s'il se fut mis une corde au cou , ou qu'il se fut jetté dans la riviere , il n'auroit jamais tant gagné en un jour.

CORNICHON.

Ni sa femme aussi.

BRAILLARDET.

Il fit ce qu'ont accoutumé de faire les gens sur le retour , quand ils épousent de jeunes filles : c'est-à-dire , qu'il confessa avoir reçu vingt-mille écus , quoiqu'elle ne lui eut jamais apporté en mariage qu'un fond de galanterie outrée , & une fureur effrenée pour le jeu : Voilà la dot de la dame Sotinet.

CORNICHON.

Avec votre permission , maître Braillardet , vous ne vous tiendrez pas pour inter-

rompu, si je vous dis que vous en avez menti : il a reçu vingt mille bons écus.

B R A I L L A R D E T.

Des démentis, messieurs, des démentis ! Il est vrai que voilà le stile ordinaire de Cornichon.

C O R N I C H O N.

Et allez, allez votre chemin : je vous vois venir avec vos suppositions. Une fureur pour le jeu ! Une femme qui n'a pas vingt ans, une fureur pour le jeu !

B R A I L L A R D E T.

Oui, oui, messieurs, quand je dis que voilà la dotte de la dame Sotinet, je n'avance rien que de véritable : mais ne croyez pas que parcequ'elle n'a rien eu en mariage, elle en dépense moins en se mariant. Les jeunes filles qui se vendent à des vieillards, achètent en même temps le droit de les envoyer à l'hôpital promptement par leurs dépenses extravagantes. C'est ce qu'a presque fait la dame Sotinet : car enfin le pauvre homme ne fut pas plutôt marié, qu'il vit bien, comme presque tous les autres qui s'enrôlent dans cette milice, qu'il avoit fait une sottise : que le mariage est une affaire à laquelle il faut songer toute sa vie ; qu'un bon singe & la meilleure femme sont souvent deux méchans animaux : & que ce grand philosophe avoit bien raison de s'écrier, en voyant trois ou quatre femmes



pendues à un arbre : que les hommes seroient heureux, si tous les arbres portoient de semblables fruits !

CORNICHON.

Ce fruit-là seroit diablement âcre , & il ne seroit bon, tout au plus, qu'en compote.

BRAILLARDET.

Il vit dès le jour même de son mariage introduire chez lui l'usage des deux lits : Usage condamné par nos peres ; inventé par la discorde, & fomenté par le libertinage : Usage que je puis nommer ici , la perte du menage, l'ennemi mortel de la reconciliation , & le couteau fatal dont on égorge la posterité.

CORNICHON.

Est-ce qu'on se marie pour coucher avec sa femme ? Fi , cela est du dernier bourgeois !

BRAILLARDET.

Il vit fondre chez lui dès le lendemain tous les fainéans de la ville, chevaliers sans ordre, beaux-esprits sans aveu , cent petits poètes crottés, vrais chardons du Parnasse, de ces fades blondins, minces colifichets de ruelles : en un mot il vit faire de sa maison une academie de jeux défendus ; & fut obligé de payer une grosse amende, à quoi il fut condamné. Oui, oui, messieurs, je n'avance rien que de veritable ; & malgré toutes les précautions, il n'a pas laissé de la payer cette amende, dont voici la quittance, signée,

Pallot. Mais qui fut le dénonciateur ? Vous croyez peut-être que ce fut , comme d'ordinaire , quelque fripon de laquais enragé d'avoir été chassé de la maison , ou quelque joueur outré d'avoir perdu son argent ? Non , messieurs , non. Ce fut la dame Sotinet. La dame Sotinet ! Oui , messieurs , ce fut elle qui ne sachant plus où trouver de l'argent pour jouer , alla dénoncer elle-même qu'on jouoit chez elle : elle fut condamnée à trois mille livres d'amende. Son mari les paya ; elle reçut son tiers , comme dénonciatrice. Que direz-vous, races futures, d'un pareil brigandage ?

*Quid non muliebra pectora cogis ,  
Auri sacra fames ?*

#### CORNICHON.

Vous devriez garder vos passages pour une meilleure cause. Voilà bien du latin perdu. S'il ne tient qu'à parler latin. . . .

#### BRAILLARDET.

Hé , je parle bon françois , maître Cornichon , on m'entend bien. Mais ce n'étoit-là qu'un prélude des pièces qu'elle devoit faire dans la suite à son mari. Les piergeries engagées , la vaisselle d'argent vendue , des tableaux d'un prix extraordinaires enlevés : car le sieur Sotinet a été toujours extrêmement curieux d'originaux , & se connoissoit parfaitement en peinture.

**CORNICHON.**

Je le croi bien : il a porté les couleurs assez long-temps pour s'y connoître.

**BRAILLARDET.**

Cela est faux. Il n'a jamais porté que du gris chez un homme d'affaires ; & cela s'appelle , apprentif sous-fermier , & non pas laquais , maitre Cornichon , & non pas laquais. Mais, messieurs, s'il n'y avoit que de la dissipation dans la conduite de la dame Sotinet , vous n'entendriez pas retentir votre tribunal des plaintes de son mari. Mais puisqu'il est aujourd'hui obligé d'avouer sa honte & son malheur , approchez financiers , plumets , chevaliers ; & vous godelureaux les plus déterminés , paroissez sur la scène. Oui , oui , messieurs , nous trouverons de tous ces gens-là dans l'équipage de la dame Sotinet : équipage qu'elle promene scandaleusement par toute la ville & la nuit & le jour. Mais que dis-je, le jour ! Non , ce n'est point pour elle que le soleil éclaire : elle méprise cette clarté bourgeoise ; elle ne sort de chez elle qu'avec les oublieux , & n'y rentre qu'à la faveur des crieurs d'eau de vie.

**CORNICHON.**

La pauvre femme y est bien obligée. Son mari a la cruauté de lui refuser un flambeau, il faut bien qu'elle attende le jour pour s'en retourner chez elle.

B R A I L L A R D E T.

On ne manquera pas de vous dire que celui pour qui je suis, est un brutal : j'en tombe d'accord. Un y vrogne : je le veux. Un débauché ; j'y consens. Un homme même qui est quelquefois attaqué de vertiges ; cela est vrai. Mais, messieurs . . . .

S O T I N E T.

Mais, monsieur l'avocat, qui vous a donné charge de dire tout cela ?

B R A I L L A R D E T.

Hé , taisez-vous, ignorant. Ce sont des figures de rhétorique , qui persuadent. *Aux juges.* Quand tout cela seroit , dis-je , messieurs , sont-ce des raisons pour faire rompre un mariage ? Si je vous parlois des intrigues de la dame Sotinet , de ses aventures galantes, de ses subtilités, pour tromper son mari , mais,

*Ante diem clauso componet vesper Olympo.*

Vous rougiriez illustres & vieilles coquettes de notre temps, de voir qu'une femme de dix-huit ans vous a laissé bien loin après elle dans la carrière de la galanterie : & j'apprendrois aux femmes qui m'écouteront de nouveaux tours de souplesse. ( Elles n'en savent déjà que trop. ) Et après cela , Messieurs, une femme qui est le précis, l'élixir, la mere goutte de la transcendante coquetterie, viendra vous demander une séparation ? Ne tiendra-t-il qu'à donner de pareilles détorses

à

à l'hymen ? ordonnerez-vous qu'un mari soit déclaré veuf avant que d'avoir eu le plaisir d'enterrer sa femme ? Non , non , vous n'autoriserez point une telle injustice. Nous espérons au contraire que vous obligerez la dame Sotinet à retourner avec son mari , pour mieux vivre avec lui, s'il est possible. C'est à quoi je conclus.

## CORNICHON.

Voilà une belle conclusion. O ça, ça, nous allons voir. *Il plaide*

MESSIEURS, je parle pour damoiselle Zorobabel de Roqueventrouse , demanderesse en séparation : Contre Mathurin-Blaise Sotinet, sous-fermier ; ci-devant laquais , & défendeur.

L'aspect de ce senat cornu, pompes dignes de l'hymen, cet attirail funeste & menaçant, tout cela , je l'avoue , m'inspire quelque terreur. Mais d'un autre côté, l'équité de ma cause *me recreat & reficit* ; puisque je parle ici pour quantité de femmes qui vous disent par ma bouche, qu'un mari est à présent un meuble fort inutile ; & que quand il n'y en auroit point , le monde ne finiroit pas pour cela.

Le mois de Mars 87. Mathurin-Blaise Sotinet âgé de soixante & dix ans , sentit un prurit pour la noce, une demangeaison pour le mariage. Cette vieille roffe refaite & ma-

quignonée, cette méche seiche & ridée, prit feu aux étincelles des yeux de celle pour qui je parle. Il l'épousa, & il ne tint qu'à lui de voir qu'il avoit mis dans sa maison un trésor de sagesse & de prudence, puisqu'elle ne dépensa en se mariant que les vingt mille écus qu'elle avoit eu en mariage. Rare exemple de moderation pour les femmes d'aujourd'hui qui montent insolemment sur une grosse dot pour insulter à l'œconomie de leurs maris.

**BRAILLARDET** *en riant.*

Ah, ah, ah! l'œconomie de la dame Sotinet. J'avois oublié de vous dire, messieurs, que le mariage fut presque rompu, parce que le futur n'avoit envoyé qu'un carreau de cinq cens écus.

**CORNICHON.**

Je le croi bien. Je connois la fille d'un drapier qui en a renvoyé un de deux mille livres; & si dans ce temps-là, les drapiers n'avoient pas gagné leurs procès contre les marchands de soie.

**BRAILLARDET.**

La femme d'un sous-fermier, un carreau de cinq cens écus.

**CORNICHON.**

Oh, taifez-vous donc si vous pouvez. Si on n'impose silence à maître Braillardet, je n'acheverai jamais ma plaidoirie.

C'est une femme que cet homme-là ; il ne desbabilé point.

Vous la voyez , messieurs , à votre tribunal, cette innocente opprimée, cette femme qui engage ses pierreries , vend sa vaisselle d'argent. Mais pourquoi fait-elle tout cela ? Pour tirer son mari de prison.

Le sieur Sotinet étoit malheureusement entré dans l'affaire du bois quarré. Tous ses affossés sont en fuite : on l'apprehende au corps ; on l'entraîne au Fort-l'évêque. Cette chaste tourterelle privée de son tourtereau , que d'impitoyables sergens lui ont enlevé , va , court , engage tout. Mais pourquoi , messieurs ? Pourquoi, encore une fois ? Pour tirer son mari d'un cul de basse fosse.

B R A I L L A R D E T.

En vérité , messieurs , voilà une calomnie atroce. Le sieur Sotinet n'a jamais été en prison. Je demande réparation.

C O R N I C H O N.

Un sous-fermier jamais en prison ! Hé bien, donnez-vous un peu de patience, nous l'y ferons bien-tôt aller.

Mais que dirons-nous , messieurs , de ses débauches , ou pour mieux dire , que n'en dirons-nous pas ? Car jusqu'à quel excès de crapule cet homme-là ne s'est-il point laissé emporter ? Mais que dis-je, un homme ? Non, messieurs , c'est plutôt une futaille , ou pour mieux dire un rapé , qui ne fait que s'emplier

& se vuider à tous momens. C'est un bouchon ambulante , c'est une éponge toute dégoutante de vin , dont les vapeurs obscurcissent & soufflent enfin la chandelle de sa raison.

**B R A I L L A R D E T.**

Je vous arrête là. C'est une calomnie diabolique. Le sieur Sotinet ne boit que de l'eau : cela est de notoriété publique.

**C O R N I C H O N.**

Un homme qui a été toute sa vie dans les aydes ne boit que de l'eau. N'avoit-il bu que de l'eau , maître Braillardet , quand fortant tout chancelant d'un cabaret pour assister à l'enterrement d'un de ses meilleurs amis , il se laissa tomber dans la fosse , ou il seroit encore , si par malheur pour sa femme on ne l'en eût retiré ? N'a-t-il bu que de l'eau , quand il revient chez lui le soir , amenant avec soi des femmes d'une vertu delabrée ; & qu'il maltraite celle pour qui je suis , de paroles & de coups ?

**B R A I L L A R D E T.**

De coups ? Ah , messieurs , on ne fait que trop que c'est le pauvre homme qui les a reçus. Il a porté plus de trois mois un emplâtre sur le nez , d'un coup de chandelier que sa femme lui a donné.

**S O T I N E T** *en pleurant.*

Cela est vrai. Je ne saurois m'empêcher de pleurer toutes les fois que j'y songe.



CORNICHON.

Vous êtes sous-fermier , monsieur ; & vous pleurez ? Mais s'il n'y avoit que des coups à essuyer , je ne m'en plaindrois pas : car on fait bien qu'une femme veut être un peu pensée de la main. Mais de se voir à tous momens exposée aux extravagances d'un , fou ?

SOTINET.

Moi , fou ?

CORNICHON.

Oui , messieurs , je vous le garantis tel & des plus foux qui se fassent. On n'a qu'à lire les dépositions des témoins, on verra qu'on l'a encore vu aujourd'hui courir les rues à pied , la barbe faite d'un côté , & le bassin passé à son col.

SOTINET.

Je n'ai jamais fait d'autre folie que celle de prendre ma femme. Hé morbleu, plaidez votre cause si vous voulez. *Il leve sa canne & en menace Cornichon.*

CORNICHON.

Vous voyez , messieurs , que votre présence ne sauroit servir de gourmet à ce furieux. Que seroit-ce si cette pauvre innocente se trouvoit toute seule avec lui ? Approchez, malheureuse opprimée ; venez, épouse infortunée. C'est à l'ombre de ce tribunal que vous trouverez un azile assuré contre la

petulance de votre persecuteur. Souffrirez-vous , messieurs , qu'une femme qui ( comme dit fort éloquemment un savant philosophe ) doit être *vas dignitatis non voluptatis*, devienne un grenier à coups de poing ? qu'une femme qui doit être la soucoupe des plaisirs d'un mari , soit le balon de ses emportemens ? Non , messieurs , vous ne souffrirez pas que ces innocentes brebis soient si cruellement égorgées par ces loups ravissans ? Et qui voudroit dorénavant se mettre en ménage , si vous fermiez les portes aux separations ?

Le divorce ayant été de tout temps tout ce qu'il y a de plus piquant dans le mariage, ce ragoût de veuvage anticipé , cette viduité prématurée que vous allez servir à la dame Sotinet , va faire venir l'eau à la bouche à quantité de femmes de Paris. Elles en voudront tâter. Songez , messieurs , aux honneurs que vous allez recevoir , *cornu quanta seges !* Vous aurez plus d'affaire que toutes les juridictions de la France. L'hôtel de Bourgogne crevera de monde : Vous en aurez toute la gloire , & les comediens italiens tout le profit. *Dixi.*

*Pendant que le dieu de l'Hymen va aux opinions,  
les avocats parlent tous deux à la fois.*

B R A I L L A R D E T.

Quand il y auroit quelque petit grain de folie , il a des intervalles . . . .

CORNICHON.

Ah , taifez-vous , taifez vous. *Cela fe dit à haute voix.*

JUGEMENT.

LE DIEU D'HYMEN.

Ayant aucunement égard à la requête de la partie de maître Cornichon , le dieu de l'Hymen a ordonné que la dame Sotinet demeurera feeparée de corps & de biens d'avec fon mari ; qu'elle reprendra les vingt mille écus qu'elle a apportés en mariage ; qu'elle jouira dès à préfent de fon douaire , étant réputée veuve ; & d'une pension de trois mille livres. Et attendu la démence averée du fieur Sotinet , nous avons ordonné qu'à la diligence de fa femme, il fera inceffamment enfermé aux Petites-maifons , ou à faint Lazare.

SOTINET.

Moi enfermé ! moi à faint Lazare !

CORNICHON.

Bon ! il y a dix ans que vous devriez y être. *On emmene le fieur Sotinet , Aurelio fe découvre à Isabelle.*

CORNICHON.

Monfieur l'Hymenée, ce n'est pas le tout : Vous venez de défaire un mariage ; mais il s'agit d'en refaire un autre entre Colombine & moi.

COLOMBINE.

Ah , très-volontiers , à condition qu'on nous démariera au bout de l'an.

M iv

## ARLEQUIN.

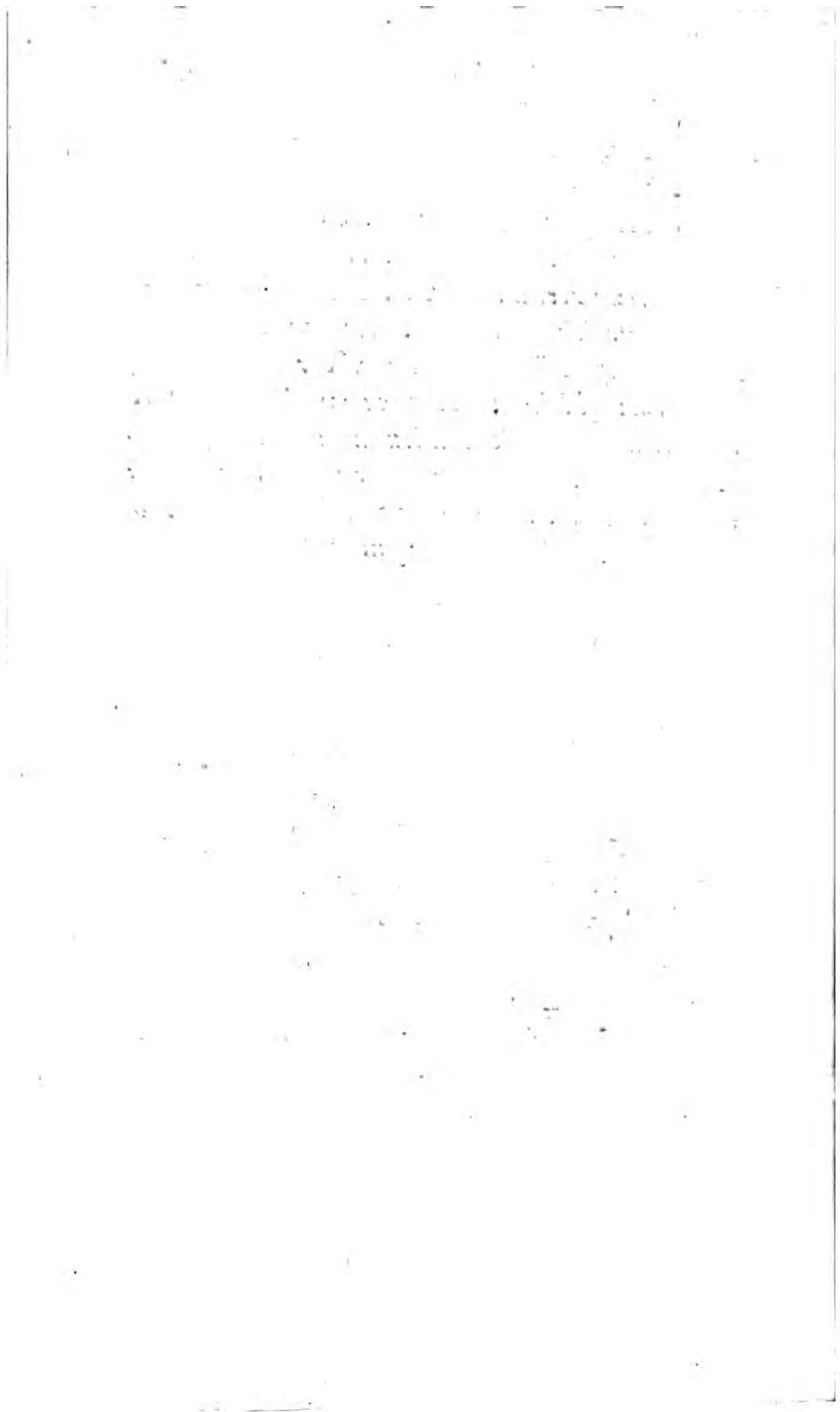
Je le veux bien. Car j'ai toujours oui dire qu'une femme & un almanach sont deux choses qui ne sont bonnes tout au plus que pour une année.

*Cette Comedie n'avoit point réussi entre les mains de feu monsieur Dominique. On l'avoit rayée du catalogue des pièces qu'on reprenoit de temps en temps, & les rôles en avoient été brûlés. Cependant moi ( qui de ma vie n'avois monté sur le théâtre & qui sortois du college de la Marche, où je venois d'achever mon cours de philosophie sous le docte monsieur Ballé ) je la choisiss pour mon coup d'essai, qui arriva le 1. Octobre 1689. Lorsque je parus pour la premiere fois d'ordre du Roi & de Monseigneur ; & elle eut tant de bonheur entre mes mains, qu'elle plut generalement à tout le monde, fut extraordinairement suivie, & par consequent valut beaucoup d'argent aux comediens.*

*Si j'étois homme à tirer vanité des talens que la nature m'a donnés pour le théâtre, soit à visage decouvert, ou à visage masqué, dans les principaux rôles serieux ou comiques, où l'on m'a vu uriller avec applaudissement aux yeux de la plus polie & de la plus connoisseuse de la terre, j'aurois ici un fort beau champ à satisfaire mon amour propre. Je dirois que j'ai plus fait en commençant, & dans mes tendres années, que les plus illustres acteurs n'ont sçu faire après vingt années d'exer-*

*cice , & dans la force de leur âge. Mais je proteste que bien loin de m'être jamais enorgueilli de ces rares avantages , je les ai toujours regardés comme des effets de mon bonheur , & non pas comme des conséquences de mon mérite ; & si quelque chose a sçu flater mon ame dans ces rencontres , ce n'a été que le plaisir de me voir universellement applaudi après l'inimitable monsieur Dominique , qui a porté si loin l'excellence du naïf du caractère d'Arlequins , que les Italiens appellent goffaggine , que quiconque l'a vu jouer trouvera toujours quelque chose à redire aux plus habiles , & aux plus fameux Arlequins de son temps.*











L E  
MARCHAND  
DUPPÉ.

*COMEDIE EN TROIS ACTES.*

Mise au Théâtre par monsieur D\*\*\* & représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne , le premier de Septembre 1688.

# A C T E U R S.

FRIQUET , Marchand.  
MEZZETIN , Fils de Friquet.  
ISABELLE , Demoiselle étrangere ,  
    puis nièce du Docteur.  
COLOMBINE , Suivante d'Isabelle.  
AURELIO , Amant d'Isabelle.  
LE DOCTEUR , Oncle d'Isabelle.  
PASQUARIEL , Tailleur.  
UN LAQUAIS.  
UNE SERVANTE.  
Plusieurs Archers.

*La Scene est à Paris.*



LE  
MARCHAND  
DUPPE.



ACTE I.

SCENE I.

Le théâtre représente un magasin , où des garçons de boutiques rePLOYENT des étoffes sur un comptoir.

FRIQUET , plusieurs garçons de boutique.

FRIQUET , à ses garçons.



Rétendez-vous, messieurs , que je laisserai dissiper mon bien sans me plaindre ? Non ventrebleu , non , je ne le souffrirai pas. Si est-ce qu'à la fin il faut savoir ce que mes étoffes deviennent : car c'est vous ou moi qui volons la bouti-

que. Comment, diable ! voilà mon magasin vuide , & je ne trouve point d'argent dans ma caisse.

**I. G A R Ç O N.**

Vous n'avez pourtant que d'honnêtes gens chez vous, votre fils fera notre caution.

**F R I Q U E T.**

Mon fils est un coquin, à qui je romprai les bras.

**I. G A R Ç O N.**

Voilà un beau remerciement, pour les peines que nous prenons à contenter les femmes qui n'ont jamais été si fantasques en habits ! Vous vendriez gros, ma foi, si nous n'avions l'adresse de leur faire acheter des chiffes pour des étoffes de consequence !

**I I. G A R Ç O N.**

S'il y a des voleurs, c'est vous qui vous volez vous-même. Monsieur Friquet, il ne faut pas sans raison scandaliser des gens qui valent mieux que vous , & qui font honneur & profit à votre boutique. Dés à present nous nous retirons & vous baisons les mains.

**F R I Q U E T.**

Mais , mes enfans , quand je dis cela , ce n'est pas que je vous soupçonne , c'est que je ferois bien-aïse de m'eclaircir : car mes marchandises ne me rendent pas la moitié de ce que je les achete.

**I. G A R Ç O N.**

Si vous ne trouvez pas d'argent, dieu-mer-

ci ce n'est pas faite que votre boutique ne soit bien achalandée. Votre fils a vendu pour plus de vingt mille francs de brocard d'or en trois jours. FRIQUET.

Le maraut!

I. GARÇON.

Bon ! monsieur rêve quand il se plaint. Nous avons livré en une seule matinée à ce fameux tailleur qu'on appelle . . . . hélas . . . . monsieur . . . . monsieur . . . .

FRIQUET.

Pasquariel ?

II. GARÇON.

Justement. Votre fils lui a livré tout à la fois sept cens aunes de damas verd pour faire des vestes à des officiers d'infanterie.

FRIQUET.

Il prenoit donc à crédit ?

I. GARÇON.

Non , monsieur , il a payé rubis-sur-longle , en beaux louis d'or.

FRIQUET.

Et Friquet les a reçus ?

II. GARÇON.

Il les mit dans la caisse en notre presence.

FRIQUET.

Il faut que je mette ce coquin-là entre quatre murailles , ou que je l'envoie aux Indes. C'est lui qui me vole assurément.

I. GARÇON.

N'est-ce point aussi , monsieur , que vous

faites quelque dépense sourde ? Car madame Friquet s'en plaint terriblement. Elle dit que vous poudrez vos cheveux , que vous noircissez votre barbe, que vous revenez à minuit , & que tous les jours vous allez voir une jeune personne dans un certain quartier. Ce ne sont pas là nos affaires, premièrement, mais on entend parler le monde.

FRIQUET *à part.*

Ouf ! je suis perdu , si ma femme découvre le mystère. Elle est sans quartier sur la jalousie. *Se tournant vers ses garçons.* Allez , mes amis, ce que j'ai dit ne vous doit pas fâcher. Comme vous savez , marchand qui perd ne peut rire.

II. G A R Ç O N.

Quand un marchand ne perd que par sa faute , ses gens n'en doivent point pâtir.

FRIQUET *à part.*

Diable , il faut filer doux : ces drôles-ci savent quelque chose. *Haut.* Continuez , je vous prie , avec affection.

I. G A R Ç O N.

Nous ne sommes pas des voleurs , une fois ; nous voulons sortir.

FRIQUET.

Hé, mes chers enfans, m'abandonneriez-vous pour quelque parole que la foiblesse de l'âge m'a fait échaper ? Je vous jure que mes soupçons ne tombent point sur vous. Ne parlez de rien , remettez seulement les étoffes

étoffes par ordre, comptez les pièces, & me laissez faire du reste : je saurai bien-tôt où est l'encloueuſe. *Les garçons rentrent dans le magasin.*

---

S C E N E II.

F R I Q U E T *ſeul*

**L**A ſotte choſe que d'avoir une femme jalouſe , & des garçons de boutique qui veillent à vos actions ! On a beau dire : il faut être maître de ſoi quand on veut faire l'amour : & je croi , dieu me le pardonne , que je permettrois à madame Friquet d'être coquette , pour être paiſible dans mes plaiſirs. C'eſt ma ſottiſe auſſi , de l'avoir accoquinée pendant quarante-huit ans à mes careſſes. Préſentement tous les diables ſont déchainés, quand je tire le chapeau à une femme. C'eſt un dragon qui ſe feroit ſéparer de corps & de biens , ſi elle ſavoit que je ſuis aimé d'Iſabelle. Il me ſemble pourtant qu'une femme devroit laiffer un mari en repos , après quarante-huit ans de mariage. *A part appercevant Mezzetin.* Voici mon voleur de fils qui paroît. Ne l'effarouchons point , je lui ferai tantôt mettre la main ſur le collet.

## S C E N E I I I.

F R I Q U E T , M E Z Z E T I N.

F R I Q U E T.

**H**E bien, Friquet ; cette princesse a-t-elle  
acheté notre velours ?

M E Z Z E T I N.

Elle en a pris seulement trois tentures :  
une aurore , une rouge & une verte.

F R I Q U E T.

Bon. Et à combien l'a-t-elle payé ?

M E Z Z E T I N.

Payé : Est-ce que ces gens-là payent ? Elle  
l'a pris à crédit. *A part.* J'en ai pourtant l'ar-  
gent dans ma poche.

F R I Q U E T

Ah , malheureux ! voilà pour nous abî-  
mer.

M E Z Z E T I N *seul.*

Ne vous ai-je pas dit cent fois, mon pere,  
qu'il ne faut jamais porter des marchandises  
chez les gens de qualité ? Quand ils tiennent  
un garçon , ils l'emboisent de leur caquet ,  
& le remenent à la porte avec des reveren-  
ces. Ma foi, vivent les financiers pour payer  
comptant. F R I Q U E T.

Et le damas caffar qu'on a porté chés cet  
organiste ?



MEZZETIN.

Oh , c'est de l'or en barre , cela. Il en en-  
voyera demain l'argent par son commis.

FRIQUET.

Plait-il ? A un organisiste , un commis !

MEZZETIN.

Oui , cet homme ... là ... cet homme qui  
lui souffle.

FRIQUET.

Ah , cela s'appelle un commis ?

MEZZETIN *à part.*

J'ai encore mis cela du côté de l'épée.

FRIQUET *à part.*

La princesse prend à crédit , & l'orga-  
niste enverra son commis. Ho, ho, ho ... il  
y a là quelque chose. *Haut.* O ça , Friquet ,  
avons - nous bien de l'argent dans notre  
caisse ?

MEZZETIN.

Je croi qu'il seroit à propos de faire  
travailler à cette diable de caisse-là.

FRIQUET.

Comment donc ?

MEZZETIN.

Tout franc , mon pere , je croi qu'elle  
s'enfuit par quelque endroit ; car depuis un  
temps l'argent n'y tient point.

FRIQUET.

En voilà bien d'un autre !

MEZZETIN.

Il n'y a pourtant que vous & moi qui y

fouillons ; je suis bien sûr que je n'en ai jamais détourné un double.

F R I Q U E T.

A ce compte-là , c'est donc moi ?

M E Z Z E T I N.

Ce n'est pas aux enfans à gloser sur les actions de leurs peres. Tant y a que ce n'est pas moi.

F R I Q U E T.

C'est moi , vous dis-je !

M E Z Z E T I N.

Ma mere le croit comme cela toujours ; & cette femme-là ne se trompe gueres : elle dit que depuis un tems vous donnez un peu carrière à vos esprits , & qu'une certaine dame de par le monde. . . . Ne faites-vous pas bien de vous réjouir ? Après tout , le plaisir est le lait des vieilles gens.

F R I Q U E T.

Et ma femme fait-elle le nom de cette dame ?

M E Z Z E T I N.

Bon ! qui est-ce qui lui auroit dit ? A cette heure , je croi que ce sont des médifances.

F R I Q U E T.

Oh, assurément.

M E Z Z E T I N.

Elle a pourtant une grande demangeaison de compter l'argent de la caisse : il faut qu'elle se défie de quelque chose.

FRIQUET *à part.*

Pour l'empêcher de crier , il faut vîte-  
ment la remplir. *Vers son fils.* Fri-  
quet , de peur d'accident , allez un peu re-  
cevoir cette lettre de change de quarante  
mille francs ; vous savez bien , de ce mar-  
chand de Lyon.

MEZZETIN.

S'il n'en vouloit payer qu'une partie.

FRIQUET.

Prenez , prenez , il n'est que de recevoir.

MEZZETIN *en s'en allant.*

Pour recevoir , je suis le premier homme  
du monde.

FRIQUET *seul.*

Oh , amour , que de couleuvres tu me fais  
avaler ! Mon fils me vole , ma femme me  
harasse , & il faut l'endurer parce que j'aime  
Isabelle , & que je ne veux point que ma  
passion soit traversée par ma famille. Ma  
chere Isabelle , que ne puis-je te sacrifier  
davantage.



## S C E N E I V.

P I E R R O T , F R I Q U E T.

P I E R R O T.

A H , monsieur ! quelle drôle de priere faites-vous là tout seul ?

F R I Q U E T.

Je me donnois de l'air avec mon chapeau , à cause de la grande chaleur.

P I E R R O T.

C'est avoir de l'esprit cela ! Je vois bien que vous n'avez pas perdu votre temps à l'école.

F R I Q U E T.

Hé bien , Pierrot , quelle nouvelle ?

P I E R R O T.

J'en ai , mardi , qui valent de l'or.

F R I Q U E T.

Ma femme ne seroit pas morte ?

P I E R R O T.

Vraiment , c'est bien autre chose ! Al-  
lons , accolez-moi la cuisse.

F R I Q U E T.

Ne me mortifie point avec tes bouffon-  
neries.

P I E R R O T.

C'est ce coup-ci , ma foi , qu'il me faut  
hauffer mes gages.

F R I Q U E T.

Te hauffer tes gages ?

P I E R R O T.

Je le croi.

F R I Q U E T.

A qui en veut ce coquin-là ?

P I E R R O T.

Oh , ce n'est pourtant pas avec des injures qu'on fait parler le monde.

F R I Q U E T.

Non ; mais nous allons voir si avec un bâton je n'en viendrai pas à bout.

P I E R R O T.

St , st , st , écoutez , monsieur , faites les choses honnêtement , nous n'aurons point de bruit ensemble.

F R I Q U E T.

Maraut , tu me feras perdre patience.

P I E R R O T.

Tenez , monsieur , prenez des balances. Si mon secret ne pese pas trois louis d'or , je n'en demande pas une maille.

F R I Q U E T.

Je vois bien que tu as besoin d'une pièce de trente sols. *Il lui donne une pièce.*

P I E R R O T.

J'aime autant vous le dire pour votre amitié. *A l'oreille , parlant haut.* Cette dame est arrivée de la campagne , sa servante me le vient de dire.

F R I Q U E T.

Tiens , voilà un écu.

P I E R R O T.

L'argent ne me fait de rien , quand j'oblige un honnête homme.

F R I Q U E T.

Ah , Pierrot , tu me rends la vie !

P I E R R O T.

J'ai bien encore autre chose à vous dire.

F R I Q U E T.

Voilà encore un demi louis.

P I E R R O T.

Vous moquez-vous de moi , monsieur ? Est-ce que je suis un garçon intéressé ? Si je savois pis que pendre de vous , je le dirois pour rien.

F R I Q U E T.

Hé bien , dis-moi donc ?

P I E R R O T.

Oh , la plaisante chose ! Tous nos voisins disent qu'il vous faudroit enfermer.

F R I Q U E T.

Et pourquoi ?

P I E R R O T.

Parce que vous vous ruinez avec cette jeune femme.

F R I Q U E T.

Et de quoi se mêlent mes voisins ?

P I E R R O T.

Bon ! ils disent comme cela , que si votre fils étoit sage , il devrait vous faire met-

être à saint Lazare , comme ces bons garnemens qui ont fricassé leur bien.

F R I Q U E T.

Un homme est bien malheureux de ne pouvoir dépenser une pistole sans qu'on y trouve à redire !

P I E R R O T.

C'est ce que j'ai répondu , moi , à ces marouffles-là : comme si à votre âge on n'avoit pas la liberté d'être fou : voilà encore de plaisans visages , de vouloir gourmander l'inclination d'un vieux homme !

F R I Q U E T.

En ces rencontres-là , il n'est que d'aller son chemin.

P I E R R O T.

Mettez la main sur la conscience , avez-vous bien soixante & quinze ans ?

F R I Q U E T.

Je n'ai guere davantage.

P I E R R O T.

Quel meurtre , d'empêcher un homme de se divertir à la fleur de son âge ! Ma foi, il n'est que de se contenter.

F R I Q U E T.

C'est l'unique secret pour vivre longtemps. *Il s'en va.*

P I E R R O T.

Travaillez , monsieur , je vous en fai bon gré , aussi-bien madame est trop vieille pour se vanger.

---

**S C E N E V.**

*Le Théâtre représente l'appartement d'Isabelle.*

*ISABELLE , COLOMBINE.*

**COLOMBINE.**

**Q**Uand vous me donneriez trois fois plus de gages , je ne voudrois pas rester un quart-d'heure avec vous : C'est bien l'argent , vraiment qui me gouverne ! J'aime ma réputation , mademoiselle , & puis c'est tout.

**ISABELLE.**

Il me semble , Colombine , que ta réputation n'a point couru de risque avec moi.

**COLOMBINE.**

Tout cela est beau & bon , mais je veux sortir.

**ISABELLE.**

Quoi , tu ne me diras point pourquoi tu me quittes ?

**COLOMBINE.**

Je vous quitte parce que j'ai le cœur bien placé , & que je meurs de honte de voir qu'en six mois de temps vous n'êtes non plus façonnée que le premier jour. Depuis le matin jusqu'au soir je me tue le corps & l'ame à vous remontrer , que la beauté toute



seule ne prend point de duppes, & qu'une fille à marier doit jouer toutes sortes de rôles pour se bien établir. Au lieu d'en faire votre profit, vous vous reposez tranquillement sur vos charmes, & vous laissez le soin de votre fortune à votre étoile. C'est bien comme cela, ma foi, qu'on les attrape.

ISABELLE.

Tu as grand tort de me gronder, Colombine. Depuis que tu es avec moi, je ne suis que l'écho de tes remontrances, & je ne parle jamais en compagnie que sur la tablature que tu me donnes.

COLOMBINE.

Vous vous y prenez d'un bon biais, je ne m'en étonne pas! Vertu de ma vie, quand on a le mariage en tête, il faut bien ruser d'une autre sorte.

ISABELLE.

Il me semble pourtant que je te copie assez juste.

COLOMBINE.

Point du tout. Je vous ai recommandé cent fois, d'affecter un air sévère & hautain avec ceux qui vous recherchent en mariage.

ISABELLE.

Et pourquoi cela, ma mie?

COLOMBINE.

Parce que l'homme est une espèce d'animal qui veut être maîtrisé, & qui ne s'atta-

che qu'à ce qui le rebute. Dès que vous paroissez douce & complaisante , un fat d'épouseur s' imagine que vous en tenez, & que ses perfections vous garottent le cœur. Mais quand vous le traitez avec indifférence , & que vous paroissez haute à la main , vous voyez mon drôle souple , rampant , qui s'empresse , & qui n'épargne ni soins ni dépense pour parvenir à vous plaire.

I S A B E L L E.

Je suis donc encore bien novice ; car je pensois , moi , qu'une humeur sincère , soutenue de beaucoup de probité , engageoit plus fortement.

C O L O M B I N E.

Et d'où venez-vous , avec votre probité ? Il n'y a qu'à chanter sur ce ton-là , pour mourir gueuse & vieille fille. Mademoiselle , mettez-vous en tête , qu'avec les hommes d'aujourd'hui , il faut être rusée , fourbe , alerte , sceleraté même quand le cas y échoit.

I S A B E L L E.

Quel cas peut-on faire d'une fille , quand on la reconnoit de cette humeur-là ? Je suis persuadée , pour moi , qu'on ne l'aime guère.

C O L O M B I N E.

On se soucie bien d'être aimée d'un homme quand on l'a épousé. Le grand talent est de devenir femme , tout le reste va comme il plait à Dieu.

I S A B E L L E.

Tu condamnes donc le plaisir que je me ferois d'épouser Aurelio pour l'aimer de toute l'étendue de mon cœur ?

C O L O M B I N E.

Oh , voilà votre quinte qui vous réprend. On ne dispute point des goûts ; mais , ma foi , telle que je suis , je ne voudrois pas d'un grand dandin comme cela. Dieu veuille que vous soyez heureuse avec lui : mais franchement il n'est point liberal : & quand un homme a ce défaut-là , tous les autres talens ne lui servent de guère. A cette heure , je le croi volage , on dit qu'il aime une veuve de par le monde qui est bien plus riche que vous.

I S A B E L L E.

Ah , Colombine , cela seroit-il bien possible ! Il en faudroit mourir.

C O L O M B I N E.

A votre place , je m'en retournerois à Lyon , ou bien je me déterminerois tout d'un coup : car franchement , nous faisons ici une sotte figure. Nous n'avons plus d'argent , vous n'entendez rien à plumer les duppes , le jeu ne bat plus que d'une aîle , j'ai usé toutes mes ruses à vous faire subsister. A moins que monsieur Friquet ne nous secoure , je trouve que nous sommes bien bas percées.

I S A B E L L E.

Quand il seroit de bronze , je lui ai écrit une lettre qui le mettra à la raison , & qui nous tirera d'intrigue. Tu verras , Colombine , si j'ai de l'esprit. Pourvu que tu la donnes en main propre , c'est de l'argent comptant. C O L O M B I N E.

Ces vieillards-là sont bien coriasses.

I S A B E L L E.

Ma pauvre enfant , ne m'abandonnes point. Si j'épouse Aurelio , je te jure que tu ne te repentiras pas de m'avoir obligée.

C O L O M B I N E.

Hé faites donc ce qu'il faut faire pour en venir là. Ayez toujours des amans à vos trouffes , recevez de l'encens de toutes parts , faites des jaloux à outrance : le bruit de vos conquêtes l'allarmera : & dans l'apprehension de vous perdre , il sera trop heureux de vous épouser. Mais à qui en veut Serpentin ?

S E R P E N T I N *laquais.*

Mademoiselle, monsieur le marquis d'Oripeaux demande s'il ne vous incommodera point. C O L O M B I N E.

Ah , mademoiselle , c'est ce marquis qui est si riche. Malepeste , va le faire monter. Mettons vîtement des fauteuils en place. C'est un pigeon pattu qu'il faudroit prendre par le pied. A telle fin que de raison prenez vos airs de coquette , & me lui en donnez à travers de la visiere,

---

S C E N E V I.

*MEZZETIN en marquis, ISABELLE,  
& COLOMBINE.*

MEZZETIN.

**P**etit laquais, je te prie, dis à mes gens ,  
qu'ils ne s'écartent pas. Je ne suis ja-  
mais plus d'un quart-d'heure chez les bour-  
geoises.

COLOMBINE.

Voilà qui ne débute point mal.

MEZZETIN.

Ma belle demoiselle , comment vous ac-  
commodez-vous d'un si petit trou de mai-  
son ? Vous n'avez point d'antichambre pour  
mes laquais.

ISABELLE.

Une fille de ma qualité n'est guères con-  
siderée par son logement ?

MEZZETIN *vers Colombine.*

Elle a l'esprit gentil. *Vers Isabelle.* Di-  
tes-moi , je vous prie , qui voyez-vous dans  
votre quartier ?

ISABELLE.

Je n'ai pas encore eu le loisir de rendre  
des visites. Ce qu'il y a de dames à la cour  
m'enlevent tous les jours pour me divertir.

M E Z Z E T I N.

Je vous fais bon gré de ne vous point en-  
canailler.

C O L O M B I N E *à Isabelle.*

Le baron de Tourmentiere est là-bas ,  
qui veut entrer à toute force.

I S A B E L L E.

Ah l'insupportable homme ! Colombine,  
délivre-moi de cet étourdi-là. C'est un ex-  
travagant qui prétend qu'on le doit épou-  
ser, parce qu'il a vingt mille écus de rente.

M E Z Z E T I N.

Le fat !

C O L O M B I N E.

Je m'en vais lui dire que vous avez pris  
un remede,

I S A B E L L E.

Fais comme tu voudras : mais je ne puis  
consentir que ce cancre-là se trouve en la  
compagnie de monsieur le marquis.

M E Z Z E T I N.

Un homme ose-t-il se produire avec  
vingt mille écus de rente ? Avant la mort  
de mon pere je me retirai en Hollande ,  
parce que je n'avois que cent mille francs  
à manger par an. *En parlant au petit laquais.*  
Mon fils , ai-je là un laquais.

C O L O M B I N E.

Mademoiselle , que voilà un habit qui  
sent son bien ! c'est-là ce qu'on appelle se  
mettre du bon tour.

M E Z Z E T I N.

MEZZETIN.

Les gens de qualité font à plaindre quand il fait chaud ; on n'oseroit surcharger un habit de dorure. C'est ce qui fait bien souvent que les bourgeois se licencient , & qu'ils ont l'insolence de compagner avec nous. A propos , aimez-vous la musique ? J'ai un timballier qui accompagne divinement la voix.

COLOMBINE.

Monseigneur le marquis , vous êtes donc d'épée ?

MEZZETIN.

J'en enrage assés : car nous ne faisons que blanchir auprès des gens de robe. Peut-être que les femmes s'en laisseront , & que nous reviendrons à la mode.

ISABELLE.

Il me semble qu'un homme fait comme vous , n'apprehende point de si foibles rivaux.

MEZZETIN.

A vous dire vrai , je me fais bien justice là-dessus. Cependant j'entrevois quelquefois céans un certain vieillard. . . . hélas . . . cet homme de boutique. Avouez la vérité, il ne vous est pas indifférent.

COLOMBINE.

Quoi , monsieur Friquet ? La pauvre carcasse ! Hors pour venir querir l'argent de ce qu'il nous livre , il n'y fait pas grande ordure.

M E Z Z E T I N.

Si je l'y rencontre , il ne descendra que par les fenêtres.

I S A B E L L E.

Un marchand peut-il faire ombrage à un homme de votre qualité ? Est-ce que mon portrait , & mes lettres , ne vous mettent pas l'esprit en repos ?

C O L O M B I N E.

Monsieur le marquis a raison. Un homme de cinquante mille écus de rente , ne doit jamais rien trouver en son chemin. *A part.* Voilà un plaisant magot pour être jaloux ?

I S A B E L L E *à Mezzetin qui éternue.*

Dieu vous assiste , monsieur le marquis.

M E Z Z E T I N *riant.*

La civilité est un peu bourgeoise.

I S A B E L L E.

Quoi , on offense les gens en leur souhaitant du bien ?

M E Z Z E T I N.

Quand on a l'air du monde , il faut voir crever un homme en éternuant , sans lui rien dire. Ma princesse , quand nous marierons-nous ?

C O L O M B I N E *à Isabelle.*

Repondez donc à monsieur. Ce qu'il vous demande est positif , & ces sortes d'affaires se doivent conclure sur le champ.



ISABELLE.

Le mérite de monsieur le marquis , ne donne pas le temps de se reconnoître. Il suffit qu'il souhaite les choses , pour n'y point trouver d'obstacle. Quoique cent mille écus de rente ne bornent pas les prétentions d'une fille de ma naissance , je ne songe plus au bien , du moment que je suis prévenue par des manieres aussi engageantes que les siennes.

MEZZETIN.

Ecoutez , je croi que nous aurons du plaisir ensemble , oui. *A Colombine.* Friponne , je te ferai ta fortune ; mais aussi tu m'aimeras un peu ?

COLOMBINE.

On ne hait jamais les gens qui donnent.

ISABELLE.

Si vous m'en voulez croire , nous ne prions personne à la noce.

MEZZETIN.

Dieu merci , je n'ai ni pere ni mere : ainsi je n'ai pas grand monde à prier. *A Colombine.* Ma grande fille , faites-moi monter un laquais.

ISABELLE.

Vous ne ferez pas grande dépense avec moi ; car je puis dire sans vanité, qu'il est peu de filles mieux équipée. Veritablement je n'ai que pour cinquante mille francs de pierreries.

C O L O M B I N E.

Je n'ai point trouvé de laquais, monsieur, mais voilà un de vos gentilhommes que je vous amene.

M E Z Z E T I N *au laquais.*

La Prairie, a-t-on fait réponse à ma lettre ?

L E L A Q U A I S.

Cette dame a dit qu'elle vous la fera de bouche.

I S A B E L L E.

Voilà un garçon de bonne mine.

C O L O M B I N E.

N'est-ce pas une conscience d'habiller comme cela un laquais ?

M E Z Z E T I N.

Dites-moi, monsieur le maraut, d'où vient que vous n'avez point d'écharpe ?

L E L A Q U A I S.

C'est qu'elle est trop pesante, monsieur, par le chaud qu'il fait.

M E Z Z E T I N.

Comment, coquin, je mets tout mon revenu en écharpes, & la vôtre fera dans un coffre, quand je vous envoie chez une dame ? *Tirant son épée.* Par la mort . . . .

I S A B E L L E *en l'arrêtant.*

Monsieur le marquis, cela vaut-il la peine . . . .

*Le Marchand duppé.*

213

M E Z Z E T I N.

Je tue un laquais pour rien , vous allez voir.

C O L O M B I N E.

Misericorde ! *Mezzetin court après le laquais l'épée à la main , & les femmes le suivent.*



## A C T E I I.

---

S C E N E I.

C O L O M B I N E *seule.*

**V**Oici pourtant une lettre écrite en bon françois. Je ne fais pas comme monsieur du marchand y répondra ; mais voilà , ma foi , de quoi lui faire sauter le bâton. Il verra bien que ma maîtresse est une chèvre , & qu'elle ne fait pas encore comme on feigne un vieillard amoureux. Je lui avois conseillé de demander dix mille francs , mais c'est une novice qui n'a jamais vu quinze pistoles à la fois. Vaille que vaille , si monsieur Friquet est piqué au jeu , il en sera quitte pour cinq cent pistoles. Ma foi , le jeu ne vaut pas la chandelle.

O iij

## S C E N E II.

*LE DOCTEUR , COLOMBINE.**Le Docteur fait la reverence de loin à Colombine.*

C O L O M B I N E.

**V**Oilà un corbeau assez bien appris. Est-ce à moi à qui cet animal-là fait des reverences ?

L E D O C T E U R

*La prie de faire ses complimens à sa maîtresse. Il lui dit qu'il en est éperduement amoureux , & lui fait entendre qu'il est très-savant.*

C O L O M B I N E.

Savant : diable tant pis. Je ne cherche que des duppes, moi. Mais, monsieur, comment prétendez-vous aimer ma maîtresse ? Car il n'entre chez nous que des gens à mariage.

L E D O C T E U R

*Dit qu'il ne prétend l'aimer que sur ce pied-là, & qu'il veut l'adorer toute sa vie.*

C O L O M B I N E.

Ah , les rues ne sont pavées que de ces adoreurs-là. Il y a quelque temps qu'il tomba sous ma coupe un transi , à peu près de votre taille , qui la devoit aimer , qui la devoit cherir , enfin c'étoit des merveilles.

Moi sottement je donnai dans le panneau , & lui promis de lui rendre service , en tout bien & en tout honneur da. Croiriez-vous que cet homme , qui vouloit épouser ma maîtresse , eut l'effronterie de me mettre trente louis d'or à la main. Je vis bien par son present qu'il n'étoit guères amoureux. Aussi ne manqua-t-on pas de lui donner son congé au bout de vingt - quatre heures. Voyez , Monsieur , ne me faites point porter de méchantes paroles. L'aimerez-vous beaucoup ? l'aimerez-vous long-temps ?

LE DOCTEUR

*Se gratte la tête , & dit , que cette rusée en sçait beaucoup pour son âge ; que néanmoins il est bon de l'engager à porter ses interêts.*

*Il tire une bourse de cinquante louis.*

COLOMBINE.

Vous n'êtes pas joueur , monsieur , apparemment ? Car votre bourse est trop petite.

LE DOCTEUR.

Il y a pourtant cinquante pistoles dedans. Hé bien , ma fille , que diras-tu à ta maîtresse ?

COLOMBINE

Hé . . . . mais , pour cinquante louis , je lui dirai que je vous ai rencontré ; que vous êtes vêtu de noir , & que vous avez envie de l'aimer. Oh , ne vous embarrassez pas ; je menerai votre affaire bon train.

## S C E N E I I I.

*FRIQUET, COLOMBINE,  
LE DOCTEUR.*

*FRIQUET observant de près le Docteur ,  
& tournant autour de lui.*

**H**E... *Il le tire par la manche.* Monsieur,  
quel pourparler avez-vous avec cette  
fille-là ?

COLOMBINE.

Peste soit des jaloux. A chaque pas que  
l'on fait , on les a sur les talons.

*FRIQUET au Docteur.*

Monsieur , vous ne me répondez rien.

COLOMBINE à *Friquet.*

Que voulez-vous qu'il réponde ? C'est  
un passant qui demande la rue Frementeau.

LE DOCTEUR.

Vous êtes bien curieux , monsieur , pour  
un vieillard ! Puis que vous voulez le savoir ,  
j'aime sa maîtresse , & si cela vous fait mal  
au cœur , tant pis pour vous.

*FRIQUET en riant.*

Ah, ventrebleu, je vous en fais bon gré !  
C'est bien à un marouffe comme vous...

LE DOCTEUR.

Petit faquin de bourgeois, vous vous ferez étriller. FRIQUET.

Etriller, moi ? Par la mort...

COLOMBINE.

Messieurs, & pour qui me prendra-t-on dans tout ce vacarme-là ! Allez au diable avec vos pestes de querelles.

LE DOCTEUR.

Un moment de patience. Je reviens à vous tout à l'heure. Mais mardi, tenez-vous droit sur vos pieds, & faites provision d'une bonne épée, car je vous mettrai l'ame au jour. *Il sort.* FRIQUET.

Tout marchand que je suis ; avec l'aune de ma boutique, je te ferai manger les pavés. Va, va, tu as trouvé ton homme.

COLOMBINE.

Monseigneur Friquet, vous avez le sang bien chaud.

FRIQUET.

Mardi, pour Isabelle je tuerois deux mille hommes.

COLOMBINE.

C'est donc tout de bon que vous l'aimez ?

FRIQUET.

Malepeste, si je l'aime ! Hé, cet homme-là vous le dira tantôt. Je l'écraserai comme une punaise.

COLOMBINE.

Ça, ça, je croi que j'ai d'un baume qui

va rabattre vos fumées. Tenez, fleurez-le.  
*Elle lui donne la lettre.*

FRIQUET *prend la lettre & la fleure.*  
Je ne sens rien.

COLOMBINE.

Quoi ! l'ardeur de ma maîtresse ne vous prend pas au nez ? Ah, ah, combien y a-t'il de gens qui donneroient leur vie pour en recevoir autant ? A vous dire vrai, je n'étois pas d'avis d'une lettre si tendre ; mais son cœur l'a emporté.

FRIQUET.

Ma pauvre enfant, que je te suis redevable ! *Il baise la lettre.*

COLOMBINE.

Je le croi bien. C'est la première lettre qu'elle a jamais écrit à personne. Voilà ce qu'on appelle la franche crème d'un cœur.

FRIQUET.

Ah, qu'elle félicité !

COLOMBINE.

Pensez que vous ne manquerez pas de la remercier tantôt, & de venir souper tête à tête avec elle.

FRIQUET.

Me veut-elle faire cet honneur-là ? *Il baise encore la lettre.*

COLOMBINE.

Vraiment, elle vous en fera bien d'autre ; ça, ça, ne baisiez point tant cette lettre. Lisez seulement, & me donnez la réponse.



FRIQUET.

Ah , le précieux trésor ! *Il lit la lettre.* Je  
,, compte sur vous comme sur le meilleur  
,, ami que j'aye au monde . . . . Ma chere  
enfant , est-il possible ?

COLOMBINE.

Ne vous ai-je pas dit qu'elle est folle de  
vous ?

FRIQUET *continuant de lire.*

,, Je compte sur vous . . . Elle a bien rai-  
son. *Il baise la lettre & soupire , puis continue  
de lire.* ,, Si vous voulez que j'en sois entie-  
,, rement persuadée , quittez toutes sortes  
,, d'affaires , pour venir souper avec moi . . .  
Ah l'obligeante personne ! *Il continue de lire*  
,, Et apportez-moi cinq cent pistoles avec  
vous . . . .

COLOMBINE *à part.*

Oh , voilà l'angoisse.

FRIQUET.

Hé , hé , hé . . . *Il continue de lire.* Il faut  
,, être furieusement ami des gens , quand on  
,, leur confie ses petits besoins. Adieu je  
,, vous attens , ne me privez pas du plaisir  
,, dont je me flate ; & si vous m'aimez , ne  
,, perdez pas l'occasion d'obliger

ISABELLE.

FRIQUET.

C'est-à-dire , cinq cent pistoles . . . . *Il  
soupire & rêve.*

COLOMBINE.

Hé bien , monsieur , viendrez-vous ?

FRIQUET.

Cinq cent pistoles !

COLOMBINE.

Est-ce que vous êtes retenu quelque part ?

FRIQUET.

Hé , mais pas autrement.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que cela veut dire , pas autrement ? Oh , je vois bien à votre air , que vous avez partie faite ailleurs , & que vous n'aimez pas tant Isabelle que vous en faites le semblant. Elle est bien duppe de s'attacher à des gens qui se font tirer l'oreille quand on les prie ! Vraiment , vraiment , cet homme qui est allé querir son épée , ne songeroit pas si long-temps que vous.

FRIQUET.

Cinq cent pistoles !

COLOMBINE.

Monsieur , vous ne répondez rien ?

FRIQUET.

Si fait , je pense que . . . . j'irai.

COLOMBINE.

N'y allez pas manquer , au moins. Mademoiselle feroit inconsolable.

FRIQUET.

Oui , oui , va , j'irai. Cinq cent pistoles ! Il faut se faire justice ; l'on n'aime pas les vieilles gens pour des prunes.

---

S C E N E I V.

*MEZZETIN, PASQUARIEL.*

**P***Asquariel dit à Mezzetin que son pere Friquet a eu querelle avec le Docteur , & qu'il croit que cela pourroit avoir des suites. Mezzetin dit qu'il va se déguiser en prevôt , suivre son pere , & le faire contribuer , s'il le trouve avec une épée.*

---

S C E N E V.

*LE DOCTEUR & FRIQUET, tous deux avec des épées.*

*LE DOCTEUR sans appercevoir Friquet.*

**M***Onsieur le courtaut , vous allez passer un vilain quart d'heure, si je vous puis joindre ; je ne laisserai pas de poudre sur vos étoffes. Allons , faisons passer toute ma doctrine dans le bras.*

*FRIQUET sans appercevoir le Docteur.*

*Je n'y ai mardi point songé , quand j'ai promis de me battre. Ma nourrice me l'a dit mille fois , que j'avois un vrai temperament à me faire étriller ; ça , ça , il faut pourtant trouver du cœur , n'en fut-il point. Heureu-*

fement voici un baudrier de buffle , qui met toutes mes parties nobles à couvert. Si cet homme vêtu de noir pouvoit oublier que nous devons nous battre , ce seroit bien de la besogne épargnée. Il est vrai aussi que j'ai le sang trop chaud ; mais , l'amour m'a emporté.

LE DOCTEUR.

Il me semble que j'entrevois notre brave. Hola , l'ami ?

FRIQUET.

Cela n'est point vrai ; je n'ai jamais été des vôtres , & ventrebleu , je n'en veux point être. Allons , allons. *Il bat ses flancs.* Allons monsieur de la doctrine , mettez-vous en garde contre ma boutique.

LE DOCTEUR.

Mais , c'est donc tout de bon que vous voulez vous battre ?

FRIQUET.

Oh , je n'appelle pas cela se battre , je veux seulement vous tirer trois ou quatre palettes de sang par gaillardise.

LE DOCTEUR.

Pour un vieillard , il va droit à son homme.

FRIQUET.

Allons , coquin , la vie . . . .



---

S C E N E V I.

*MEZZETIN* travesti en *Prevôt*, *LE DOCTEUR*, *FRIQUET*, plusieurs *Archers*.

*MEZZETIN*.

**D**iable, demander la vie ! Ce sont gens qui se battent en duel. *A Friquet*. Qui êtes-vous ?

*LE DOCTEUR*.

Il va tout avouer. Il vaut mieux que je me fauve. *Il sort*.

*FRIQUET*.

Hé mais, monsieur, je ne suis pas ce que vous pensez.

*MEZZETIN*.

Pourquoi l'épée à la main ?

*FRIQUET*.

Est-ce qu'il n'est pas permis de rosser un fiacre qui vous fait payer d'avance la première heure, & qui s'enfuit à toutes jambes quand vous descendez pour faire de l'eau ? Par la mort, dans la rage où je suis, je l'allois tuer sans vous.

*MEZZETIN*.

Oh, il est vrai que ces coquins-là sont insolens. Mais ce boudrier de buffle ?

*FRIQUET*.

Monsieur, c'est que mon fils est d'une tra-

gedie au college des Grassins où il represente un prevôt ; & je m'en allois le lui porter moi-même , de peur que mon valet ne fit quelque sottise dans les rues avec l'épée.

M E Z Z E T I N.

Oh bien, votre fils jouera la comedie sans épée , & vous ne laisserez pas de venir au Fort-l'évêque. Il n'y a point de quartier pour les duels.

F R I Q U E T.

Hé, monsieur , je m'appelle Friquet , ma boutique n'est qu'à trois rues d'ici : j'ai encore livré ce matin plus de quatre-vingt aunes de drap d'Espagne.

M E Z Z E T I N.

Il n'est pas défendu aux bourgeois d'avoir du cœur.

F R I Q U E T.

Oui, ventrebleu , j'en ai ; & tout fiacre qui me scandalisera . . . .

M E Z Z E T I N.

Allons , mes enfans , liez-le puisqu'il fait le fâcheux.

F R I Q U E T.

Monsieur le prevôt , auriez-vous la conscience de mener un homme de mon âge en prison ?

M E Z Z E T I N.

Pour duel on pend à toutes sortes d'âge.

F R I Q U E T.

Pendre ! Et si je vous priois pour l'amour  
de

de moi de mettre ce diamant-là à votre doigt, me refuseriez-vous ? Il n'est que de cinq cens écus.

MEZZETIN *aux archers , après avoir pris le diamant.*

Et de quoi vous avisez-vous de me venir dire que ce pauvre marchand se battoit en duel ? Il se donne au diable que cela n'est point vrai , & un homme sur le bord de sa fosse ne voudroit pas mentir.

FRIQUET.

Voilà ce qu'on appelle un tour d'ami. Monsieur le prevôt , dieu vous soit en aide, & à tous les gens de bien qui protegent les innocens.

MEZZETIN.

Bon homme , prenez un autre fiacre , & vous en allez aux Grassins voir la tragedie de votre fils. *Il s'en va.*

FRIQUET *seul.*

Ah , jernie , que je l'ai échappé belle ! Sans mon diamant , j'étois flambé. Contre fortune bon cœur : ne laissons pas de voir Isabelle , & de lui raconter notre combat.



---

**S C E N E V I I.**

*Le théâtre représente l'appartement d'Isabelle.*

*ISABELLE , COLOMBINE.*

**ISABELLE.**

**H**E' bien , Colombine , notre marchand fera-t-il son devoir ?

**COLOMBINE.**

Ma foi , il a bien eu de la peine à entrer dans ses bottes. Il étoit charmé du commencement de votre lettre ; mais ma foi , les cinq cent pistoles lui ont un peu navré le cœur , & si je ne lui eusse donné vivement de l'éperon dans le flanc , nous ne tenions ma foi rien. **ISABELLE.**

Quoi , un homme à cet âge-là s'est fait tirer l'oreille ?

**COLOMBINE.**

A quelque âge que ce soit , cinq cens pistoles valent toujours cinq mille francs : & ces fortes de saignées ne remplissent pas la bourse d'un homme.

**ISABELLE.**

Tiens , le voilà qui les apporte.

**COLOMBINE.**

Dieu me pardonne , je pense qu'il a pris une épée pour escorter son argent.



---

S C E N E V I I I.

*ISABELLE , COLOMBINE ,  
FRIQUET.*

ISABELLE.

**A**H, quel spectacle ! Une épée toute nue !  
Et d'où venez-vous, monsieur Friquet,  
en cet équipage ?

FRIQUET.

Je viens de châtier ceux qui ont l'insolence de venir sur mes brisées.

COLOMBINE.

Comment donc , monsieur Friquet ?

FRIQUET.

Vous souvenez-vous de cet homme vêtu de noir qui se faisoit tenir à quatre ?

COLOMBINE.

Quoi , quand vous badiniez tantôt ?

FRIQUET.

En badinant , je lui ai allongé une douzaine de bottes , qui ont fait rebrousser chemin à sa doctrine.

ISABELLE.

Ah , bon dieu !

FRIQUET.

Je lui allois cribler le corps , si d'honnêtes gens ne m'avoient empêché. Je suis un mauvais plaisant sur le chapitre de l'amour.

ISABELLE.

Vous n'êtes pas blessé ?

FRIQUET.

Non , graces au ciel ; &amp; les plus rudes coups font ceux de vos yeux.

ISABELLE.

Ah , que vous m'avez fait une étrange frayeur ! Je n'en suis pas encore bien revenue. Colombine , fais-moi sentir du vinaigre. *Elle feint de s'évanouir.*FRIQUET *donnant la bourse à Colombine.*Colombine , mets cela quelque part sur la table de mademoiselle. *A Isabelle , se mettant à ses genoux.* Ah , charmante demoiselle , est-il possible que vous preniez tant d'intérêt à ce qui me regarde ! *Il lui baise la main.* COLOMBINE.

Mademoiselle , qu'est-ce que ce monsieur me veut dire : il me donne une bourse pleine de louis d'or ; la ferrerai-je ?

ISABELLE.

Ah , monsieur Friquet , vous faites trop bien les choses ! Je ne vous avois dit cela qu'en riant.

COLOMBINE.

Un marchand a plus d'honneur que toute la noblesse ensemble.

ISABELLE.

Mais serieusement , monsieur , n'avez-vous point été blessé ? Voulez-vous prendre un bouillon ?

COLOMBINE.

C'est bien la peine. Voilà le soubé qu'on apprête.

ISABELLE.

Il y a long-temps , monsieur Friquet , que je souhaitois de vous voir chez moi le verre à la main.

FRIQUET.

Ah , mademoiselle , vous vous moquez de moi peut-être !

ISABELLE.

Non , je vous parle à cœur ouvert : Je ne croi pas de ma vie avoir reçu de visites si agréables.

FRIQUET.

Vous me faites trop d'honneur , mademoiselle , & je suis trop glorieux de ce que mes respects m'ont introduits chez vous.

COLOMBINE *à part.*

Sans votre argent vous n'y feriez guère de presse. *Haut.* Il est bien de saison , ma foi , de faire des complimens quand la viande est sur table. Un homme qui se vient de battre , a besoin de prendre des forces. Allons , Serpentin , apportez à laver.

ISABELLE.

Colombine , n'aurons-nous pas quelque simphonie , quelque voix pendant le soubé ?

COLOMBINE.

Vous aurez de tout , ne vous mettez pas en peine.

Allons , monsieur Friquet , mettez - vous dans ce fauteuil. *A Colombine.* Colombine , encore un carreau à monsieur Friquet.

FRIQUET.

Vous me faites bien plus d'honneur qu'à moi n'appartient , mademoiselle.

COLOMBINE.

On ne sauroit trop dorloter un homme comme vous. Helas , où en étions-nous , si ce malheureux Docteur vous eût blessé !

ISABELLE.

Pour moi , j'en ferois morte.

COLOMBINE.

On mourroit à moins. *Aux violons.* Jouez , messieurs les violons , jouez. *Les violons jouent.*

COLOMBINE *au laquais.*

Serpentin , à boire à monsieur Friquet , & rincez bien le verre à monsieur. *On apporte à boire*

FRIQUET *au laquais.*

Mon mignon , apportez-moi de l'eau , je vous prie.

COLOMBINE.

Oh , ne nous faites pas cet affront-là , monsieur. Notre vin est assez fort sans eau.

FRIQUET *à Isabelle.*

Mademoiselle , trouvez bon que j'aye cet honneur , que de boire à vos bonnes graces.

COLOMBINE.

Que toutes les vôtres surpassent.

I S A B E L L E.

Colombine , fers donc quelque chose à monsieur Friquet. Le pauvre homme ne mange point.

P I E R R O T *en servante de cuisine.*

Ah , mademoiselle , pendant que vous êtes ici en train de rire , il y a là-bas des gens qui font un beau grabuge : ils ne disent pas moins que de brûler la porte. Dame , je n'en connois pas un au visage. Que fais-je , moi , s'il les faut laisser entrer ?

C O L O M B I N E.

Oh , vous verrez que cè sont des masques , qui entendent les violons , & qui croient que c'est un bal.

P I E R R O T.

Hé bien , acheveront-ils de brûler la porte ?

I S A B E L L E.

Nenni , nenni , il vaut mieux les laisser entrer.

F R I Q U E T.

Et pourquoi , mademoiselle , nous voilà si en repos ?

C O L O M B I N E.

Oh , il n'y a repos qui tienne. Si le feu prenoit à la porte , il auroit bien-tôt gagné le haut , & la maison ne dureroit guere.

## S C E N E I X.

*MEZZETIN en masque , accompagné d'autres masques , ISABELLE , FRIQUET , COLOMBINE.*

*Mezzetin entre en chantant , prend Colombine par la main , & danse avec elle.*

*COLOMBINE après avoir dansé.*

**M**A foi, voilà de drôles de masques ?

*MEZZETIN prend Friquet par le nez , l'ôte de sa place , se met à table sur son siège , & dit :*

Allons , mademoiselle , rejouifsons-nous.

**FRIQUET.**

Mademoiselle , voilà une grande impudence !

**ISABELLE.**

Masques , prend-on ces libertés-là chez une fille de mon rang ?

**MEZZETIN.**

Quand une fille de votre rang soupe tête à tête avec un courtaut de boutique, des gens de notre air & de notre façon ne gâtent pas leurs parties. *Au laquais.* A boire ?

**FRIQUET.**

A votre place , mademoiselle , j'envoyerois querir le commissaire.

M E Z Z E T I N.

Le vieux penard ! Ha , ha , ha ! *Il lui rit au nez. On donne à boire à Mezzetin , & il chante les paroles qui suivent.*

Un vieillard mélancolique  
Peut gâter tout un festin ;  
Ses yeux font aigrir le vin ,  
La viande en devient étique.  
Celui qui rechigne , chigne ,  
Celui qui rechignera ,  
La troupe l'échigne , chigne ,  
La troupe l'échignera.

*Les masques qui sont avec Mezzetin , repètent en chœur ces quatre derniers vers , en donnant des coups de pieds & des nazardes à Friquet.*

I S A B E L L E *aux masques.*

Ah , messieurs , c'est pouffer la chose trop loin ! Qu'on ôte la table , & voyons un peu qui sont ces insolens-là.

M E Z Z E T I N.

Ces insolens-là sont gens à jeter votre bourgeois par la fenêtre. *Il lui tourne le chapeau sur la tête.* Et si de sa vie il remet les pieds céans , je vous ferai un entremets de son nez & de ses oreilles.

F R I Q U E T.

De mon nez & de mes oreilles !

C O L O M B I N E.

Taisez-vous, monsieur Friquet ; ces gens-

là le feroient comme ils le disent ; il n'y a point de ceremonie avec eux : il n'y a qu'à appeller le guet On ne vient pas comme cela affaffiner le monde dans les maisons d'honneur.

MEZZETIN.

Mademoiselle , de peur des filoux , je m'en vais ramener monsieur le bourgeois chez lui. Allons , faquin , gagnez la porte. *Il le fait sortir à coups de pieds au cul , & les masques s'en vont.*

COLOMBINE.

Quel peste de contre-temps. Voilà un pauvre homme qui n'a guère paru pour sa dépense.

ISABELLE.

Il me pesoit bien sur les bras.

COLOMBINE.

Vous êtes assez bien payée de votre méchant quart-d'heure.







## A C T E I I I .

---

### S C E N E I .

F R I Q U E T *seul.*

**C**E n'est pas d'un marchand que d'être amoureux. Le négoce des femmes est encore plus perilleux que le commerce. Un combat , une bague de cinq cens écus , cinq cens pistoles d'argent comptant ; les étrivieres , ou peu s'en faut ; en un même jour , voilà bien de la besogne taillée. Ceux qui défendent le bal , ont fort grande raison. Je vois fort bien par l'échantillon d'aujourd'hui , qu'un bourgeois bien sage ne doit jamais souper hors de chez lui. Si Pierrot peut découvrir qui sont les masques , je mangerai dix mille écus pour en avoir raison. A la veille d'être échevin , morbleu , me voir donner des coups de pied au cul. *Il se mord les doigts.* Ah , voici mon fils. De peur qu'il ne sache ma disgrâce , je veux l'éloigner de Paris.

## S C E N E I I.

*FRIQUET, MEZZETIN.*

FRIQUET.

**H**E' bien , Friquet , le commis de cet  
Horganiste n'a point apporté d'argent ?

MEZZETIN.

Il est pourtant venu un homme au logis ,  
qui avoit quelque chose sous son bras. Mais  
comme vous n'y soupiez pas , il a dit qu'il  
reviendrait.

FRIQUET.

Ah , ah , cela n'est pas mal trouvé. Ecou-  
tez , mon ami , je ne suis plus d'âge à avoir  
de l'emportement. Je m'apperçois il y a  
long-temps que vous me volez. De peur que  
la justice ne le sache , disposez-vous à quitter  
Paris dans trois jours. Dieu merci , je me  
suis fait des amis , & par leur credit je pour-  
rai bien vous faire donner la commission  
du papier marqué à Quimpercorentin.

MEZZETIN.

Si c'étoit en quelque ville de basse Nor-  
mandie , où le procès va son train , patien-  
ce. Mais il n'y a pas là de l'eau à boire.

FRIQUET.

Voulez-vous une brigade dans le sel ?

MEZZETIN.

Je n'y pourrois pas entrer, mon pere :  
Dans ces emplois-là il faut être noble de  
trois races.

FRIQUET.

Voulez-vous le contrôle des perroquets  
à Dieppe ?

MEZZETIN.

Non, j'aime encore mieux votre caisse.

FRIQUET.

Comment, maraut, vous refusez tout ce  
qu'il y a d'honorable en France, pour faire  
la débauche à Paris ? Si je prens un bâton ....

MEZZETIN.

Si je fais la débauche, c'est que les bons  
chiens chassent de race. *Il s'en va.*

---

### SCENE III.

PIERROT, FRIQUET.

PIERROT.

AH, monsieur, vous ne sauriez le croi-  
re, non, vous dis-je, vous ne sauriez  
le croire !

FRIQUET.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Pierrot ?

PIERROT.

Il y a des choses inormes, & quand je  
vous le dirai, vous ne le croirez pas.

FRIQUET.

As-tu suivi les mafques?

PIERROT.

Oui, monsieur.

FRIQUET.

Les as-tu vu entrer quelque part?

PIERROT.

Oui, monsieur.

FRIQUET.

Les as-tu découverts?

PIERROT.

Oui, monsieur.

FRIQUET.

Hé bien, qui est-ce?

PIERROT

Ne vous ai-je pas dit, monsieur, que vous ne le croiriez pas?

FRIQUET.

Je n'ai garde de le croire, puisque je n'en fai rien.

PIERROT.

Mais quand je vous le dirai auffi le croirez-vous?

FRIQUET.

Oh, depêche donc, fi tu veux.

PIERROT.

Est-ce que la nature ne vous dit rien? Sentez-vous point là quelque chose. . . . comme fi c'étoit. . . . par exemple. . . . Je ne vous le donne pas affés clair à entendre?

FRIQUET.

Non, de par tous les diables.

PIERROT.

Et bien , puisque vous êtes ladre , je m'en vais vous le dire. C'est votre fils.

FRIQUET.

Mon fils !

PIERROT.

Oui , votre fils , avec ce diable de tailleur qui ont fait la mascarade.

FRIQUET.

Mon fils m'auroit menacé d'étrivieres ?

PIERROT.

Oui , monsieur , d'étrivieres. Je leur ai entendu dire chez un vendeur de bierre où ils se sont deshabillez.

FRIQUET.

Il est donc amoureux d'Isabelle ?

PIERROT.

Vraiment je le croi : il en a des lettres & son portrait. Vous ne sauriez croire , monsieur , tout ce qu'ils en disent.

FRIQUET.

Il en a le portrait ! Tout à l'heure , Pierrot , qu'on m'aille querir un marteau & une hache , que j'enfonce le coffre de ce coquin-là. Ah , malheureux pere ! ton propre sang se revolte contre toi.

PIERROT.

Voilà qui est bien terrible , monsieur ! mais c'est pourtant vrai.

---



---

**S C E N E I V.**

*Le théâtre représente l'appartement d'Isabelle.*

**COLOMBINE , ISABELLE.**

**COLOMBINE.**

**D**E ce train-là , je vois bien que votre peste de conduite nous portera guignon , & qu'à la fin la chance tournera.

**ISABELLE.**

Va , va , Colombine , avec un peu de résolution & d'esprit , on mene les hommes bien loin. Pourvû qu'une fille ne se reproche rien sur le chapitre de l'honneur , tout le reste n'est que bagatelle.

**COLOMBINE.**

Vous appelez bagatelle , de promettre mariage à cinquante hommes tout à la fois ?

**ISABELLE.**

Je le promettrai à cent , pour grossir mes conquêtes. Te moques-tu ? La foule des amans fait honneur à une fille.

**COLOMBINE.**

Elle fait aussi par fois de cuisans chagrins. Un amant qui découvre qu'on le berne , est un vipere envenimé. Tenez , je suis fort trompée si le masque d'hier n'a quelque fiel sur le cœur.

**ISABELLE.**

ISABELLE.

Oh , si c'est par jalousie , je lui pardonne. Rien n'est si drôle que de voir comme cela les hommes dans leurs boutades.

COLOMBINE.

Garre que votre pere ou votre oncle ne soient instruits de vos gentilleffes. Vous courriez , ma foi , risque d'épouser un couvent. *Appercevant le marquis.* Oh , voilà le reste de notre écu.

---

S C E N E V.

*MEZZETIN en marquis , ISABELLE ,  
COLOMBINE.*

MEZZETIN.

**J**E sortis un peu brusquement hier de chez vous. Mais avouez qu'un laquais sans écharpe est capable de décrier un homme de ma qualité.

COLOMBINE.

Diantre ! Comme vous les redressez : Est-il mort ce pauvre diable ?

MEZZETIN.

Bon , ils sont accoutumés à cela.

ISABELLE.

Hé bien , monsieur le marquis, travaillez-vous fort & ferme pour notre mariage ?

MEZZETIN.

Avec qui ?

ISABELLE.

Je vous le demande. Avec vous.

MEZZETIN.

Vous ne voulez pas des gens si étourdis. Oh ça , de bonne foi , à quoi avez-vous passé le temps depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir ?

ISABELLE.

Le chagrin de vous voir partir en colere me donna un si cruel mal de tête , que je n'en ai pas reposé toute la nuit.

MEZZETIN.

N'est-ce point une indigestion aussi , pour avoir trop mangé ?

COLOMBINE *à part.*

Il y a là quelque chose.

ISABELLE.

Je vous assure que je me mis au lit sans souper.

MEZZETIN.

Est-il possible ?

ISABELLE.

Ah , marquis , le grand repas est de songer à ce qu'on aime !

MEZZETIN.

L'aimable enfant !

COLOMBINE.

Cette fille-là vous aime trop. Je crains qu'elle n'en devienne folle.



MEZZETIN.

Mes gens m'ont pourtant dit , qu'il y avoit de grands preparatifs dans votre cuisine.

COLOMBINE.

Ah, la plaifante chose ! C'est que la fille de notre hôtesse a époufé un armurier. Comme c'étoit les accordailles , on avoit emprunté notre cuisine pour faire le festin.

MEZZETIN.

C'est donc cela. Y eut-il des violons après foupé ?

ISABELLE.

Cela se demande-t-il ? Je pense même qu'il y vint des masques.

MEZZETIN *en colere.*

Oui , perfide , & ces masques vous trouverent à table avec monsieur Friquet.

COLOMBINE.

Comme on prend les choses de travers ! Vous ne savez donc pas que ce monsieur Friquet est un gros marchand, & que mademoiselle avoit une lettre de change à prendre sur lui , dont il apporta l'argent le plus obligamment du monde : & comme il prit une foiblesse à ce pauvre homme, on lui offrit du vin par honnêteté. Cependant voilà comme on empoisonne tout dans le monde.

ISABELLE.

A quoi bon tout cet éclaircissement, Colombine ? Que monsieur en croye ce qu'il

244 *Le Marchand duppé.*  
voudra. *A Mezzetin.* Oui , oui , allez , c'est  
un vieillard que j'aime , & que je préfere à  
toutes mes connoissances.

MEZZETIN *à genoux.*

Ah , pardon , mademoiselle ! je vois bien  
que j'ai poussé la jalousie trop loin.

ISABELLE.

Je vous dis serieusement que je l'aime.

MEZZETIN.

Cruelle !

ISABELLE.

Que voulez-vous , marquis ? Les amitiés  
sont libres , il faut suivre le penchant de son  
cœur.

COLOMBINE *à part.*

J'ai bien envie de voir comme cette fu-  
sée-là se démêlera.

MEZZETIN.

Quoi , vous m'abandonnez , après tant de  
fermens d'amitié , après des lettres si tendres ,  
après m'avoir donné votre portrait ?

COLOMBINE *à part.*

Les marquis sont d'aussi sottes gens que  
d'autres. *Voyant venir Friquet.* Voici l'hom-  
me aux cinq cens pistoles , qui n'est pas en-  
core bien tué. *Mezzetin voyant venir son  
pere , se leve tout étonné.*



---

S C E N E V I.

*FRIQUET, MEZZETIN,  
ISABELLE, COLOMBINE.*

*FRIQUET à Mezzetin.*

**A**H, monsieur le marquis, ne vous contraignez point, je ne suis pas venu pour déranger votre passion.

*ISABELLE d'un ton fier.*

Savez-vous, monsieur le marchand, que je suis fort indignée contre la liberté que vous prenez d'entrer dans ma chambre sans me faire demander si je le trouve bon? Marquis, vous devriez me vanger de cette insolence.

*MEZZETIN tout confus.*

Ah, madame!

*FRIQUET.*

Nous ne sommes plus ici en masque; monsieur le marquis n'a pas l'ame meurtriere.

*COLOMBINE.*

Ma foi, pour moi, j'y perds mon latin.

*FRIQUET ôtant son chapeau.*

Quand on vient pour rendre service, on entre un peu plus brusquement.

*ISABELLE.*

Un homme de votre trempe est-il capable de quelque chose?

FRIQUET.

Il est vrai qu'aujourd'hui je ne viens pas pour apporter de l'argent.

COLOMBINE.

Ouf !

FRIQUET.

Je ne laisserai peut-être pas d'être bien reçu. *Vers Colombine.* Colombine, quand tu pris la peine de m'apporter cette lettre de la part de ta maîtresse, elle n'avoit encore jamais écrit à personne qu'à moi : Est-il pas vrai ?

COLOMBINE.

A qui en a ce vieux fou-là ? Est-ce que je tiens la main de mademoiselle, moi ?

FRIQUET.

Non, mais je tiens les lettres qu'elle a écrites au marquis d'Oripeaux. Tenez, mademoiselle la coquette, voilà des cautions de votre tendresse.

COLOMBINE à *Mezzetin.*

Monsieur le marquis, que ne faites-vous monter vos gens pour jeter ce marouffe-là par les fenêtres ?

ISABELLE.

Mes lettres en des mains étrangères ? *Vers Mezzetin.* Ah lâche, tu m'a trahie !

FRIQUET.

Non, il vous aime de bonne foi, & je croi que vous l'aimez de même ; çar sans cela vous ne lui auriez pas donné votre portrait.

COLOMBINE.

Petit à petit, la mèche sera découverte.

ISABELLE.

Ces fortes d'amusettes ne se refusent guere quand on les demande. *Se tournant vers Mezzetin.* Infame !

COLOMBINE.

Seroient-ils de concert ensemble ? Je m'étonne qu'un marquis n'étrangle ce vieux coquin-là.

FRIQUET.

Nous sommes dans un pays où les enfans n'étranglent pas si volontiers leurs peres.

ISABELLE.

Quoi, c'est-là votre fils ?

FRIQUET.

Oui, très-assurément, que je vais faire conduire aux Capettes, pour lui apprendre à insulter son pere.

---

## SCENE VII.

*LE PREVOT, & les acteurs de la scene precedente.*

*MEZZETIN aux pieds de son pere.*

AH, mon pere, est-ce un crime à votre fils d'être amoureux ?

FRIQUET.

Monseigneur le prevôt, droit aux Capettes,

Q iv.

s'il vous plait ; au pain & à l'eau , & les étrivieres tant & plus.

MEZZETIN.

Pour éviter à frais , on feroit bien de vous emmener avec moi : car aussi-bien ma mere vous fera loger aux petites-maisons. *On emmene Mezzetin.*

COLOMBINE.

Voilà un marquis mal ajusté.

ISABELLE à *Friquet.*

Si votre femme étoit sage , elle vous y feroit mener à votre tour : & peu s'en faut , monsieur le bourgeois , que je ne vous fasse charger de mille coups , pour vous apprendre le respect que vous devez à ma maison.

FRIQUET.

Ce n'est pas tout à fait comme cela qu'on paye cinq mille francs.

COLOMBINE.

Vous les a-t-on emprunté , pour les rendre le lendemain ? *A part.* Ah , vieux pé-nard , que je vous vais faire décamper en diligence ! *Elle sort.*

ISABELLE.

On vous a trop fait d'honneur de ne vous demander que cinq cens pistoles. Une fille comme moi, ne met pas d'ordinaire la main à la plume pour si peu de chose. J'avois cent de mes amis qui se feroient fait une joye de m'obliger. C'est ma sottise de m'être adressée à une ame basse , qui n'a que l'usage du

comptoir , & qui ne fait un plaisir que pour le regretter.

F R I Q U E T.

Tout ce que vous dites-là est à peindre : mais de l'argent m'accommoderoit mieux.

S E R P E N T I N *laquais, à Isabelle.*

Ah , mademoiselle , il y a là-bas madame Friquet , qui cherche son mari pour le dévifager : elle crie comme un aspic.

I S A B E L L E.

Fais-la monter. *Vers Friquet.* Elle sera peut-être plus raisonnable que vous.

C O L O M B I N E.

Oh , je croi que si ma maîtresse lui fait son billet , elle s'en contentera.

F R I Q U E T *tout épouventé.*

Ma femme ! Ah , je suis un homme perdu : douze diables ne sont pas si dangereux. *Vers Isabelle.* Ma chere demoiselle , faites-moi sortir par quelque porte de derriere , & ne parlons plus des cinq mille francs.

C O L O M B I N E.

Mademoiselle est bonne , c'est une fille sans fiel.

I S A B E L L E.

J'en ai quand il en faut avoir ; mais quand on demande quartier je ne saurois faire de mal à personne. *A Colombine.* Tâche de le faire évader par la porte du jardin.

F R I Q U E T *se prosternant.*

Que je vous suis redevable !

COLOMBINE.

Allons vite , point de complimens.

FRIQUET à Isabelle.

Dites-lui bien que vous ne m'avez point vu , au moins.

COLOMBINE.

Hé bon dieu , dépêchons.

ISABELLE seule.

Je vois bien que Colombine m'a delivrée de cet importun-là fort à propos. Mais à qui en veut Aurelio ?

## SCENE VIII.

AURELIO , ISABELLE.

AURELIO.

**J**E vous apporte un cœur tout plein d'amour , & des nouvelles qui peuvent vous satisfaire. Votre oncle est arrivé , qui m'a dit que votre pere vous pardonne, pourvu que je vous épouse. Vous ne doutez pas que mon cœur ne soit à vous , & que je ne fusse mort de douleur si vous en aviez épousé un autre. Le contrat est dressé , le festin est tout prêt : allons , sans differer , conclure une affaire si souhaitée.

COLOMBINE revenant.

Hé bien , où en étiez-vous sans moi ?



ISABELLE *faisant taire Colombine.*

St, st. *Haut.* Ah, Colombine, j'ai bien avancé mes affaires depuis que tu es partie !

COLOMBINE.

Comment donc ?

ISABELLE.

Je suis mariée avec Aurelio. Suis-moi, nous allons faire la noce.

COLOMBINE.

A la bonne heure, pourvu que j'épouse Pasquariel.

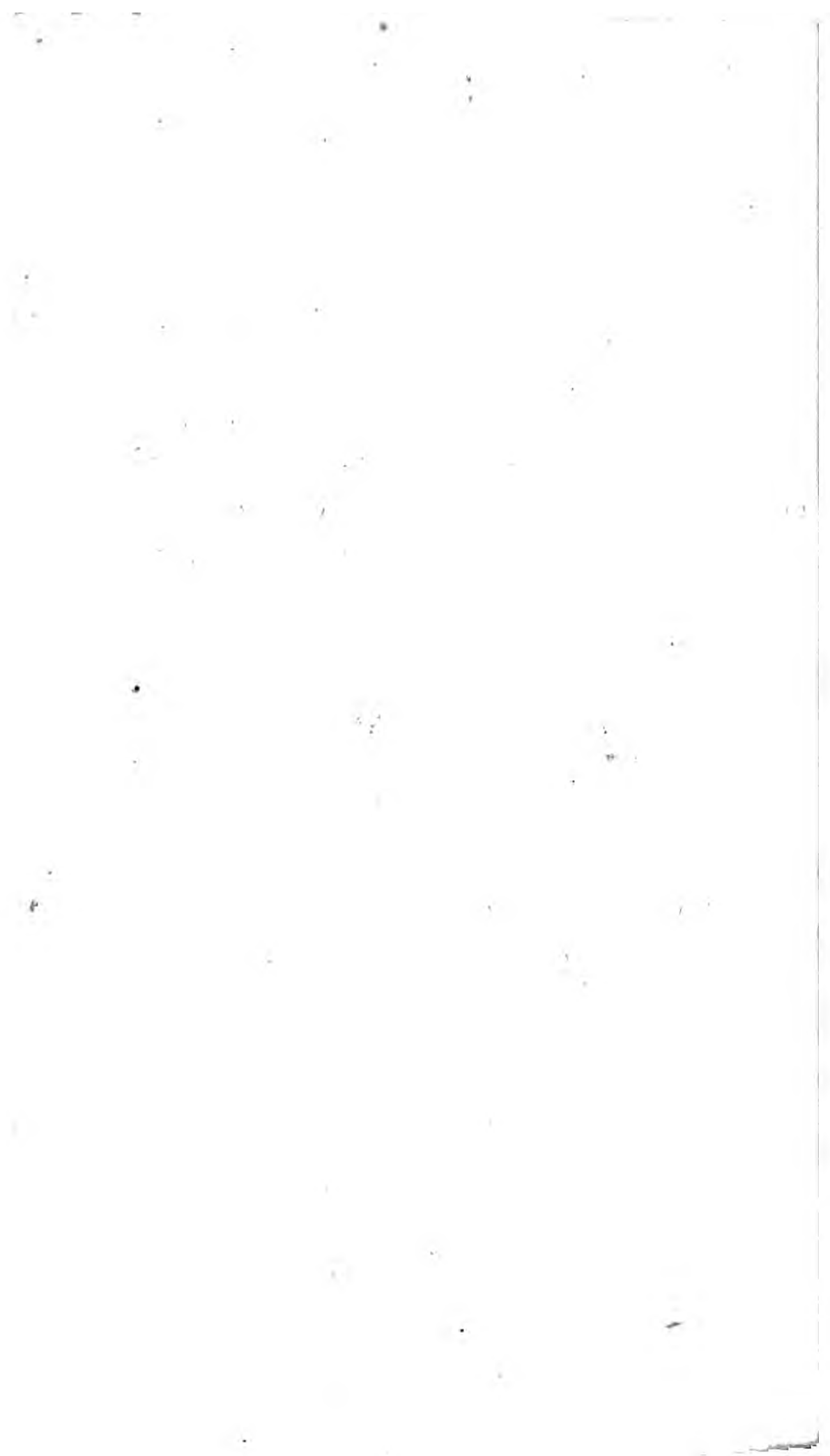
ISABELLE.

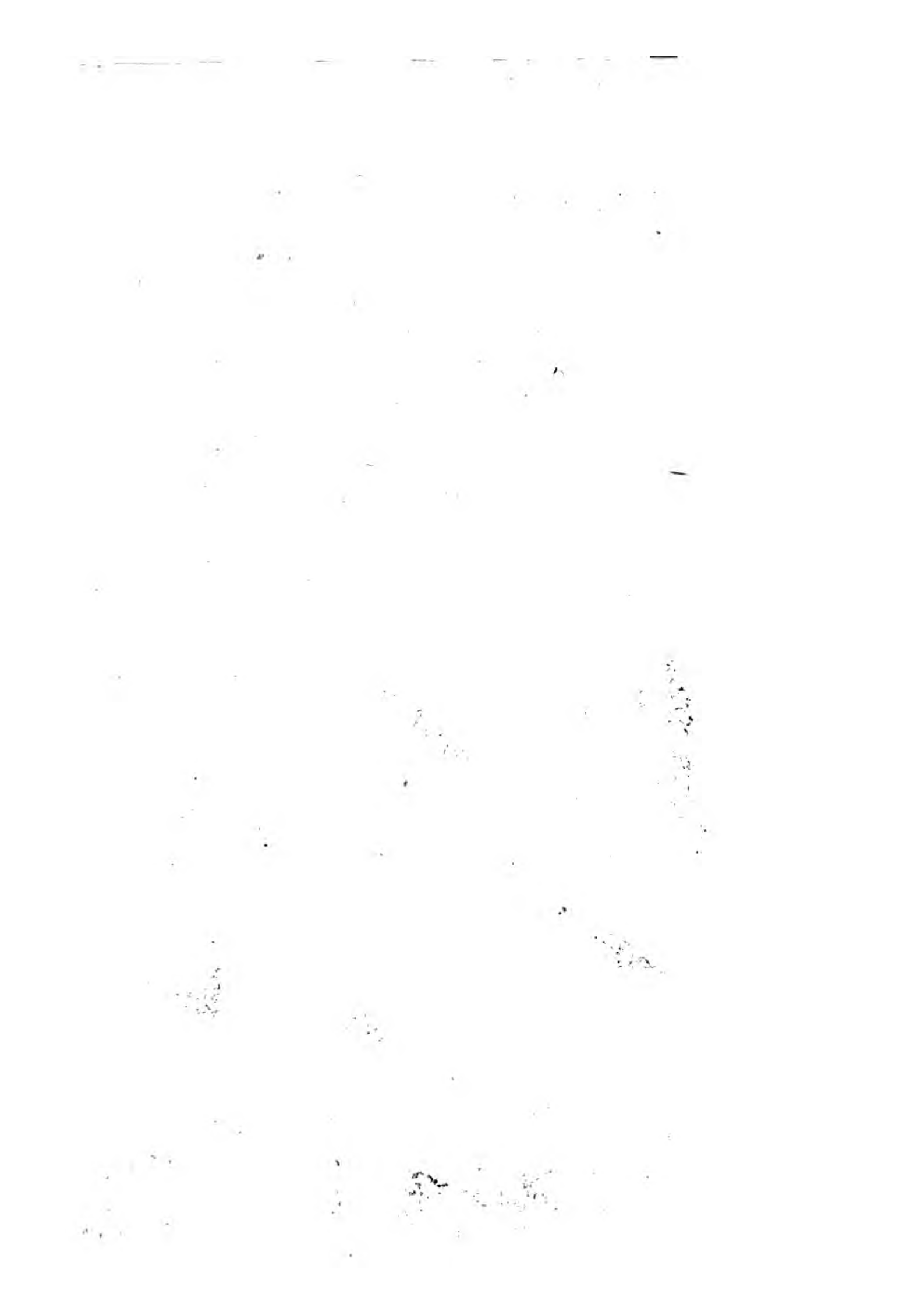
Oh, cela vaut fait. Tu peux compter sur l'argent du bourgeois.

COLOMBINE *seule.*

Ma foi, il n'est que d'avoir de l'esprit ; tôt ou tard on se tire d'affaire. . . . Pour de jeunes gens, nous n'avons point trop mal mené notre petite barque.









# COLOMBINE

## FEMME VENGÉE.

*COMEDIE EN TROIS ACTES.*

Mise au Théâtre par monsieur D\*\*\* & représentée pour la première fois par les comédiens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le quinzième Janvier 1689.

## A C T E U R S.

COLOMBINE , femme de Mezzetin.  
MEZZETIN , mari de Colombine , &  
amant d'Olivette.  
OLIVETTE , puis Isabelle fille du Docteur.  
AURELIO , amant d'Isabelle.  
EULARIA , sœur d'Aurelio.  
GABRION , nourrice de Colombine.  
LE DOCTEUR , pere d'Isabelle.  
PASQUARIEL , PIERROT , valets de  
Mezzetin.  
UN FINANCIER.  
UN COMTE.  
UN CONSEILLER.  
UN COMMISSAIRE.  
Un Laquais.

*La Scene est à Paris.*



# COLOMBINE

FEMME VENGE'E.



## ACTE I.

### SCENE I.

*GABRION en nourrice , COLOMBINE.*

G A B R I O N .



I je ne vous avois donné la mam-  
melle , est-ce que je vous farmo-  
nerois avec tant d'amiquié ? Mais  
tout le sang me tribouille quand on me vient  
à dire : Votre fille par-ci , votre fille par-là,  
qui d'une façon , qui de l'autre. Merci de  
moi , ça me met hors des gons , & quand  
j'entends flagorner les babillardes du quar-  
quié.

C O L O M B I N E.

Je ne pensois pas , nourrice , que mon quartier prît tant d'interêt à ma conduite.

G A B R I O N.

Vous vous êtes flanquée là dans la plus maudite rue pour les caquets. Voyez cette lingere, pour être devenue grosse , ce qu'on en a dit : & si le garçon l'a épousée da , à son deuxième enfant : mais c'est que le monde a toujours la rage de causer.

C O L O M B I N E.

Je ne saurai donc point ce qu'on dit de moi ?

G A B R I O N.

Hé , mais , ce qu'on dit de vous : ce n'est pas de même. Vous avez un mari ; & un mari est un écran bien gentil pour une femme. Cependant , si on en vouloit croire les prudes qui sont autour de notre maison , y ne laissent vraiment pas de marmuré.

C O L O M B I N E.

Te mocques-tu , Gabrion ? Ce sont des femmes retirées , qui ne médisent de personne , & qui . . .

G A B R I O N.

Mon dieu ! ils ne médisent de personne : mais ils sont pourtant bien-aïses de reboucher les crevasses de leur jeunesse aux dépens d'autrui. Vertu de ma vie , des femmes sur le retour , sont des rasoirs bien affilés.

C O L O M B I N E.

Le monde a parlé de tout temps , nourrice ,



rice , & de tout temps on l'a laissé parler. Quoi ! parce que je suis jeune , folâtre , enjouée , & que j'aime à voir compagnie , il faudra , pour être en bonne odeur parmi les vieilles critiques de mon voisinage , que j'aye toujours quelqu'une de ces anticailles-là à mes trouffes ? J'aime mieux que mon quartier babille que d'avoir relation avec des visages fanés , qui glacent toutes les parties dont on a la charité de les mettre : aussi-bien les jeunes femmes commencent peu à peu à se passer de chapperons. Après tout , pourquoi se rendre malheureuse pour le *qu'en dira-t-on ?*

G A B R I O N.

Ce que je vous en dis , mon enfant , c'est parce que votre mari ne veut pas que vous hantiez compagnie ; & ces esprits bourus-là s'effarouchent la plupart du temps sans savoir pourquoi.

C O L O M B I N E.

Est-ce qu'on trouve à redire aux gens qui viennent chés moi ? Il n'y entre point de canaille , toujours.

G A B R I O N.

Hé nenni , ma fille , nenni ; c'est que , comme vous savez , dès qu'une nouvelle mariée est un petit brin gentille & friande , un bouru de mari croit que les hantises qui entrent chez elle , y vont pour autre chose : & puis , comme vous portez un gros état ,

on s'imagine que vos moyens n'ont pas la suffisance d'être si brave. Oh ! que le monde est malin quand y s'y met.

C O L O M B I N E.

Mes voisins devroient bien me laisser en repos , car il me semble que je ne les importune guères ; je suis toujours en promenades ou en divertissemens.

G A B R I O N.

Vous ne sauriez mieux faire.

C O L O M B I N E.

Je vais le lundi à Vincenne , le mardi à l'opera , le mercredi aux Italiens , le jeudi je cours le bal , le vendredi à la comedie françoise , le samedi je fais des visites , & le dimanche on joue chez moi depuis le matin jusqu'au soir. O ça , de bonne foi , nourrice , peut-on passer son temps avec plus de retenue ? & quand le diable y voudroit mordre , tout diable qu'il est , que pourroit-il reprocher à une femme de mon âge qui partage sa semaine avec tant de jugement & d'économie ?

G A B R I O N.

Mais moi , je ne dis pas que non.

C O L O M B I N E.

Ma pauvre Gabrion , les femmes les plus austeres vivent comme moi : & quand je me mets sur le pied des autres , je prétens que je fais mon devoir.

G A B R I O N.

Vous avez bien raison.

COLOMBINE.

Sommes-nous faites pour vivre prisonnières dans nos maisons ? Et ne vaut-il pas mieux être occupée de son plaisir , que de mille chagrins domestiques que la nôce traîne après elle ?

GABRION.

Je le pense , ma foi !

COLOMBINE.

Le bel emploi pour une personne , que le détail d'un petit ménage ! Oh , que les maris sont fots , quand ils croient que leurs femmes se contenteront pour toute lecture d'un papier journal de dépense , où la moutarde , le poivre & le charbon reviennent à toutes les pages ! Voilà-t-il pas une belle bibliothèque pour façonner un esprit.

GABRION.

Fi , fi !

COLOMBINE.

Pour moi , nourrice , je suis accoutumée à voir du monde , & j'en verrai toujours pour me desennuyer.

GABRION.

Allez , ma chere enfant , le ciel vous aidera ; car vous avez-là de trop bons sentimens.

COLOMBINE.

Ce n'est pas que je n'envoyasse promener volontiers toutes les visites , si je croyois que ma réputation en fût blessée.

R ij

G A B R I O N *à part.*

Diantre : ce ne seroit pas là mon compte : je n'ai de profit qu'avec les visites. *Haut.* Vous seriez bien folle , ma pauvre enfant , de vous retirer tout en vie du monde. Quand on ne voit que des gens de bien , tant pis pour ceux qui en parlent. *Un porteur de lettres entre , un paquet de lettres à la main.*

C O L O M B I N E.

Ma pauvre maman-teton , je pense que voilà des lettres de mon mari.

L E P O R T E U R.

Ça , trois fols.

C O L O M B I N E.

D'où viennent ces lettres-là , mon enfant ?

L E P O R T E U R.

D'Orleans.

C O L O M B I N E *prenant la lettre.*

Ah , c'est de mon petit homme. Je cours à ma chambre pour la lire en repos.

G A B R I O N *seule.*

Que je me fais bon gré d'avoir fait une si gentille nourriture ! Cet enfant-là avoit des dents à trois mois. Aussi ( dieu la benisse ) la voilà bien avancée pour son âge : il y a mille femmes à Paris , qui n'en savent pas tant à leur troisième mari, que celle-là à son premier : & si , il faut dire , il n'y a pas encore trois ans qu'a tient son ménage. Mais c'est que la nature est comme ça fantaisque , & donne bien plus d'ouverture d'esprit à

d'aucunes femmes qu'à d'autres. Si ste créature-là n'avoit d'entendement , on ne verroit pas tant de caroffes debaclés devant notre porte. Ah, voici notre vieux cracheux de financier. Tenez , croiroit-on que ce vieux cadavre-là eût la hardieffe de faire l'amoureux transi ? Ah , vieux penard , on vous en garde, ma foi , des femmes a dix-huit ans. Oh , que je m'en vais vous envoyer chez vous d'une grande vitesse !

---

## S C E N E I I.

*G A B R I O N , E L I S I D O R .*

G A B R I O N .

**A**H , monsieur Elisidor , qu'ou prenez mal votre temps ! Y faut que j'aïlle aux angonies d'une femme qui me donne tout son bien par testament. Ces occasions-là ne se trouvent pas toujours ; & comme vous savez , il est fort peu de gens qui donnent.

E L I S I D O R .

Ma mie , une seule parole pour le repos de mon cœur : tu ne perdras pas ton temps avec moi.

G A B R I O N .

Oh , monsieur ! l'interêt ne me fait rien

R iij

faire quand je fars mes amis. Dieu m'est à témoin si ce n'est pour les obliger.

E L I S I D O R.

Ma chere Gabrion , dis-moi je t'en prie , comment suis-je dans l'esprit de ta maîtresse ?

G A B R I O N.

Vous y êtes comme un bon voisin , qui a des cheveux blancs , & une poitrine fort embarrassée. Peu s'en est fallu que madame ne vous ait envoyé un bonnet de laine de sigovie , & une peau de vautour pour votre estomac. Oh ste femme-là tient un grand compte de vous : il y a un vieux coq chez nous qu'on auroit tué trente fois , n'étoit que madame le garde pour vous faire des bouillons quand vous ferez bien malade.

E L I S I D O R.

L'obligeante personne ! J'ai toujours remarqué qu'elle avoit de grands égards pour moi.

G A B R I O N.

Oui, dieu merci , & le soin que je prend de li parler en votre faveur.

E L I S I D O R.

Mais , ma chere Gabrion , crois-tu qu'à la fin du temps je puisse mériter quelque petite place dans son souvenir ?

G A B R I O N.

Laissez-moi faire , avant qu'il soit trois semaines , madame vous menera prendre l'air au Pré-au-clercs , ouà qu elqu'autre

promenade. Sans ste maudite fluxion qui vous affassine , on vous auroit mis l'autre jour d'une partie de saint Cloux ; mais dans l'état où vous êtes , n'y a pas d'apparence de risquer votre fanté.

ELISIDOR.

Adieu , ma chere Gabrion.

GABRION.

Adieu , monsieur Elisidor , mettez une bonne serviette bien chaude sur votre poitrine. *Il s'en va.* Le vieux fou avec son amour ! Voilà-t-il pas un homme d'un bon tour , pour vouloir plaire aux femmes ?

---

### SCENE III.

GABRION , LE COMTE.

GABRION.

C'Est st'homme-ci, ma foi , qui est la perle de nos visites. Ah , comme la nature se divartit à faire comme ça de biaux hommes.

LE COMTE.

Ma pauvre Gabrion , que j'ai de joye de te revoir.

GABRION *d'un air badin.*

Monsieur le comte , dites-vous ça tout de bon ? Je ne suis pas grand'dame ; mais quoique nourrice , chaque chose vaut son prix.

*A part.* Ah , si mon bastié d'homme étoit fait comme ça.

L E C O M T E.

Comment se porte ta maitresse ? jouera-t-on après-diné chez elle ?

G A B R I O N.

J'irois bien li demander ; mais elle repose. Une colique l'a pensé faire mourir ste nuit *Regardant amoureusement le comte , & lui passant la main sous le menton.* Vous êtes donc bien-aïse d'avoir comme ça tant de belles perfections ?

L E C O M T E.

Sérieusement , nourrice, me trouves-tu à ton gré ?

G A B R I O N *en niaisant.*

Vous y seriez de reste . Mais à cause que j'ai nourri un enfant, vous croyez possible , que. . . . Oh , ne vous y trompez pas ; il y a tout plein de madame , qui ne valent pas leurs nourrices.

L E C O M T E.

Je n'en fais point de doute.

G A B R I O N.

Qué beau vermeil de tein !

L E C O M T E.

Je pense que cette folle-là a l'amour dans la moelle des os. Voyons où cela peut aller. *A Gabrion.* O ça , nourrice , si je t'aimois du bon du cœur, m'en faurois-tu quelque gré ?



G A B R I O N.

Si vous m'aimiez de bonne foi , je vous  
donnerois. . . .

LE COMTE.

Hé bien ?

G A B R I O N.

Je vous donnerois. . . .

LE COMTE.

Acheve , ma mie , acheve.

G A B R I O N *soupirant.*

Est-ce qu'ou n'entendez pas à demi mot ?  
Je vous donnerois un cœur tout neuf &  
tout entier.

LE COMTE.

Tout entier ? Et que diroit ton mari ?

G A B R I O N.

Ce que disent tous les maris en pareils  
cas.

LE COMTE.

La vieille folle !



## S C E N E I V.

*LE COMTE, GABRION, COLOMBINE qui les surprend.*

COLOMBINE.

**A**H, monsieur le comte, je vous y prens; vous cajolez ma nourrice.

GABRION.

Bien au contraire, ma fille, j'ai toutes les peines du monde à le retenir. Croiriez-vous qu'il vouloit s'en aller sans vous voir? Et je lui disois, moi, que ça n'est pas honnête.

COLOMBINE.

Monsieur le comte ne me feroit pas l'affront d'entrer chez moi sans me voir: il fait trop bien son monde.

LE COMTE.

Gabrion se divertit à mes dépens.

COLOMBINE.

Vous la connoissez de longue main. Monsieur le comte, voulez-vous que nous fassions un tour de jardin? aussi bien j'ai tout plein de choses à vous dire.

GABRION *tirant le comte par le bras.*

Ne parlez pas de cette colique, au moins; car elle ne veut pas qu'on le sache.

LE COMTE.

Je ne gâte jamais rien. *Il s'en va avec Colombine.*

GABRION *regardant le comte partir.*

Ah le biau jeune homme ! Ah le biau jeune homme ! *Appercevant l'homme de robe qui s'avance vers elle.* En voici encore un , à qui j'ai bien la mine de tirer une plume de l'aîle.

---

S C E N E V.

LE CONSEILLER , GABRION.

LE CONSEILLER.

**N** Ourrice , tu me vois dans un chagrin mortel.

GABRION *à part.*

Il n'a point d'argent , peut-être. *Haut.*  
Est-ce que vous avez perdu au jeu ?

LE CONSEILLER.

C'est que ta maitresse me désole.

GABRION.

Comment donc ?

LE CONSEILLER.

Tu fais que je n'épargne rien pour lui plaire ; cependant je vois toujours à ses trouffes un certain juste-au corps bleu.

GABRION.

Qu'ous êtes simple ! c'est un visage qu'a

né peut souffrir ; li a trois jours que je la tourmente là-dessus comme une ame damnée. LE CONSEILLER.

Et que t'a-t-elle répondu ?

GABRION.

A la fin je l'ai mise à la raison. Je li ai fait entendre que les hommes d'épée sont des gueux , des étourdis , & des gens sans ressource.

LE CONSEILLER.

Et comment a t-elle pris cela ?

GABRION.

Bon ! Je li ai mis en tête qu'un conseiller est un fort bon appui. Je li en aurois bien dit davantage ; mais depuis quelque tems a ne dépeure point.

LE CONSEILLER.

Hé sur quoi , la nourrice ?

GABRION.

C'est qu'a l'est affligée d'une tapisserie de haute-lisse & d'un lit de damas que son mari lui refuse. Acoutez , ça est bian dur tout franc à une jeune femme , de n'être point meublée.

LE CONSEILLER.

Que je te suis redevable , ma pauvre nourrice , de l'avis que tu me donnes ! Je ferai apporter tantôt céans la plus belle tenture & le plus beau lit de Paris. Tu lui diras que des gens de ta connoissance t'ont prié de la faire tendre pendant qu'ils se-

ront à la campagne , de peur que les vers ne s'y mettent. Dans la suite on trouvera quelque autre ruse pour lui faire accepter.

G A B R I O N.

Voilà ce qu'on appelle faire des presens en honnête homme. Vous ne sauriez croire comme les connoissances de madame m'ont persecutée pour leur dire le sujet de son chagrin. Mais je n'en ai jamais voulu ouvrir la bouche qu'à vous.

LE CONSEILLER.

Pour une si agréable préférence , je te prie , nourrice , d'agréer trente pistoles , en attendant mieux. Adieu , ma mie , je la viendrai voir quand la tapifferie sera tendue.

G A B R I O N *seule.*

Ce sont encore trente pistoles à quoi je ne m'attendois pas. Je croi qu'il n'y a pas d'argent mieux gagné au monde ; car je ne l'y ai pas forcé. Ma foi , vive les conditions , où il y a de belles femmes. Que seroit-ce , s'il ne venoit pas comme ça de petits hafards à la traverse ? Si on n'avoit que ses gages , on ne s'y pourroit pas sauver. *Elle s'en va.*



## S C E N E V I.

COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE *baisant la lettre de son mari*

**M** On pauvre petit homme ! Il est donc vrai que tu arriveras ce soir ? Ah, qu'il est doux après une longue absence de revoir un mari qu'on aime ! *Elle baise encore une fois la lettre.* Mon cher petit bouchon, tu arriveras ce soir ! L'heureuse journée ! Pour moi je ne saurois comprendre comme un tas de sottes femmes se passent volontiers de leurs maris. Vous diriez presentement que la tendresse est bannie des ménages , & que la bonne amitié est une foiblesse attachée à la bourgeoisie. Ma foi, je ne ferai jamais à la mode par cet endroit-là. Mezzetin n'est pas un bel homme, il en faut convenir ; mais il a de petites manieres friponnes, & par dessus tout, une attache pour moi qui m'enchanté. Si tu ne revenois pas ce soir, mon petit mari, je serois pourtant bien chagrine. *En regardant la lettre.* Oh, il n'y manquera pas, puisqu'il me le promet dans sa lettre. *En baisant la lettre.* Ah, mon petit cœur ! Songeons à le bien recevoir, & à lui préparer à souper. . . . Pierrot ?

PIERROT *derriere le théâtre.*

Patience.

COLOMBINE

En voilà d'un autre. Pierrot ?

PIERROT.

Patience.

COLOMBINE.

C'est une mort d'avoir à faire à cet animal là. *En se fâchant.* Pierrot ?

PIERROT.

Patience, vous dis-je.

COLOMBINE.

Oh, qu'il en faut avoir avec les bêtes ! Hé bien, viendras-tu à la fin ?

PIERROT *sortant brusquement.*

Hé, mort non pas de ma vie, ne ferai-je jamais un quart-d'heure en repos dans mon cabinet, sans entendre crier, Pierrot, Pierrot ? Comment diable feriez-vous s'il n'y avoit point de Pierrot dans le monde ?

COLOMBINE.

Oh, si tu te fâches, c'est une autre affaire. Je t'appelle pour te dire que mon petit mari viendra ce soir.

PIERROT.

Ce soir ?

COLOMBINE.

Oui, Pierrot, je reverrai ce soir mon petit homme.

PIERROT *à part.*

Je fai bien qui en enrage de nous deux.

COLOMBINE.

Je t'affure que je ne m'en sens pas de joye.

PIERROT.

Hé bon ! il faut toujours dire comme ça.

COLOMBINE.

Oh, je suis une femme toute unie ; il n'y a point de déguisement à mon fait. J'aime mon pauvre Mezzetin d'une force . . . .

PIERROT.

Ça vous a donc pris tout à coup ; car, entre nous, qui savons le grimoire, depuis qu'il est parti, vous n'avez point fait grande dépense en chagrin.

COLOMBINE.

Est-ce qu'on aime mieux quand on pleure ?

PIERROT.

Mon dieu nenni, mais . . . .

COLOMBINE.

Hé quoi, mais ?

PIERROT.

Hé mais . . . on voit ce qu'on voit une fois.

COLOMBINE.

Qu'as-tu donc vu, Pierrot ?

PIERROT.

Moi ? rien, ce ne sont pas là mes affaires ; mon maître à voulu épouser une jeune femme, & . . .

COLOMBINE.

Hé bien, qu'en veux-tu dire ?

PIERROT.

Je dis qu'il a fort bien fait ; notre maison n'étoit qu'un champêtre, où l'herbe croissoit par tout ; mais depuis que vous y êtes, dieu merci, on ne manque point de compagnie.

COLOMBINE.



C O L O M B I N E.

A t'entendre parler, il semble que je voie tout Paris; cependant je ne fais guere de connoissances, & quand j'en fais, j'ai mes raisons pour cela.

P I E R R O T.

Oh, je m'en fie bien à vous.

C O L O M B I N E.

Pour être bourgeoise, ce n'est pas à dire qu'on fera toute la vie prisonniere, & qu'on n'osera hanter les gens du grand monde.

P I E R R O T.

Ça mon, ma foi, vous y entendez finesse avec votre grand monde. Je vous vois jargonner tous les jours avec un balourd de marchand, qui est le plus sot bastié...

C O L O M B I N E.

Que tu es fou! c'est un innocent que je tiens à l'hameçon, & que je mitonne de longue main; car vois-tu, Pierrot, si l'on n'a un peu de prévoyance dans la vie, tout va sens dessus dessous. Quand mon cher mari m'a épousée, nous avons bien fait de la dépense, il ne fera peut-être pas toujours en état de la soutenir. Pour moi j'aime à être propre, & un animal comme cela se tient trop honoré de faire crédit à une jolie femme.

P I E R R O T.

Oh, c'est une raison cela. Et ce vieux financier, qu'en prétendez-vous faire?

C O L O M B I N E.

Ce qu'on fait d'une très-bonne connoissance. C'est un vieux garçon qui ne demande plus qu'amour & simplesse. Quand il vient au logis je lui fait de petites singeries qui aboutissent à rien ; & avec cela je suis sûre qu'en mourant il me donnera tout son bien. Bon ! il rougit quand il n'offre que mille pistoles.

P I E R R O T.

Et vous les refusez ?

C O L O M B I N E.

Jusqu'à présent l'argent ne m'a point tentée ; mais il est toujours bon d'avoir une poire pour la soif.

P I E R R O T.

En voilà donc deux de bon compte, que vous ne souffrez que par politique. Mais ce juste-au-corps brodé, qui dépave tous les jours notre rue avec son carrosse, ne vous a-t-il point un peu échancre le cœur ? C'est mardi un drôle bien tourné, & si, il ne m'a pas donné quatre pistoles en sa vie ; mais c'est que je le trouve bonne personne.

C O L O M B I N E *soupirant.*

Ah, Pierrot, qu'il a bon air, & qu'il est bien fait !

P I E R R O T.

Voici l'enclouure.

C O L O M B I N E.

Je ne le voi, je t'assure, que pour me desennuyer.

PIERROT.

On fait bien cela.

COLOMBINE.

J'aime la promenade : il a un bon équipage. Aujourd'hui à saint Clou , demain au Cours , une autrefois à Boulogne.

PIERROT.

Et revenez-vous à jeun de toutes ces parties-là ?

COLOMBINE.

Te mocques-tu , Pierrot ? C'est l'homme de France qui fait manger le plus agréablement.

PIERROT.

Pensez que le long des chemins il vous dit quelque petite chose ?

COLOMBINE.

Jamais cavalier ne s'est expliqué en meilleurs termes : il me disoit l'autre jour . . . ( mais ne va pas dire cela , au moins. )

PIERROT.

Oh !

COLOMBINE.

Il me disoit , en me baissant la main , qu'il étoit au desespoir de ne m'avoir point connu pendant que j'étois fille.

PIERROT.

Et pourquoi ?

COLOMBINE.

Parce que je méritois , à ce qu'il dit , un meilleur sort , & que très-assurément il m'auroit épousée.

PIERROT.

Et cela ne vous a point fendu le cœur ?

COLOMBINE.

A ne point mentir , il est bien engageant.  
 Quelquefois à force de soins , on ne laisse  
 pas d'entamer le cœur d'une femme.

PIERROT.

C'est-à-dire que mon maître arrive à la  
 bonne heure, & que le pauvre homme fera  
 bien de ne pas abandonner sa maison , car  
 les absens ont toujours tort.

COLOMBINE.

Mais aussi , Pierrot , que me viens-tu lan-  
 terner avec tes questions ? Ne t'ai-je pas dit  
 cent fois que je n'aime au monde que mon  
 petit mari ?

PIERROT.

Et le juste-au-corps brodé ?

COLOMBINE.

O ça, ne raisonne point tant ; songe seule-  
 ment à nous faire à souper , & que tout  
 aille par haut.

PIERROT.

Moi faire à souper ! Oh je ne me mêle  
 plus de cuisine depuis que je me suis mis  
 dans l'étude.

COLOMBINE.

Va , va , ne t'embarasse point : mon mari  
 amene avec lui la nièce de Pasquariel , qui  
 est une fille adroite dont il me mande que  
 je serai fort bien servie.

PIERROT.

Il faudra voir ce que c'est.

---

SCÈNE VII.

MEZZETIN, COLOMBINE, OLIVETTE, PIERROT.

MEZZETIN.

**H**E où est donc tout le monde céans ?

PIERROT.

Ce qu'ous y avez laissé y est encore.

COLOMBINE *courant au devant de Mezzetin & l'embrassant.*

Ah, mon cher mari !

MEZZETIN.

Malepeste, comme tu ferres ! Et si ! tu m'aimes à m'étrangler.

OLIVETTE *étonnée.*

Que vois-je ?

COLOMBINE *sautant au col de Mezzetin.*

Quoi c'est toi, mon fils ?

MEZZETIN.

Oui, m'amour, c'est ton petit cœur qui t'embrasse.

OLIVETTE *à part.*

Ah, le traître !

COLOMBINE.

Que ton absence m'a causé d'allarmes ! Tiens, demande à Pierrot, il y a quatre mois que je ne dépleure point.

PIERROT.

Ça vous auroit fait pitié, monsieur, si vous l'aviez vu. Ma foi, vous avez la reine des femmes. Depuis que vous êtes parti, je jurerois bien qu'il n'est pas entré un chat dans notre maison.

MEZZETIN.

Tu m'aimes donc bien, ma mie ?

COLOMBINE.

Peut-on trop aimer un petit homme à manger ? *Se tournant vers Olivette.* La belle enfant, ne vous étonnez pas de nos caresses.

OLIVETTE.

Je ne les puis voir sans en rougir. *Se tournant vers Mezzetin.* Et peu s'en faut, lâche, que je n'éclatte.

MEZZETIN *à Colombine.*

Ma mie, c'est une innocente qui n'a jamais rien vu, & qui ne fait pas encore les libertés que donne le mariage. La pauvre enfant s'imagine que nos privautés sont criminelles.

OLIVETTE *bas à Mezzetin.*

Tu le fais mieux que moi, perfide.

COLOMBINE.

Il me semble qu'elle te gronde.

MEZZETIN.

Hé non, m'amour ; c'est ce que je te disois tout à l'heure. Quand son oncle me l'a confiée, je lui ai promis qu'elle ne verroit rien chez nous qui ne fut dans l'ordre ; &

comme d'abord tu t'es jettée à mon cou : franchement cela desorienté une jeune fille , & c'est là ce qui la fâche. Petit à petit elle s'y accoutumera.

PIERROT à *Olivette.*

Morguoi , qu'ous êtes jolie ! Tenez , si vous vouliez , je serois peut-être aussi-bien votre fait qu'un autre.

MEZZETIN à *Pierrot.*

Plait-il ?

PIERROT.

Moi , je ne dis rien.

MEZZETIN.

Ecoutez , monsieur le coquin , s'il vous arrive jamais de regarder cette fille-là entre deux yeux , je vous rosserai d'un air..... Ventrebleu , je n'entens pas là-dessus de raillerie.

PIERROT.

Mais , monsieur , on n'estropie pas une femme pour la regarder.

MEZZETIN.

Sans le respect de ma femme , je vous régalerai d'une volée de coups de bâton qui vous rabbattroient diablement vos fumées.

COLOMBINE.

Ouais ! Voilà bien du vacarme pour peu de chose.

MEZZETIN.

Point du tout , ma mie , c'est que ce maraut-là se radoucit déjà auprès d'Olivette ;

280 *La Femme vengée.*

comme si c'étoit viande pour les oiseaux :  
oh , je vous apprendrai , maître faquin. ....

COLOMBINE.

Mais pourquoi tant de chaleur pour l'interêt d'une fervante ?

OLIVETTE à *Colombine.*

Mes interêts lui doivent être bien aussi chers que les vôtres.

MEZZETIN à *Olivette.*

Doucement, doucement.

COLOMBINE.

Qu'est-ce à dire , effrontée , vos interêts lui sont aussi chers que les miens ?

MEZZETIN.

Hé si , m'amour , ne t'emporte point.

COLOMBINE.

Comment , merci de ma vie , que je ne m'emporte point !

MEZZETIN.

Hé , mon petit cœur !

COLOMBINE.

Tu prétens donc me passer la plume par le bec , & me faire . . . .

MEZZETIN.

Ma petite femme !

COLOMBINE.

Quoi , pendant ton absence , je n'ai pas voulu sortir une seule fois de peur de rencontrer un homme en mon chemin.

MEZZETIN.

Je le fais bien , ma mie.



COLOMBINE.

Et tu as l'effronterie d'amener une fille dans ma maison ?

OLIVETTE.

La fille qui est dans votre maison y a peut-être autant de part que vous.

MEZZETIN à Olivette.

Ouf ! Voilà pour tout gâter. *Se retournant vers Colombine.* Cela n'a jamais vu le monde, il en faut souffrir quelque chose dans les commencemens.

COLOMBINE.

Tu es bien hardie , coquine , d'entrer en comparaison avec moi ! Ah , que je me repens d'aimer si tendrement un misérable qui me bride le nez de ses fredaines !

MEZZETIN.

Ne t'emporte point , m'amour , je t'en prie. *Vers Olivette.* Voilà ce que c'est que de parler.

OLIVETTE.

J'en dirois bien d'avantage , si le desespoir ne me chassoit pas d'ici. *Elle sort*

COLOMBINE.

Que je suis sotte d'avoir renoncé à toutes sortes de plaisirs & de compagnies , pour ne songer qu'à un mari !

PIERROT.

Hélas ! ça n'est que trop vrai.

COLOMBINE.

Pour toute récompense , on m'amène

une guenon chez moi , qui m'insulte & qui m'outrage. MEZZETIN.

Hé point , mon cœur , tu prends tout cela de travers.

COLOMBINE.

Je le prends comme une honnête femme le doit prendre ; & nous verrons à la fin , si je ne serai pas la maîtresse.

PIERROT.

Tout franc , monsieur , vous avez tort. Demandez-lui pardon , ça l'appaisera. Ne voit-on pas bien que c'est une femme qui vous adore , & qui est jalouse de votre inclination ?

MEZZETIN.

Il est vrai qu'elle n'aime que moi au monde.

PIERROT. *tout bas.*

Et le juste-au-corps brodé. Que ces maris font de bonnes gens ! *Haut.* Monsieur , quand une femme ne sent pas d'ordure à sa flûte , elle en crie bien plus âprement.

MEZZETIN.

Il est vrai.

PIERROT.

Tout ça ne signifie que de l'amitié.

COLOMBINE.

Ma foi , je suis bien lassé d'en tant avoir. Une fois en la vie il faut que je me mette sur le pied des autres femmes. Fi ! c'est une honte , à mon âge , de n'avoir point d'amant. Ne suis-je pas assez jolie pour en faire.

PIERROT.

Voilà-t-il pas mon compte ? Si vous ne l'adoucissez , elle se mettra à la débandade , & quand ça sera fait , vous en enragerez.

MEZZETIN.

Allons , ma petite femme , point de rancune. COLOMBINE.

Non , je veux être coquette.

MEZZETIN *à genoux.*

Ah , pardon , m'amour.

COLOMBINE.

Il n'y a pardon qui tienne , je veux en essayer.

MEZZETIN.

Mais , mon cœur , je conviens que j'ai tort. *En regardant Pierrot.* Pierrot , tu vois bien que je me mets à mon devoir.

COLOMBINE.

Oh , ce n'est pas assez , il faut que je me venge. Crois-tu qu'il n'y ait qu'à demander pardon à une femme , après l'avoir outragée ?

MEZZETIN.

Hé bien , je n'y retournerai plus.

PIERROT.

Oh , c'est tout dire. Quand un homme se met à la raison , il lui faut faire miséricorde.

COLOMBINE.

Je suis pourtant bien tentée de te rendre le chagrin que tu me viens de faire.

MEZZETIN.

Ma chere amour , n'en faites rien.

COLOMBINE.

Me promets-tu de renvoyer Olivette à ses parens ?

MEZZETIN.

Oui , ma mie.

COLOMBINE.

Que jamais tu ne penseras à elle ?

MEZZETIN.

Jamais , mon cœur , jamais.

COLOMBINE.

Leve-toi , car je m'attends , & mon sot naturel ne peut tenir contre les prieres.

MEZZETIN.

Tu m'affures donc que tu ne te vengeras point ?

COLOMBINE.

Commençons par aller souper : nous aviserons au reste tout à loisir.

MEZZETIN.

Que je t'ai d'obligation , mon petit cœur , de toutes tes bontés ! *A part.* Il y a mille femmes qui auroient tenu leur courage , oui. *Ils s'en vont.*

PIERROT *seul.*

Ma foi , il n'est que de se faire valoir , & de redresser les hommes dans les occasions. J'endors le petit mon fils , j'endors le petit.





## A C T E I I.

---

### S C E N E I.

*OLIVETTE, GABRION.*

*OLIVETTE.*

**M**A pauvre Gabrion , que je te trouve heureuse de n'avoir point d'amour en tête.

*GABRION.*

Oh , ça vous plaît à dire. J'en suis par fois aussi tourmentée qu'une autre : mais c'est qu'on ne va pas chanter son *committimus* à tout le monde.

*OLIVETTE.*

Quoi, sérieusement, Gabrion, tu as l'âme tendre ? Je t'en aime mieux de moitié.

*GABRION.*

Chacun selon sa sorte , on ne laisse pas de se sentir. Vous mocquez-vous ? Sur l'amiquié je suis encore aussi vardelette qu'une fille de quinze ans. Le monde qui fréquente chez nous me le dit à tout bout de champ. N'y a pas jusqu'à notre maître qui ne batifole autour de moi. Mais ma foi ce n'est pas pour ly que le four chauffe.

O L I V E T T E.

Tu es donc bien difficile , nourrice ?

G A B R I O N.

Ce n'est pas pour ça , c'est que ces pestes d'hommes mariés sont malins comme la foudre. Quand ils ont les pieds chauds , ils recontent tout à leur femmes : & comme vous savez , si on a quelque petite bienveillance , on n'est pas trop aisé que le monde en aille à la moutarde. A cette heure , moi , j'ai toujours aimé le secret.

O L I V E T T E.

C'est avoir de l'esprit. Mais dis-moi , Gabrion , ne lui as-tu jamais entendu parler de moi ?

G A B R I O N.

Il ne fait autre chose toute la journée.

O L I V E T T E.

Hé bien , dans quels sentimens le trouves-tu ?

G A B R I O N.

Tout franc , je croi qu'il enrage de vous avoir amenée : il pensoit vous croquer comme beaucoup d'autres , mais il voit bien à cette heure qu'il n'en cassera que d'une dent. A votre place , ma foi , il me la payeroit.

O L I V E T T E.

Oh , je te répons , nourrice , que je m'en vengerai hautement.

G A B R I O N.

Vous ferez fort bien , car c'est un vrai

homme à vous renvoyer chez votre pere par le messager , & à lui faire entendre qu'ous l'avez débauché , & que vous l'avez forcé à vous amener avec lui.

OLIVETTE.

Seroit-il bien assez lâche ?

GABRION.

Tous les hommes en font là logés. Quand ils sont dans l'esperance , sont des anges : quand on les rebutte , le diable n'est pas plus malin.

OLIVETTE.

Et pour qui sa femme me prend-elle ?

GABRION.

Bon ! y li a fait entendre qu'ous seriez sa fille de chambre : mais mardi , elle a bon nez : & gentille comme vous êtes , a vous prend pour une drue qui vient scandaliser sa maison.

OLIVETTE.

Je la defabuferai devant qu'il soit peu.

GABRION.

Moi , je suis franche comme osier. Pourvu qu'ous n'en parliez point , je vous dirai qu'il a gagné trente mille écus au jeu. Pourquoi ne vous mariera-t-il pas , puisqu'il vous a tiré de chez votre pere ? A votre place je le ferois danser comme un singe.

OLIVETTE *l'embrassant.*

Ma pauvre nourrice , tu es un trop bon cœur de femme. Tu verras devant qu'il soit peu , que tu n'obliges pas une ingrante.

G A B R I O N.

Pour moi quand je peux, je fais plaisir à tout le monde. Ah que je serois à la joye de mon cœur , si je vous voyois mariée à votre contentement ! Il y a mille jeunes hommes qui seroient trop aises de vous avoir.

O L I V E T T E.

Il faut commencer par me venger , le ciel pourvoira au reste.

G A B R I O N.

Adieu , ma grande fille , j'entens qu'on m'appelle. Dans ste diable de maison-ci, on ne cause pas la moitié de son saoul. *Elle s'en va.*

O L I V E T T E *seule.*

Coquin , tu me veux renvoyer chez mon pere sans reparer le tort que tu m'as fait ! Ah ! que ne puis-je à mon gré manger le cœur d'un perfide qui m'emmene pour être sa femme , & qui me fait entrer chez lui comme sa servante ! Chagrin , rage , desespoir , que ne m'aidez-vous à étrangler un traître qui m'outrage si sensiblement. *Elle s'en va.*



SCENE



---

S C E N E I I.

COLOMBINE , UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

**M** Adame , il y a là-bas un monsieur qui vient pour avoir l'honneur de vous voir.

COLOMBINE.

Comment s'appelle-t-il ?

LE LAQUAIS.

Il ne m'a point dit son nom.

COLOMBINE.

A-t-il de l'équipage ?

LE LAQUAIS.

Son carrosse est tout d'or.

COLOMBINE.

Va le faire monter. . . . *Le laquais s'en va.*  
C'est quelque jeune tête de la cour qui vient passer son train en revue , & qui est bien aise que j'approuve sa dépense.



## S C E N E I I I.

*MEZZETIN en cavalier, COLOMBINE.**MEZZETIN à part.*

**Q**uelque mine que je fasse , je crains qu'il ne m'en cuise de ma curiosité.

*COLOMBINE à part.*

Je pense que c'est mon jaloux , qui vient chercher noise : il faut que je lui fasse avaler la couleuvre tout au long.

*MEZZETIN.*

Il y a long-temps , madame , que je dispute contre mon cœur ; mais enfin il a vaincu ma timidité , & je ne veux devoir qu'à ma passion l'honneur de m'introduire chez vous.

*COLOMBINE.*

Votre compliment , monsieur , est trop galant & trop spirituel , pour ne vous pas accorder une entrée aussi favorable qu'on la doit à un homme de votre tour & de vos manières.

*MEZZETIN à part.*

Dieu me le pardonne , je pense qu'elle mord déjà à l'hameçon. *Haut.* Quelque bien qu'on dise de vous dans le monde , je conviens presentement , madame , qu'il faut vous connoître pour savoir ce que vous valez.

COLOMBINE.

Ne pensez pas rire. Il est sans vanité peu de femmes d'un aussi bon commerce.

MEZZETIN *à part.*

Tant pis , diable , tant pis.

COLOMBINE.

Je joue , je cours le bal , je fais des promenades ; & il est à naître que j'aie encore rompu une partie.

MEZZETIN *à part.*

C'est peut-être pour se consoler de mon absence. *Haut.* On m'avoit pourtant dit que vous étiez fort retirée , & que vous ne receviez point de visites.

COLOMBINE.

Je le fais croire à tout le monde , parce que de bouche en bouche , cela va jusqu'à un mari.

MEZZETIN.

Ouf!

COLOMBINE.

Cependant , comme les autres femmes , je ne laisse pas de me divertir quand l'occasion s'en presente. Après tout , n'ai-je pas raison d'aimer la joye à mon âge ? Vous savez , monsieur , qu'à Paris les femmes ne se marient pas pour garder la maison.

MEZZETIN *à part.*

Ah , j'en tiens , ou peu s'en faut !

COLOMBINE.

Que dites-vous là tout seul , monsieur ?

M E Z Z E T I N.

Je dis, ma belle dame , que vous êtes redevable au ciel d'un si joyeux temperament.

C O L O M B I N E.

A vous dire vrai , tous mes amis en sont assez contents.

M E Z Z E T I N *à part.*

Il n'y a que moi qui en enrage.

C O L O M B I N E.

Vous me paroissez trop galant pour refuser d'être de notre société pendant tout le carnaval.

M E Z Z E T I N *à part.*

La miserable qui prie les hommes. Ah , chienne de curiosité !

C O L O M B I N E.

Vous ne me répondez rien là-dessus ? Est-ce que vous êtes engagé dans votre quartier ?

M E Z Z E T I N.

Le plaisir de vous voir , madame , fera dans la suite mon unique engagement ; mais j'ai raison de craindre que le retour d'un mari bien-aimé , ne soit un obstacle invincible au bonheur que je me propose.

C O L O M B I N E.

Estes-vous aussi novice que vous en faites la façon ? Croyez-moi , un mari comme le mien n'embarasse guere une femme , ni à son départ , ni à son retour.

M E Z Z E T I N *à part.*

Carogne !

COLOMBINE.

Je me suis mise sur le pied de voir qui bon me semble ; & pour peu que votre cœur me donne la préférence de vos visites , je les recevrai , monsieur , avec une joye qui vous marquera qu'elles me feront cheres.

MEZZETIN *à part.*

Traîtresse ! *Haut.* Mais si par malheur votre mari me reconnoissoit , & qu'il vint à faire du vacarme , quel parti prendre ?

COLOMBINE.

Il faut prendre le parti de le traiter selon ses mérites , c'est-à-dire , lui apprendre par beaucoup de mépris qu'il ne mérite pas une femme comme moi.

MEZZETIN *à part.*

La chienne ! *Haut.* Et s'il venoit à des extrémités facheuses ? car il porte l'épée une fois. COLOMBINE.

Oui , dont il n'oseroit se servir.

MEZZETIN *à part.*

La masque !

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous ? c'est le plus poltron personnage . . . Si vous l'aviez regardé de travers , il s'enfueroit à Orleans tout d'une traite.

MEZZETIN *à part.*

Ah , je merite bien cela ! *A Colombine.* Enfin , ma chere dame , c'est un mari que vous n'aimez point.

COLOMBINE.

Je fais tout ce que je puis pour cela.

MEZZETIN.

J'ose donc me flatter que. . . .

COLOMBINE.

Vous pouvez vous flatter que j'ai un cœur sensible , que je cherche à le remplir, & que personne au monde n'y aura meilleure part que vous. Adieu , je vous quitte à regret , mais comme je donne à diner à de mes amis , il faut que je veille à de petites choses où ma présence est nécessaire. Ne soyez pas long-temps sans me revoir : car je jugerai par votre empressement de toute la tendresse que vous m'avez promise. *Elle s'en va.*

MEZZETIN.

Chienne , chienne , chienne ! Ah ventre-bleu , falloit-il me gâter moi-même , & que ma curiosité me fit trouver ce que les maris bien sages évitent avec tant d'application ! Je n'en saurois douter : car du train qu'elle y alloit , sans le dîner , l'affaire étoit conclue.



---

S C E N E I V.

*PASQUARIEL, MEZZETIN.*

PASQUARIEL.

**H**E bien , monsieur , vous êtes-vous éclairci ?

MEZZETIN.

Ah , Pasquariel , la sotte chose que d'être curieux !

PASQUARIEL.

Comment donc ?

MEZZETIN.

Ma carogne de femme me vient d'affirmer que je suis. . . . ouf !

PASQUARIEL.

Il n'est pas possible ?

MEZZETIN.

Oh , cela n'est que trop vrai.

---

S C E N E V.

*PIERROT, MEZZETIN,  
PASQUARIEL.*

PIERROT.

**M**onsieur , on vous attend pour dîner.

MEZZETIN.

Mon pauvre Pierrot , ma femme. . . .

PIERROT.

Elle est là-haut qui rit comme une folle.

MEZZETIN.

La deloyale ! Elle rit de mon malheur.

PIERROT.

Est-il possible qu'un homme comme vous ajoute foi à ces bagatelles-là ?

MEZZETIN.

Mais ma femme me l'a dit.

PIERROT.

C'est qu'elle se divertit.

MEZZETIN.

Trop à mes dépens. Que je suis bien payé de ma curiosité ! Ah , qu'il est dangereux d'en vouloir trop savoir sur de certains chapitres !

## S C E N E V I.

*PASQUARIEL, PIERROT.*

*C*ette scene est toute de jeu entre Pasquariel & Pierrot , qui disent plusieurs plaisanteries sur l'aventure de leur maître , & sur la coquetterie de leur maîtresse , après quoi ils s'en vont.



---

S C E N E V I I.

*Le Théâtre représente l'appartement de  
Mezzetin.*

MEZZETIN , OLIVETTE.

MEZZETIN.

**V**ous me prenez donc pour un jocriffe ,  
quand vous croyez que ma femme  
est la maîtresse ? Morbleu il y a bien à dire.

OLIVETTE.

Je te prens pour un traître qui ne devoit  
pas m'épouser , puisque tu étois déjà mariée  
à un autre.

MEZZETIN.

Voilà un plaisant mariage , ma foi , pour  
vous allarmer.

OLIVETTE.

Comment, scelerat ! Ne voudrois-tu pas  
passer pour garçon , après que ta femme  
m'a si indignement traitée en ta presence ,  
sans que tu ayes osé prendre mon parti ?  
A quoi tient-il, fourbe, que je ne t'égrangle ?

MEZZETIN.

Diable, que vous êtes vive : il faut excu-  
ser , c'est l'amitié qui vous emporte.

O L I V E T T E.

Hé bien , ça , voyons ? As-tu quelque bonne emplâtre à mettre sur les reproches que je te fais ?

M E Z Z E T I N.

Ne vous ai-je pas déjà dit que je ne suis presque pas marié , & que mes parens m'ont fait malgré moi épouser Colombine ?

O L I V E T T E.

Infâme , cela empêche - t - il que tu ne l'adores ?

M E Z Z E T I N.

Moi ? je pense que vous perdez l'esprit.

O L I V E T T E.

Tu ne lui as pas fauté au col d'abord que tu l'as vue ?

M E Z Z E T I N.

Que vous êtes simple ! Ce sont les grimaces que l'on fait au retour d'un grand voyage : mais le cœur n'a point de part à tout cela.

O L I V E T T E.

Quoi, tu ne t'es pas jetté à ses pieds , du moment qu'elle s'est mise en colere ?

M E Z Z E T I N.

Ce n'est que par ces sottises-là qu'on apaise les femmes qui grondent : si on leur parloit raison , jamais on n'en viendrait à bout.

O L I V E T T E

Tu lui as promis de me renvoyer chez mes parens.

MEZZETIN.

A t-on jamais tenu ce qu'on promet à une femme ? Il y a comme cela mille petites fadaïses qui les contentent , & qui mettent la paix dans la maison.

OLIVETTE.

Avec tous ces discours tu ne laisses pas de l'aimer.

MEZZETIN.

L'aimer ! il faudroit que je fusse fou , après trois ans de mariage. Hé fi ! les amitiés les mieux étoffées montrent les cordes au bout de trois mois.

OLIVETTE.

Coquin ! tu en dirois autant de moi.

MEZZETIN.

Diable, ce n'est pas de même. . . . Je vous aurois chérie à outrance. Premièrement vous êtes douce , vous êtes complaisante , vous avez un petit visage d'assés bonne amitié. Ma femme est un dragon qui me désole à tout propos , avec sa vertu. Vous diriez qu'un homme est trop heureux d'enrager depuis le matin jusqu'au soir , parce qu'il a épousée une honnête femme.

OLIVETTE.

Cela mérite bien qu'on en souffre quelque chose.

MEZZETIN.

Si c'étoit à refaire , le diable m'emporte , si je n'aimois autant une coquette de belle

humeur , qu'une vertu acariâtre. Je n'ai ni repos ni patience : je n'oserois regarder une fille ni une femme , qu'elle ne me faute à la gorge ; oh , il faut pourtant que je sois le maître à mon tour.

O L I V E T T E.

Crois-moi , ce n'est pas le plus sûr de ca-  
brer une femme.

M E Z Z E T I N.

Il n'y a donc qu'à être vilipendié d'un diable domestique, qui fait son sabbat trente fois par jour ? Oh , devant qu'il soit peu , madame la grondeuse , je vous assoupirai l'humeur , ou les nerfs de bœuf seront diablement rencheris.

O L I V E T T E.

N'as-tu point de honte , miserable , de vouloir battre une femme ?

M E Z Z E T I N.

Ne le prenez pas là. La plupart des femmes ressemblent aux noyers ; plus ils sont battus , mieux ils rapportent. Si je n'eusse rafraichi ma défunte de temps en temps avec une houffine , je n'en fusse jamais venu à bout.

O L I V E T T E.

Tu t'es donc marié bien des fois en ta vie ?

M E Z Z E T I N.

Un bel homme , comme vous savez , est toujours plus recherché qu'un autre. Cette dernière m'a encore pris par amour.

OLIVETTE.

Tu devrois l'en aimer davantage.

MEZZETIN.

Ma foi , je l'ai aimée ce que je l'aimerai.  
Après la brusquerie qu'elle vous a faite , je  
ne ferai point content que je ne lui aye  
rompu bras & jambes.

OLIVETTE.

La correction seroit un peu forte. Pour  
éviter un pareil malheur , j'aime mieux re-  
tourner dans la maison de mon pere.

MEZZETIN.

Dites-vous cela tout de bon ?

OLIVETTE.

Du meilleur de mon ame. Je partirai as-  
surément devant qu'il soit un quart-d'heure.

MEZZETIN.

Quoi , ma chere Olivette , voudriez-vous  
me quitter ? *Colombine entrevoit son mari avec  
Olivette , se cache & les écoute.*

OLIVETTE.

Me crois-tu assez commode pour parta-  
ger ton cœur avec ta femme ? Car enfin elle  
est jeune , elle est jolie , & quelque chose  
que tu en puisses dire , elle vaut bien la peine  
d'être aimée.

MEZZETIN *se mettant à genoux.*

Est-ce pour m'affaîner que vous me la  
mettez toujours devant les yeux ! Ah , cruel-  
le , plutôt au ciel que vous m'aimassiez autant  
que je la hais !

## S C E N E V I I I.

COLOMBINE, OLIVETTE,  
MEZZETIN.

COLOMBINE *les surprenant.*

**L'**Aveu n'est point fardé. *Se tournant vers Olivette.* Ah, ah, petite effrontée, vous ne voulez pas d'un cœur partagé ? *Olivette s'enfuit.* Que vous faites bien de gagner aux pieds ! Je vous apprendrai, galante, à qui vous vous frottez.

MEZZETIN *à part.*

Voici le vrai endroit à faire paroître que je suis le maître. *Il prend un air de fierté.*

COLOMBINE.

C'est comme cela que tu ne penses plus à elle ?

MEZZETIN *d'un ton grave & d'autorité.*

Dites-moi, ma femme, de quoi vous avisez-vous de me venir troubler quand je suis en compagnie ?

COLOMBINE.

Il est vrai que j'ai tort, & que je devrois...

MEZZETIN.

Ma petite femme, ma mie, vous prenez le train de vous faire étriller.

COLOMBINE *en colère.*

Comment, maraut, tu me menaces, quand je m'apperçois . . . .

MEZZETIN.

Je vous dis, m'amour, qu'il faudra que je vous roffe, pour vous remettre dans le devoir.

COLOMBINE.

Il faut que ce coquin-là soit saoul.

MEZZETIN.

Mon cher cœur, assurément vous vous ferez battre. Si je commence une fois, ce ne fera pas fait de long-temps.

COLOMBINE.

Oh, ma foi, c'en est trop. *Elle lui jette une chaise à la tête.* A moi, voisins, à moi! Mes chers voisins, au secours!

MEZZETIN *prenant la fuite.*

Il ne fait pas bon ici pour moi : elle est aimée dans le quartier. *En s'ensuyant il heurte contre le mur, ce qui le fait tomber, & il se relève promptement pour échapper à Colombine.*

COLOMBINE.

Juste ciel! que viens-je d'entendre? M'étriller! me roffer! me battre! ah, j'enrage de ne l'avoir pas étranglé. *Toute en fureur.* Pierrot?

## S C E N E I X.

PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

**Q**ue diantre voulez-vous tant à ce Pierrot ?

COLOMBINE *outrée.*

Ah, mon pauvre Pierrot, je suis inconsolable !

PIERROT.

Comment donc ?

COLOMBINE *hors d'haleine.*

Mon mari... mon mari... Je crève, je n'ai pas la force de parler.

PIERROT.

A t-il rencontré le juste-au-corps brodé ?

COLOMBINE.

A l'heure qu'il est, je voudrais... oui, je voudrais qu'il en eut trouvé trente, je ne ferois pas à demi vengée.

PIERROT.

Hé que diable a-t-il fait depuis tantôt ? Vous étiez si bons amis.

COLOMBINE *en frappant du pied contre terre.*

Coquin, mettre la main sur moi !

PIERROT.

Est-ce que les maris n'osent plus toucher à leurs femmes ?

COLOMBINE.



COLOMBINE.

Ah , ne raillons point Pierrot , je suis au desespoir. Mon brutal de mari m'a menacée de me battre , parce que je l'ai surpris aux pieds d'Olivette.

PIERROT.

Il ne faut pas quelquefois veiller un homme de si près. Hé bien donc ?

COLOMBINE.

Le gueux , au lieu de demander pardon, m'a fait menace sur menace. Je lui ai jetté une chaise à la tête , j'ai appelé mes voisins au secours . . . .

PIERROT.

Je n'en aurois pas fait moins.

COLOMBINE.

La peur l'a pris , & sa fuite m'a ôté le plaisir de me venger.

PIERROT.

Diable , voilà qui est fâcheux. Si vous aviez pu , en attendant mieux , lui appliquer seulement une douzaine de coups de bâton , ça vous auroit un peu soulagée. Une retention de vengeance est capable de faire crever une femme.

COLOMBINE.

Ecoute , Pierrot. Pendant que la playe est encore chaude , apporte-moi deux bons tricots , que je me contente. Je veux regaler l'amant & la maîtresse à cœur-joye.

Ma foi, vous avez raison, il n'est que d'avoir du courage. Que seroit-ce si on se laissoit manger la laine sur le dos ? *En s'en allant.* Monsieur mon maître, vous aurez les étrivieres à votre tour.

COLOMBINE *seule.*

Diantre, messieurs les maris, comme vous y allez ! Oh, il est bon de vous apprendre à vivre. La plûpart des femmes ne sont malheureuses que faute de résolution. Si on en corrigeoit comme cela quelques-uns dans les commencemens, les autres ne s'émanciperoient pas si volontiers.

PIERROT *revenant, & donnant deux bâtons à Colombine.*

Tenez, voilà de quoi venger quatre-vingt femmes. *Il s'en va, & revient sur ses pas, en disant :* Ne frappez pas sur la tête, au moins. Hors ça, ne feignez point, il n'y a rien à craindre.

COLOMBINE.

Laisse-moi faire, il en sera parlé.



---

S C E N E X.

*OLIVETTE, COLOMBINE.*

*OLIVETTE* *parlant à elle-même.*

**J**E ne serai pas contente que je ne sois vengée de mon perfide. Heureusement voici sa femme. Servons-nous de l'occasion pour tout découvrir.

*COLOMBINE.*

Approchez, ma petite mignonne, approchez, vous ne sauriez jamais venir plus à propos.

*OLIVETTE.*

Quelques chagrins que vous ayez contre moi, je suis sûre que je vous ferai plus de pitié que d'envie, quand vous saurez tous mes malheurs.

*COLOMBINE.*

La pauvre petite! Diriez-vous qu'elle y touche? Vous ne voulez point d'un cœur, si vous ne l'avez tout entier.

*OLIVETTE.*

Ne m'insultez point avant que de m'entendre. Ma naissance est honnête, mon pere en état de me bien établir. Je ne puis dire par quelle fatalité votre mari vient en nos cantons: il me voit, je lui plais, son

humeur me revient. Le croyant garçon ; j'écoute la proposition qu'il me fait de m'épouser. L'amitié augmente par la continuité des soins : je le reçois au logis : mon pere capricieux s'en fâche. Je continue à le voir : on me trouve caufant avec lui. Sans aucune justification , mon pere me chasse du logis , & m'ordonne de suivre la fortune de mon amant. Mon cœur, à vous dire vrai , n'a pas de peine à lui obéir , l'envifageant comme mon mari. Le long des chemins il me parle de son bien , & de l'avantage qu'il me fera en m'époufant. J'arrive chez vous : & au lieu d'y être reçue en maîtresse , on ne m'y attend que comme une fervante. Mon dépit paroît , vous le remarquez : & fans approfondir la cause , vous me regardez comme un obstacle à votre repos. De peur de le troubler , je prens la résolution de retourner chez mon pere. Votre mari me veut retenir : je lui fais connoître que je mérite bien un cœur tout entier. Le voyant à mes pieds , vous vous emportez : je me retire pour m'épargner de nouveaux outrages. Voyez sur tout cela si vous avez fujet de me vouloir du mal. **COLOMBINE.**

Quoi , ma belle enfant , il se difoit garçon en vous recherchant ?

**OLIVETTE.**

Sans cela , vous croyez bien que je ne l'aurois pas écouté.

COLOMBINE.

Ma chere , savez-vous ce que nous ferons ? Puisque nous partageons l'offense , vengeons-nous à communs frais. Prenons chacune un bâton , & d'abord qu'il paroîtra , frappons tant que nous aurons de forces. Si cela est , nous frapperons jusqu'à demain.

---

S C E N E X I.

MEZZETIN, COLOMBINE,  
OLIVETTE.

MEZZETIN *faisant reflexion sur le bruit que sa femme avoit fait en appellant ses voisins au secours.*

**M**A foi , tout bien considéré , il n'est que de décamper quand on court quelque risque. Au bruit que ma femme faisoit tantôt , si nos voisins fussent accourus , j'étois un homme rossé de la dernière rofferie. Nos anciens ont eu raison de dire , qu'une femme en colere est un terrible animal.

COLOMBINE.

Le crois-tu comme tu le dis ?

MEZZETIN.

Oh , ce n'est pas de vous , que je parle , ma mie.

OLIVETTE.

C'est de moi , peut-être ?

MEZZETIN.

Encore moins , je vous assure.

COLOMBINE *le prenant par le bras , & lui montrant le bâton.*Quand tu recherches Olivette , étois-tu pas garçon ? *Elle le frappe.*

MEZZETIN.

Comme diable vous frappez.

OLIVETTE *le prenant par l'autre bras , & s'appêtant pour le frapper.*Quand tu me donnas ta foi , tu n'étois pas marié ? *Elle le frappe.*

MEZZETIN.

Hé , mais. . . . écoutez donc.

COLOMBINE *le frappant.*

Ah , nous entendons de reste.

MEZZZETIN.

Ne touchez donc pas si dru ? Ah , ah , ah !

OLIVETTE *le frappant.*

Infâme !

MEZZETIN.

Ah , je suis mort !

COLOMBINE.

Me hais-tu autant que tu aimes Olivette ?

MEZZETIN.

Hé , mon cœur , je n'aime que vous.

OLIVETTE.

Et moi ?

MEZZETIN.

C'est encore bien autre chose. Misericorde!

COLOMBINE *frappant toujours.*

Oh, vraiment, tu n'y es pas.

MEZZETIN.

Au meurtre, Pierrot, au meurtre!

---

S C E N E X I I.

PIERROT, COLOMBINE,  
OLIVETTE, MEZZETIN.

PIERROT.

HE, qu'est-ce donc, monsieur? Je pense que vous ressemblez aux chats, vous faites l'amour en grondant.

MEZZETIN.

On m'affassine.

PIERROT.

Pensez que non : il n'y a là que de vos amis.

COLOMBINE.

Vois-tu pas bien qu'il se mocque?

PIERROT.

Quel plaisir prenez-vous, monsieur, à piailler comme ça, quand deux femmes vous caressent?

OLIVETTE.

Adieu, garçon à marier. *Elle s'en va.*

COLOMBINE.

Adieu le roi des maris. *Elle s'en va aussi.*

P I E R R O T.

Voilà ce qu'on appelle favoir vivre.

M E Z Z E T I N *d'une voix dolente.*

Pierrot ?

P I E R R O T.

Monsieur.

M E Z Z E T I N.

Allez querir un chirurgien &amp; un commissaire. Je veux rendre ma plainte avant que de mourir.

P I E R R O T.

Vous n'y songez pas, monsieur, de prendre les choses si fort à cœur. Hé si ! c'est se moquer, de faire marcher la justice pour une bagatelle.

M E Z Z E T I N.

Comment, coquin ? J'ai les os brisés.

P I E R R O T.

N'importe, ça ne passera jamais que pour une correction de famille. *A part.* Si on faisoit tous les mois trois ou quatre lescives de cette force-là, les hommes se tiendroient un peu plus dans le respect. *Haut.* Entre nous n'a-t-elle pas raison ? Diable, menacer une femme ! J'aimerois mieux quatre fois que vous l'eussiez battue.

M E Z Z E T I N.

Je le voudrois aussi.

P I E R R O T.

Vous en ferez pourtant ce qu'il vous plaira ; mais si vous remuez l'ordure, voilà de



quoi faire une belle image d'almanach.

MEZZETIN.

Tu as raison.

PIERROT.

En homme bien sage , tenez-vous clos & couvert. *Au parterre.* J'en vois là plus de trente qui ont filé doux en pareille rencontre. *A Mezzetin.* Vraiment , il y a bien d'autres femmes que la vôtre qui ont du courage. Puisque l'affaire est sans remède , ne vous en vantez point.

MEZZETIN.

Je pense que c'est le mieux.

PIERROT.

Si ce n'étoit pour votre bien , vous le conseillerois-je ?

MEZZETIN *en tirant Pierrot vers lui.*

Pierrot , mais si ma femme étoit longtemps fâchée , cela pourroit encore avoir des suites.

PIERROT.

N'en êtes-vous pas le maître ? Vous n'avez qu'à lui faire un fouris & deux révérences , voila tout le grabuge apaisé. Bon ! elle n'a point de fiel ; je vous répons , moi , qu'à la moindre petite avance elle vous pardonnera.

MEZZETIN.

Tu prens donc cela sur toi ?

PIERROT.

Je vous dis , monsieur , que si elle vous

avoit cassé le cou en mille morceaux , un quart d'heure après elle n'y songeroit pas. Oh, c'est un bon cœur de femme, vous êtes trop heureux de l'avoir.

**M E Z Z E T I N.**

Il est vrai qu'à tout cela il n'y a que de la jeunesse & de la promptitude.

**P I E R R O T.**

Rien autre chose , monsieur.

**M E Z Z E T I N.**

Je pense, comme tu dis, que je n'ai qu'à la flatter pour la faire revenir.

**P I E R R O T.**

C'est un coup sûr , vous dis-je. *Après que Mezzetin s'en est allé.* Mon maître est bien battu , & s'en va fort content. Garre le juste-au-corps brodé.





## ACTE III.

---

### SCENE I.

*COLOMBINE, OLIVETTE.*

*COLOMBINE.*

**A**H, ma petite, que j'ai de regret, de la brusquerie, & de la mauvaise humeur que je t'ai fait paroître!

*OLIVETTE.*

Vous réparez cela, madame, avec tant de bonté, qu'on ne peut ni s'en souvenir, ni s'en plaindre. De la maniere que nous l'avons étrillé, je ne suis point trop mal vengée. Pour moi j'ai frappé avec une joie. . . .

*COLOMBINE.*

Oh, ce n'est pas là contentement; il en seroit quitte à trop bon marché. Je veux que toutes les femmes apprennent de moi aujourd'hui la maniere de ranger un mari qui lève la crête, & qui se donne des airs de maîtrise dans sa maison.

*OLIVETTE.*

Après tout, si les femmes avoient du cœur ces marouffles-là ne s'en feroient pas tant

accroire. Pour une première lescive, il me semble que tous les coups n'ont point trop mal porté.

**COLOMBINE.**

Je ne serai point vengée, que la justice ne m'ait fait raison : & une femme bien sage doit avoir tout au moins une sentence par devers elle.

**OLIVETTE.**

Oui, mais, madame, a-t-on comme cela des juges en poche ?

**COLOMBINE.**

Vous allez voir comme nous lui allons raffer les trente mille écus qu'il a gagnés à sa garnison, & si la dessus je prétens bien, ma mignonne, que vous épouserez ce cavalier qui vous fait tant d'offres de service.

**OLIVETTE.**

Qui, Aurelio ?

**COLOMBINE.**

Lui même. Il est bien fait, & je suis persuadée qu'il rendra une femme heureuse. Mais pour en venir là, commençons par nous assurer d'un commissaire, car sans cela nous en aurions le démenti. J'ai envoyé mon laquais chés un drôle qui ne manque aucune affaire où il y a de l'argent à gagner.

**OLIVETTE.**

Si cela est, ne perdons point de tems.

**COLOMBINE.**

Allons, ma chère enfant ; il faut que tout

Paris sache de quoi est capable une femme méprisée. Oh , monsieur mon mari , ma foi , vous vous en souviendrez !

---

S C E N E I I.

*MEZZETIN, PASQUARIEL.*

**M**ezzetin dit à Pasquariel qu'il s'en va jouer chez mademoiselle Eularia , pour tâcher de dissiper le chagrin que lui causent les coups de bâton que sa femme & sa maîtresse lui ont donnés. Ils font une scene de jeu ; & après que Pasquariel a averti Mezzetin que le Docteur le cherche pour le faire mettre en prison , à cause qu'il a débauché sa fille Olivette , ils s'en vont.

---

S C E N E I I I.

*COLOMBINE, OLIVETTE.*

COLOMBINE.

**D**E la maniere que nous avons concerté la chose avec madame Eularia , il en coutera ma foi vingt mille écus à mon scelerat , qui serviront , ma petite chere , à réparer l'outrage qu'il vous a fait.

OLIVETTE.

Je dois, madame, à vos bontés mon établissement & mon repos : mais la question est de savoir si le commissaire nous en voudra croire.

COLOMBINE.

Les commissaires sont gens bien appris, qui entendent raison, quand les femmes les en prient : & puis en tout cas il y a des biais encore plus sûrs pour les rendre traitables.

OLIVETTE.

Oh, madame, le voici : n'oublions rien pour le mettre dans nos intérêts.

## SCÈNE IV.

COLOMBINE, OLIVETTE,  
LE COMMISSAIRE.

COLOMBINE.

**M**onsieur le commissaire, que nous vous sommes redevables !

OLIVETTE.

Ah, monsieur, quelle bonté de venir secourir les opprimés !

LE COMMISSAIRE.

Au bruit de votre laquais je pensois trouver quatre maisons brulées, & sept ou huit gens assassinés : mais à ce que je voi, j'ai pris

une porté pour l'autre ; car , dieu merci , il n'y a rien céans que de fort paisible.

COLOMBINE.

Ah , monsieur , vous trouvez en ma personne toutes les disgraces rassemblées !

OLIVETTE.

Regardez-moi , monsieur , comme l'objet d'une véritable compassion.

LE COMMISSAIRE.

Sont-ce des bretteurs qui vous ont insultées ? Je ne vois pourtant rien de dérangé dans la chambre. Adieu , je suis bien-aïse qu'il n'y ait personne de blessé , il ne falloit pas m'envoyer querir pour si peu de chose.

COLOMBINE.

Comment , si peu de chose ? Savez-vous , monsieur , que j'ai eu le malheur d'épouser un homme d'épée qui mange tout mon bien ?

LE COMMISSAIRE.

Il n'y pas là de merveille. Qu'auriez-vous fait à dieu , pour n'être pas comme les autres ?

OLIVETTE.

Oh , mais , monsieur , madame ne vous dit pas que son mari m'a enlevée de chez mon pere sous prétexte de m'épouser.

LE COMMISSAIRE.

Hé bien ? c'est-à-dire que vous en êtes à l'officialité ?

COLOMBINE.

Ah , la plaisante chose ! ma petite , appa-

MOU.

320 *La Femme vengée.*  
remment monsieur nous prend pour du gibier à commissaire ?

O L I V E T T E.

Comme ces messieurs sont accoutumés à ces drogues-là , il faut leur pardonner.

C O L O M B I N E.

Peut-on vous parler à cœur ouvert ? Seriez-vous homme à favoriser le dessein que j'ai pris de faire arrêter mon mari comme un dissipateur , chez une dame où il perd tout son bien ?

L E C O M M I S S A I R E.

Avez-vous seulement une sentence , ou du moins une réquête répondue ?

O L I V E T T E.

Oh dame, nous ne savons pas tant d'histoires. Mais , monsieur , cent pistoles ne réparent-elles pas ces petites formalités-là ?

L E C O M M I S S A I R E *révante.*

Je cherche à y trouver quelque temperament. Cela est pourtant bien mal-aisé ; car on ne donne pas volontiers un soufflet aux reglement de la justice.

C O L O M B I N E.

Bon ! la justice n'y regarde pas si près , quand elle veut obliger.

L E C O M M I S S A I R E.

Dites-vous pas cent pistoles ?

O L I V E T T E.

En cent pièces.

L E C O M M I S S A I R E.



LE COMMISSAIRE.

Votre mari est-il violent ? Faudra-t-il beaucoup de monde pour l'arrêter ; car s'il faut prendre les frais sur les cent pistoles , vous voyez qu'il ne me restera quasi rien.

COLOMBINE.

Pensez que tout au moins vous avez un clerc chez vous ?

LE COMMISSAIRE.

Oui , diable , qui est un aussi soldat garçon .... Il a été sept ans archer des pauvres.

OLIVETTE.

C'est plus qu'il n'en faut pour le mener aux Indes. COLOMBINE.

Monseigneur le commissaire, il n'y aura point de sang répandu , je vous en répons. Il n'y a pas deux heures que cette belle enfant-là , & moi , nous lui avons donné les étriviers à perte d'haleine.

OLIVETTE.

Il n'y a pas un plus grand poltron dans les troupes.

COLOMBINE.

Comme tous les jeux sont défendus, vous n'aurez qu'à vous saisir de lui dans la maison de madame Eularia , où l'on va vous conduire. De-là vous le menerez chez le prévôt qui est de nos amis ; je vous baille à penser comme il sera sanglé ?

OLIVETTE.

Oh , sans miséricorde.

C O L O M B I N E.

Bon ! j'ai déjà un avis de parens pour l'interdire.

L E C O M M I S S A I R E.

Oh , si cela est , notre procedure fera dans les regles. Selon les apparences , c'est quelque garnement.

C O L O M B I N E.

Pis mille fois qu'on ne sauroit vous dire. *En donnant l'argent au commissaire.* Tenez , monsieur le commissaire , quand ces pièces-là seront entre vos mains , vous en ferez quatre fois mieux votre charge.

L E C O M M I S S A I R E *prenant l'argent.*

Vous avez grande raison de prendre vos précautions contre les déreglemens & la dissipation d'un étourdi , & je m'étonne comme vous avez attendu si tard à recourir à la justice.

O L I V E T T E.

C'est qu'on craint l'éclat dans le monde.

C O L O M B I N E.

Une femme raisonnable en vient toujours le plus tard qu'elle peut à ces sortes d'extrémités , & je voudrois pour beaucoup n'y être pas contrainte.

L E C O M M I S S A I R E.

Voilà-t-il pas de mes duppes , qui ont encore pitié du mal qu'on leur fait ?

O L I V E T T E.

Mon pauvre monsieur le commissaire ;

faites-nous cette affaire-là tambour battant ,  
vous ferez un joli homme.

**L E C O M M I S S A I R E.**

Est-ce que vous voulez qu'on l'étrille en  
le conduisant ? Vous n'avez qu'à dire.

**C O L O M B I N E.**

Il n'y aura point de mal de le houspiller  
un peu , afin qu'il s'en souviene.

**L E C O M M I S S A I R E.**

Allons ne perdons point de temps ; il sera  
diablement ladre s'il ne s'en sent. *Il sort.*

**O L I V E T T E.**

Nous n'avons rien gâté de le caresser un  
peu. Tout farouches que soient ces gens de  
justice , l'argent & les caresses ne laissent  
pas de les apprivoiser.

**L E C O M M I S S A I R E** *revenant.*

N'y a-t-il point encore dans votre famille  
quelque parent de mauvaise conduite qu'il  
faille arrêter ?

**C O L O M B I N E.**

Mon dieu ! commençons toujours par  
mon mari , nous verrons par cet échantil-  
lon-là ce que vous saurez faire.

**L E C O M M I S S A I R E.**

Oh, vous serez contentes de moi, je vous  
en répons. *Il s'en va.*

**O L I V E T T E.**

Allons , madame , poussons cette affaire-  
ci à bout ; rien n'est si plaisant que de se  
venger.

Oh , il nous le payera. *Elles s'en vont. Il se passe plusieurs scenes italiennes.*

## S C E N E V.

LE DOCTEUR, MEZZETIN,  
COLOMBINE, OLIVETTE,  
LE COMMISSAIRE.

LE DOCTEUR.

**A**H , monsieur le scelerat, vous enlevez donc ma fille pour en faire une servante ; & au lieu d'employer votre argent à lui procurer un mariage fortable , vous venez ici le perdre au jeu ?

MEZZETIN.

Est-ce qu'il est presentement défendu aux gens de guerre de perdre leur argent ?

COLOMBINE.

Non , traître ; mais il n'est pas défendu à leurs femmes de les empêcher.

OLIVETTE.

Lâche ! Après m'avoir fait encourir la disgrâce de mon pere , tu m'abandonnes pour ne songer qu'à tes plaisirs ?

LE DOCTEUR.

Allons , monsieur le commissaire , saisissez-vous de cet ouvrier-là pour le mener à la justice.

MEZZETIN.

A la justice ? Comment , ventrebleu , arrêter un officier d'infanterie ! Par la mort , par la sang , par la jernie ; rangez-moi cette table , que j'extermine toutes ces canailles-là !

LE COMMISSAIRE.

Ces canailles-là vous vont apprendre à vivre. Vous êtes témoins , messieurs , des imprécations horribles qu'il vient de faire , allons , ferrez-le bien. *On le prend & on le lie.*

MEZZETIN à *Colombine.*

Ah , c'est donc vous , madame la masque qui me faites ces tours-là ?

COLOMBINE.

C'est . . . .

OLIVETTE.

Oui , c'est nous qui prétendons vous mettre à la raison.

LE DOCTEUR.

Et c'est moi aussi qui prétens vous faire pendre , où j'y brulerai mes livres.

MEZZETIN.

Ah , ventrebleu ! pendre un gentilhomme de ma qualité : Par la tête . . . . Ah jernie , coquins . . . .

LE COMMISSAIRE.

Patience , on en range encore de plus fâcheux. *Il s'en va & l'emmene*

---



---

S C E N E V I.

*PIERROT, PAS QUARIEL.*

**I***ls font une scene italienne sur ce qui est arrivé à leur maître, & après plusieurs bouffonneries, ils s'en vont.*

---



---

S C E N E V I I.

*Le Théâtre represente un tribunal.*

*PIERROT* juge , un *GREFFIER* , *COLOMBINE* , *OLIVETTE* , *LE DOCTEUR* , *AURELIO* , *EULARIA* , *MEZZETIN*,

*Tous les acteurs ensemble se jettent aux pieds de Pierrot , & crient tous à la fois :*

**A***H , monsieur , justice , misericorde , justice !*

*Pierrot court & tombe , & ils courent après lui , en criant toujours : Justice , justice !*

*PIERROT se relevant & se mettant sur son siège.*

*Quelle diable d'impertinence , de parler tous à la fois ! Ça , de quoi est-il question ?*

Ecrivez , greffier , mais ne perdez pas une syllabe.

*Colombine & Olivette parlent toutes les deux à la fois , l'une étant du côté du théâtre , & l'autre de l'autre.*

COLOMBINE.

Monsieur , c'est un miserable , qui depuis quatre ans que je suis sa femme. . . .

OLIVETTE *parlant dans le même temps que Colombine.*

Monsieur , c'est un perfide qui m'a tirée de la maison de mon pere.

PIERROT.

Que la peste soit des babillardes. Vraiment , de ce train-là nous serions long-tems à l'audience. Ça , monsieur le commissaire , de quoi s'agit-il ?

MEZZETIN.

Il s'agit , monsieur , de me délivrer d'une diable de femme , qui ne se contente pas de m'avoir rossé en particulier , & qui veut encore. . . .

PIERROT.

Taisez-vous , elle a fort bien fait. Huissier, faites faire silence. *Au commissaire.* En peu de mots , monsieur le commissaire ; car j'ai encore deux hommes à pendre , & comme vous savez , il faut être à jeun à cette besogne-là.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur , le fait tout énorme qu'il est. . . .

PIERROT.

Tout uniment , monsieur le commissaire ,  
s'il vous plait.

LE COMMISSAIRE.

Comme je vous disois , monsieur , une  
façon d'homme d'épée , a pris pour femme  
la complaignante que voici.

MEZZETIN.

C'est bien elle , de par tous les diables ,  
qui m'a pris , car je n'en voulois point.

LE COMMISSAIRE.

Ce particulier , dis-je , pendant quatre  
années de ménage. . . .

COLOMBINE.

Vous voyez , monsieur , combien il y a  
que je souffre. Quatre années toutes entières,  
ce n'est pas raillerie.

LE COMMISSAIRE.

Laissez-moi donc parler , de par tous les  
diables. *Au juge.* Depuis quatre ans , com-  
me je le viens d'établir , il excède cette pau-  
vre femme d'une infinité de coups.

MEZZETIN.

Je me donne au diable , si de ma vie je  
l'ai touchée.

PIERROT.

Tant pis , elle en valoit la peine.

LE COMMISSAIRE.

Enfin , monsieur , à toutes les indignitez  
que j'ai eu l'honneur de vous déduire , il a  
joint un forfait horrible , qui mérite votre



réprension , votre animadversion , & votre indignation.

PIERROT.

Hé , monsieur le commissaire , plaidez sans apparat.

LE COMMISSAIRE.

Je vous disois donc, monsieur, que quoique marié , il a eu le front assez large pour vouloir encore épouser la damoiselle complaignante.

MEZZETIN.

Il n'y a pas de juge assez fat pour croire qu'on veuille avoir deux femmes. *A Pierrot.* O ça , monsieur , dites la verité , je m'en vais gager que vous en avez de reste de la vôtre.

PIERROT.

J'en ai bien assez toujours. *Au commissaire.* Abregeons donc , monsieur le commissaire , je vous en prie.

LE COMMISSAIRE.

Pour ne point abuser de votre audience , je vous observe qu'il a amené cette pauvre fille à Paris , sous pretexte du mariage , & que ne pouvant en faire sa femme , il a eu la barbarie de l'appliquer à l'usage de servante : servante, monsieur, qui seroit bien maîtresse ailleurs , ou. PIERROT.

Je vous en répons.

LE COMMISSAIRE.

Son pauvre pere desesperé , ayant appris que cet infâme étoit venu ici jouer trente

mille écus qu'il a gagné l'hyver dernier à sa garnison. . . . .

P I E R R O T.

Quoi , cet homme-là a trente mille écus ?  
Oh, si cela est, nous allons faire bonne justice. Concluez , monsieur le commissaire.

L E C O M M I S S A I R E.

Pour me résumer, je vous dirai, monsieur, que je me suis saisi de sa personne , après avoir dressé mon procès verbal ; & voici , monsieur , comme il parle. *Il lit le procès verbal.*

P R O C E S V E R B A L.

Auquel lieu ayant été introduit par ledit Docteur , pere de la complaignante , nous l'avons trouvé déchirant des cartes, se tirant aux cheveux , & perdant trois mille pistoles sur une carte : & comme il nous auroit aperçu , il auroit commencé à jurer , blasphémer , trépigner & scandaliser la justice : Sur quoi l'aurions fait arrêter & conduire en bonne & sûre garde , pour y être sur le champ pourvu. Fait en présence , &c. Vous voyez , monsieur , que tout est dans l'ordre , & qu'il n'y a qu'à prononcer.

C O L O M B I N E.

Voilà , monsieur , mot à mot comme la chose s'est passée.

P I E R R O T.

Combien a-t-il perdu ?

MEZZETIN.

Je n'ai perdu que soixante mille francs.

PIERROT.

Qui les a gagné ?

OLIVETTE.

C'est ce cavalier-là , qui a eu l'honnêteté de me plaindre dans ma disgrâce , & de me considérer , toute malheureuse que j'étois.

PIERROT.

Combien avez-vous d'argent de reste ?

MEZZETIN.

J'ai peut-être encore trente mille francs dans mon coffre.

COLOMBINE.

Dont je ne verrai jamais une maille.

PIERROT à *Colombine.*

Patience. Les femmes veulent toujours babiller.

MEZZETIN.

Monsieur , j'ai oublié de vous dire que ma femme m'a battu tantôt fort outrageusement , j'en demande réparation.

PIERROT.

Cela demande quelque reflexion. Allons, bonne & brève justice. Ecrivez , greffier. Vu tout ce qui nous a été dit , nous ordonnons que les soixante mille francs gagnés par le sieur Aurelio , lui serviront à épouser ce soir la damoiselle Olivette. Que la dame aussi-tôt se saisira de la clef du coffre fort , & disposera à son gré des dix mille écus de

restans. Ordonnons en outre , que le docteur Balouard se réjouira de voir sa fille mariée à un honnête homme , sans qu'il lui en coute rien : & où le sieur Mezzetin voudroit à l'avenir perdre le respect qu'il doit à la dame son épouse , permis à elle de le corriger , au fur & à mesure , avec le même bâton dont elle s'est déjà servie , jusqu'à ce qu'elle soit , comme toutes les autres femmes , maîtresse absolue dans sa maison. Le present jugement executé par provision , & sans dépens , vu la qualité des personnes.

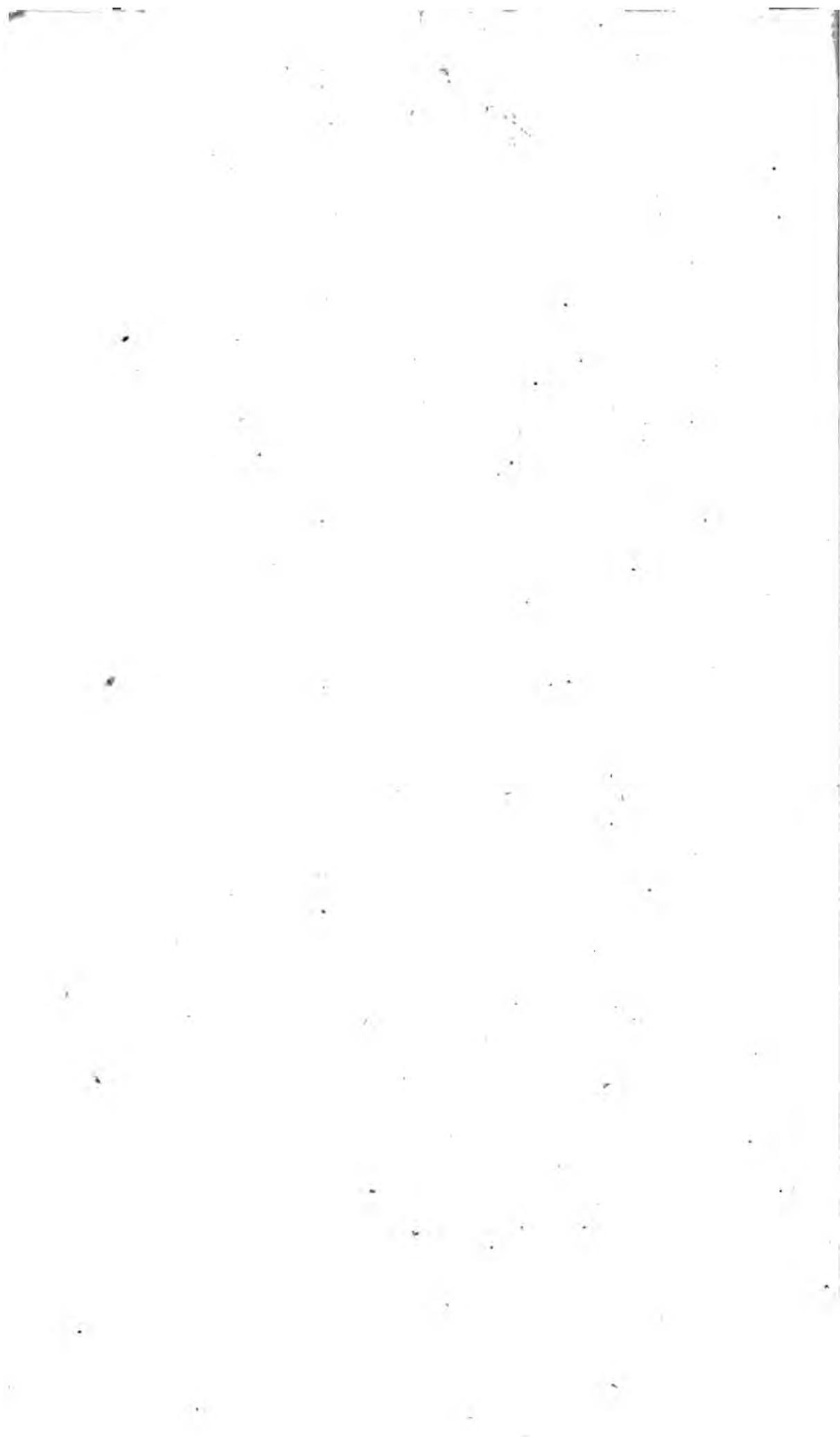
M E Z Z E T I N.

Ah , monsieur le juge , que je vous ai d'obligation ! Je craignois diablement d'être décollé avec une fisselle. *A Colombine.* Ma femme plus de rancune , je t'en prie.

C O L O M B I N E.

Moi , je n'ai jãmais de fiel. Vous auriez affaire à d'autres femmes qui pousseroient la gageure plus loin : mais on n'a jamais d'honneur d'insulter son mari , c'est assez de le mettre à la raison.





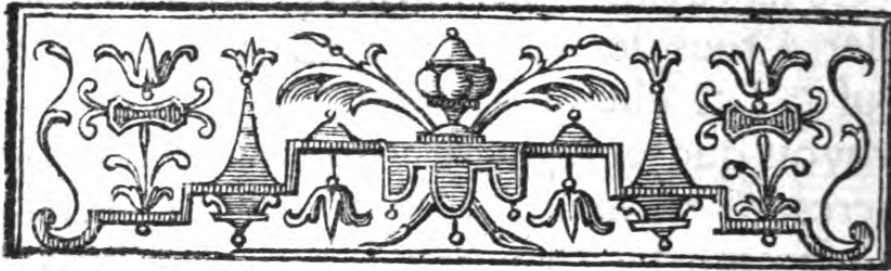


LA DESCENTE DE MEZETTIN  
AUX ENFERS

LA DESCENTE  
DE  
MEZZETIN  
AUX ENFERS.

*COMEDIE EN TROIS ACTES.*

Mise au Théâtre par M. Regnard & représentée pour la première fois par les comédiens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le cinquième Mars 1689.



SCENES FRANCOISES  
3  
 DE LA DESCENTE  
 DE  
 MEZZETIN  
 AUX ENFERS.

---

S C E N E  
 DE MEZZETIN ET DE COLOMBINE.

*Le Théâtre représente la mer.*

MEZZETIN *botté dans le ventre  
 d'une baleine.*



Oé, hoé, madame la baleine;  
 ouvrez, s'il vous plaît, votre  
 petite gueule. Là, là, voilà qui est  
 bien. Les jolies petites quenottes ! Je suis



votre serviteur. Vous pouvez présentement aller à tous les diables. *Sortant de la mer.* Ouf ! Les chemins sont diaboliques , je croyois que je ne me tirerois jamais des ornières. *Se retournant.* Mais je croi que voilà ma femme qui arrive ! Je suis bien malheureux ! J'espérois que Neptune lui feroit boire rasade.

*Colombine paroît en pleine mer montée sur le dos d'un gros poisson , & accompagnée de Pierrot , monté sur la queue du même poisson.*

PIERROT.

Serre la botte , serre la botte. *A Colombine.* Madame , tenez-vous bien au crin.

MEZZETIN.

Il faut l'aller attendre à la descente du coche , pour lui donner la main. *Pierrot en descendant se laisse tomber.*

MEZZETIN.

Bon jour , ma petite femme. D'où vient donc que vous n'êtes pas noyée ?

COLOMBINE.

Ah , je n'en puis plus , je suis toute rompue. Quelle maudite voiture !

MEZZETIN.

C'est la poste de ce pays-ci.

PIERROT.

Par ma foi , monsieur , nous avons bien eu de la peine. J'ai cru vingt fois que madame accoucheroit de quelque folle entre mes bras.

COLOMBINE.

Je suis tombée plus de cent fois : & sans Pierrot. ....

PIERROT.

Cela est vrai , monsieur , c'est moi qui l'ai repêchée.

MEZZETIN.

Tu n'avois que faire de te donner tant de peine. Les méchantes femmes sont de liege , & ne vont jamais à fond.

COLOMBINE.

Voilà un pauvre poisson qui n'en peut plus. *A Mezzetin.* Tenez , monsieur , voyez , il est sur les dents : il sera fourbu de ce voyage-ci : il y a huit jours que nous marchons sans débrider.

MEZZETIN.

Hé bien , menez-le à l'écurie. Quel poisson est-ce là ?

PIERROT.

C'est un maquereau , monsieur.

MEZZETIN.

Un maquereau ? Voilà une bonne voiture pour une femme. *Pierrot mene le poisson par la bride , & s'en va.*

COLOMBINE.

Dis-moi donc , presentement , ce que nous venons faire ici , & pourquoi on nous a fait déménager aussi vite que si nous avions dix commissaires à nos trousses ?

MEZZETIN.

MEZZETIN.

Cela a été un peu chaud : mais est-ce qu'on vous a pris pour du train dans notre quartier ?

COLOMBINE.

Non pas tout à fait : mais on a jetté nos meubles par la fenêtre.

MEZZETIN.

Diable ! cela est scandaleux. Mais rien ne peut m'arrêter quand la gloire m'appelle. Nous sommes en Thrace , & j'ai quitté la Grece , pour venir ici disputer avec Orphée de la musique.

COLOMBINE.

Quoi , ce menestrier de village ?

MEZZETIN.

Il a eu l'effronterie de m'appeller en duel.

COLOMBINE.

En duel ? Et depuis quand donc , les musiciens sont-ils devenus si braves ?

MEZZETIN.

Bon , bon ! ils enragent de se battre quand ils ne voyent personne. Tiens , voilà la lettre que je lui ai écrite.

AMPHION A ORPHE'E.

J'ai appris , mon petit mignon , que vous vous mêliez de chanter , & de racler le boyau. Que cela ne vous arrive plus : car je vous ferois chanter sur un diable de ton. Je veux vous voir les instrumens à la main , quoique vous ne foyez qu'un chantre du

338 *La descente de Mezzetin*  
pont-neuf , & que vous ne deviez chanter  
qu'avec des grenouilles, ou braire avec des  
ânes comme vous.

COLOMBINE.

De quoi vivrons-nous en ce pays-ci , car  
nous n'avons point d'argent ?

MEZZETIN.

Cela m'embarasse un peu : car ce diable  
d'argent , c'est la cheville ouvriere d'un  
ménage. COLOMBINE.

Si tu voulois me laisser faire , je ferois de  
bonnes connoissances, & nous n'en ferions  
pas plus mal. Autrefois , quand tu étois  
absent , je ne manquois de rien.

MEZZETIN.

Tant pis , morbleu , tant pis ! Je me dé-  
fie diablement de ces femmes qui battent  
monnoye en l'absence de leurs maris.

COLOMBINE.

Ne voilà-t-il pas ? Ces maris se mettent  
d'abord cent choses à la tête. C'est bien ce-  
la : J'ai des secrets merveilleux qui m'ont  
été donnés par un chymiste qui m'aimoit  
autrefois.

MEZZETIN.

N'est-ce point celui qui a le laboratoire  
au college des Quatre-Nations , qui vend  
du chocolat volatil , de la crème de perles,  
& du sirop de diamans ?

COLOMBINE.

Je compose une huile , que j'appelle l'é-

lixir de patience, dont une goutte appliquée sur le front d'un mari, le délivre pour jamais du mal de tête.

MEZZETIN.

Diab!e, voilà qui est beau ! Mais je croi que tu gagnerois bien davantage, si ton secret le délivroit de sa femme.

COLOMBINE.

J'en ai un autre bien plus beau, pour les femmes d'aujourd'hui. Je compose la poudre de bonne réputation.

MEZZETIN.

Oh, oh ! je croi qu'elle est diablement difficile à faire.

COLOMBINE.

Qu'une coquette soit décriée, que sa conduite soit la plus raboteuse du monde, elle n'a qu'à changer de quartier, ne plus voir d'hommes, & prendre une pincée de ma poudre dans un bouillon ; en trois mois elle fera assaut de vertu avec les plus vestales.

MEZZETIN.

Voilà le plus beau secret du monde. Mais peux-tu faire assez de cette poudre-là ? J'en ai un pour le moins aussi beau. Qu'un homme ait une colique enragée ; en un moment je la lui fais passer. Je le couche par terre, je fais chauffer une meule de moulin bien chaude, je la lui applique sur l'estomac, n'ayez pas peur qu'il ait jamais la colique.

C O L O M B I N E.

Ni la colique , ni autre mal.

M E Z Z E T I N.

Le malade meurt ordinairement ; mais s'il ne mourroit pas , ce seroit le plus beau secret du monde. J'ai encore un autre moyen pour gagner de l'argent. Tu fais bien que , quand je joue de ma lyre , je fais tout venir à moi. Je n'ai qu'à aller aux Invalides , je servirai de grue pour monter les pierres , & on me payera comme trente manœuvres ensemble.

C O L O M B I N E.

Fi ! voilà un vilain métier. Je ne veux point d'un mari grue. Fais-toi plutôt maître à chanter. On te donnera deux louis d'or par mois , & tu trouveras peut-être quelque écolière a qui tu ne déploreras pas : car voila la grippe des femmes d'aujourd'hui.

M E Z Z E T I N.

Quoi , est-ce un si bon métier ?

C O L O M B I N E.

Je te dis qu'il n'y a pas une plus jolie vacation au monde. On est de tous les bons repas ; jamais de promenade sans le maître à chanter. On se donne de petits airs de familiarité avec l'écolière , on lui prend la main pour lui faire battre la mesure : le mari passe tout , sur la foi de la musique , & il ne se doute pas bien souvent de la partie qu'on fait chanter à sa femme.

M E Z Z E T I N.

Voilà mon affaire. Il n'y qu'une chose qui m'embarasse ; il me semble que je ne suis pas assez bien habillé ?

C O L O M B I N E.

Ne te mets pas en peine. Tu n'auras pas montré trois mois , que tu feras aussi doré que les maîtres à danser. Bon , une écolière en levant une jupe chez un marchand , ne leve-t-elle pas une veste pour son maître de musique ? Qu'est-ce qu'il lui en coûte ? C'est le mari qui paye cela , la bête a bon dos.

M E Z Z E T I N.

Voilà de jolis profits ; mais aussi on a bien de la peine , c'est un rude métier. Il faut quelquefois chanter , quand on a envie de boire. Mais n'importe , voilà qui est fait , quand l'argent me manquera je me jette dans la musique. Adieu , je m'en vais chercher Orphée , il n'a qu'à se bien tenir ; je lui ferai manger son violon jusqu'au manche.

C O L O M B I N E.

Et moi je m'en vais travailler à ma poudre de bonne réputation.

M E Z Z E T I N.

Et ne manque pas d'en garder pour toi. A propos , qu'as-tu fait de nos enfans ?

C O L O M B I N E.

Pour les cacher à cette ame damnée de Jupiter qui nous en a tué déjà deux , j'en ai

fait un ballot que j'ai porté à la douane , & je vais voir s'il est arrivé, pour en payer les droits.

M E Z Z E T I N.

Cette marchandise - là ne devrait pas beaucoup payer d'entrée , elle paye assez à la sortie.

## S C E N E

### DE MEZZETIN ET D'ISABELLE.

M E Z Z E T I N.

**I**L y a long-temps , madame , que la tapifferie des mes inclinations est pendue au clou à crochet de vos beautés. C'est l'amour qui en a été le tapissier ; & cela est si vrai , que le mérite . . . votre mine , d'un côté . . . mais d'ailleurs. A propos , mademoiselle , est-ce vous que j'aime ? car vous me paroissez bien petite aujourd'hui.

I S A B E L L E.

Il est assez difficile , monsieur , de vous répondre juste sur ce que vous me demandez. Tout ce que je puis dire , c'est que je ne me souviens pas d'avoir été plus grande.

M E Z Z E T I N.

Oui , charmante princesse, c'est vous. Je vous reconnois à vos flamboyantes prunelles. *Il tourne autour d'elle.* J'en suis pourtant toujours pour ce que j'ai dit , voilà qui est



diablement chiffon. Si nous nous marions ensemble , jamais nos enfans n'entreront dans le regiment des gardes.

I S A B E L L E.

Cela n'est pas encore fait.

MEZZETIN *la mesurant avec une corde.*

Je ne pense pas que vous ayez dix-sept paulmes. I S A B E L L E.

Apparemment , monsieur , que vous avez quelque cheval à assortir ; ou bien vous me voulez prendre la mesure d'un habit ?

M E Z Z E T I N.

Que je serois heureux , si je pouvois être le tailleur fortuné qui prendra la mesure d'une si aimable personne ! mais je crains bien que les ciseaux de mon amour ... Vous m'entendez bien ?

I S A B E L L E.

Point du tout , je vous avoue que je n'ai point le don de deviner.

M E Z Z E T I N.

Comme mon amour ne vise qu'au mariage , plus je vous regarde , & plus je trouve que vous êtes assez mon fait. Quand on a une femme à prendre , les plus petites sont toujours les meilleures.

I S A B E L L E.

Suivant ces maximes-là , je suis donc fort bonne à marier.

M E Z Z E T I N.

Oh , vous l'êtes de reste. Allons , la bel-

344 *La descente de Mezzetin*  
le , dites la verité , n'est-il pas vrai que vous  
ferez bien-aise d'être ma moitié ? Voyez ,  
regardez-moi , cet air , ce port , eh ? J'enrage  
quand je vois ces petits embrions de cour  
vouloir faire affaut avec moi.

I S A B E L L E.

Il faut qu'ils ayent perdu l'esprit. Ce sont  
de plaifantes marmoufettes !

M E Z Z E T I N.

J'ai le derriere un peu gros , tirant même  
sur le porteur de chaize ; mais mon mede-  
cin m'a promis qu'il me feroit en aller cela ;  
il m'a ordonné de prendre du petit lait.

I S A B E L L E.

Oh , je croi ce remede-là sûr.

M E Z Z E T I N.

Il m'a dit que c'étoit une humeur âcre ,  
répandue dans le diaphragme du mesentere ,  
& qui tombe sur l'omoplate. Mais laissons  
cela , & parlons du plaisir que nous aurons.

I S A B E L L E.

On se trompe quelquefois dans ce calcul-  
là , & l'on n'y trouve pas souvent tout le  
bonheur qu'on s'y étoit proposé.

M E Z Z E T I N.

Je suis doux , pacifique , aisé à vivre , l'hu-  
meur fatinée , velouté. J'ai vécu six ans avec  
ma premiere femme , sans avoir le moin-  
dre petit démêlé.

I S A B E L L E.

Cela est assez extraordinaire.

M E Z Z E T I N.

Une fois seulement , après avoir pris du tabac , je voulois éternuer. Elle me fit manquer mon coup. De dépit je pris un chandelier ; je lui cassai la tête , & elle mourut un quart d'heure après.

I S A B E L L E.

Ah ciel , est-il possible !

M E Z Z E T I N.

Voilà le seul différent que nous ayons jamais eu ensemble , qui ne dura pas longtemps , comme vous voyez.

I S A B E L L E.

Cela est fort expeditif , je vous l'avoue.

M E Z Z E T I N.

Quand une femme doit mourir , il vaut bien mieux que ce soit de la main de son mari , que de celle d'un medecin , qu'il faut bien payer , & qui vous la traînera six mois ou un an. Je n'aime point à voir languir le monde ; & puis l'on gagne son argent par ses mains. I S A B E L L E.

Et vous n'avez point d'horreur d'avoir commis un crime aussi noir que celui-là ?

M E Z Z E T I N.

Moi ? Point du tout ; je suis accoutumé au sang de jeunesse. Mon pere a fait mille combats en sa vie , où il a toujours tué son homme. Il a servi le roi trente-deux années.

I S A B E L L E.

Sur terre , ou sur mer ?

M E Z Z E T I N.

En l'air.

I S A B E L L E.

Comment en l'air ? Je n'ai jamais oui parler de ces officiers-là.

M E Z Z E T I N.

C'est que comme il étoit fort charitable , lors qu'il rencontroit quelque agonisant qu'on menoit à la greve , il se mettoit avec lui dans la charette , & l'aidoit à mourir du mieux qu'il pouvoit.

I S A B E L L E.

Ah, l'horreur !

M E Z Z E T I N.

Tous ses confreres les medecins ( car il avoit pris ses licences dans leur école ) disoient qu'il n'y avoit jamais eu un homme si adroit , & qu'on ne voyoit point de besogne faite comme la sienne : aussi l'avoient-ils fait recteur de la faculté.

I S A B E L L E.

Voilà , je vous assure , des talens bien merveilleux !

M E Z Z E T I N.

Je vous dis , madame , que si vous l'aviez vu travailler , il vous auroit fait envie de vous faire pendre.

I S A B E L L E.

Comme ce sont peut-être des talens de famille , vous deviez prendre la charge de monsieur votre pere.

M E Z Z E T I N.

Je m'y sentoïz assez d'inclination : mais vous savez qu'il faut qu'un gentilhomme voye le pays. J'ai couru par toutes les sept parties du monde , & me voilà enfin à vos pieds , ma divine princesse , le cœur en braïse , pour vous dire que je me pendrai assurément , si vous n'êtes unie avec moi par le lien conjugal.

COLOMBINE *arrivant , & les écoutant sans être vue.*

I S A B E L L E.

Je ne trouve qu'une petite difficulté à notre mariage , c'est que je suis déjà mariée.

M E Z Z E T I N.

Mariée ? Bon , voilà une belle affaire ! Est-ce-là ce qui vous embarrasse ? Je le suis aussi : mais il n'y a rien de si aisé que d'être veuf ; cinq sols de mort-aux-rats en font l'affaire.

COLOMBINE *à part.*

Ciel , qu'entens-je !

M E Z Z E T I N.

Allons donc , épine de mon ame , touchez-là , commençons les préliminaires de notre mariage.

COLOMBINE *à part.*

Le traître !

M E Z Z E T I N *s'approchant d'elle , & lui levant sa coëffe.*

Je ne demande que la petite oye.

I S A B E L L E.

Tout doucement , monsieur , réservez ces caresses-là pour votre femme.

M E Z Z E T I N.

Pour ma femme ? Je vous ai déjà dit que c'étoit une carogne que je hais comme le diable. Je voudrois qu'elle fut pendue.

C O L O M B I N E *à part.*

Scelerat !

M E Z Z E T I N.

Et dans peu j'espere lui donner d'une potion cordiale , qui l'empêchera d'avoir faim de long-temps.

I S A B E L L E.

C'est-à-dire que voilà la maniere dont vous traitez vos femmes , quand vous voulez les regaler : Je suis votre très-humble servante , je n'aime point la mort aux rats. *Elle veut s'en aller.*

M E Z Z E T I N *l'arrêtant.*

Vous me fuyez ? Oui , si vous voulez me promettre de m'épouser , je vous promets , moi , de la faire crever dans deux jours comme un vieux mousquet. Arrêtez donc beauté leopardé.

C O L O M B I N E *le tirant par la manche.*

Comme un vieux mousquet. *Isabelle s'en va.*

M E Z Z E T I N.

Ah , ma petite femme , te voilà ! Hé que j'ai de joie de te voir , mon petit bouchon !

COLOMBINE.

Ah , scelerat ! voilà donc les transports de ton amour ? Je vous promets de la faire crever dans deux jours.

MEZZETIN.

Eh , eh , ne vois-tu pas bien que je disois cela pour rire ? Il faut bien plus de temps pour faire crever une femme.

COLOMBINE *le poussant.*

Ah , malheureux , il faut que je te dévifage !

MEZZETIN.

C'est elle qui me vouloit mettre à mal.

COLOMBINE.

Non , je ne serai point contente que je ne t'aye étranglé de mes propres mains. *Elle se jette sur lui , le bat , & lui arrache sa perruque.*

MEZZETIN.

Au meurtre , au guet , au guet ! On égorge un bourgeois.

PIERROT *en vendeur de ptisanne , allant par les rues avec une petite fontaine de cuivre sur son dos , & des gobelets à la main.*

Chalans , chalans , qui est-ce qui veut boire ?

COLOMBINE *le voyant se met à pleurer.*

Ah , ah !

PIERROT.

Et quel vacarme faites - vous là ? Et fi

350 *La descente de Mezzetin*  
donc, quelle honte d'estropier une pauvre  
femme !

MEZZETIN.

C'est ma femme , de quoi vous mêlez-  
vous ?

COLOMBINE *continuant de crier.*

Ah , ah , ah , ah !

PIERROT *à Colombine.*

Heu , heu , heu ! *à Mezzetin.* Le fac-à-  
vin !

COLOMBINE *pleurant.*

Je suis . . . . hi , hi !

MEZZETIN.

Par ma foi , voilà une méchante carogne !

PIERROT *à Mezzetin.*

Cela n'est morgué pas bien , tout franc.

COLOMBINE *pleurant.*

Je suis toute brisée , hé , hé !

MEZZETIN.

Là , là , là , ma petite femme , ce ne  
fera rien , cela ne m'arrivera plus.

PIERROT.

Hé le brutal ! Quand vous voulez battre  
une femme , que ne lui fanglez-vous un  
bon coup de bâton sur la tête , sans vous  
amuser à la faire crier deux heures. *A Co-*  
*lombine.* Qu'est-ce donc qu'il vous a fait ?

COLOMBINE.

Il m'a , il m'a . . . Ah ! je ne saurois par-  
ler , er , er , er . . . .



MEZZETIN.

Par ma foi , je commence à croire que c'est moi qui l'ai battue.

PIERROT.

Allons , je veux faire la paix , je n'aime pas à voir de noise dans un ménage. Je veux vous accommoder : venez-ça.

COLOMBINE.

Non , je ne lui pardonnerai jamais.

PIERROT *fait mettre Mezzetin en posture de recevoir des coups de bâton ; il présente le bâton à Colombine , qui en frappe Mezzetin.*

Allons , vous voilà quittes.

MEZZETIN.

Oui , tout d'un côté & rien de l'autre.

PIERROT.

Sans moi vous vous seriez battus , & vous voilà les meilleurs amis du monde.

COLOMBINE *voulant s'en aller.*

J'aurai toujours cela sur le cœur.

MEZZETIN.

Et moi sur les épaules. Voilà une méchante ame de femelle. Ah chienne !

COLOMBINE *revient en criant plus fort.*

Ah , ah , ah ! & *Mezzetin s'en fuit.*

PIERROT *en s'en allant.*

A la fraîche , à la fraîche , qui est-ce qui veut boire , qui est-ce qui veut boire ?

## SCENE DE L'AUTEUR.

MEZZETIN , COLOMBINE ,  
*en auteur.*

MEZZETIN.

Voilà un sac de charbon de l'enfer qui va à la promenade.

*Colombine gesticulant comme une personne qui déclame sans rien dire.*

MEZZETIN.

Mon sieur , ou madame ; car je ne sais si vous êtes mâle ou femelle , je ne vous vois que par derrière.

*Colombine lui faisant signe de la main.*

MEZZETIN.

Plaît-il ? Est-ce que je suis barbouillé ?

COLOMBINE *gesticulant.*

Ah ! ah !

MEZZETIN.

Voilà assurément quelque bel-esprit.

COLOMBINE.

*Vade retrò, prophane. Mezzetin veut s'enfuir.*

COLOMBINE.

Qui t'a fait si téméraire que de m'interrompre ?

MEZZETIN.

Je vous demande pardon.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Une personne de mon savoir.....

MEZZETIN.

Je n'y tâchois pas.

COLOMBINE.

Qui fait les madrigaux de Proserpine. ...

MEZZETIN.

Je ne le ferai plus.

COLOMBINE.

Et qui est le premier congnant pour entrer ici-bas à l'academie.

MEZZETIN.

A l'academie? Quoi, il y en a une ici? C'est donc une academie de malins esprits?

COLOMBINE.

Je me promenois sur les bords du Cocite pour travailler plus en repos à ma harangue, & tu viens te jeter à travers de mes conceptions.

MEZZETIN.

Comment donc? est-ce que vous faites vos harangues vous-même?

COLOMBINE.

Je fai bien que la plûpart des academiens là-haut ne se donnent pas cette peine-là, & que pourvu qu'ils la sachent lire, on les reçoit tous d'une voix: mais ce n'est pas de même ici, & il ne suffit pas de savoir faire l'anatomie d'un mot pour être l'interprète des misteres de notre diabolique academie.

M E Z Z E T I N.

Apparemment que vous en étiez-là haut ?

C O L O M B I N E.

Que j'en étois là-haut ? Que j'en étois ? Est-ce qu'on m'en recevrait ici, si j'en avois été ? Ce n'est pas que je n'aye cent fois plus de mérite qu'il n'en faut pour en être : j'ai été le plus bel esprit de mon temps , & j'ai fait en ma vie plus de cent comedies.

M E Z Z E T I N.

Plus de cent comedies !

C O L O M B I N E.

Oui cent ; peut-être cent cinquante , si vous me fâchez : il n'y a jamais eu un si bon naturel que le mien. Je rendois une comedie aussi facilement qu'un autre fait un lavement. C'est moi qui ai enrichi les comedians François , & il n'y avoit point d'hyver que je ne leur donnasse sept ou huit piéces , tant serieuses que comiques.

M E Z Z E T I N.

Et les jouoit-on long-temps ?

C O L O M B I N E.

Jamais qu'une fois : mais aussi tout Paris venoit se crever à la premiere representation : car personne ne vouloit attendre la seconde , de peur de ne la point voir.

M E Z Z E T I N.

J'aurois cru que c'eut été là le moyen d'envoyer les comedians à l'hôpital.

## C O L O M B I N E.

C'est ce qui vous trompe. Une comédie nouvelle , pour être bonne, ne se doit jouer qu'une fois ; quand elle va jusqu'à deux, ma foi on s'ennuie. J'ai mis le siecle dans ce goût-là : & si vous prenez garde , depuis moi tous les auteurs donnent là-dedans. Ils ont raison au bout du compte ; car comme les bonnes choses aujourd'hui n'ont point de cours , pour peu qu'une méchante pièce puisse être représentée une fois , voilà les comédiens riches.

## M E Z Z E T I N.

Les vôtres étoient donc sur ce pied-là ?

## C O L O M B I N E.

Vous pouvez croire que je me suis mis à la mode tout des premiers. De plus je n'ai jamais voulu ôter au public l'usage récréatif des sifflets. Tout au contraire , je marquois dans mes rôles les endroits où l'on devoit siffler , afin que l'acteur se reposât , & qu'il reprît haleine : c'est le jugement qui conduit tout cela.

## M E Z Z E T I N.

Et moi je voudrois que les sifflets fussent au diable. Quand cette quinte-là prend au parterre , il démonteroit & Titus & Berenice.

## C O L O M B I N E.

Je m'étois, de mon vivant , abonné avec

356 *La descente de Mezzetin*  
un marchand de sifflets , qui étoit dans son  
métier le premier homme du monde.

MEZZETIN.

Les comédiens vous ont bien de l'obligation.

COLOMBINE.

Il en faisoit pour la prose , pour les vers,  
pour les François , pour les Italiens. Mais  
ma foi , où il triomphoit , c'étoit pour  
l'opera.

MEZZETIN.

Est-ce qu'on se servoit encore de sifflets  
de votre temps à l'opera ? Cette mode-là  
est passée : fi ! cela est bourgeois. On se sert  
présentement de sonnettes , cela est bien plus  
harmonieux.

COLOMBINE.

Pour mettre en crédit mon marchand ,  
j'avois fait un opera , moi , qu'on alloit jouer  
quand je mourus. Ce devoit être la plus belle  
chose qu'on eût jamais vu sur le théâtre.  
Je ne l'avois pas pris de la metamorphose ,  
comme ces chardons du Parnasse. Fi ! cela  
sent le college. Je l'avois tiré tout entier  
de l'histoire de France : il portoit pour titre  
*les aventures du pont-neuf* : la fable n'a  
rien de si magnifique.

MEZZETIN.

Les aventures du pont-neuf , un sujet de  
l'histoire de France ? Voilà un auteur échappé  
des petites-maisons des enfers.

## C O L O M B I N E.

Comment donc ? Est-ce que je dis des impertinences ? Paris n'est-il pas la plus belle ville de France ? Le pont-neuf n'est-il pas le plus bel endroit de Paris ? Ergo les aventures du pont-neuf sont les plus beaux traits de l'histoire de France. C'est une figure , ignorant, que nous appellons en latin *Pars pro toto* , & en grec *Sinecdoche*.

M E Z Z E T I N.

Et en françois la folie.

C O L O M B I N E.

Ce qu'il y avoit d'admirable dans mon opera , c'est que les divertissemens étoient *ex visceribus rei*. D'abord c'étoient des filoux qui coupoient des bourses. Les instrumens prenoient-là des fourdines : ensuite je faisois paroître des joueurs de gobelets , qui faisoient flamboyer des étoupes dans leurs bouches. Ah , ne m'en parlez point , cela vaut mieux que toutes vos pluyes de feu ! Mais ce qu'il y avoit de surprenant , & dont on ne s'étoit point encore avisé , c'étoit un divertissement d'un trio de pendus , qui rendoient les derniers soupirs sur le même brin. C'étoit là , morbleu , où je rassemblois tous les tons plaintifs de la musique, pour faire pleurer joyeusement toute l'assemblée.

M E Z Z E T I N.

Etoit-ce vous qui étiez le. . . Voilà un bel

358 *La descente de Mezzétin*  
opera : mais n'y avoit-il point là quelque  
petit tonnere pour ragaillardir.

COLOMBINE.

Affurément , & même une tempête , avec  
un gros tambour sur le théâtre : & elle étoit  
si orageuse , que jamais les violons ne la pu-  
rent jouer , il la falut ôter.

MEZZETIN.

Je m'en étonne , ce font pourtant les  
plus . . . .

COLOMBINE.

Mais vous me faites bien perdre du tems.  
Que voulez-vous de moi ?

MEZZETIN.

Je veux apprendre le chemin des enfers ,  
& je vais y chercher ma femme.

COLOMBINE.

Vous allez chercher votre femme ? Ah ,  
ah ! *Elle met le doigt sur son front.*

MEZZETIN.

Comment donc ? Est-ce que je suis bar-  
bouillé ?

COLOMBINE.

Chercher sa femme. Il vous faut cinq ou  
six grains d'ellebore.

MEZZETIN.

Le diable m'emporte si je ne vais la cher-  
cher , je ne me mocque point.

COLOMBINE.

Ah , pour la rareté du fait , je veux vous  
y mener. Suivez-moi , je veux entendre ce  
compliment-là.



M E Z Z E T I N.

Avant que d'aller plus avant , je voudrais bien savoir une chose de vous : car on dit qu'on est si savant quand on est mort. Ma femme a toujours été diablement coquette ; dites-moi , je vous prie, si je ne suis point, là, là. . . . vous m'entendez bien.

C O L O M B I N E.

Oui da , oh cela est bien aisé. Voyons , là , levez le nez , l'œil fixe , le corps ferme, la tête droite , montrez la langue.

M E Z Z E T I N.

Ah , je tremble !

C O L O M B I N E.

Montrez-moi votre main , ah ah. Tirez la langue , hé hé. *Elle lui tâte le poux.* Oh , oh. *Elle lui tâte le front.* Hu hu.

M E Z Z E T I N.

Ah la carogne !

C O L O M B I N E.

Que cela ne vous fasse pas de peine : c'est un mal de famille , votre pere l'étoit , votre grand-pere l'étoit , votre ayeul l'étoit.

M E Z Z E T I N.

Je vous remercie. Quand on fera des chevaliers de cet ordre , je vous prierai de faire mes preuves.



## L E S E N F E R S.

*PLUTON ET PROSERPINE,*  
*avec leur cour.*

*Les violons font une marche , & viennent  
s'asseoir sur un trône de flâmes.*

## P L U T O N.

**C**'Est une chose étonnante, phlegetontique assemblée , de voir l'affluence d'âmes qui tombent journellement par vos soins dans mon royaume. L'enfer en est enfin plein jusqu'au gouleau , tout le monde a pris le train d'y venir en poste : & il faut désormais refuser l'entrée aux survenans, ou faire bâtir des appartemens nouveaux : & pour cela je croi qu'il sera bon de lever un droit sur le bois & le charbon qui se brûle ici-bas ; & c'est pour cela que je vous assemble.

## P R O S E R P I N E.

Ah, si, m'amour ! Ne parlons point d'impôt : c'est quelque nouveau-venu de mal-tôtier qui vous a soufflé cet avis-là.

## P L U T O N.

J'ai vu autrefois le temps si miserable , qu'il ne venoit pas ici le moindre petit gri-

fonneur de sergent , qu'il ne falût députer un diable exprés pour l'aller querir : & presentement nous ne sommes employés qu'à les chasser. Il faut que les greffiers attendent des années entieres à la porte , parce qu'ils ne veulent pas passer devant les conseillers qui pleuvent ici de toutes parts.

P R O S E R P I N E.

Il ne faut plus recevoir de gens de robe, l'enfer est déjà assez lugubre : & sur tout point de greffiers , car ces gens-là mettent l'enfer en mauvais predicament.

P L U T O N.

Oui , mais vous ne savez pas que moi qui suis Pluton , je n'ai pas plus de droit en enfer que ces messieurs-là. Bien-heureux , si quelque jour ils ne m'en chassent pas ! Je suis si saoul de gens de chicane , que dernièrement je fis une querelle d'allemand à un diable de qualité qui revenoit de Paris , & je lui fis fermer la porte , parce qu'il avoit hanté mauvaise compagnie là-haut , & qu'il sortoit du corps d'un procureur.

P R O S E R P I N E.

Vous avez eu raison , ce seroit le moyen de gâter bien-tôt tout ici.

P L U T O N.

Je veux que vous soyez témoin de ce que je dis , & que Charon apporte devant vous le registre journal des ames qu'il a passé aujourd'huy.

362 *La descente de Mezzetin*

*Il sort deux diables qui apportent un gros livre sur leur dos , & Charon arrive , qui après avoir feuilleté le livre , lit :*

Du 17 , passé deux mille sept cens treize medecins , avec leurs mules.

P L U T O N.

Ces messieurs-là font mieux nos affaires là-haut , il faut les renvoyer.

P R O S E R P I N E.

Oui , mais qu'on retienne les mules, elles serviront à Radamante , quand il menera pendre quelqu'un.

P L U T O N.

Je ne veux plus qu'on en reçoive aucun à l'avenir , qu'il n'ait une attestation de service , & un certificat des fossoyeurs, comme il a bien & fidèlement exercé sa charge de medecin , & tué pour le moins dix mille personnes à sa part.

C H A R O N.

Du même jour, quatorze cens apoticaire.

P L U T O N.

Pour les apoticaire, passé : on est échauffé en ce pays-ci , & on a besoin de lavemens pour se déconstiper.

C H A R O N.

Dudit jour , cinquante-sept mille deux cens dix-sept, tant fermiers, sous-fermiers, que commis & rats de cave.

P L U T O N.

Il est vrai qu'il en est tombé ce matin

une brouine , qu'on ne se voyoit pas en enfer.

C H A R O N.

Pour les fermiers , tout franc , il n'y a plus moyen de les passer , ils sont si gros & si gras que ma barque enfonce.

P L U T O N.

Comment voulez-vous faire ? nous ne pouvons pas les refuser , c'est ici leur appanage.

C H A R O N.

De plus , quinze mille sept cens tant clerks que procureurs.

P L U T O N.

Pour ceux-là , il en faut faire provision , c'est le bois d'andelle de l'enfer , & je ne veux pas qu'on brûle autre chose dans mon cabinet.

C H A R O N.

Quatorze mille douzaines de femmes , tant grandes que petites.

P L U T O N.

Ah , voilà ce que je craignois ! Et pourquoi les laisse-t-on passer ?

C H A R O N.

*Item* , passé en corps & en ame deux carabins de simphonie , soi-disant musiciens de l'opera , qui viennent redemander leurs femmes.

P L U T O N.

Ils sont donc fous ? Qu'on les fasse venir

364 *La descente de Mezzetin*  
au plus vîte , je les veux voir , voilà du  
fruit nouveau.

P R O S E R P I N E.

Il y a long-temps que je suis en ce pays-  
ci , mais je n'ai point encore vu une pareil-  
le ambassade.

*On amene devant Pluton, Orphée & Mezzetin , & on leur fait faire un salut ridicule. Orphée fait un compliment court en Italien.*

P L U T O N *montrant Isabelle.*

Est-ce là votre femme ? Elle valoit bien  
la peine de faire le voyage.

I S A B E L L E.

S'il est étonnant de voir un mari cher-  
cher une femme jusqu'aux enfers , il ne l'est  
pas moins de voir une femme souhaiter  
avec empressement de retourner avec son  
mari , quand une fois elle en a été séparée.

P L U T O N.

Voilà un petit début qui n'est point sot.

M E Z Z E T I N.

Ni la débuteuse , non plus.

I S A B E L L E.

Pour moi je ne suis point de celles qui  
regardent la separation d'un mari comme  
la porte de leur felicité ; & j'avoue fran-  
chement que je suis d'assez mauvais goût ,  
pour trouver qu'il n'y a point de bonheur  
égal à celui de vivre avec un époux que l'on  
aime , & dont on est tendrement aimé.

M E Z Z E T I N.

Et fi donc ! faites la taire , elle prêche là une nouvelle doctrine.

I S A B E L L E.

Je fai que je ne fuis pas du goût d'aujourd'hui , & que pour être présentement femme du bel air , il ne faut prendre un mari que comme un sur-tout de bien-seance , & un paravent de réputation : mais j'aime mieux n'être point tout à fait à la mode , & être un peu plus dans la route de mon devoir : à *Pluton* & à *Proserpine*. C'est ce qui fait que je me viens jeter à vos pieds , pour implorer votre clemence , & vous prier , par tout ce que vous avez de plus cher , au nom de l'amour que vous vous êtes portés l'un & l'autre , de m'accorder la grace que je vous demande , de me rendre à un mari que je cherais plus que toute chose au monde , & je serai obligée de faire le reste de ma vie , des vœux pour la santé & prospérité de vos majestés diaboliques.

M E Z Z E T I N.

Malpeste ! voilà du plus beau recitatif.  
*On fait du bruit.*

P L U T O N.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit-là ?

C H A R O N.

Ce font des anciens marguilliers qui veulent passer devant des avocats.

P L U T O N.

Le procès n'a-t-il pas été jugé là-haut ?

C H A R O N.

Oui, mais ils en appellent devant vous.

P L U T O N.

Huissier, faites faire silence, nous verrons cela tantôt.

C O L O M B I N E *déclamant.*

Les femmes d'aujourd'hui sont si malheureuses, & l'empire que les maris ont pris sur elles est si absolu, que je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de filles à marier, & qui regardent le mariage comme l'écueil de leurs plaisirs & le tombeau de leur liberté.

M E Z Z E T I N.

Bon bon ! toute la journée les filles ont le gosier ouvert pour chanter :

*Ma mere, mariez-moi,*

*Vous savez la raison pourquoi.*

C O L O M B I N E.

En effet, n'est ce pas une chose qui crie vengeance de voir l'inhumanité avec laquelle les pauvres femmes, ces moutons d'amour, sont traitées par ces loups dévorans. *Elle crie.* Ne diroit-on pas. . . .

M E Z Z E T I N.

Oh oh, je vois bien que nous sommes ici sur le patrimoine des avocats. Comme elle a appris à crier.



## C O L O M B I N E.

Ne diroit-on pas , dis-je , que le mariage , qui devrait être l'union , le nœud & la soudure des volontés , soit presentement un champ de bataille , où le mari s'exerce à chagriner sa femme , & où la femme est toujours la malheureuse exposée aux insultes , & bien souvent aux coups de celui qui devrait être le rempart de sa foiblesse.

## P L U T O N.

Nous voyons pourtant souvent ici des maris qui portent de vilains chinforgnaux sur leur tête.

## M E Z Z E T I N.

Hé , ce n'est que pour entretenir la paix. Ne savez-vous pas bien que *qui bat sa femme, il la fait braire; qui la rebat il la fait taire.*

## C O L O M B I N E.

Pour moi , je vous déclare , que si heureusement mon mari étoit mort le premier , j'aurois pleuré , crié , je me serois couverte jusqu'aux ongles , d'un dueil où le cœur n'auroit pas eu grande part : mais loin de le venir trouver aux enfers , je me serois bien donné de garde de le chercher.

## M E Z Z E T I N.

Oh , ma petite femme , je n'ai jamais douté de votre affection.

## C O L O M B I N E.

Ainsi , puisqu'il me vient chercher de si loin , c'est une marque qu'il ne sauroit se

passer de moi. Mais il ne m'aura que par le bon bout. Je prétens avoir des conditions si avantageuses, qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir gâté le métier, & m'accuser d'avoir été assez sotte pour reprendre le même mari, après avoir été assez heureuse pour en être délivrée.

M E Z Z E T I N.

Je fais une action plus heroïque en vous reprenant; & si l'on permettoit aux maris veufs de venir se remarier en enfer, je suis bien sûr qu'ils ne reprendroient pas la défunte.

C O L O M B I N E.

Comme c'est une chose qui crie vengeance, de voir le peu de dépense que les femmes font aujourd'hui, je veux en outre, avoir plus d'argent que par le passé, & que chacun ait la semaine la clef du coffre fort.

M E Z Z E T I N.

Si vous l'aviez une semaine, je courrois grand risque la suivante de ne pas entrer en exercice, & je croi que je n'aurois plus que faire de clef ni de coffre fort.

*Prodiga non sentit pereuntem fœmina censum.*

C O L O M B I N E.

*Item.* . . . Oh, voilà un grand item celui-ci. Point de jolies filles de chambre, c'est-à-dire que je les choisirai moi-même, les plus  
laidés

laides que faire se pourra , & qui auront au moins quarante-cinq ans.

M E Z Z E T I N.

Fi ! on n'est jamais bien servi de ces vieilles-là. Il faut donc que vous retranchez les grands laquais.

P L U T O N.

Tu dieu ! cet oiseau-ci fait bien sa leçon : voilà une pelerine qui a diablement d'esprit.

M E Z Z E T I N.

Elle a encore six fois plus de tête. Là, là , voyons. Comme ainsi soit que le naturel des corneilles est d'abattre des noix , & de parler gras ; celui des pies d'avoir la queue longue ; & des perroquets d'être habillés de verd , de même le naturel des femmes est de faire enrager leur mari.

C O L O M B I N E.

Et des maris , de faire enrager leurs femmes.

M E Z Z E T I N.

Quoique j'aie enragé tout mon faoul pendant que nous avons été ensemble , je veux bien la reprendre encore à mes risques , périls & fortunes. C'est le plus grand service que je vous puisse rendre ; car je vous promets que si elle est encore deux jours en enfer , elle vous fera détester tous les uns après les autres.

P L U T O N.

La cour vous est obligée : car nous n'a-

370 *La descente de Mezzetin*  
vons point de diable assez diable pour tenir tête à une méchante femme.

COLOMBINE.

Bon bon , nous y voilà ! Est-ce qu'une femme qui fait le diable , ne fait pas sa charge ?

MEZZETIN.

Cela est vrai , & le mari qui roffe fait la sienne ; c'est ce qui fait , messieurs les diables , diableffes , diablotins , & autres , qu'en faveur de l'amitié que j'ai toujours porté à votre corps , & pour entretenir la paix & l'union dans l'enfer , je veux bien vous en délivrer , mais à certaines conditions ; & voilà des articles que nous ferons signer par des notaires de ce pays-ci : car je croi qu'il n'y en manque pas.

COLOMBINE.

Oui , tu le prends comme cela ? Et moi je ne veux pas sortir. Une jolie femme comme moi en tout pays ne manque point de mari.

MEZZETIN.

Oh , je fai bien qu'il y a par tout assez de gens qui se mêlent de ces emplois-là.

*Primò.* Puisque je ne profite pas de votre mort , je prétens que vous me rendiez les frais du deuil & de l'enterrement que j'ai payés au crieur.

PLUTON.

Cela est juste ; mais il n'en coute pas grand' chose pour faire enterrer une petite femme.

MEZZETIN.

Ah ! ces diables de corbeaux-là ne les mesurent pas à la toise : & ils rançonnent si exorbitamment un pauvre mari , que souvent il aimeroit presque autant que sa femme ne mourût pas.

PLUTON.

Ils gagnent assez d'ailleurs.

MEZZETIN.

Je prétens à l'avenir que vous baissiez votre rayon d'un grand demi pied au moins.

COLOMBINE.

D'un demi pied ! Je me ferois plutôt couper la tête. Non , non , je demeurerai ici.

MEZZETIN.

Il vous restera encore plus d'un grand pied : & un grand pied de rayon doit suffire pour la femme d'un musicien.

PROSERPINE.

Oh , oh , je le croi bien ! Je m'en contenterois bien , moi qui suis Proserpine.

MEZZETIN.

Je veux que vous soyez beaucoup plus sage que par le passé , & que vous promettiez de n'aimer désormais que moi.

COLOMBINE.

Oh , pour cet article-là , neant. Je ne veux point engager ma conscience. Dans le tems où nous sommes , il n'y a point de femme qui puisse promettre cela.

372 *La descente de Mezzetin*  
M E Z Z E T I N.

Je veux que les enfans que j'aurai dans la fuite , ( car il faut commencer sur nouveaux frais ) soient élevés à ma fantaisie , & j'en disposerai comme de chose à moi appartenante.

C O L O M B I N E.

Oh , cela s'en va sans dire.

P L U T O N.

Hé de quoi vous embarrassez-vous ? Puis qu'elle est votre femme , tous les enfans qu'elle aura ne seront-ils pas les vôtres ?

M E Z Z E T I N.

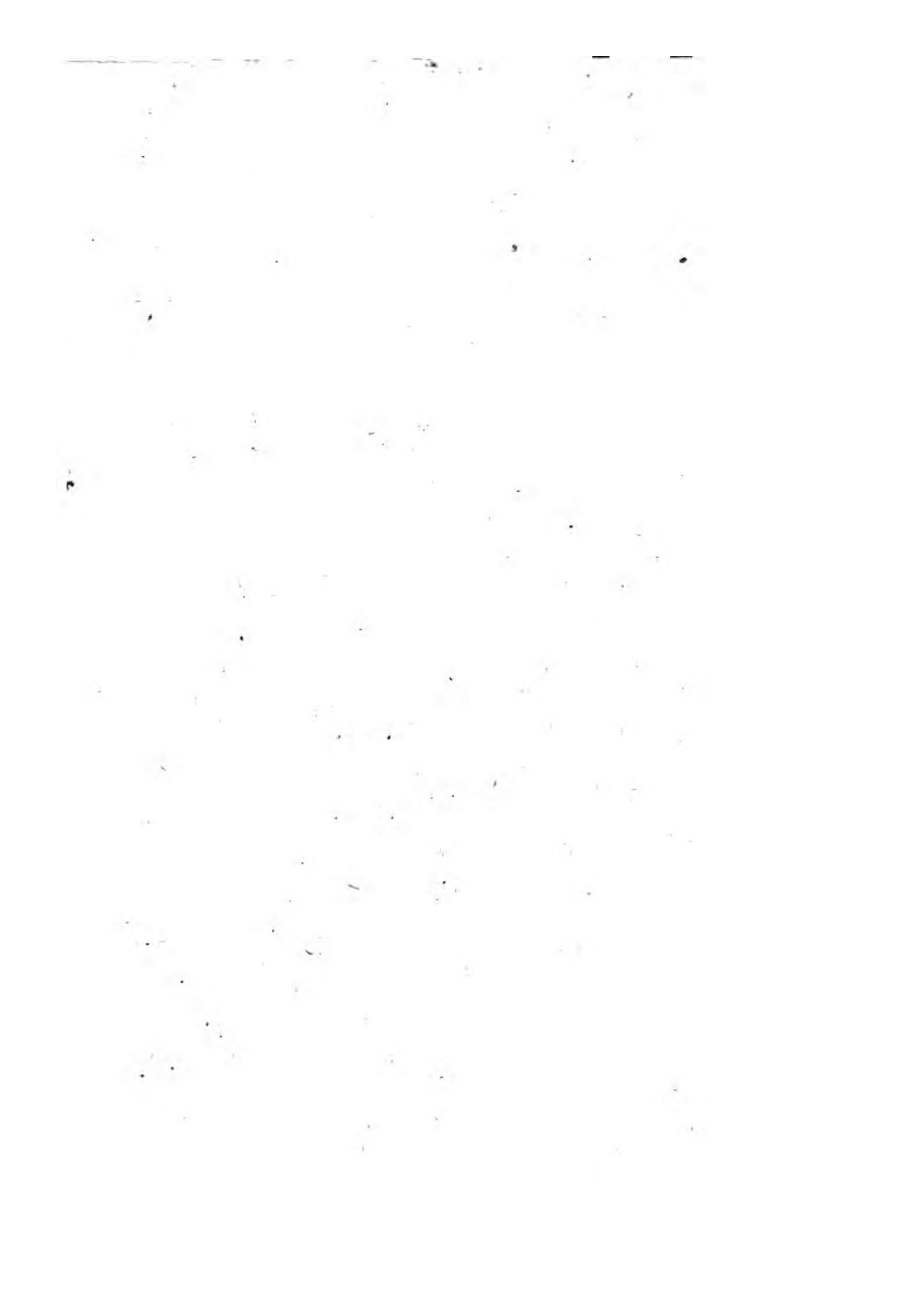
*Nego consequentiam.* Vous ne savez pas tout le manège de là-haut , monsieur Pluton. Il y a tant de peres qui n'ont jamais eu d'enfans.

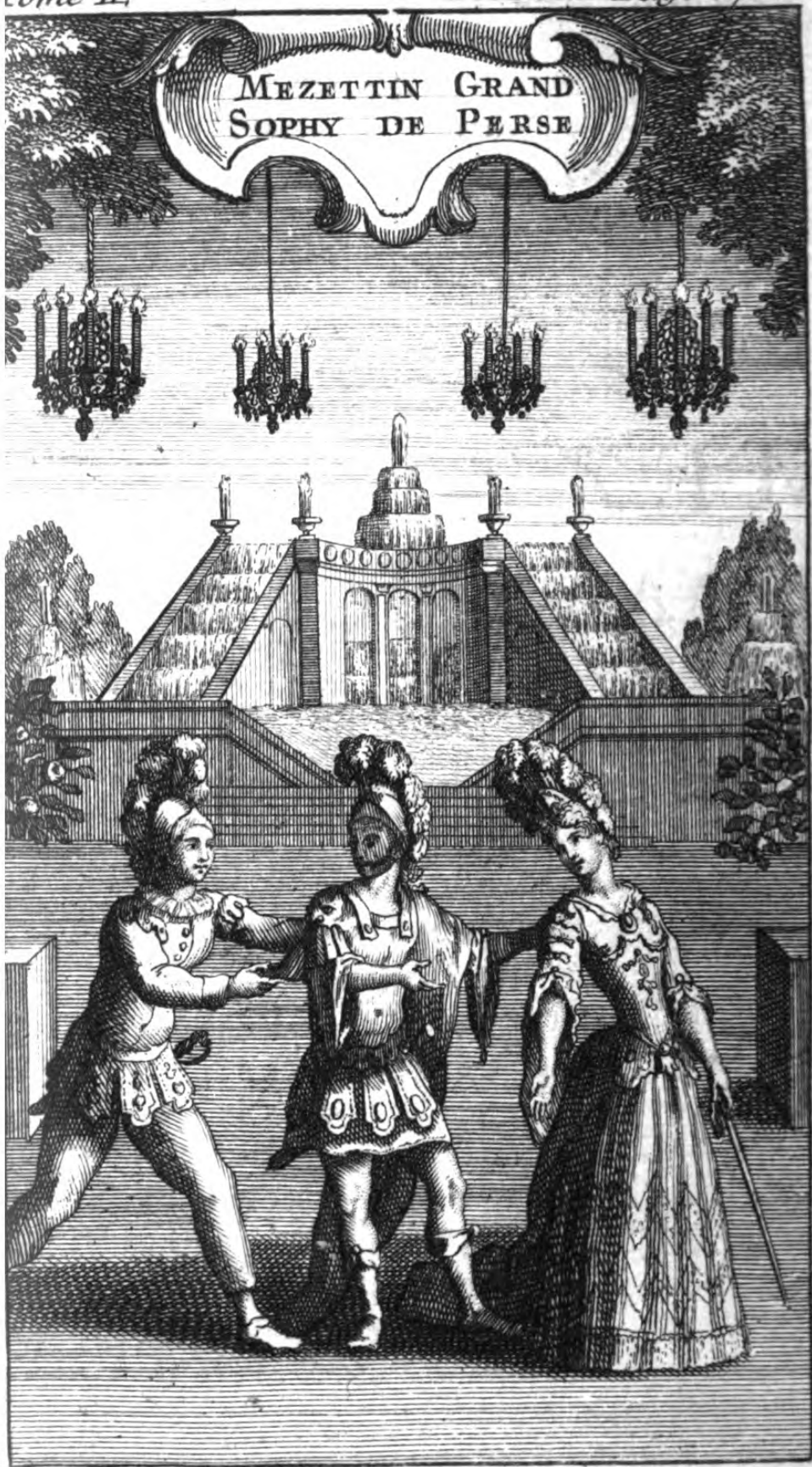
P L U T O N.

Après avoir entendu les raisons des uns & des autres , pour vous défrayer de votre voyage , moi Pluton , prince des tenebres , souverain du Styx & du Phlegeton , gouverneur des Pays-bas , président du sabbat , & correcteur né des arts , métiers & professions , je vous permets non seulement d'emmener chacun votre femme , mais toutes celles qui sont en enfer , sans même en exempter Proserpine.

M E Z Z E T I N.

Pour moi , je n'en ai que trop de celle-ci ; mais il y a bien des gens ici qui ne demanderoient pas mieux que de troquer avec vous.







MEZZETIN  
GRAND SOPHY  
DE PERSÉ.

*COMEDIE EN TROIS ACTES.*

Mise au Théâtre par monsieur Delosme de  
Monchenai, & représentée pour la pre-  
miere fois par les Comédiens Italiens  
du Roi dans leur hôtel de Bourgogne,  
le dixième Juillet 1689.



SCENES FRANCOISES  
 5  
 D U  
 GRAND SOPHY.

SCENE DE LA MAGICIENNE.

MEZZETIN, MELISSE,  
 MAGICIENNE.

*Pour entendre cette scene , il faut savoir que Mezzetin est un chevalier errant dont Melisse magicienne est amoureuse , & qu'elle tient renfermé dans son palais par ses enchantemens. Pierrot, autre chevalier errant, sachant le malheur de Mezzetin, va le délivrer des mains de cette sorciere , ce qu'il fait, en lui donnant un charme sur lequel Melisse ne peut rien. Après que Mezzetin a reçu le charme , voici ce qu'il dit :*

MEZZETIN *seul.*



L est temps, Mezzetin, de prendre ton parti

    Ou pour l'amour ou pour la gloire.  
 Je ne sai qui des deux aura le démenti,  
 Je ne sai qui des deux mérite la victoire.

Tout franc , un plus fin que moi y feroit bien embarassé. J'ai beau chercher à les at-teler ensemble ; l'amour dit toujours , oui : la gloire dit toujours , non : Voilà le grand chemin de plaider toute la vie. D'un côté l'amour est un petit libertin qui ne respire que la joie ; il ne demande qu'à jouer , qu'à boire , qu'à folâtrer. Ma foi , plus je me tâte, plus je sens que je suis fait pour l'amour. D'un autre côté , la gloire est une terrible pigrièche : elle ne s'attache qu'aux gens qui couchent aussi volontiers en plein champ , que sur un bon lit. J'en ferois bien autant quand j'ai bien bu : Je m'endors par tout où je me trouve. La gloire n'aime que les gens qui ont toujours la poussiere dans les yeux , & le soleil sur la tête. Si elle aimoit à proportion tous ceux qui ont la lune sur la tête , je vois ici bien des maris qui se trouveroient glorieux sans y penser. La gloire ne se plait qu'à déchiqueter le monde , toujours quelque tête, ou quelque bras cassé avec elle, au lieu que l'amour ne trouve jamais les gens trop entiers. Il est vrai que la gloire donne un laurier : mais je n'aime le laurier que sur un jambon , ou dans les fauces. La gloire fait vivre dans la gazette après la mort : mais quelle folie de s'aller faire tuer pour fournir de la pâture à messieurs les curieux ! Ainsi, tout bien & diligemment considéré, serviteur à la gloire. Mais quoi ? je sens-là

certain élanemens de bravoure. Ouf, ouf!  
j'ai bien peur que la gloire ne donne le croc  
en jambe à l'amour.

MELISSE MAGICIENNE *arrivant.*

Ah, traître, tu me veux quitter!

MEZZETIN.

J'en enrage, aimable pouponne.

La gloire si fort me talonne,

Qu'elle m'oblige à m'écarter.

MELISSE.

Coquin, quelle fureur te porte

A t'éloigner de ce palais?

Tout y répond à tes souhaits.

Que te manque-t-il, dis?

MEZZETIN.

D'être mis à la porte.

MELISSE.

A la porte, perfide! Ah, ne l'ose esperer!

Je m'en vais à l'instant tout l'enfer conjurer.

MEZZETIN.

Madame, puisque la poésie ne peut obtenir mon congé, & que la plus incontestable vérité devient problematique si-tôt qu'elle est escortée de la rime, trouvez bon que je vous dise en prose, que je n'attens plus que vos ordres pour partir.

MELISSE.

Et tu me l'oses dire en face?

Barbare, c'est donc là le prix de mon amour?

Peut-on pousser plus loin l'audace?

Un brigand que je tiens dans un charmant séjour,

Qui se voit par mes soins au comble des délices,

Pour qui mon lâche amour ne cesse d'éclater!

Et cet ingrat peut me quitter!

Ah, traître, il faut que tu périsses!

Mais afin que l'amour n'ait rien à m'imputer,  
De ton sort je te rends le maître.

Avant qu'un monstre affreux se vienne présenter ;  
Si ton cœur est touché, qu'il se fasse connoître.

M E Z Z E T I N.

Prenez , prenez , madame , un moins funeste soin.  
Ma tendresse n'a pas besoin  
D'un tire-bourre pour paroître.

Ah ! s'il ne s'agissoit que de bruler pour vous  
D'un feu qui ne vous pût laisser aucun scrupule ,  
Vous verriez Mezzetin dans ses vœux les plus doux ;  
Faire nargue à la canicule ;  
Mais si vous voulez qu'un amant  
Donne nazarde à la gloire ,

Je suis votre valet à parler franchement.

Pour vivre avec vous un moment ;

Je ne veux pas mourir à jamais dans l'histoire.

M E L I S S E.

Hé bien puisque ton grand courage  
Ne respire que les combats,  
On va l'exercer de ce pas.

Monstres , sur cet ingrat déchargez votre rage.

*Les Monstres paroissent. MEZZETIN tremblant & se ra-*  
*visant.*

Ma foi , je suis d'avis pourtant de demeurer ,  
En cas que ces messieurs veillent se retirer.

M E L I S S E.

Monstres , éloignez-vous.

MEZZETIN ôtant sa toque , & faisant une révérence.

A cette heure , madame ,

Peut-on prendre congé de vous ?

M E L I S S E.

Il se mocque de mon couroux.

Hola , monstres , hola , dévorez cet infâme.

*Les monstres entourent Mezzetin , qui les arrête , en mon-*  
*trant le charme qu'il a reçu de Pierro'.*

Ei , messieurs , n'allez pas donner dans le panneau.

Je n'ai , sur mon honneur , que les os & la peau.

Mais si vous voulez bien m'en croire ,

Vous trouverez là-bas de quoi faire grand'chère.

M E L I S S E.

Quoi, monstres ! vous n'osez seulement l'approcher ?  
Ah ! mon art est à bout , je ne puis le cacher.

*Se tournant vers Mezzetin.*

Et toi , monstre plein d'injustice ,  
Qui t'applaudis secrètement ,  
De m'avoir tant de fois choquée impunément ,  
Tu n'attens plus du tout que le moment propice  
Pour m'abandonner à jamais.

Mais où trouveras tu ce superbe palais ?

Ingrat , peux-tu jamais prétendre  
De t'assurer d'un cœur comme tu l'es du mien ?  
Par tous les mouvemens de l'amour le plus tendre  
Je n'ai pû mériter le tien.

J'ai fait agir sur toi larmes , soupirs , adresse ,  
Je n'ai rien oublié , cruel , pour t'attirer.

M E Z Z E T I N.

Oui : jusqu'à vouloir me faire dévorer ,  
Vous avez poussé la tendresse.

M E L I S S E.

Voici ma dernière foiblesse :  
Par tous les charmes de l'amour  
Diffère ton départ d'un jour.  
Après cela tu peux partir en assurance.

N'y consens-tu pas , mon cher cœur ?

M E Z Z E T I N.

Je ne suis donc plus monstre ? Oh , oh , quelle douceur !  
Les femmes , à moins qu'on n'y pense ,  
Savent tourner du blanc au noir.

*En cet endroit Pierrot paroît.*

Ma chère , je voudrais pouvoir  
Répondre à votre douce instance.  
Mais Sancho Pansa qui s'avance ,  
M'oblige à vous donner au plutôt le bon soir.

M E L I S S E.

Dans quel accablement un tel aveu me jette !  
Ah ! sans doute la Parque achève mes destins.

*Elle s'évanouit , & tombe dans un fauteuil.*

M E Z Z E T I N.

Je vais vous délasser ; attendez , ma poulette.

PIERROT à Mezzetin.

Allons , plantez-moi-là la reine des lutins.

MEZZETIN.

Oui , syndic des brutaux , je partirai :  
mais il en coutera à ta tête du moins deux  
oreilles. *Il chante.*

L'espoir de la vengeance , est le seul qui me reste.  
Fuyons , fuyons.

*Il court après Pierrot , & s'en va.*

MELISSE seule.

A moi , farfadets & lutins ,  
A moi troupes d'esprits malins.

Mon scelerat croit que sa fuite  
Va du moins me couter le jour !

Mais la mode n'est plus de voir mourir d'amour.

O la ridicule conduite ,

D'aller bizarrement chercher

Un remede à son feu sur un ardent bucher !

Il est peu de Didons dans le siècle où nous sommes :

Et si de notre sexe , on regloit les abus ,

On nous verroit bien-tôt regagner le dessus

Qu'ont sur nous les perfides hommes.

Il ne sera pas dit qu'un mortel à mon art

Ose faire une telle injure.

Je viens de découvrir le nid de mon pendart :

J'y vais d'une servante emprunter la figure.

Ah ! si jamais il vient m'en conter par hazard ,

Il aura de la tablature.

Mais le temps me presse : A moi farfadets & lutins :

A moi , troupes d'esprits malins.

*Les esprits enlèvent Melisse.*



## S C E N E

DE MONSIEUR GROGNARD ;

ET DE COLOMBINE.

G R O G N A R D.

**O**H , vous tairez-vous à la fin , pedagogue femelle ? J'en suis d'avis , ma foi , de me laisser regenter par une jeune barbe comme vous ?

C O L O M B I N E.

Vous verrez que j'aurai encore les gros mots pour lui vouloir apprendre à devenir honnête homme : Hé , mon pauvre monsieur Grognard , par charité , brûlez-moi tous ces chiens de livres , qui font un tripotage enragé dans votre cervelle , & qui ne fervent qu'à vous rendre tous les jours plus faturnin qu'un hibou.

G R O G N A R D.

Comment , que je brûle mes livres ! Veux-tu que j'aïlle démeubler ma tête de toutes ces belles connoissances , qui font la seule consolation de ma vie ?

C O L O M B I N E.

Il est vrai que la consolation est grande d'être fans cesse , comme un levrier d'atta-



che , après de vieilles pancartes , dont les vers s'éloignent par respect. Est-ce là l'emploi d'un gentilhomme des moins roturiers de la Beauffe ? Je vais gager qu'à votre physionomie herissée , aux cicatrices de votre manteau , & à ce chapeau gras , qui postule depuis long-temps pour servir d'épouventail de cheneviere , on ne vous prendroit , tout au plus , que pour un poète à la journée.

G R O G N A R D.

Attends , attends que ma fille soit en Perse , & que le grand Sophy soit mon gendre , tu verras si Mathurin Grognard ne fait pas se rengorger mieux que pas un godele-reau de ce pays.

C O L O M B I N E.

Il faut avoir l'esprit tout de guinguoi pour parler comme vous faites. Par quel canal dites-moi , prétendez-vous que votre fille épouse le grand Sophy ?

G R O G N A R D.

Par quel canal ? tu ne fais donc pas que je dois mener ma fille en Perse au premier jour ? Il y a assez long-tems que je suis saoul des manieres de Paris.

C O L O M B I N E.

Et que vous a donc fait cette pauvre ville ?

G R O G N A R D.

Moi , que je demeure davantage dans Paris , dans ce tripot éternel , où les fem-

mes font des ripopés de jeu & de coquetterie ? Et comment y feroit-il sûr pour les hommes , quand les oiseaux font à peine en sûreté dans l'air , contre les attentats des coëffures des femmes.

COLOMBINE.

Mais n'est-ce point aussi la coëffure des maris qui vous émeut tant la bile ?

GROGNARD.

Dans la Perse les maris font regardés comme des oracles. Aussi les femmes de ce pays-là ne tiennent point table ouverte de cajoleries à des plumets & à des gens de robe.

COLOMBINE.

C'est-à-dire , en bon françois , que vous êtes jaloux des frequentes visites que le substitut Fringalet rend à madame.

GROGNARD.

J'enrage tout vif que ce petit morveux-là soit à toute heure le barbet de ma femme. Mais , entre nous , Colombine , ce diable de substitut ne butteroit-il point à devenir le mien ?

COLOMBINE.

Qui lui ? Et comment s'y prendroit-il ? C'est un pauvre garçon qui est toujours dans les remedes , dont la fanté n'a que la cappe & l'épée. Vous mocquez-vous ? C'est un homme condamné par decret de la faculté à renoncer à perpetuité à tous les plaisirs de la vie.

G R O G N A R D.

Mais que diable vient-il donc faire chez moi tous les jours ? Hon ! la morale d'un homme de robe ne met pas une femme dans le bon chemin.

C O L O M B I N E.

Bon. Il y vient faire le manège que fait aujourd'hui la jeunesse auprès des femmes : c'est-à-dire , faire passer en revue ses tabatières , ôter vingt fois un gland , pour avoir un prétexte de montrer son diamant , & répéter à tout coup devant le miroir les nouvelles découvertes qu'il a faites dans les minauderies. Il est vrai qu'il entrecoupe cela de certaines singeries qui lui attirent souvent des coups de busc sur les doigts : mais après tout , vous voyez bien que toutes ces galanteries-là ne passent pas l'épiderme.

G R O G N A R D.

N'importe , n'importe ; il faut mettre un frein à toutes ces fadaïses , & j'espère que bien-tôt le climat de Perse changera les inclinations de ma femme.

C O L O M B I N E.

Vous nous la baillez belle , ma foi , avec votre climat de Perse ! comme si une femme ne portoit pas ses inclinations par tout avec elle. D'ailleurs , que savez-vous si les femmes de Perse n'ont pas tout un autre goût que celles de France ? Avec cela , qui seroit , je vous prie , la duppe du voyage ?

G R O G N A R D.

Oh , les loix du pays défendent aux femmes de parler à aucun homme en l'absence du mari.

C O L O M B I N E.

Oui , la Perse y entend finesse , ma foi , avec ses loix ! Défendre quelque chose à une femme , n'est-ce pas en bon françois lui en donner envie ?

G R O G N A R D.

Oh bien , bien , nous verrons cela quand nous y ferons. Mais en attendant , songeons aux mesures nécessaires pour empêcher monsieur le substitut de venir davantage chez moi. Allons , Colombine. *Ils se retirent.*

## S C E N E

D'ISABELLE ET DE COLOMBINE.

C O L O M B I N E.

**O**H , pour le coup , j'entre dans vos douleurs : cela crie vengeance assurément. Un pere proposer de sang froid à sa fille qui a dix-huit ans passés , de la marier ! A-t-on jamais vu de procedé plus injurieux ?

I S A B E L L E.

Moi qui abhorre le mariage comme un  
monstre

monstre ! Ah , Colombine ! il faut que la raison de mon pere soit en décours.

COLOMBINE.

Il est fou , vous dis-je , & plus fou d'avoir attendu si tard à vous faire une telle proposition. Il y a six ans que cela devoit être expédié ; & l'époux que vous aurez doit vous tenir compte de ce que vous ne vous êtes point prévalué du retardement de votre pere. Dame , c'est un phoenix aujourd'hui , qu'une fille qui ne prévient pas ses parens sur l'article du mariage.

ISABELLE.

Ah ! défais-toi de ces préjugés populaires, & cesse de m'opposer à ces imprudentes qui ne rougissent point de borner toute leur félicité à la possession d'un homme.

COLOMBINE.

Comment donc , est-ce que vous borneriez la vôtre à la possession de plusieurs ?

ISABELLE.

Le fade ragout , à mon sens , qu'un mari , avec toutes ses dépendances !

COLOMBINE.

On voit bien que vous parlez en franche novice. Mais encore qu'est-ce qui vous fait regimber si fort contre le mariage ?

ISABELLE.

Moi, j'irois donner un empire despotique sur mes appas , & rendre ma pudeur à jamais tributaire ? Non , Colombine ; à

moins qu'on n'épure le mariage, j'y renonce pour toute ma vie.

COLOMBINE.

Que je vous fai bon gré de ces héroïques sentimens ! En effet , voilà encore un plaisant fretin que les hommes. A votre place, pour les faire enrager , j'aurois le plaisir de mourir fille. Si vous saviez pourtant combien cette qualité-là devient pesante , à mesure qu'on commence à monter en graine.

ISABELLE.

Tu crois donc que je serois fille à m'accommoder du commun des hommes ?

COLOMBINE.

Bon ! il vous en faudra faire exprès. Hé, merci de moi , avec vos lectures , prenez garde d'aller sur les brisées de votre pere. N'est-ce pas assez d'un fou dans une famille ?

ISABELLE.

Il est vrai que mon pere est un peu romanesque avec ses entêtemens pour le Sophy. Mais au fond, crois-tu qu'il ait si mauvaise raison de vouloir marier sa fille en Perse ?

COLOMBINE.

Comment donc l'entendez-vous ?

ISABELLE.

Comment ? C'est que je croi qu'aujourd'hui , pour trouver un bon mari , il faut l'aller chercher jusqu'aux extrémités du monde.

COLOMBINE.

Hé du moins faites grace à Octave , qui est gâté de vos perfections.

ISABELLE.

Octave , Colombine ? Ah , le fade personnage ! Il ne fauroit dire trois mots sans friser le galimathias.

COLOMBINE.

Hé , mon dieu , quand il sera votre époux , il parlera plus naturellement ! Une fois , vous ne vous marierez peut-être pas pour réformer la langue ?

ISABELLE.

Mais le moyen d'apprivoiser ses oreilles à l'entretien d'un mari qui ignore la police du beau langage , & dont l'esprit est du tout inflexible au manège de l'académie ?

COLOMBINE.

Oh vraiment , si vous prenez pied sur l'académie , vous lambinerez encore longtemps avant que de choisir un époux.

ISABELLE.

Hé , penses-tu que ce choix soit si aisé à faire ? L'homme est une sorte d'animal trop équivoque pour ne le prendre qu'à la montre.

COLOMBINE.

Bon , ne voudriez-vous pas amener la mode de faire des répétitions de mariage comme l'on fait des pièces de théâtre ? Vous avez toujours des pensées si heteroclités.

*Le grand Sophy.*  
ISABELLE.

Veux-tu que je te die ? quand on est une fois mariée , cela tient à chaux & à ciment ; & si l'on a jetté son plomb sur un brutal , ou un volage . . .

COLOMBINE.

Oh , pour un mari brutal , j'avoue qu'il est à l'épreuve de tous les remedes : mais quand il n'est que coquet , une femme d'esprit a mille moyens pour le mettre à la raison.

ISABELLE.

Oui ; mais , Colombine , tu ne dis pas que , quand une fois un mari a pris le train d'être infidele , il l'est toujours malgré nous & malgré nos dents.

UN LAQUAIS.

Madame , on demande à vous parler.

ISABELLE.

Colombine , allons voir ce que c'est.





---

SCENE DE MEZZETIN,

ET DE PASQUARIEL.

*Dans cette scene , Pasquariel dit à Mezzetin , que pour servir son maitre Octave , il faut qu'il feigne un capitaine de dragon ; & pour l'y engager , voici comme il s'y prend.*

PASQUARIEL.

**T**U ne feras pas plutôt capitaine de dragons , que les plaisirs , la bombance & la bonne chere te suivront par tout. Jamais de chagrin , jamais de tristesse , toujours en joye. Quelle felicité , morbleu ! que tu es heureux ! Tu reçois l'ordre de partir pour l'armée. Aussi-tôt tu prends la poste , & le long de la route , les perdrix , les beccasses , les ortolans , voilà ton manger ordinaire.

MEZZETIN *se léchant les doigts.*

Voilà des viandes bien assaisonnées.

PASQUARIEL.

Je le croi , ma foi , goûte-moi de ce vin-là. *Il fait comme s'il décoeffoit une bouteille , & qu'il versât du vin dans un verre. Mezzetin impatient foure sa tête entre la bouteille & le verre,*

*Et ouvre la bouche pour recevoir le vin que Pasquariel feint de verser.* Et bien , qu'en dis-tu ? C'est le moindre de tous les vins que tu boiras en chemin.

MEZZETIN *en chancelant.*

Ce vin-là est bien fumeux , il faudra y prendre garde ; car il pourroit enyvrer le capitaine , & la compagnie en iroit tout de travers.

PASQUARIEL.

Il est pourtant bien léger. Te voilà arrivé au camp. D'abord on te donne un fort bel appartement tout de plein pied.

MEZZETIN.

Tant mieux , car je n'aime point à monter. Je prends cela pour un mauvais augure.

PASQUARIEL.

Quantité d'officiers t'y viennent rendre visite. On joue , on chante , on fume , on boit des liqueurs.

MEZZETIN.

Comment diable ! Mais voilà une vie de chanoine. Et on disoit qu'on avoit tant de mal à la guerre.

PASQUARIEL.

Bon , bon ! ce sont des gens qui n'y ont jamais été qui en parlent mal. L'ennemi cependant s'avance , & on ordonne au capitaine de dragons de l'aller reconnoître.

MEZZETIN.

Oh , voilà ce que je ne pourrai jamais

faire. Comment, reconnoître un homme que je n'aurai jamais vu ?

P A S Q U A R I E L.

Ce n'est pas cela. Reconnoître l'ennemi, c'est-à-dire, savoir où il est campé, les mouvemens qu'il fait, & le nombre des troupes qui composent son armée. Bon, il n'y a rien de si aisé. D'abord tu marcheras en bel ordre à la tête de ta compagnie. Ah ! il me semble déjà de te voir à cheval. Quel air héroïque, quelle majesté ! Tu rêves, tu secoues l'oreille.

M E Z Z E T I N.

Oui, c'est que je fais combien il m'en cuit pour avoir été à cheval, & si je n'étois monté que sur une bourrique. Mes épaules m'en font encore mal. Ne pourrions-nous pas retrancher cela ?

P A S Q U A R I E L.

Vraiment nenni, c'est un honneur. Tu t'avances donc vers l'ennemi, aussi-tôt qu'il te voit paroître, il détache une compagnie de carabiniers, pour venir au devant de toi. Quand vous êtes à portée l'un de l'autre, vous commencez par vous faler à grands coups de pistolets, zin, zan. Le capitaine des carabiniers met le sabre à la main, court vers toi ; & tac.

M E Z Z E T I N.

Haime !

PASQUARIEL.

Oh , ce n'est rien , ce n'est qu'un bras par terre.

MEZZETIN.

Au capitaine de dragons ?

PASQUARIEL.

Vraiment oui.

MEZZETIN.

Et vous dites que ce n'est rien ? Je trouve que c'est quelque chose , moi.

PASQUARIEL.

Bon , bon ; voila une belle bagatelle , ma foi. On écrit cette action-là en cour , & on te fait colonel d'un autre régiment.

MEZZETIN.

Colonel d'un autre regiment ! Est-ce une charge plus grande ?

PASQUARIEL.

Je le croi , ma foi. Le general fait ranger tout le monde en bataille , on vient aux mains , les ennemis font un feu de tous les diables , zi , zi , pi , pa , bon , ban ; tac.

MEZZETIN.

Ah , je suis perdu ! Encore un tac ?

PASQUARIEL.

C'est un coup de grenade qui vient d'emporter une jambe à notre colonel. Mais cela , bagatelle.

MEZZETIN.

Le diable m'emporte , si je ne m'en suis douté , quand j'ai entendu ce vilain tac.

P A S Q U A R I E L.

Que voulez - vous ? Ce sont les fruits de la guerre. On vous fait panser ; on publie votre blessure dans la gazette , & l'on vous fait brigadier d'armée.

M E Z Z E T I N.

Charge encore plus grande ?

P A S Q U A R I E L.

La malepeste , je le croi. Tous les officiers viennent vous faire leurs complimens sur votre nouvelle charge , & ils envient votre bonheur. Pendant ce temps-là , les ennemis qui s'étoient dispersés , se rallient , & reviennent à la charge. D'abord mon brigadier d'armée court de tous côtés donner les ordres nécessaires. Le combat s'opiniâtre , l'ennemi est en déroute , on crie victoire , on poursuit les fuyards l'épée à la main. Dans le moment une batterie de douze pièces de canon, que les ennemis avoient postée sur une petite hauteur , fait sa décharge , bou , dou , dou ; tac , tac.

M E Z Z E T I N.

Misericorde ! Ah , je suis mort. Il y a deux tacs.

P A S Q U A R I E L.

Il faut être bien malheureux ! Quelle disgrâce ! Notre pauvre brigadier a son autre jambe & son autre bras emportés d'un seul coup de canon.

M E Z Z E T I N.

Je n'en suis pas étonné moi , les tacs m'ont toujours été funestes. *S'agenouillant à terre , ses deux bras derriere le dos.* Voici un joli jeune homme.

P A S Q U A R I E L.

Il faut avoir patience, mon ami. Ce sont des marques de ta valeur. On en écrit de nouveau en cour , & on te fait general.

M E Z Z E T I N.

Charge encore plus grande ?

P A S Q U A R I E L.

La plus belle de toutes.

M E Z Z E T I N.

Je remarque une chose. Plus j'augmente en charges, & plus je diminue en membres.

P A S Q U A R I E L.

Dès que tu es general , tu montes à cheval.

M E Z Z E T I N.

Attendez , s'il vous plait. Comment voulez-vous que je monte à cheval , je n'ai ni bras ni jambes ?

P A S Q U A R I E L.

Voilà une nouvelle occasion de se signaler. Les ennemis se sont engagés dans un mauvais poste , tu les y tiens enfermés , & après avoir donné tes ordres pour le combat , tu cours de tous côtés faire courage aux soldats.

M E Z Z E T I N.

Bon , je ferai courage aux autres dans

le temps que je mourrai de peur.

PASQUARIEL.

Le combat se donne , l'ennemi qui ne peut pas reculer , parce qu'il y a une grosse riviere derriere lui , se fait jour au travers de nos troupes , & se bat d'une intrepidite incroyable. De quel cote qu'on se tourne, on ne voit que meurtres , & que carnages ; les grenades , les bombes , les carcasses , les boulets , c'est une grêle de coups. Pif , paf , zin , zan , bou , dou , dou ; tac.

MEZZETIN.

Oh , nous y voilà.

PASQUARIEL.

C'est un boulet qui vient d'emporter la tête au general.

MEZZETIN.

Mais cela , bagatelle ?

PASQUARIEL.

Vous l'avez dit.

MEZZETIN.

Je suis curieux de savoir quelle charge vous me donnerez après cela.

PASQUARIEL.

Mais dès que tu seras guéri de tes blessures , on fera la paix , & tu iras servir en Hongrie contre le Turc.

MEZZETIN.

Quand je n'aurai ni tête , ni bras , ni jambes , j'irai servir en Hongrie ? Et va-t-en au diable avec ta compagnie. Si jamais je me

fais capitaine de dragons , je veux que tous les tacs du monde tombent sur moi. *Il s'enfuit.*

PASQUARIEL *courant après.*

Ecoute , tu n'iras pas à l'armée. Il faut que je le suive , pour lui faire entendre raison.

## SCENE DU SUBSTITUT.

*MADAME GROGNARD à la toilette.*  
*COLOMBINE en robe de palais.*

COLOMBINE.

Q Uoi , madame , encore à la toilette ?  
Juste ciel, que de cœurs en peril, que de libertés en branle ! Entrons en composition , je vous prie : ça , pour combien vos yeux veulent-ils me quitter aujourd'hui ?

Mad. GROGNARD.

Ah , monsieur le Substitut , quel impromptu pour moi que votre visite ! Vous prenez tous mes attraits au faut du lit. Encore ne m'avez-vous pas donné le temps de mettre une premiere couche sur mon visage.

COLOMBINE.

Vous me prenez donc pour une taupe ? Palsambleu , je vous trouve aujourd'hui des nuances de beauté. . . . Madame. . . . Madame. . . . épargnez un peu la gravité d'un apprentif magistrat.



Mad. G R O G N A R D.

Ah , n'insultez pas une pauvre créature qui est brouillée de la dernière brouillerie avec le sommeil. Croiriez-vous que depuis deux mois mes yeux , ces pauvres enfans , sont sur pied nuit & jour ?

C O L O M B I N E.

Que ne venez-vous coucher chez moi ? J'ai des canapés à l'épreuve de la plus fière insomnie.

Mad. G R O G N A R D.

Vous n'avez pourtant pas l'air trop léthargique. A propos , êtes-vous toujours aussi fou qu'à l'ordinaire ?

C O L O M B I N E.

Ma foi , madame , vous me prevenez. J'allois vous faire le même compliment.

Mad. G R O G N A R D.

Fort bien. Et ce cœur , est-il aussi girouette que de coutume ?

C O L O M B I N E.

Il me semble que c'est vous qui me devriez apprendre des nouvelles de mon cœur.

Mad. G R O G N A R D.

Ouais , ouais. Est-ce la jacquette qui vous inspire ces sucreries ? Savez-vous que vous me portez des fleurettes à bout pourtant ?

C O L O M B I N E *en portant la main au peignoir.*

Charmante, vous avez-là un peignoir qui

me porte la mine d'être un grand receleur ?

Mad. GROGNARD *se défendant avec des minauderies.*

Fi donc ! Est-ce que les substituts ont des mains ?

C O L O M B I N E.

Estes-vous d'aujourd'hui à vous en appercevoir ? Parlez , la belle ; votre peignoir prétend-il me boucher le jour encore longtemps ?

Mad. G R O G N A R D.

Vous en voulez bien à ce peignoir. Que savez-vous si je n'ai pas mes raisons pour le garder ?

C O L O M B I N E.

Comment ? Est-ce que les postiches ne sont pas encore en place ? Je suis peut-être arrivé trop tôt.

Mad. G R O G N A R D *en souriant.*

Vous voudriez bien me piquer d'honneur : mais pour votre punition. . . . Ce n'est pas qu'il ne faut point laisser de scrupules à des étourdis comme vous. Et quand on a là-dessus , *En se touchant le sein* la conscience aussi nette que moi. . . .

COLOMBINE *empêchant madame Grognard de se couvrir de son mouchoir.*

Ah , madame , que n'avertissez-vous les gens ? J'avois les yeux & l'esprit ailleurs , quand. . . .

Mad. GROGNARD.

Oh , que n'y étiez-vous : Cela ne se montre pas deux fois.

COLOMBINE.

Vous m'allez faire croire qu'il y a du mystère là-dessous. *Quod tegitur, majus creditur esse malum.*

Mad. GROGNARD.

Quelle profanation ! Du latin à la toilette d'une femme ! Allez , petit embrion de l'université. COLOMBINE.

C'est-à-dire que vous aimez que l'on vous parle françois. Mais il y a long-temps que j'ai renoncé à toutes les vanités du monde : & désormais vous m'allez voir tout caton.

Mad. GROGNARD.

Laissez faire , laissez faire , je fais bien les moyens de vous décatoniser.

COLOMBINE *prenant du tabac.*

Quel parti prenez-vous pour la campagne prochaine ? Vous enleve-t-elle bien des soupirans ?

Mad. GROGNARD.

Oh , la guerre me fait un fort gros plaisir , en ce qu'elle va purger la société civile d'un tas de gesticulateurs incommodes. J'y gagnerai pour le moins vingt habits par an : car quand on est tant soit peu mignonne , on est si sujette à être chiffonnée. . . .

COLOMBINE.

Grace à la guerre , les gens de robe

vont avoir des pratiques. Moi je suis déjà retenu pour trois marquises. Palsambleu elles font bien de s'y prendre de bonne heure. Qu'en dites-vous ? *En touchant madame Grognard.*

Mad. G R O G N A R D.

Je dis que c'est dommage que vous soyez du palais , car vous avez de grands talens pour faire des armes. *Colombine lui passe la main devant le visage.* Eh bon dieu , que vous avez peur que votre diamant n'échape à ma vue !

C O L O M B I N E.

Mon diamant ? Voilà encore une belle gueuserie.

Mad. G R O G N A R D.

Il jette pourtant un fort grand éclat. Combien l'avez-vous payé ?

C O L O M B I N E.

Bon ! Est-ce qu'un homme comme moi fait jamais ce que les choses coutent ?

Mad. G R O G N A R D.

Estes-vous toujours bien avec l'auditrice ?

C O L O M B I N E.

Fi : est-ce que je vois des bourgeoises ? Cela étoit bon quand j'étois petit garçon.

Mad. G R O G N A R D.

Quels sont vos plaisirs à l'heure qu'il est ?

C O L O M B I N E.

Ma foi , je suis tout occupé d'un procès que je vais avoir avec les comédiens.

Mad.

Mad. GROGNARD.

Contez-moi un peu cela.

COLOMBINE.

Vous savez bien , que trois fois la semaine , je me donne en spectacle au public sur le théâtre. Mais depuis qu'on a planté une impertinente balustrade , mes grands airs n'ont plus leurs coudées franches , & je suis comme un oiseau en cage. Oh , vous ferez , madame , la balustrade. Le parterre m'a promis de se joindre à moi. Il y a , dieu me damne , un intérêt sensible. Je me mets assez en frais pour ses plaisirs.

Mad. GROGNARD.

Oh , le public vous fait aussi justice là-dessus. *Monsieur Grognard entre & les écoute.*

COLOMBINE.

Que faites-vous de votre vieux fatyre ? Quand me l'envoyerez-vous en l'autre monde ? N'y a-t-il pas assez long-tems que ce belître-là fatigue la vie ?

Mad. GROGNARD.

Mais songez-vous que ce belître est mon mari ?

COLOMBINE.

Et de-là c'est un sot. Quoi , la plus charmante personne du monde , au pouvoir d'un vieux druide ? Madame, si mon repos vous est cher , rassurez-moi contre les soupçons que donnent les prérogatives d'un mari.

Mad. GROGNARD.

Allez , allez , dormez en repos. Le mien n'est plus un mari à prérogatives.

M. GROGNARD *à part.*

Voilà une méchante carogne.

COLOMBINE.

Vous ai-je demandé des nouvelles de votre guenon ? Savez-vous que je l'aime à la folie ? Faites-moi souvenir , je vous prie , de lui faire une déclaration incessamment.

Mad. GROGNARD.

Ah , le vilain petit homme ! de l'amour pour une guenon !

COLOMBINE.

Parbleu , je ne l'aime que parce que je lui trouve un peu de votre air.

Mad. GROGNARD *d'un air languissant.*

Êtes-vous bien capable d'aimer quelque chose ?

COLOMBINE *en se passionnant.*

Ah ! mettez-moi à l'épreuve. Foi d'homme d'honneur , je vous aimerai plus en un quart-d'heure , qu'un autre ne feroit en toute sa vie.

Mad. GROGNARD *en soupirant.*

Pourquoi faut-il que cela ait la tête si verte ?

COLOMBINE *en se passionnant toujours.*

Faut-il des sermens pour vous convaincre ? Ah , mon ardeur est assez violente , pour être elle-même sa caution ; & pour peu que votre cœur veuille suppléer. . . .

M. GROGNARD *en l'arrêtant.*

Alte là , monsieur le damoiseau. Vous ne songez pas que vous avez une petite poitrine. *A madame Grognard.* Et vous , madame l'effrontée , c'est donc ainsi que vous laissez porter la faux dans ma moisson ?

Mad. GROGNARD *en se levant.*

Probablement, monsieur Grognard, vous êtes un mortel bien mauffade. Que ne venez-vous un quart-d'heure plus tard ? *A Colombine qui sort.* A nous revoir à la comédie.

M. GROGNARD *en s'emportant , donne un coup de pied dans la toilette.*

A la comédie , pendarde ! En Perse , en Perse , en Perse.

---

## SCENE DE L'ASTROLOGUE.

*ISABELLE travestie en homme ,  
PIERROT.*

ISABELLE.

**M** On pauvre Pierrot !

PIERROT.

Ma pauvre demoiselle !

ISABELLE.

Trouves-tu que j'aye un peu de l'air d'un homme ?

P I E R R O T.

Hé , oui , oui , à quelque chose près.  
Mais cela ne vaut pas la peine d'en parler.

I S A B E L L E.

Mais, tout franc, si tu ne favois pas que je  
suis fille , n'y ferois-tu pas trompé ?

P I E R R O T.

Bon ! Est-ce que les filles sont faites pour  
autre chose que pour tromper.

I S A B E L L E.

Ah , si l'astrologue découvre une fois la  
verité de mon sexe , je me rendrai sans peine  
à ce qu'il me dira sur ma destinée. Ciel ,  
faut-il que les bizarreries de mon pere m'o-  
bligent à recourir aux devins !

P I E R R O T *souriant.*

Est-ce que vous courez le bal en cet équipage-là ?

I S A B E L L E.

Pierrot, es-tu homme à garder un secret ?

P I E R R O T.

Selon. Par exemple , si vous m'alliez dire  
que vous m'aimez , je n'en parlerois pas  
pour un diable.

I S A B E L L E.

T'aimer , moi ? Je pense que nous con-  
noissons l'amour aussi peu l'un que l'autre.

P I E R R O T.

Pour moi, je ne cherche qu'à m'instruire.  
Voulez - vous prendre ce soin-là ? Allez ,  
allez , je n'ai pas la tête si dure qu'on diroit  
bien.



I S A B E L L E.

Et comment ferois-tu pour persuader à une personne que tu l'aimerois ?

P I E R R O T.

Voulez-vous que je vous dise le dernier mot , sans vous surfaire ?

I S A B E L L E.

Il faut s'en divertir. O ça , voyons comme tu t'y prendrois ?

P I E R R O T.

Tenez , prenez que vous foyez fille. Ah morguoi c'est une bonne ruse. En batifolant , comme on fait bien qu'on batifole , après queuque petite singerie , je lairois tomber mon chiflet contre terre. La femme est curieuse : vous ne manquerez jamais de baisser la tête , pour voir ce que c'est. Aussi-tôt moi , je m'épouffe derriere vous : vous vous retournez , & à la rencontre je vous accroche , & vous baille un coup de grouin.

I S A B E L L E.

Tout beau , Pierrot , tout beau.

P I E R R O T.

Hé si donc , comme vous faites. C'est donc que vous ne voulez savoir les choses qu'à demi ? Voilà ce que c'est que de n'avoir qu'un habit de toile. . . .

I S A B E L L E.

Finissons la plaisanterie , Pierrot ; je te veux confier mon secret.

PIERROT *prenant un air grave.*

Mais est-ce quelque chose qui en vaille la peine ? car depuis un temps je suis revenu de la bagatelle.

ISABELLE.

Je veux aller cette nuit consulter un astrologue. PIERROT.

Pourquoi faire un astrologue ? Est-ce que ces gens-là en savent plus que moi ? Ventre d'un petit poisson , si vous me laissiez faire , je vous dirois possible des choses . . . . Mais parce qu'on est valet . . . . Et si pourtant , je ne fers que pour mon plaisir.

ISABELLE.

Mais , Pierrot , il me semble que ton esprit s'évertue , & que tu te dégourdis à vue d'œil ?

PIERROT.

Hé , jarnigué , qui ne se dégourdirait auprès de vous ? Vous avez une petite phinomie qui émouve terriblement l'esprit.

ISABELLE.

Va , va , je dirai toutes ces douceurs à Colombine , afin qu'elle t'en tienne compte.

PIERROT.

Pourquoi me renvoyer à Colombine ? Est-ce à elle à payer vos dettes ?

ISABELLE.

Ah , Pierrot , je croi que tu as envie de m'embarasser. Va t-en plutôt savoir si monsieur Crépuscule est chez lui.

PIERROT.

Vraiment s'il est chez lui ! Je gage qu'à l'heure qu'il est , il prend les étoiles à la pipée. Prenez - y garde au moins , ce n'est qu'un affronteux.

ISABELLE.

Comment le fais-tu , Pierrot ?

PIERROT.

C'est que l'autre jour il s'alli aviser de promettre à un garçon qu'il seroit pendu ; & au bout du compte il n'a été condamné qu'aux galeres. Presentement le garçon lui demande réparation pour l'avoir scandalisée. Quelle bêtise aussi d'aller promettre à un homme d'honneur qu'il sera pendu , pendant qu'on ne l'envoye qu'aux galeres !

ISABELLE.

N'importe. Je suis curieuse de savoir s'il rencontrera juste sur mon chapitre.

PIERROT.

A tout hazard , je vais tabourer du bel air à la porte de l'observatoire. De loin il me va prendre pour queuque chien qui aboye à la lune.



---

*L'ASTROLOGUE sortant de chez lui ,  
ISABELLE habillée en homme ,  
PIERROT.*

*L'ASTROLOGUE à Pierrot.*

**Q**ue veux-tu , chetif mortel ?

**PIERROT.**

Rien. Mais vela mademoi. . . c'est ce cavalier-là qui voudroit savoir comment se porte la lune.

**ISABELLE.**

Peut-on , sous le bon plaisir des étoiles , vous demander un moment d'entretien ?

**L'ASTROLOGUE.**

Un moment ! Ah, vous autres ignorans , vous parlez d'un moment bien à votre aise. Mais savez - vous ce que c'est qu'un moment pour des gens de notre profession ? Ce moment que vous demandez , décide quelquefois de la destinée d'un million d'ames. Nous sommes toute notre vie à l'affus de ce moment ; & vous m'osez dérober un moment ? moi qui suis le concierge du firmament , le truchement des planettes , & la sage-femme de l'avenir.

**PIERROT.**

Monfieur la sage-femme , je vous retiens

pour le premier enfant que fera notre ménagere.

I S A B E L L E.

Excusez, monsieur, une imprudente curiosité.

L'ASTROLOGUE.

Bodin dans sa demonomanie dit, que la curiosité est la fille de l'ignorance; & les celebres Theophraste, Bombast, Paracelse, nous assurent que cette passion a été funeste aux plus-grands hommes. Il en couta la vie à Empedocles, pour avoir voulu sonder de trop près les flancs du mont Etna. Le philosophe Thales, en consultant les astres, se laissa cheoir dans un puits. Aristote se précipita dans la mer, de dépit de n'en avoir pu pénétrer le flux & reflux; & l'astrologue Conon, mon très-honoré confrere, fut foudroyé sur une montagne, en cherchant la cause du foudre. Après tant de fameux exemples, vous avez le front de vous parer à mes yeux d'une téméraire curiosité? P I E R R O T.

Mais, monsieur l'astrologue, vous qui blâmez les curieux, pourquoi grimper au ciel, & fureter les astres avec tous vos brimborions, & ces guebles de lunettes qui iroient d'ici à Pontoise? En tenez-vous presentement, monsieur le lorgneux?

L'ASTROLOGUE.

Tu fais des-difficultés, mon ami? Mais

afin que je ne perde pas le mérite de mes réponses, as-tu de l'esprit, as-tu de la mémoire ? P I E R R O T.

Pour de l'esprit, *nescio vos*. Pour de la mémoire, faut distinguer. Quand il m'est dû de l'argent, j'ai la reine des mémoires : mais quand je dois à quelqu'un, je ne m'en souviens jamais.

### L'ASTROLOGUE.

Au travers des nuages de ta rusticité, j'entrevois quelque blquette de raisonnement. Sache donc, mon ami, qu'il en est de la curiosité comme de l'antimoine. Quand il est préparé par un ignorant, il cause la mort : mais quand il est ménagé par d'habiles mains, c'est un souverain remède. Tout de même la curiosité en soi est un poison ; mais quand elle est réglée par les ressorts dont les sages sont dispensateurs, elle purge l'esprit des tenebres de l'ignorance, & nous guide à la connoissance parfaite de l'harmonie de l'univers.

P I E R R O T.

Mon sieur l'antimoine, dis-je, l'astrologue, enseignez-moi où l'on vend de la curiosité bien préparée ?

I S A B E L L E à l'astrologue.

Puis-je espérer, monsieur, avec la permission des astres ?

L'ASTROLOGUE.

Oh, vraiment, vous êtes en bonne odeur

auprès des astres , vous autres jeunes gens ! S'il meurt à vos belles, quelque sale bichon, on dégrade impunément le chien celeste pour le mettre en sa place. Si les cheveux sont tombés à quelque philis faite à la hâte , à votre compte ils ont droit de séance parmi les étoiles ; & vous espérez trouver quelque faveur auprès de ces corps lumineux , sur qui l'avenir paroît en relief . . . .

I S A B E L L E.

Je vous jure , monsieur , que je n'ai jamais fait ma cour à aucune philis aux dépens des astres.

L'ASTROLOGUE *en se radoucissant.*

Il est vrai que vous êtes fait d'un air à n'avoir besoin que de vous-même pour faire des conquêtes. Le beau cavalier ! Ah ciel , quel essain de charmes ! Voilà des yeux qui me paroissent convaincus d'une infinité de meurtres. Cette bouche-là n'aura jamais le démenti dans tout ce qu'elle entreprendra de persuader. Je ne fai que vous dire : je vous trouve je ne fai quoi que n'ont point les autres hommes.

*Felix quæ tenerum vexabit sponsa maritum.*

*Felix quæ faciet prima puella virum.*

I S A B E L L E *à part.*

O ciel , m'auroit-il découverte ! *A l'af-*

*astrologue.* Songez, monsieur, que vous êtes comptable aux étoiles de toutes vos douleurs.

### L'ASTROLOGUE.

Ah ! dussai-je rendre tout le firmament jaloux, je ne vois rien dans l'univers qui vous soit comparable. Vos yeux sont les seuls astres que je veux désormais consulter. Ouvrez-les ces yeux adorables : j'y lirai plus sûrement la destinée des mortels, que dans la voute celeste.

### ISABELLE.

Oserois-je vous dire, monsieur, que vous extravaguez ? Mes yeux sont les yeux d'un homme comme vous ; & les yeux d'un homme méritent-ils . . . .

L'ASTROLOGUE *voulant ôter le manteau d'Isabelle.*

Pourquoi tenez-vous éclipse sous ce manteau la moitié de vos charmes ? Laissez-moi jouir du plus charmant spectacle qui se puisse offrir à ma vue. M'en dût-il coûter la vie, j'aurai la consolation qu'on dira de moi :

*Non potuit fato nobiliore mori*

### PIERROT.

Vous verrez que le diable d'astrologue aura fleuré qu'elle est fille : comme diantre il escrime de la prunelle !



L'ASTROLOGUE *en lui baisant la main.*

Souffrez que je prenne le droit de l'astrologue.

ISABELLE.

Hé bien , suis-je menacé d'être tué à l'armée ?

L'ASTROLOGUE.

Non. J'ai des plus douces menaces à vous faire. Votre amant qui perdra ce nom demain , prépare un stratagème pour vous obtenir d'un pere tout fantasque.

ISABELLE.

Quoi , monsieur , vous me croyez donc fille ?

L'ASTROLOGUE.

'Je viens de le découvrir par les correspondances que j'ai dans la voie Lactée.

ISABELLE.

Ah , monsieur , vous êtes un homme tout admirable ! Par quel présent puis-je reconnoitre . . . .

L'ASTROLOGUE.

Hé , ne suis-je pas trop payé par le plaisir de vous annoncer une bonne nouvelle ? Adieu , charmant cavalier. Je vais faire une consultation sur un catarre que nous avons découvert ces jours passés dans le soleil.

ISABELLE.

Et moi , monsieur , je vais vanter votre art & votre generosité à tout le monde.

*voit un appartement se meubler à vue d'œil , au son de la simphonie.*

M. GROGNARD *en faisant de grandes inclinations au Sophy.*

Ah , seigneur , que j'ai de graces à vous rendre !

MEZZETIN.

Qui est votre maître à danser , beau-pere ? Vous apprend-t-il à faire toutes vos reverences à la siamoise ?

M. GROGNARD.

Seigneur , souhaitez-vous que ma fille approche ?

MEZZETIN.

Oui dea , annoncez-lui que j'ai la barbe fraîchement faite.

M. GROGNARD.

Ma fille , saluez le grand Sophy.

MEZZETIN *à Isabelle.*

Mademoiselle , & bien-tôt ma femme ; quand je songe que vous sortez d'un pere aussi sot , je ne m'étonne plus si l'on trouve quelquefois des perles dans des fumiers.

M. GROGNARD.

Seigneur , ma fille est-elle à votre gré ?

MEZZETIN.

Je ne lui trouve qu'un défaut. C'est d'être fille d'un animal comme vous. O ça , beau-pere , dépêchez-vous de mourir. Je vous répons d'un des plus beaux mausolées.

M.

M. GROGNARD.

Je suis fort obligé à votre civilité.

MEZZETIN.

Comment nommez-vous ces obélisques que les femmes d'ici ont sur leurs têtes ?

M. GROGNARD.

Elles appellent cela des palissades.

MEZZETIN *à Isabelle.*

Qui est le ferrurier qui vous coiffe , mademoiselle ?

M. GROGNARD.

Seigneur , ma fille n'aime point toutes ces questions-là. . . .

MEZZETIN

Je pense que cette vieille futaille-là se mêle de me controller ?

M. GROGNARD.

Ah , seigneur , entrez mieux dans mon esprit !

MEZZETIN.

Dieu m'en garde, beau-pere. Votre esprit est trop mal logé. *A Isabelle.* Et vous , la belle , par aventure ronflez-vous bien modestement la nuit ?

M. GROGNARD.

Seigneur , n'avez - vous point d'autres douceurs à lui dire ?

MEZZETIN.

Des douceurs : Est-ce que les grands se marient pour dire des douceurs ? Voilà un homme qui vient de l'autre monde !

M. GROGNARD.

Seigneur , voilà ce que vous avez gagné ; vous avez fait fuir ma fille.

M E Z Z E T I N.

Vous verrez que c'est qu'elle n'a pu soutenir l'éclat de ma presence : mais voici mon secretaire qui va l'épouser en mon nom ; & moi par provision , j'épouserai toujours Colombine , pour ne pas demeurer les bras croisés. C O L O M B I N E.

Moi , seigneur , je ne veux point aller en Perse. Je suis folle de la comédie , & l'on dit qu'il n'y en a point en ce pays-là.

M. GROGNARD.

Quoi , seigneur , point de comédie dans un si bel empire ? C'est pourtant un divertissement si honnête.

M E Z Z E T I N.

Il est vrai : mais j'ai été obligé de défendre la comédie , pour ménager la poitrine de mes sujets , qui s'alteroient les poumons à force de siffler les méchantes pièces.

PASQUARIEL à *Mezzetin.*

Mais votre seigneurie ne peut pas épouser Colombine. L'oracle me l'a promise ; & l'oracle ne sauroit mentir.

C O L O M B I N E *se découvrant.*

Oui , mais je ne suis pas Colombine : Je suis Melisse la magicienne , qui ai emprunté la figure de Colombine , pour ramener mon traître à la raison.

M E Z Z E T I N.

Oui , mais on ne marie pas les gens de surprise , & la loi 5. au Code , défend la diablerie dans le mariage.

M. G R O G N A R D.

Quoi , le grand Sophy s'abaisse jusqu'à Colombine.

M E Z Z E T I N.

Votre fille n'a-t-elle pas épousé mon fils ?

M. G R O G N A R D.

Oui , seigneur , votre alliance fait le comble de ma joye.

M E Z Z E T I N.

Hé bien , puisque la beccasse est bridée , & qu'il n'y a plus moyen de s'en dédire ; sachez , monsieur Grognard , que je ne suis point le sophy de Perse , que mon fils est Octave , & que je m'appelle Mezzetin , pour vous rendre mes très-humbles respects.

M. G R O G N A R D.

Hé ventrebleu , je suis donc trompé , & toute la fête aboutit. . . . .

P A S Q U A R I E L.

Je le suis encore plus que vous , monsieur. *A Colombine.* Ah , traîtresse !

C O L O M B I N E.

Allez , messieurs , consolez-vous , jamais mariage ne s'est fait sans tromperie. Si tout ce qu'il y a là de maris osoient se plaindre. *En montrant le parterre.* Vous verriez que vous n'êtes pas tous seuls de votre bande. *A*

*Le grand Sophy.*

*Mezzetin.* Ah , traître ! je te tiens à present ,  
& tu ne me faurois échapper.

MEZZETIN *donnant la main à Colombine.*  
Allons , touche-là. Diablesse pour dia-  
bleffe , une magicienne n'est pas plus dan-  
gereuse qu'une autre femme.

M. G R O G N A R D.

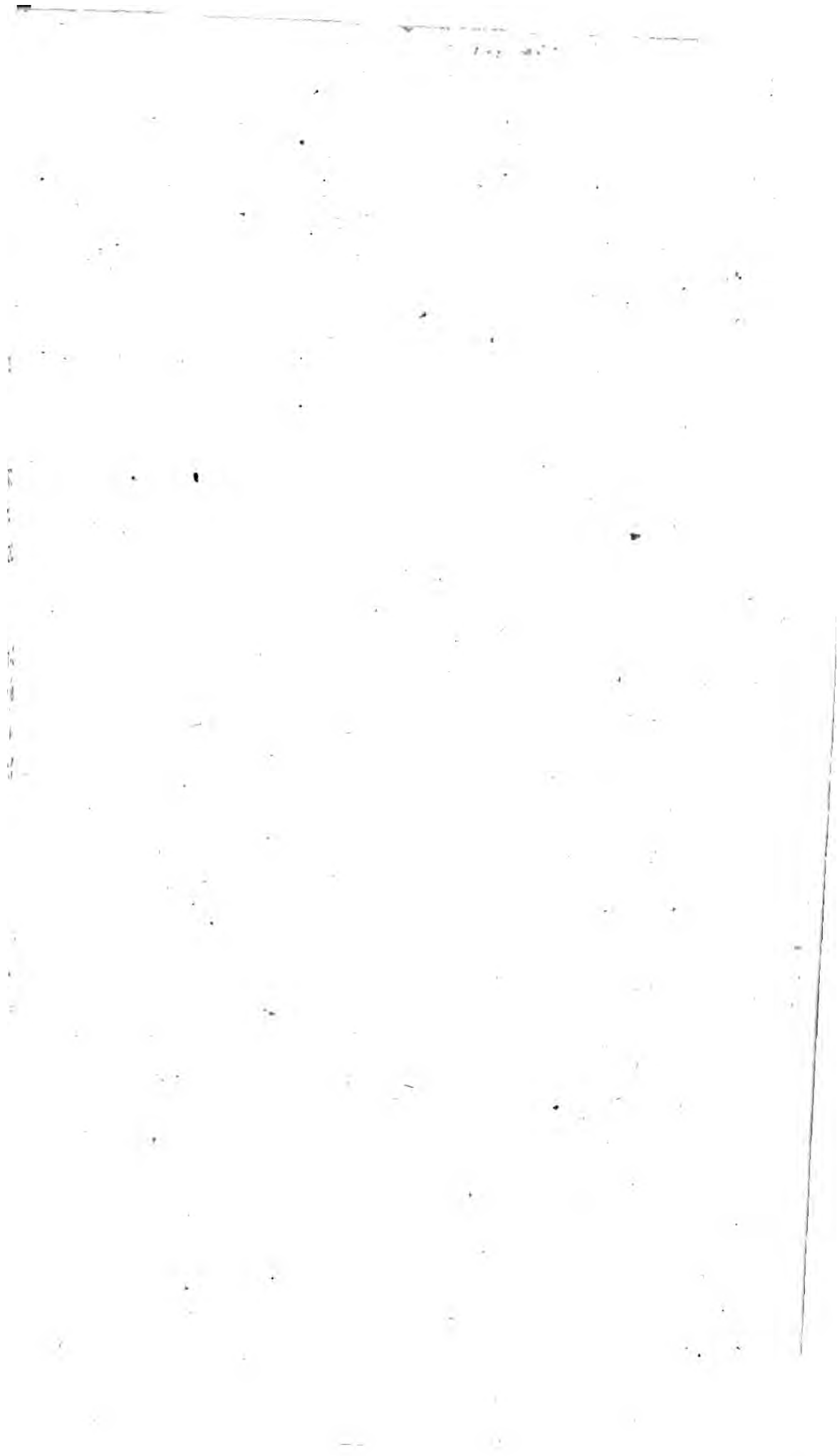
Je ne fai à qui il tient que je ne jette tous  
les meubles par la fenêtre.

MEZZETIN.

N'allez pas faire cette sottise là , s'il vous  
plaît : il faut que je les rende au fripier. Je  
ne les ai loués que pour deux heures. Allons,  
meubles sous les piliers des halles.

*Tous les meubles se plient & disparoissent ; &  
à leur place , on voit quantité de gens qui sont  
tous les mêmes que le grand Sophy avoit à sa  
suite. Ils se retirent au son des tambours &  
des trompettes , & la comedie finit.*









**ARLEQUIN  
HOMME  
A BONNE FORTUNE.**

*COMEDIE EN TROIS ACTES.*

Mise au Théâtre par M. Regnard, & représentée pour la première fois par les comédiens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le dixième jour de Janvier 1690.



SCENES FRANCOISES  
 DE L'HOMME<sup>3</sup>  
 A BONNE FORTUNE.

---

S C E N E

DES ROBES DE CHAMBRE.

Le Théâtre represente une chambre avec  
 un lit.

*ARLEQUIN, MEZZETIN,*  
*dans le même lit , l'un au chevet & l'autre*  
*aux pieds.*

ARLEQUIN.

**H** Olà , quelqu'un de mes gens ,  
 Champagne , Picard , la Violette ,  
 Tortillon , Basque ? Mes pantou-  
 fies , ma robe de chambre , mon carosse ,  
 à dîner , un bouillon. *Il sort du lit avec une*

*L'homme à bonne fortune.* 423

*robe d'aveugle des Quinze-vingts.* Ne suis-je pas bien malheureux , qu'un homme de ma qualité soit obligé d'éveiller ses gens lui-même? Où sont donc ces marauts-là? Ouais!  
*A Mezzetin.* Et toi , ne te leveras-tu point?  
*Il donne un coup de pied à Mezzetin qui est encore couché.*

**M E Z Z E T I N** *s'éveillant en sursaut , bâille & se leve.*

**A R L E Q U I N.**

Si je prends un bâton , maraut , je te ferai bien lever. *A part.* C'est un trésor en hyver , qu'un laquais aux pieds d'un lit. Son ventre sert de bassinoire?

**M E Z Z E T I N.**

Vous faites l'entendu , parce que les bonnes fortunes vous suivent par tout ; mais souvenez-vous que nous sommes deux laquais , & qu'il n'y a point d'autre différence entre nous , que celle que j'y veux bien mettre. Ainsi un peu plus de douceur , s'il vous plait , & un peu moins d'emportement avec votre camarade.

**A R L E Q U I N.**

Ce n'est point pour te quereller , Mezzetin , que je t'éveille de si bon matin ; c'est seulement pour te dire que toutes ces bonnes fortunes me donnent fort à penser. A l'égard de celles qui me viennent par les présens qu'on m'envoie de toutes parts , passe. Mais pour celles que nous faisons en

**D d iv**

424 *L'homme à bonne fortune.*  
volant des montres , en enfonçant des boutiques , & en coupant des bourses , ma foi , j'ai peur que toutes ces bonnes fortunes-là ne nous fassent faire notre mauvaise fortune à la Grève.

M E Z Z E T I N.

Hé , nous travaillons pour cela.

A R L E Q U I N.

Voilà une méchante besogne !

M E Z Z E T I N.

Tenez , voilà - t'il pas encore la robe que vous volâtes à cet aveugle des Quinzevingts , qui vous sert de robe de chambre ?

A R L E Q U I N.

Il y a long-temps qu'elle étoit neuve. J'ai déjà dit à trois ou quatre femmes , que j'avois besoin d'un sur-tout de toilette. Il y a bien du relâchement dans la galanterie , & les femmes commencent à se décrier furieusement dans mon esprit. Oh , nous ne vivrons pas long-temps bien ensemble.

M E Z Z E T I N.

A propos de robe de chambre , tandis que vous dormiez , madame la marquise de Noirchignon vous en a envoyé une.

A R L E Q U I N.

Voyons-là. *Mezzetin va prendre une robe sur la toilette , & la déploie. Arlequin la regarde , & dit : Passe : La pauvre créature fait tout ce qu'elle peut pour m'égratigner le cœur.*

MEZZETIN.

Il est venu aussi un laquais de la part de madame la comtesse de Charbonglacé, qui a laissé un paquet dans une toilette. *Il tire une toilette où est encore une robe de chambre.*

ARLEQUIN.

Diab! celle-ci est bien mieux étoffée que l'autre. La comtesse pourroit bien me faire faire la sottise de l'aimer. Mais, il ne fait pas si cher vivre à Paris, tout s'y donne. *On frappe rudement à la porte.*

MEZZETIN *allant ouvrir.*

Monfieur, c'est le laquais de la veuve de ce procureur.

ARLEQUIN.

Laissez-le entrer. Que diable me veut-elle?

LE LAQUAIS.

Monfieur, voilà ce que madame vous envoie. Elle dit comme ça, que vous aurez l'honneur de la voir bien-tôt.

ARLEQUIN.

Mon enfant, dis lui qu'elle ne s'en donne pas la peine. Je vais prendre un remede pour me débrouiller le teint. *Déployant ce que le laquais a apporté.* Comment, encore une robe de chambre! il faut avouer que les femmes nous aiment bien en deshabillé. *On frappe encore à la porte.*

MEZZETIN.

Monfieur, c'est la marquise.

PIERROT.

J'ai été aussi incommodée toute la nuit de tranchées , je suis aujourd'hui à faire peur.

ARLEQUIN *après l'avoir regardée.*

En vérité , madame , cela est vrai. Il y a aujourd'hui bien des erreurs à votre teint ; mais il est resté là-bas un peu de décoction , ne vous en faites point de nécessité.

PIERROT.

Ce n'est pas avec des simples, que l'âcreté de mon mal peut se guérir. Ma maladie est là. *Elle se touche au cœur.*

ARLEQUIN.

On fait bien qu'une femme grosse a toujours de petits maux de cœur.

PIERROT.

Moi grosse , moi ? Ah , quelle ordure ! Il y a trois ans que monsieur Grattefeuille mon mari est mort. Grosse ! quelle obscénité !

ARLEQUIN.

Ah , madame , je vous demande pardon , je vous croyois fille. On s'y trompe quelquefois.

PIERROT.

Mais , monsieur , je vous trouve bien gros , qu'avez-vous ?

ARLEQUIN.

Je n'ai rien , c'est que je soupai furieusement hier au soir.

PIERROT.

Il faut qu'il y ait autre chose, n'êtes-vous point hydropique ?

ARLEQUIN.

J'en serois bien fâché.

PIERROT.

Voyons . . . *Elle lui leve ses robes de chambres l'une après l'autre.*

ARLEQUIN *en se défendant.*

Hé fi, madame, que faites-vous là ? cela n'est point honnête.

PIERROT.

Une, deux, trois robes de chambre, c'est-à-dire, trois maitresses. Ah, traître ! c'est donc ainsi que tu me joues ? Tu dis que tu n'aimes que moi.

ARLEQUIN *faisant semblant de vouloir aller à la garde-robe.*

Madame, je n'en puis plus.

PIERROT.

Voilà l'effet de tes sermens . . . .

ARLEQUIN.

Madame, je vais tout rendre, si je ne fors.

PIERROT.

Scelerat !

ARLEQUIN.

Madame, je ne répond plus de la discretion de mon derriere.

PIERROT.

N'as-tu point de honte . . . .

ARLEQUIN.

Il ne tient plus qu'à un petit filet.

PIERROT.

Non, je ne veux plus de commerce avec toi, rends moi-ma robe de chambre. *Elle lui veut arracher sa robe de chambre. Ils se battent, Arlequin la décoiffe, une de ses jupes tombe, & elle s'en va.*

ARLEQUIN prend la jupe & la commode que la veuve a laissées à terre, les met sur son épaule & rentre en criant : Vittoria, vittoria.

## S C E N E

## DE LA PETITE FILLE.

ISABELLE, COLOMBINE en petite fille,  
& affectant un air niais.

ISABELLE.

EN vérité, vous êtes bien folle, de farcir votre tête de vos fottes imaginations d'amour & de mariage ! Est-ce là le parti que doit prendre une cadette, & ne devriez-vous pas avoir renoncé au monde ?

COLOMBINE.

Mon dieu, ma sœur, cela est bien aisé à dire ; mais vous ne parleriez pas comme



vous faites , si vous sentiez ce que je sens.

I S A B E L L E.

Et que sentez-vous donc , s'il vous plait ?  
Vraiment , je vous trouve une jolie mignonne , pour sentir quelque chose : Et que sentirai-je donc moi , qui suis votre aînée ? Est-ce qu'on m'entend plaindre des envies que cause l'état de fille ? Vous êtes encore une plaifante morveuse.

C O L O M B I N E.

Plaifante morveuse ! Mon dieu , je ne suis point si morveuse que je le parois ; & il y auroit déjà long - temps que je serois femme , si mon pere avoit voulu : car l'on m'a dit qu'on pouvoit l'être à douze ans.

I S A B E L L E.

Mais savez-vous bien ce que c'est qu'un mari , pour parler comme vous faites ?

C O L O M B I N E.

Bon , si je ne le favois pas , est-ce que j'en voudrois avoir un ?

I S A B E L L E.

Hé , qui vous a donc appris de si belles choses ?

C O L O M B I N E.

Cela ne s'apprend-il pas tout seul ? Quand je songe que je serai mariée , je suis si aise , si aise : Oh , il faut que ce soit quelque chose de fort joli que le mariage , puisque la pensée seule fait tant de plaisir.

I S A B E L L E.

Vous vous trompez fort à votre calcul , si vous vous figurez tant de plaisir dans le mariage. Le beau régal qu'un mari qui gronde toujours ! Le soin des domestiques , l'incommodité d'une grossesse : Non , quand il n'y auroit que la peur d'avoir des enfans , je renoncerois au mariage pour toute ma vie.

C O L O M B I N E.

La peur d'avoir des enfans ? Bon : on dit que c'est pour cela qu'il faut se marier.

I S A B E L L E.

Bon dieu : quelle petiteffe de raisonnement ! Que votre esprit est à rez de chauffée !

C O L O M B I N E.

Mais vous , ma sœur , qui êtes si raisonnable , est-ce que vous ne voulez pas vous marier ?

I S A B E L L E.

Oh , ce n'est pas de même , moi , je suis votre aînée ; & la raison qui veut que vous ne vous mariez pas , veut que je me marie. Vous n'êtes point propre au mariage : ce n'est pas un jeu d'enfant.

C O L O M B I N E.

Et moi je vous dis que j'y suis aussi propre que vous. Je supporterai fort bien toutes les fatigues du ménage ; & quoique je sois jeune , si j'étois mariée présentement je suis sûre que je n'en mourrois pas.

I S A B E L L E,

ISABELLE.

En vérité , il faut que j'aye bien de la bonté de souffrir tous les travers de votre esprit. Tout ce que je puis faire encore pour vous , c'est de vous conseiller de bannir de votre cerveau toutes vos idées matrimoniales , & de croire qu'il n'y a personne assez dépourvu de bon sens , pour vouloir se charger de votre peau.

COLOMBINE.

Hé, là , là , cette charge-là n'est pas si pesante , & ne fait pas peur à tout le monde ; il n'y a pas encore huit jours que je trouvai dans une boutique au palais , un monsieur de condition , qui me dit que j'étois bien à son gré , & qu'il seroit bien-aïse de m'épouser.

ISABELLE.

Et que lui repondites-vous ?

COLOMBINE.

Je lui dis que j'étois encore bien petite pour cela , mais que l'année qui vient , j'espérois d'être plus grande.

ISABELLE.

Vous serez plus grande & plus folle. Vous ne voyez donc pas qu'il se moquoit de vous , & que vous vous donnez un ridicule dans le monde ? Allez , vous devriez mourir de honte.

COLOMBINE *en pleurant.*

Ne voilà-t-il pas ? Vous me grondez tou-

jours. Vous voulez bien vous marier , vous , & vous ne voulez pas que je me marie. Est-ce que je ne suis pas fille comme vous ?

I S A B E L L E.

Une petite fille qui n'a que quinze ans , donner à corps perdu au travers du mariage !

C O L O M B I N E.

Mon dieu , je vous dis encore une fois que j'ai plus d'âge qu'il ne faut ; mais puisque vous me trouvez trop jeune , faisons une chose : Vous avez quatre années plus que moi , donnez - m'en deux : cela ne gâtera rien ni pour l'une ni pour l'autre.

I S A B E L L E.

Allez , allez , vous ne savez ce que vous dites. Vous me croyez bien embarrassée de trois ou quatre années que j'ai plus que vous : mais je veux bien que vous sachiez que pour dix ans de moins , je ne voudrois pas être faite comme vous ni de corps ni d'esprit.

P I E R R O T *arrive.*

Qu'est-ce donc , mademoiselle ? Voilà bien du bruit : Il me semble que vous vous flattez comme chiens & chats. Est-ce que vous ne sauriez vous égratigner plus doucement ?

C O L O M B I N E.

Pierrot , c'est ma sœur qui se fâche. Elle veut qu'il n'y ait de mari que pour elle.

PIERROT.

Ho , la goulue !

ISABELLE.

Viens-ça , Pierrot ; toi qui es un homme d'esprit , & qui fais le monde : N'est-il pas du dernier bourgeois de marier plus d'une fille dans une maison , & ne devrois-je pas déjà l'être ?

PIERROT.

Cela est vrai , & je dis tous les jours à votre pere , que , s'il ne vous marie au plutôt , vous lui ferez quelque stratagême.

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot , toi qui es si joli , est-ce qu'il faut que je demeure toute ma vie fille ?

PIERROT.

Bon ! Est-ce que cela se peut ? *A Isabelle.* Voyez-vous , mademoiselle , il faut marier les filles quand elles sont jeunes. Ce gibier-là ne se garde pas : la mouche s'y met.

ISABELLE.

Mais aussi , est-il juste que je cede mes droits à une cadette ?

PIERROT à *Colombine.*

Il est vrai que vous n'êtes encore qu'un embrion : & j'en ai vu dans des bouteilles de bien plus grandes que vous.

COLOMBINE.

Je conviens , Pierrot , que je suis encore petite , mais si tu favois ce que j'ai déjà.

Ee ij

436 *L'homme à bonne fortune.*

ISABELLE.

Petite fille, vous plaît-il de vous taire ?

PIERROT.

Hé , pardi , laissez-là dire. *A Colombine.*  
Et bien donc , qu'avez-vous ?

COLOMBINE.

J'ai. . . . Mais je n'oserois le dire.

ISABELLE *à Colombine.*

Vous avez raison , car vous allez dire une sottise. PIERROT *à Isabelle.*

Et palfanguié laissez-là donc parler. Vous lui remboursez les paroles dans le ventre.

COLOMBINE.

Ne te mocqueras-tu point de moi ?

PIERROT.

Et non , non , dites.

COLOMBINE.

J'ai de la gorge , Pierrot , puisque tu le veux favoir.

PIERROT.

Oh , voyons cela , voyons.

COLOMBINE.

Oh , nenni , nenni , je ne la montre pas encore. J'attens qu'elle soit plus venue.

ISABELLE.

Il n'y a plus moyen de tenir à vos impertinences : je vous laisse ; & si je faisois bien j'avertirois mon pere de mettre ordre à votre conduite. *Elle s'en va.*

PIERROT.

Elle est bien rudaniere.

COLOMBINE.

Oh , va , va , je ne m'en soucie pas. Elle veut faire la madame , & me traiter comme une petite fille , mais nous verrons ; oh , ça , ça , Pierrot , il faut que tu me fasses un plaisir. P I E R R O T.

Je ne demande pas mieux. Ne suis-je pas fait pour faire plaisir aux filles ?

COLOMBINE.

Il faut que tu me portes cette lettre à ce monsieur que je trouvai dernièrement au palais.

P I E R R O T.

Une lettre !

COLOMBINE.

Oui. Est-ce qu'il y a du mal à cela ? Puisque je sai écrire , pourquoi n'écrirai-je pas ?

P I E R R O T.

Ah , vous avez raison.

COLOMBINE.

C'est un homme de grande condition : & on l'appelle monsieur le vicomte.

P I E R R O T.

Oh , si c'est un vicomte , je ne dis plus rien. COLOMBINE.

Tu lui diras que je m'ennuye bien fort de ne le pas voir , & qu'il ne manque pas de me venir trouver aujourd'huy : m'entens-tu ? *Elle s'en va.*

P I E R R O T.

Hé , oui , oui , j'entens bien ; je ne suis

438 *L'homme à bonne fortune.*  
pas sourd. La petite masque! C'est une belle  
chose que la nature. Cela songe au mariage  
dès la coquille.

---

SCENE DE BROCANTIN  
AVEC SES FILLES.

*BROCANTIN, ISABELLE,  
COLOMBINE.*

BROCANTIN.

Quel ouvrage faites-vous là, vous ?  
COLOMBINE.

C'est une pente de mon lit : mais je crains  
de la faire trop petite, on n'y pourra jamais  
coucher deux.

BROCANTIN.

Est-il besoin, s'il vous plaît, que vous  
couchiez avec quelqu'un ?

COLOMBINE.

Non : mais si par bonheur je venois à être  
mariée. . . .

BROCANTIN *en colere.*

Si par bonheur ou par malheur vous ve-  
niez à être mariée, vous vous presseriez. Hé,  
je fai de vos fredaines. Vous n'avez pas  
toujours une éguille & de la tapifferie entre  
les mains ; & vous commencez à eskrimer



de la plume : mais ce n'est pas pour cela que nous sommes ici. Laissez-là votre ouvrage , & m'écoutez. *Ils prennent des sièges.* Le mariage. . . . *A Colombine.* Oh , oh , vous riez déjà. Tuchoux , il ne faut que vous hocher la bride. . . . Le mariage , dis-je , étant un usage aussi ancien que le monde : car on s'est marié avant vous , & on se mariera encore après. **COLOMBINE.**

Je le fai bien , mon papa. Il y a long-tems qu'on me dit cela.

**BROCANTIN.**

J'ai résolu , pour éterniser la famille Brocantine. . . . Vous voyez où j'en veux venir. J'ai donc résolu de me marier.

**ISABELLE & COLOMBINE ensemble.**

Ah , mon pere !

**BROCANTIN.**

Ah , mes filles ! Vous voilà bien ébobies. Est-ce que je ne me porte pas encore assez bien ? Regardez cet air , cette taille , cette legereté. *Il saute & fait un faux pas.*

**ISABELLE.**

Vous vous mariez donc , mon pere ?

**BROCANTIN.**

Oui , si vous le trouvez bon , ma fille.

**COLOMBINE.**

A une femme ?

**BROCANTIN.**

Non , c'est à un tuyau d'orgue. Voyez , je vous prie , la belle demande.

ISABELLE.

Vous l'épouserez ?

BROCANTIN.

Mais je croi que vous avez toutes deux l'esprit en écharpe. Est-ce que suis hors d'âge d'avoir lignée ? Savez-vous bien qu'on n'a que l'âge qu'on paroît. Et monsieur Vifautrou mon apoticaire , me disoit encore ce matin , en me donnant un remede , que je ne paroïssois pas quarante-cinq ans.

COLOMBINE.

Oh , mon papa , c'est qu'il ne vous voyoit pas au visage.

BROCANTIN.

J'ai ce que j'ai : mais je sens bien que j'ai besoin d'une femme. Je creve de fanté ; & j'ai trouvé une fille comme je la souhaite : belle , jeune , sage , riche : enfin une fille de hazard.

ISABELLE.

Une autre fille que moi , qui ne sauroit pas vivre, vous diroit , mon pere , que vous risquez beaucoup en vous mariant ; qu'il faut avoir perdu l'esprit pour songer , à votre âge , à un engagement , & qu'on enferme tous les jours des gens aux Petites-maisons pour de moindres sujets. Mais moi qui fais le respect que je vous dois , sans me prévaloir des raisons que les enfans ont d'appréhender un second mariage , je vous dirai que puisque vous crevez de fanté , vous

faites parfaitement bien de prendre une femme.

C O L O M B I N E.

Pour moi , je vous le conseille : car je voudrois que tout le monde fut marié.

B R O C A N T I N.

Oh , vous prenez la chose du bon biais. Puis que vous êtes si raisonnable , apprenez donc que je suis en train pour parler de mariage , mais c'est pour vous.

I S A B E L L E & C O L O M B I N E *ensemble.*

Ah , mon pere !

B R O C A N T I N.

Ah , mes filles !

I S A B E L L E.

Je vous ai des obligations que je n'oublierai jamais.

C O L O M B I N E *se jettant au col de Brocantin.*

Ah , mon petit papa , que je vous aime !

B R O C A N T I N.

Je favois bien que cela te feroit plaisir , & que tu n'aurois point de chagrin de voir marier ta sœur devant toi.

C O L O M B I N E.

Quoi , mon pere , ce n'est pas moi que vous voulez marier ?

I S A B E L L E.

Non , on feroit bien mieux de vous faire passer la premiere , & d'attendre à me marier , que vous eussiez trois ou quatre en-

442 *L'homme à bonne fortune.*  
fans : Pour moi , je ne conçois pas cette  
petite fille-là.

COLOMBINE.

Si vous ne me mariez , je fais bien ce que  
je ferai , moi.

BROCANTIN à *Colombine.*

Il faut bien qu'elle passe devant toi. Elle  
est ton aînée : Et afin de te mettre en état d'être  
bien-tôt mariée , elle épousera un hon-  
nête homme...

ISABELLE.

Je le connois bien.

BROCANTIN.

Bien fait.

ISABELLE.

Je l'ai vu.

BROCANTIN.

Riche.

ISABELLE.

Je le crois.

BROCANTIN.

Monsieur Bassinet , medecin. Enfin ,  
c'est tout dire.

ISABELLE.

Monsieur Bassinet ! monsieur Bassinet !

BROCANTIN.

Comment donc , vous trouvez-vous mal ?  
Du vinaigre , vite.

ISABELLE.

J'ai bien du respect pour la medecine ;  
mais avec votre permission , mon pere ,  
je n'épouserai point un medecin.

**B R O C A N T I N.**

Avec votre permission , ma fille , vous l'épouserez. Il ne faut pas , s'il vous plait , que vous songiez davantage à Octave. J'ai appris que c'étoit un gueux ; & je vais tout de ce pas l'envoyer chercher pour lui dire qu'un autre lui a passé la plume par le bec. Pierrot , Pierrot ?

**C O L O M B I N E.**

Allons , ma sœur , faites cela de bonne grace , puisque mon pere le veut.

**I S A B E L L E.**

Je vous prie , mon pere , de ne me point donner ce chagrin , & ne m'obligez pas à épouser un homme pour qui je n'ai nulle estime.

**B R O C A N T I N.**

Il n'y a qu'un mot qui serve. Il faut épouser monsieur Bassinet , ou un couvent. Il vous viendra voir ; songez à le recevoir comme un homme qui doit être votre mari.

**I S A B E L L E.**

Hé , mon pere !

**B R O C A N T I N.**

Allons , dénichons. Point tant de caquet.

**I S A B E L L E.**

Voilà ma sœur , qui a si envie d'être mariée. Que ne lui donnez-vous monsieur Bassinet pour mari ? J'aime mieux lui céder mes droits , & qu'elle passe devant moi.

C O L O M B I N E.

Oh , ce n'est pas de même : Je suis votre cadette ; & la raison qui veut que je ne me marie pas , veut que vous vous mariez la première. *Elles sortent.*

B R O C A N T I N.

Pierrot ?

P I E R R O T.

Me voilà , monsieur.

B R O C A N T I N.

Où diable es-tu donc toujours ? Il faut que je m'égozille quatre heures.

P I E R R O T.

Monsieur , j'étois avec cette femme qui marchande ces singes , & qui veut donner six écus du gros , parce qu'elle dit qu'il ressemble à son mari.

B R O C A N T I N.

Laisse cela : J'ai autre chose en tête. Va me chercher Octave. J'ai quelque chose de conséquence à lui dire.

P I E R R O T *cherchant par tout le théâtre , sous les bancs.*

Monsieur , je ne le trouve pas.

B R O C A N T I N.

Animal, est-ce là ce que je te dis ? Tiens, vois le logis. Le butor ! Je vois bien que nous ne vivrons pas long-temps ensemble. Je ne veux point de bête dans ma maison.

P I E R R O T.

Pardi , monsieur , il faut donc que vous en sortiez.

---

SCENE DU VICOMTE.

COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE.

**H**E' bien, mon pauvre Pierrot, as-tu porté ma lettre à monsieur le vicomte ?

PIERROT.

Affurément, & s'il m'a donné un petit mot de replique.

COLOMBINE *lui prenant le billet.*

Et donne donc vite.

PIERROT.

Malepeste, comme vous êtes âpre à la curée !

COLOMBINE *lit.*

„ L'amour est comme la galle, on ne le  
„ fauroit cacher. C'est ce qui fait que je  
„ vous irai voir aujourd'hui, ou je veux  
„ que la peste m'étouffe.

LE VICOMTE DE BERGAMOTTE.

PIERROT.

Voilà un homme qui écrit bien tendrement !

COLOMBINE.

Il m'aime bien, car il me l'a dit; & j'espere que nous serons bien-tôt mariés ensemble.

ble. Il n'y a qu'une chose qui m'embarresse, c'est que je ne fais pas encore tout-à-fait ce que c'est que le mariage : Ne pourroit-tu pas me le dire ?

PIERROT.

Affurément , il n'y a rien de si aisé. C'est comme qui diroit une chose . . . Oh , vous ne pouviez jamais mieux vous adresser qu'à moi.

COLOMBINE.

Hé bien donc ?

PIERROT.

C'est comme , par exemple , une chose où l'on est ensemble . . . Votre pere . . . . avoit épousé . . . . votre mere ; ça faisoit qu'ils étoient deux. Et comme ça , votre grand-pere . . d'un côté . . . la nature . . on ne fauroit bien expliquer ce brouillamini-là. Mais vous n'aurez pas été deux jours ensemble , que vous saurez toutes ces drogues-là sur le bout du doigt. *On frappe à la porte.* Ah , mademoiselle ! c'est monsieur le vicomte de Bergamotte.

COLOMBINE.

Fais-le monter , Pierrot , hé vite.

ARLEQUIN *en vicomte , suivi d'un fiacre , entre & fait plusieurs reverences à Colombine.*

LE FIACRE *tirant Arlequin par la manche.*

Ça , monsieur , de l'argent.



ARLEQUIN *au fiacre.*

Va, va, mon ami, tu rêves. Un homme de ma qualité ne paye pas plus dans les fiacres, que sur les ponts.

LE FIACRE.

Paye-t-on comme cela le monde ? Vous ne me donnez pas un sou.

ARLEQUIN.

Tu ne fais ce que tu dis, maraut. Est-ce qu'un homme de ma qualité n'a pas toujours son franc-fiacre ?

LE FIACRE.

Mardi, monsieur, je veux être payé : ou par la fableu nous verrons beau jeu.

ARLEQUIN.

Insolent, tu te feras battre.

LE FIACRE.

Jernibleu, je ne crains rien ; je veux être payé tout à l'heure. *Il enfonce son chapeau, & leve son fouet.*

ARLEQUIN.

Ah, ah, ventrebleu, il faut que je coupe les oreilles à ce coquin-là. *Il met la main sur la garde de son épée, comme s'il la vouloit tirer.* Mademoiselle, prêtez-moi un écu : Je n'ai point de monnoye.

COLOMBINE.

Monsieur, je n'ai pas ma bourse sur moi ; mais je vais le faire payer. Hola quelqu'un ! Qu'on paye cet homme-là : *Au fiacre.* Allez, allez, l'homme, on vous contentera.

ARLEQUIN.

Ces marauts-là ne sont jamais contents. J'en ai déjà tué quinze ou seize : mais je ne ferai point satisfait que je n'en aye achevé le quarteron.

COLOMBINE.

En vérité, monsieur le vicomte, il faut bien vous aimer, pour vous regarder après une si longue négligence à me venir voir.

ARLEQUIN.

Ma foi, mademoiselle, les heures d'un joli homme sont bien comptées. Les femmes se pressent aujourd'hui ; elles savent que les quartiers d'hyver seront diablement courts cette année : je n'ai pas un moment à moi.

COLOMBINE.

Et que faites-vous donc toute la journée ?

ARLEQUIN.

A peine ai-je quitté la toilette, qu'il faut aller dîner chez Rousseau. Un officier ne peut pas être moins de cinq ou six heures à table : & avant qu'il ait fumé dix ou douze douzaines de pipes, il est heure de s'y remettre pour souper.

COLOMBINE.

Quoi, monsieur, vous prenez donc du tabac comme ces vilains soldats ? Fi, je ne pourrois jamais m'y accoutumer.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à vous mettre cinq ou six  
mois

mois dragon dans ma compagnie , vous fumerez de reste. Bon , vous mocquez-vous ? Les gens du grand volume ont-ils d'autres occupations ? C'est morbleu au feu d'une pipe qu'il faut qu'un homme de qualité allume sa tendresse.

COLOMBINE.

Et , monsieur le vicomte , avez-vous fumé aujourd'hui ?

ARLEQUIN.

Est-ce que j'y manque jamais ? Mais j'ai la précaution , quand je vais en femme , de me rincer la bouche avec trois ou quatre pintes d'eau de vie. Vous ne sauriez croire comme , après cela on soupire tendrement. *Il fait un rot.*

COLOMBINE.

Ah , si , monsieur le vicomte ! Je n'aime point ces soupirs-là. Les gens que je vois n'affaibissent pas leur douceur de tabac & d'eau de vie.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne voyez que des courtants de boutique , ou des gens de robe. Croyez - moi , la belle , il n'est rien tel que de s'accrocher à l'épée. Les fastidieux personnages que vos robins ! Ont-ils le sens commun ? Ils font l'amour par article , comme s'ils dressaient un procès verbal.

COLOMBINE.

C'est ce que je dis tous les jours , à deux

450 *L'homme à bonne fortune.*

grands baquiers d'avocats , qui sont sans  
cesse autour de moi à me faire endêver.

A R L E Q U I N.

Oh , ma foi , le plumet est en amour ,  
ce que la moutarde est à la sauce-robert. Il  
n'y a que cela de picquant.

C O L O M B I N E.

Je ne fai pas pourquoi mon pere a tant  
d'averfion pour les gens d'épée.

A R L E Q U I N.

C'est que votre pere est un sot.

C O L O M B I N E.

Il dit qu'ils font tous débauchés , &  
qu'ils n'ont jamais le fou.

A R L E Q U I N *en riant.*

Débauchés ? ah , ah , débauchés ! Ils ai-  
ment le vin , le jeu & les femmes : mais  
du reste il n'y a pas de gens mieux réglés.  
Pour de l'argent , je croi que tant que les  
femmes en auront , nous n'en manquerons  
guères.

C O L O M B I N E.

Je croi , monsieur le vicomte , que , fait  
comme vous êtes , vous voyez bien des  
femmes de condition ?

A R L E Q U I N.

Je veux être deshonoré , vous êtes la  
seule bourgeoise avec qui je déroge. Mais  
à vous parler franchement , toutes les fem-  
mes que je vois au prix de vous , c'est , ma  
foi , de la piquette contre du vin de Sylleri.

COLOMBINE.

Vous dites la même chose de moi quand vous êtes auprès d'une autre. Dites la vérité.

ARLEQUIN.

Si vous voulez que je vous parle sans fard, cela est vrai : & je vais au sortir d'ici , à deux ou trois rendez-vous , où il faudra bien dire que vous êtes une guenon , comme les autres. Mais à propos de guenon , quand nous marierons-nous ensemble ? Je suis diablement pressé. Ecoutez , il ne faut pas laisser morfondre l'amour d'un officier : cela n'est pas de longue haleine. Quel âge avez-vous bien ?

COLOMBINE.

Je ne fais pas. Mais mon pere dit qu'il y a quatorze ans que ma mere étoit grosse de moi.

ARLEQUIN.

Quatorze ans ? Je ne croyois pas que vous eussiez vaillant plus de dix ou douze années.

COLOMBINE.

Vraiment , j'ai bien plus que tout cela. Vous croyez donc parler à une petite fille ? Vous vous trompez. Je fais déjà bien des choses. J'ai déjà lu cinq ou six comedies de Moliere ; & j'en suis au troisieme tome de Cyrus. Je fais du point à la turque , & j'apprens à chanter.

ARLEQUIN.

Vous apprenez à chanter ? Et qui est votre maître ?

C O L O M B I N E.

C'est un nommé l'Opera.

A R L E Q U I N.

Diab!e , un habile homme ! Oh , puisque vous savez chanter , il faut que vous me décochiez un petit air.

C O L O M B I N E.

Ah , monsieur , je vous prie de m'excuser , j'ai aujourd'hui quelque chose qui m'en empêche.

A R L E Q U I N.

Qu'avez-vous donc ? Est-ce que vous êtes enrhumée ? Tenez , voilà du tabac en machicatoire , il n'y a rien de si bon pour le rhume.

C O L O M B I N E.

S'il n'y avoit que cela , je ne laisserois pas de chanter.

A R L E Q U I N.

Qu'avez-vous donc , autre chose ?

C O L O M B I N E.

Je n'ai rien ; c'est que . . .

A R L E Q U I N.

Quoi donc ?

C O L O M B I N E.

C'est que . . . Voilà-t-il pas ? ces vilains hommes , ils veulent tout savoir. C'est que ma voix ne paroît rien , quand je n'ai pas mes fontanges argent & jaune.

A R L E Q U I N.

Comme si les fontanges faisoient quel-

que chose à la voix ! Courage , mignone ,  
je vous soufflerai en tout cas.

COLOMBINE.

Je le veux bien ; mais vous allez voir  
comme je vais trembler. Là , là , là. . . .  
Mon dieu , je suis faite comme je ne fai  
quoi. . . . *Elle chante.*

Janneton m'aimez-vous bien ?

Helas , quel conte.

Pourquoi ne vous aimerois-je pas ?

Mon dieu , quel conte.

Vous qui m'avez fait tant de bien :

Quel fichu conte.

ARLEQUIN.

Je veux être un fripon , si cela n'est divin :  
Voilà une voix à peindre. Je n'en ai pas per-  
du une goutte : mais de quel opera est cet  
air-là ?

COLOMBINE.

Je croi que c'est de Rolland.

ARLEQUIN.

Oh , point , point : il faut que ce soit des  
derniers : car voilà le tour aisé de nos poë-  
tes & de nos musiciens d'aujourd'hui. La jo-  
lie chanson ! on ne travailloit point comme  
cela autrefois : mais je veux chanter avec  
vous. Tel que vous me voyez , je fai la mu-  
sique comme un orchestre. Vous allez voir  
comme je vais vous tortiller un air.

COLOMBINE.

Oh , monsieur , je ne suis pas encore assez  
forte pour tenir ma partie.

454 *L'homme à bonne fortune.*

ARLEQUIN.

Nous chanterons donc une autre fois.  
Adieu, mourette.

PASQUARIEL *entrant brusquement.*

Monsieur, ne sortez pas. Il y a là-bas  
deux sergens, & environ douze archers,  
qui vous guettent pour vous mettre en pri-  
son

ARLEQUIN.

En prison. *Hoimé !* Voilà mes bonnes  
fortunes qui commencent à défiler.

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc, monsieur le vicom-  
te ? que ne partez-vous. Il y a là-bas tout  
plein de laquais qui vous attendent.

ARLEQUIN *à part.*

Ce sont bien des pouffeculs de par tous  
les diables.

COLOMBINE.

Ne peut-on pas savoir la cause de votre  
chagrin ?

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle.

COLOMBINE.

Je veux l'apprendre.

ARLEQUIN.

*Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.*

COLOMBINE.

Ah, monsieur le vicomte, vous jurez  
devant les filles. Vous me le direz pourtant.

ARLEQUIN.

Vous saurez donc, qu'étant obligé de



partir pour l'Allemagne , & ne pouvant trouver d'argent sur mon billet , ( car les billets des vicomtes ne sont pas autrement réputés argent comptant ) j'en fis un que je signai , la Harpe , ( c'est le nom de ce fameux banquier. ) Sur ce billet-là on me donna deux cens pistoles. Je partis. Presentement , voyez , je vous prie , le peu de bonne foi qu'il y a dans le commerce. ) Ce vilain monsieur de la Harpe ne veut pas payer ce billet-là.

COLOMBINE.

Et que dit-il ?

ARLEQUIN.

De mauvaises raisons. Il dit qu'il n'a point fait ce billet-là : mais son nom y est , une fois ; il faudra bien qu'il le paye , ou qu'il creve : car palsambleu , je sai bien que je ne le payerai pas , moi.

COLOMBINE.

Monsieur le vicomte , je n'ai point d'argent , mais voila deux brillans avec lesquels vous en pouvez faire. Prenez encore mon colier.

ARLEQUIN.

Hé fi , madame , ne vous ai-je pas dit que je faisois litiere de diamans ?

COLOMBINE.

Voilà encore une montre , qui est assés jolie.

ARLEQUIN.

Hé vous vous moquez. Cela est-il d'or ?

COLOMBINE.

Attendez , j'ai encore ici une petite boîte à mouche , & un cachet.

ARLEQUIN.

Et mais , mais , mademoiselle , vous poussez ma complaisance à bout.

COLOMBINE.

Quand on a donné son cœur , cela ne coute guères à donner.

ARLEQUIN.

Et encore moins à prendre. Ah , charmante princesse , que vous me savez prendre par mon foible , & qu'on fait de folies quand on est bien amoureux ! *Il s'en va.*

COLOMBINE *le rappelant.*

Tenez , tenez , monsieur le vicomte , voilà encore un petit jonc d'or que j'avois oublié.

ARLEQUIN.

Mais , mademoiselle , ces breloques-là valent-elle bien deux cens pistoles ? Voilà un diamant qui me paroît bien jaune. Ecoutez , je vais porter tout cela chez l'orfèvre : & s'il ne m'en donne pas les deux cent louis , vous me tiendrez , s'il vous plaît , compte du reste.

COLOMBINE.

Monsieur le vicomte , vous m'épouserez , au moins.

ARLEQUIN.

Allez , allez , parmi nous autres vicomtes , la parole fait le jeu. Adieu , charmante. *Il*

*L'homme à bonne fortune.* 457

*la prend sous le menton. Ah , morbleu , que voilà des yeux chargés à cartouche : & regardant les bijoux. Que voilà de bonnes fortunes ! Il s'en va.*

COLOMBINE.

Ah , que je suis aise de lui avoir fait ce petit plaisir ! De la maniere que je l'aime , je ne fai pas ce que je ne lui donnerois point.

---

SCENE DE LA TIRADE.

ARLEQUIN, COLOMBINE,  
*en avocat.*

ARLEQUIN.

Ayant appris , monsieur , que vous êtes un homme savant & de bon conseil , je voudrois bien vous parler d'une affaire que je suis sur le point de terminer.

COLOMBINE.

Parlez ; mais parlez peu. La discrétion dans le parler a toujours été louée. Au contraire , on a blamé de tout temps les grands parleurs : c'est pourquoi j'aime la briéveté ; & je m'applique uniquement à être concis dans mes discours.

ARLEQUIN.

J'aurai bien-tôt fait.

COLOMBINE.

Qui ne fait que le trop parler vient du défaut de jugement ? Que le défaut de juge-

ment vient du manque de raison ; & que le manque de raison est le caractère de la bête.

A R L E Q U I N.

Je n'ai qu'un mot.

C O L O M B I N E.

Qui ne fait que *volat irrevocabile verbum* ?  
Qu'on ne se repent jamais de se taire , &  
qu'on s'est repenti souvent d'avoir parlé :  
Ignorez-vous que la nature a donné à l'homme  
deux pieds pour marcher , deux bras  
pour agir , deux narines pour sentir ; &  
qu'elle ne lui a donné qu'une langue pour  
parler ?

A R L E Q U I N.

Je dis donc. . . . .

C O L O M B I N E.

Pytagore faisoit observer le silence à ses  
disciples pendant sept années.

A R L E Q U I N.

Je le croi.

C O L O M B I N E.

Solon avoit coutume de dire , qu'un  
homme qui parle beaucoup , est semblable  
à un tonneau vuide , qui fait plus de bruit  
qu'un plein.

A R L E Q U I N.

Cela est beau.

C O L O M B I N E.

Bias , Qu'un grand parleur n'étoit autre  
chose qu'une forteresse sans murailles , une  
ville sans porte , & un vaisseau sans gou-  
vernail.

ARLEQUIN.

Vous faurez donc. . . .

COLOMBINE.

Anaxagore , qu'une bête feroce échapée étoit moins à craindre , qu'une langue effrenée & petulante.

ARLEQUIN.

Monfieur. . . .

COLOMBINE.

Ifocrate , Qu'il n'y avoit ici-bas que deux chofes à faire . Ecouter & fe taire.

ARLEQUIN.

Taisez-vous donc.

COLOMBINE.

Tous vos grands discours font inutiles.  
*Frustrà fit per plura quod potest fieri per pauciora.*

ARLEQUIN.

Hé , monfieur , je n'ai encore rien dit.

COLOMBINE.

Je fai bien que l'usage de la parole a été donné à l'homme pour expliquer fes penfées.

ARLEQUIN.

De grace. . . . COLOMBINE.

Je ne vous dis pas qu'il ne faille parler en termes propres , fuyant les regles de la grammaire ; faire accorder l'adjectif avec le fubftantif , le nom avec le verbe , le mafculin avec le féminin.

ARLEQUIN.

C'est dont il s'agit , monfieur , du mafculin avec le féminin.

C O L O M B I N E.

Je ne vous défens pas de mettre en usage les figures de la rhétorique : *Nam quid est rhetorica?* selon Socrate , c'est l'art de persuader : Selon Agathon , celui de tromper : selon Gorgias , l'usage du discours : selon Chrisippe , la clef des cœurs : selon Cleanthe , la science des sciences : selon Vataderius , le boulevard de la verité : selon Aristote , le bouclier de l'orateur : selon Cicéron , l'art de bien dire ; & selon moi , l'art de ne guere parler.

A R L E Q U I N.

Va, si je puis attraper la parole !

C O L O M B I N E.

Si vous voulez donc que je vous donne mes avis , expliquez-moi le sujet dont il s'agit : mais sur tout d'un stile vif , ferré , concis , pressé , laconique : car vous savez que la vie de l'homme est courte, *ars lingua, vita brevis*. Le temps est cher ; on en perd tant à boire , à manger , à dormir , à s'habiller , à danser , à rire , à chanter : & l'on ne songe pas que la santé revient après la maladie , le printemps après l'hyver , la paix après la guerre , le beau temps après la pluye : mais que le temps passé ne revient jamais.

A R L E Q U I N.

Je voudrois donc savoir...

C O L O M B I N E.

Je le croi , que vous voudriez savoir.

*Omnibus hominibus scire à natura insitum est*, dit le prince de l'éloquence. Mais vouloir savoir est une chose, & savoir est une autre. C'est ce qui fait que du savoir au non savoir il y a autant de différence, qu'entre l'homme & la bête, le ciel & la terre, le gentilhomme & le roturier, le marchand & le voleur, le procureur & l'assassin, le bourreau & le medecin.

ARLEQUIN.

J'en suis persuadé. Mais. . .

COLOMBINE.

Or voulez-vous savoir quelle différence il y a entre l'homme & la bête ? C'est que l'un se conduit par la raison, & l'autre par l'instinct. Entre le ciel & la terre ? C'est que l'un est sur notre tête, & l'autre sous nos pieds. Entre le roturier & le gentilhomme ? C'est que l'un paye ses dettes, & l'autre se moque de ses créanciers. Entre le marchand & le voleur ? C'est que l'un vole dans les villes, & l'autre dans les bois. Entre le procureur & l'assassin ? C'est que l'un enleve les biens, & l'autre la vie. Entre le medecin & le bourreau ? C'est que l'un assassine peu à peu ses malades, & que l'autre tue tout d'un coup ceux qui se portent bien.

ARLEQUIN.

Cela est le mieux du monde. Je voudrois donc savoir. . .

C O L O M B I N E.

Quoi ? la philosophie, ou la rhétorique : la théorie , ou la pratique : la géométrie , ou l'astrologie : la pharmacie , ou la médecine : la sphère , ou la géographie : la cosmographie , ou la topographie ?

A R L E Q U I N.

Non , je ne veux rien de tout cela. ....

C O L O M B I N E.

Voulez-vous que je vous parle des arts , ou des sciences : des huit parties de l'oraison : des trois puissances de l'ame , la mémoire , l'entendement & la volonté : de l'influence des planètes , Jupiter , Mars , Mercure , &c. De la qualité des étoiles , majeures , fixes ou errantes : des comètes crinées , tombantes & volantes : de la disparité des tempéramens , phlegmatiques , sanguins & mélancoliques : des mouvemens du cœur , systoliques & diastoliques ?

A R L E Q U I N.

Hé , monsieur , je n'ai que faire de ces galimathias-là.

C O L O M B I N E.

Est-ce de l'histoire , ou de la fable dont vous voulez que je vous parle ? Commencerai-je par le déluge , le jugement de Paris , les malheurs de Pirame & Thisbé , l'incendie de Troye , les erreurs d'Ulysse , le passage d'Ænée , le sac de Carthage , la mort de Tarquin , les triomphes de Scipion , la



conjuración de Catilina , le pas des Thermopiles , la bataille de Marathon ? *Arlequin dit non à chaque demande.*

ARLEQUIN.

Et non , non , cent fois non , de par tous les diables non. Je voudrais savoir seulement , si je dois épouser une brune ou une blonde.

COLOMBINE.

Et que ne parlez-vous donc ? Il y a deux heures que vous me faites chanter inutilement.

ARLEQUIN.

Comme diable voulez-vous que je parle ? Vous ne touffez ni ne crachez : je ne puis prendre mon temps : ouf !

COLOMBINE.

Vous voulez donc savoir si vous devez épouser une brune , ou une blonde ?

ARLEQUIN.

Oui , monsieur. Ah ! nous y voilà à la fin.

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous dise cela par les regles d'astronomie , prophetie , chronologie , analogie , physionomie , chimie , astrologie , hydromancie , éromancie , piro-mancie , koscinomancie , chiromancie , nigromancie ?

ARLEQUIN.

Je ne m'en soucie pas , pourvu . . . .

COLOMBINE.

Aimeriez-vous mieux que ce fut par le

464 *L'homme à bonne fortune.*

moyen de l'invocation , imprécation , multiplication , indiction , spéculation , superstition , interprétation , conjuration , pronostication , évocation.

ARLEQUIN.

Corbillon , qu'y met-on. Hé , monsieur , cela m'est indifférent , pourvu que. . .

COLOMBINE.

Si vous voulez , je me servirai des connoissances de la rhétorique , logyque , physique , métaphysique , arithmétique , art magique , poétique , politique , musique , dialectique , étique , mathématique , thérapeutique.

ARLEQUIN.

Ah , j'en mourrai !

COLOMBINE.

Puis donc que toutes les sciences ci-dessus sont des terres inconnues pour vous , je vous dirai que nos auteurs ont parlé différemment sur le point dont il s'agit. Les uns tenoient pour les blondes , & les autres pour les brunes. La différence du poil fait aussi la différence de l'inclination. La blonde est tendre , languissante & amoureuse. La brune est vive , gaillarde & fringante. La blonde pourra bien outrager votre front. La brune ne vous en quittera pas à meilleur marché. Un savant poète de l'antiquité dit :

*Alba*

*Alba ligustra cadunt : Vaccinia nigra leguntur.*

Un autre non moins celebre , s'écrie :

*Hic niger est : ore hunc tu Romane , caneto.*

Ainsi vous voyez bien que c'est une matière bien délicate : *Undique ambages* ; & qu'il est difficile d'y porter un jugement certain. Car quoique je sois consommé dans toutes sortes de sciences , ne croyez pas que je veuille que mon sentiment prévale. Je ne m'arrête point *mordicus* à mon opinion. L'obstination est le propre de la bête ; & je ne voudrois pas que. . . .

ARLEQUIN.

'Allez-vous-en à tous les diables. Je ne veux plus rien favoir. Quel babillard ! Je gage que si on examinait cet homme-là , on trouveroit que c'est une femme. *Il veut s'en aller.*  
COLOMBINE *l'arrêtant par la manche.*

Je vous dis encore que. . . .

ARLEQUIN.

Je vous dis que je vous baillerai sur les oreilles. Quel insolent est-ce là ? Je ne veux rien entendre *Il laisse son juste-au-corps entre les mains de Colombine , & s'enfuit. Colombine le suit toujours en parlant.*

## S C E N E

## D'ISABELLE EN CAVALIER.

*ISABELLE , PIERROT.**ISABELLE en cavalier , devant un miroir , accommodant sa cravatte.***D**Onnes-moi ce chapeau. Hé bien , Pierrot , ce cavalier-là est-il de ton goût ?

P I E R R O T.

Pardi , mademoiselle , vous voilà à charmer ; on vous prendroit pour moi. Il y a pourtant un peu de difference. Est-ce que vous allez lever une compagnie de fantaisinerie ?

I S A B E L L E.

Ne penfes pas te mocquer : je tâterois fort bien de l'armée , &amp; je n'apprehenderois pas plus le feu qu'un autre.

P I E R R O T.

Si tous les capitaines étoient faits comme vous , ils pourroient gagner les frais de l'enrollement , &amp; faire leurs soldats eux-mêmes.

I S A B E L L E.

Je ne mets pas cet habit-ci fans raison. Tu fais que mon pere veut que j'épouse monsieur Bassinet.

PIERROT.

Votre pere ? Bon , c'est un vieux fou qui radote , & je lui ai dit , dea.

ISABELLE.

Je me fers du déguisement où tu me vois pour détourner ce mariage. Monsieur Bassinet ne m'a jamais vue , il me doit venir voir , & j'attens sa visite en cet équipage. Je vais lui apprendre des nouvelles d'Isabelle , & je lui en ferai parbleu passer l'envie.

PIERROT.

Mardi , voilà une hardie tête de fille ! J'ai toujours dit à votre pere , que je ne croyois pas qu'il fut le mari de votre mere , quand elle vous a fait ; vous avez trop d'esprit. Qu'en croyez-vous ?

ISABELLE.

Pour moi , Pierrot , je ne m'embarrasse point de cela , je ne songe qu'à faire rompre , si je puis , l'impertinent mariage dont je suis menacée. Mais je croi que voilà monsieur Bassinet. Laissez-moi avec lui , je vais commencer mon rôle.

PIERROT.

Pardi , c'est lui-même. Il ressemble à un marcaffin. *Il s'en va.*

LE DOCTEUR *entre.*

ISABELLE *assise nonchalemment dans un fauteuil.*

Serviteur , monsieur , serviteur.

LE DOCTEUR *appercevant le cavalier.*

Gg ij

Ah , monsieur , je vous demande pardon. On m'avoit dit que mademoiselle Isabelle étoit dans sa chambre. *A part.* Que diable cherche ici ce godulereau-là ?

ISABELLE.

Monsieur , elle n'y est pas , & je l'attens. Mais vous , monsieur , que venez-vous faire ici ? Mademoiselle Isabelle est-elle malade ? Car à votre mine , je vous croi medecin ; & vous avez toute l'encolure d'un membre de la faculté.

LE DOCTEUR.

Vous ne vous trompez pas , monsieur , je suis un nourrisson d'Hypocrate. Mais je ne viens pas ici pour tâter le pous à Isabelle , j'ai bien d'autres prétentions sur . . . . .

ISABELLE.

Oui : Et de quelle nature , s'il vous plait, sont les prétentions d'un medecin sur une fille ?

LE DOCTEUR.

Je viens ici pour l'épouser.

ISABELLE.

Pour l'épouser ! Isabelle ?

LE DOCTEUR.

Isabelle.

ISABELLE *riant.*

Ah , ah , ah !

LE DOCTEUR.

Mais cela est donc bien drôle ?

ISABELLE.

Point du tout : mais c'est que... Ah , ah , ah.... Je ris comme cela quelquefois. Ah , ah , ah !

LE DOCTEUR.

Comment donc : Est-ce que je suis barbouillé ?

ISABELLE.

Bon ! Ne voyez-vous pas bien que je ris ? Ah , ah , ah ! Dites-moi un peu , monsieur , en vous déterminant à un fait si périlleux , vous êtes-vous bien tâté ? N'avez-vous point senti quelque petit mal de tête.... Vous m'entendez bien ?

LE DOCTEUR.

Non , monsieur , je me porte fort bien ; je ne suis pas sujet à la migraine.

ISABELLE *lui mettant la main sur le front.*

Ma foi , vous porterez bien cela ; & je suis plus aise que vous ayez cette fille - là qu'un autre.

LE DOCTEUR.

Et moi aussi.

ISABELLE.

Mais quand elle sera votre femme , au moins , n'allez pas nous la gâter par vos manières ridicules : nous avons eu assez de peine à la mettre sur le pied où elle est. Le joli tour d'esprit ! elle l'a comme le corps.

LE DOCTEUR.

Comme le corps ! Et savez-vous comme elle l'a tourné ?

ISABELLE.

Bon ! Qui le fait mieux que moi ? Si vous voulez , je vais la dessigner qu'il n'y manquera pas un trait. Une gorge , morbleu , plantée-là . . . . Bon ! c'est un marbre.

LE DOCTEUR.

Ouf. . . Quel peintre !

ISABELLE.

Je vous dis , que vous ne sauriez faire une meilleure affaire.

LE DOCTEUR.

Je vois bien qu'elle ne seroit pas mauvaise pour vous.

ISABELLE.

Elle a par-dessus cela une adresse à conduire une affaire de cœur , qui ne se comprend pas. C'est un petit démon pour les tours d'esprit. Si elle est votre femme , elle aura des intrigues avec toute la terre , que vous ne vous en appercevrez non plus que si elle étoit à Rome , & vous au Japon. Diable ! une femme comme cela est un trésor pour le repos du ménage.

LE DOCTEUR.

Et avec tous ces beaux talens-là , d'où vient qu'elle n'est pas mariée ? Voilà des qualités merveilleuses pour être femme.



ISABELLE.

Ne savez-vous pas les allures du monde , & la malignité des rivaux ? Les uns disent qu'elle a des vapeurs , les autres lui font faire un voyage. Il y en a d'assez enragés qui lui font garder le lit cinq ou six mois pour une détorse. . . . & . . . que fai-je moi ? cent autres contes qu'on va souffler aux oreilles d'un fiancé , qui ne manquent pas de rompre un mariage comme un verre ; & si , de tout cela bien souvent il n'y en a pas la moitié de vrai.

LE DOCTEUR.

Quand il n'y en auroit que le quart , c'est bien encore assez , de par tous les diables. Une détorse !

ISABELLE.

Au moins , je veux être de vos amis , & je prétens , quand vous serez marié , aller sans façon chez vous manger votre chapon.

LE DOCTEUR.

Mon sieur , vous me faites trop d'honneur , mais je ne mange jamais de volaille. A ce que je vois , vous connoissez parfaitement la damoiselle en question ?

ISABELLE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous sommes toujours ensemble ; & si vous étiez discret , je vous apprendrois quelque chose sur son chapitre , que je suis sûr que vous ne savez pas.

LE DOCTEUR.

Oh , vous pouvez tout dire , & compter sur ma discretion. Vous savez que les medecins . . .

ISABELLE.

Je passe . . . . ( Mais il faut voir si personne ne nous entend . . . . ) Je passe toutes les nuits dans sa chambre.

LE DOCTEUR.

Dans sa chambre !

ISABELLE.

Dans sa chambre. Je vous dirai même . . . mais vous irez jafer.

LE DOCTEUR.

Non , je me donne au diable.

ISABELLE.

Cette nuit , nous avons reposé tous deux sur le même chevet. Prenez vos mesures là-dessus.

LE DOCTEUR.

Sur le même chevet , ensemble ?

ISABELLE.

Ensemble ; & cette nuit nous en ferons autant infailliblement. Elle ne sauroit se coucher sans moi.

LE DOCTEUR *à part.*

Ah , ah , monsieur Brocantin , vous voulez donc m'en faire avaler ?

ISABELLE.

Ce que je viens de vous dire là , au moins , ne vous doit point empêcher de conclure l'affaire. Un homme bien amoureux ne s'arrête pas à ces bagatelles-là.

LE DOCTEUR.

Bon : voilà de belles badineries ! Je ne vois pas que rien presse encore de quitter la robe & le bonnet de médecine , pour me faire coiffer de mademoiselle Isabelle. Adieu , monsieur , jusqu'au revoir. Le ciel m'a assisté : voilà un jeune homme qui m'aime bien. *Il s'en va.*

ISABELLE *seule.*

Oh , pardi , monsieur Bassinet , je croi que vos fumées d'amour pour Isabelle font bien passées presentement. Depuis un quart-d'heure que je fais l'homme , je ne suis pas mal scelerat. *Elle rentre.*

---

S C E N E

DE BROCANTIN ET DE PIERROT.

PIERROT.

**T**Out franc , monsieur , je crains que vous n'ayez attendu trop tard à marier vos filles.

BROCANTIN.

Comment donc : seroit-il arrivé quelque malheur dans ma famille ?

PIERROT.

Non , pas encore tout-à-fait , mais voyez-vous , monsieur , vous tournez trop à l'en-

474 *L'homme à bonne fortune.*  
tour du pot. Diable : les filles font de certains animaux équivoques....

B R O C A N T I N.

Que veux-tu donc dire , avec tes animaux équivoques ?

P I E R R O T.

C'est-à-dire , monsieur.... Tant y a que je m'entens bien. C'est comme des armes à feu , ça tire quelquefois sans qu'on y pense.

B R O C A N T I N.

Ne te mets point en peine , Pierrot , je suis sur le point d'en marier une ; & je croi que je ferai affaire de l'ainée avec monsieur Bassinet.

P I E R R O T.

Qui : ce medecin ? Fi ! votre fille n'est point le fait de ce vieux rhumatisme-là.

B R O C A N T I N.

Il m'a promis qu'il quitteroit sa profession de medecin , si je lui voulois donner Isabelle ; & qu'il se feroit troqueur.

P I E R R O T.

Hé , pardi , je le croi bien ! On lui en fait grand gré , ma foi , de quitter son fené pour une fille drue comme Isabelle ! Tuchoux ! si vous voulez me la bailler , je vous quitte vous & vos chevaux dès demain , & si je croi que je vous panse avec autant d'honneur qu'un medecin fait ses malades. Voulez-vous que je vous dise mon

sentiment ? Car , reverence parler , j'ai plus d'esprit que vous : vous feriez mieux , si je ne vous accommode pas , de la donner à quelque homme de condition , comme par exemple à un gentilhomme de robe.

B R O C A N T I N.

Te mocques-tu, Pierrot ? Notre vacation est la plus jolie du monde. Nous voyons tout ce qu'il y a de gens de qualité. Il n'y a point de prince qui fasse la dépense que nous faisons. Nous changeons de meubles tous les jours , on ne voit jamais chez nous la même chose, & notre cabinet est le rendez-vous de tous les faineans de la ville.

P I E R R O T.

Et quelquefois aussi des faineantes : car voyez - vous , monsieur , les femmes ont toujours quelque pièce à troquer.

C O L O M B I N E *arrivant.*

Mon papa , il y a là - bas une troupe de carêmes-prenans , qui veulent entrer.

B R O C A N T I N.

Qu'on les renvoye. Je ne veux point . . . .

C O L O M B I N E.

On dit que c'est l'ambassadeur du prince Tonquin des curieux , qui veut m'épouser.

P I E R R O T.

Oh , pardy , monsieur , les voilà.

---



---

**SCENE DES CURIOSITE'S.**

*ARLE QUIN* prince des curieux , porté par quatre hommes dans une manière de panier ,  
*MEZZETIN* en perroquet , *BROCANTIN*, *PIERROT*, *COLOMBINE*, *ISABELLE*; suite du prince des curieux.

*BROCANTIN* au perroquet.

**L**E prince des curieux épouser ma fille ! Je suis bien obligé à son altesse Tonquinoise. *A Pierrot*. Voyons un peu ce qu'il va dire. Ecoutez.

*MEZZETIN* caquette , & veut baiser *Colombine*.

**COLOMBINE.**

Ah , mon dieu , la vilaine bête ! *Pierrot*, *Pierrot*, ne me quittes point , j'ai peur.

**PIERROT.**

Oh , pardi , ne craignez rien avec moi ; il n'a qu'à venir. Ah , mademoiselle , la jolie queue ! *Perroquet* mignon , tôt , tôt , à déjeuner.

*MEZZETIN* caquette.

**BROCANTIN.**

Quel diable de jargon ! qu'est-ce donc qu'il dégoise-là ?

*L'homme à bonne fortune.* 477

**M E Z Z E T I N** *chante.*

Je suis fatigué , j'ai fait un grand voyage ,

Pour vous demander Colombine en mariage. . . .

**C O L O M B I N E.**

Moi ? Oh je ne veux point épouser un perroquet.

**M E Z Z E T I N.**

Hé morguenne de vous, quelle fille, quelle fille !

Morguenne de vous , quelle fille êtes-vous ?

**P I E R R O T.**

Voilà l'ambassadeur du Pont-neuf.

**M E Z Z E T I N.**

Le friand morceau ! J'aurai bien du plaisir d'en faire une perroquette. Qu'elle est belle !

**C O L O M B I N E.**

Oh , vous vous mocquez. J'ai ma sœur qui est bien plus jolie que moi ; & si vous aviez vu ma cousine Gogo , c'est toute autre chose.

**M E Z Z E T I N** *chante.*

Quel air de fanté ! vous avez la mine  
Un jour de rester seule à la tontine....

**C O L O M B I N E.**

Oh , je ne veux jamais rester seule , j'ai trop peur.

M E Z Z E T I N.

Hé , morguenne de vous , quelle  
fille , quelle fille !

Morguenne de vous . . . .

A R L E Q U I N *mettant la tête hors du panier , acheve le couplet en chantant : Hé , dépêchez-vous. Les violons jouent une entrée , pendant laquelle Arlequin sort de son panier , & danse ; & après qu'il a dansé , il commence le discours qui suit.*

Ce n'est pas sans raison , que nos anciens modernes ont dit ingénieusement , que le mariage étoit d'une très - grande ressource pour de certaines gens ; & que les aigrettes dont quelques femmes galantes faisoient présent à leurs maris , étoient semblables aux dents , qui font du mal quand elles percent , & nourrissent quand elles sont venues. Cela présupposé , voyons un peu le tendron qui est destiné pour mes plaisirs. Car vous ne voudriez pas me faire acheter chat en poche.

B R O C A N T I N.

Oh , avec moi , monsieur , point de surprise. Voilà mes deux filles : vous n'avez qu'à choisir. C'est encore trop d'honneur pour le sang des Brocantins.

A R L E Q U I N.

Oui , beau-pere , je veux brocantiner avec vous : & de peur de mal choisir , je les prendrai toutes deux. *Il se tourne vers Co-*



*lombine.* Pour vous , petite blonde d'Egypte , levez le nez , regardez-moi fixement , marchez , trottez. Beau-pere , n'y-a-t-il rien à refaire à cette fille-là ?

B R O C A N T I N .

Oh , monsieur , je vous la garantis tout ce qu'on peut garantir une fille.

C O L O M B I N E .

Je me porte bien ; & je n'ai jamais eu d'autre maladie qu'un mal d'aventure. Mon pouce devint gros comme ma tête.

A R L E Q U I N .

Diable ! méchant mal. Les filles sont terriblement sujettes aux maux d'aventure : mais l'enflure ne les prend pas toujours au pouce. Seriez-vous bien-aïse d'être ma femme ?

C O L O M B I N E .

Moi , votre femme ? Bon , bon , vous vous mocquez. Est-ce que je suis capable de cela ?

A R L E Q U I N .

Malpeste ! Vous l'êtes de reste.

C O L O M B I N E .

Je vous avertis par avance que si je suis jamais mariée avec vous , je ne vous incommoderai point de toute la nuit ; car je suis la meilleure coucheuse du monde. Je me trouve le matin comme je me suis mise le soir.

A R L E Q U I N .

Tant mieux. Mais avant de passer outre ,

480      *L'homme à bonne fortune.*

il est bon que je vous fasse part de quelques  
petits avis en vers que j'ai fait pour servir  
de niveau à la femme qui tombera sous ma  
coupe : Ecoutez bien ceci. *Il touffe.*

P R I M Ò.

Celle qui m'engage sa foi ,  
Sera , si cela se peut , sage.  
Elle doit se faire une loi  
De demeurer dans son ménage ,  
Et de n'en fortir qu'avec moi ,  
En dépit du contraire usage.

Quand je vois revenir des femmes sans ma-  
ris :

J'entens celles qui sont du plus galant étage,  
Qui souvent loin du gîte ont passé plusieurs  
nuits ,

Il me semble de voir un cheval de louage :

Lors qu'on le ramene au logis,  
C'est un grand hazard s'il ne cloche ;  
Et s'il ne boitte pas tout bas ,  
Pour le moins on trouve en ce cas ,  
A coup sûr quelque fer qui loche.

S E C U N D Ò.

Dans ma maison il n'entrera ,  
De peur de maligne pratique ,  
Aucun lévrier d'opera ,  
Simphoniste, chanteur ou supôt de musique.

*Item* , point de maître à danser.

Ce sont courtiers d'amour dont il faut se  
passer ,

Ces gens-là se font trop de fête ;

Et

*L'homme à bonne fortune.* 481

Et quelque soin que vous preniez ,  
Par leurs leçons la femme en porte mieux  
les pieds ;

Mais le mari plus mal la tête.

COLOMBINE.

Point de maître à danser : Et quel mal  
font-ils aux maris ? Ils ne les touchent ja-  
mais. Je renoncerois plutôt au mariage. J'ai-  
me le mien presque autant qu'un mari.

ARLEQUIN.

C'est à cause de cela. Ces messieurs-là ne  
montrent pas toujours la courante & le  
menuet.

TERTIÔ.

Vous n'aurez près de vous, que gens  
Qui soient tout à fait nécessaires.

Laquais au dessous de douze ans ,

Ou bien cochers sexagenaires.

*Item* , point de pensionnaires.

Ces oyseaux gras & bien nourris ,

Viennent souvent pondre en nos  
nids ;

Et trouvant de plein pied à parler de leurs  
flammes ,

Ils se racquittent près des femmes ,

De ce qu'ils payent aux maris.

Que dites-vous à cela , la future ?

COLOMBINE.

Moi , je dis que je n'y entens rien. Qu'est-  
ce que c'est que de venir pondre dans nos  
nids ? Est-ce qu'on a des œufs quand on est  
mariée ?

*Tome II.*

Hh

ARLEQUIN.

Non , mais vous aurez des poulets. Je vous expliquerai tout cela quand vous ferez ma femme. Voyons le reste.

QUARTO &amp; ULTIMO.

Qui voudra se mettre en famille ,

Qu'il prenne garde que jamais

Il ne s'engeigne d'un agnès :

C'est une méchante chenille.

Il en est bien souvent de ces sortes de filles ,  
Ainsi que de ces œufs qu'on achete pour  
frais.

On a beau les mirer de près :

Dès qu'on en casse les coquilles ,

On en voit sortir les poulets.

BROCANTIN.

Il a ma foi raison. Ça , monsieur . . .  
Mais voici monsieur Bassinet fort à propos.

LE DOCTEUR.

Parbleu , je suis ravi de trouver ici tout le  
monde en joye. Apparemment que vous  
disposez le bal pour notre mariage ?

BROCANTIN.

Oh , monsieur Bassinet , vous venez le  
plus à propos du monde , nous ferons d'une  
pierre deux coups. Voilà ma fille Isabelle  
qui vous attend pour vous donner la main.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous prétendez donner votre  
fille à ce scorpion ? Fi ! ne faites point cette  
affaire-là.

B R O C A N T I N.

Vous moquez-vous ? C'est un medecin très-riche. A R L E Q U I N.

Un medecin ? Je m'en doutois bien : car j'ai eu envie de faire une selle en le voyant. Mais cet homme-là ne vaut rien pour le mariage. Tenez , vous voyez bien que sa barbe ne tient point : ce sont deux mousta-ches postiches. *Il lui arrache les poils de la barbe.* L E D O C T E U R.

Que le diable vous emporte : quelle peste de ceremonie ! A R L E Q U I N.

Il y a encore pis que cela. Cet homme-là fera pendu avant qu'il soit vingt- quatre heures. Voyez cette mine patibulaire !

B R O C A N T I N.

Pendu ! Et comment connoissez-vous cela ?

A R L E Q U I N.

Par le moyen des astres , & par les regles de la metoposcopie. Je n'y manque jamais , à une heure près ; & si vous voulez , je vous dirai quand vous le ferez.

B R O C A N T I N.

Cela étant , je vais le congedier. Monsieur Bassinet , vous voyez bien ma fille ? Touchez-là , vous n'en croquerez que d'une dent , & je ne veux point de gendre dont la barbe ne tient point.

A R L E Q U I N.

Ni moi d'un beau-frere qui postule après une cravatte de chanvre.

LE DOCTEUR.

Ni moi d'une fille qui a eu des détorses de neuf mois. Allez , vieux radotteur , aux Petites-maisons , avec votre chienlit. Je venois ici pour vous dire que je ne voulois point de la fille d'un fou , & qui passe toutes les nuits avec des godelureaux. Fi la vilaine!

ARLEQUIN.

Adieu , adieu , bon voyage , mon ami. A la Greve , à la Greve. *A Isabelle.* Consolez-vous , la belle , je vais vous presenter un époux qui vaudra bien cette vilaine égouture de bassin. Tenez , beau-pere , *montrant Octave qui est deguise* , ce sera-là votre second gendre , c'est un grand seigneur de mon pays.

ISABELLE.

Ah , ciel , c'est Octave !

OCTAVE *lui fait un compliment en Italien.*

BROCANTIN.

Qu'est-ce qu'il jargonne là ?

ARLEQUIN.

C'est un compliment tonquinois. Il dit qu'elle est une étoile resplendissante de perfection ; & que si la queue de son manteau étoit plus longue , il la prendroit pour une comete.

ISABELLE *répond en Italien au compliment d'Octave.*

BROCANTIN.

Quoi ; ma fille fait déjà le tonquinois ?

ARLEQUIN.

Bon , c'est une langue qui s'apprend par infusion : & s'il vous épouloit , vous sauriez le tonquinois dans deux heures.

BROCANTIN.

Puisque cela est ainsi , je veux bien faire le mariage d'Isabelle. Mais dites-moi auparavant , est-il curieux ?

ARLEQUIN.

Bon : c'est le dautel du pays. Il troque de rippes à tous momens : & je vous réponds qu'avant qu'il soit deux jours , il aura troqué sa femme. Je m'en vais vous faire voir toutes mes curiosités , & l'équipage de ma future. *Arlequin fait un signal. Le fonds du théâtre s'ouvre , & il paroît un cabinet rempli de tableaux de Tenniere , figurés par des personnages naturels.*

BROCANTIN.

Voilà qui est très-beau. Ces tableaux-là sont tous originaux.

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Et ce gros singe-là , comment le trouvez-vous ? *Il lui fait remarquer un singe qui est dans un des tableaux.*

BROCANTIN.

Joli , ma foi : on diroit qu'il me regarde.

ARLEQUIN.

Cela pourroit être , car il vous ressemble comme deux gouttes d'eau , & vous savez que la ressemblance engendre l'amitié.

486 *L'homme à bonne fortune.*

Mais il faut vous détromper. Vous avez cru que c'étoient là des tableaux veritables ?

B R O C A N T I N.

Affurément , & je le croi encore.

A R L E Q U I N.

Et c'est ce qui vous trompe. Tout cela ne tient que par le moyen d'un ressort , que je vais toucher , & vous verrez que toutes ces figures prendront mouvement. *Arlequin s'approche d'un des côtés du cabinet , & frappant sur une table , toutes les figures qui sont représentées dans les tableaux , en sortent en chantant dansant & jouant de divers instrumens.*

P A S Q U A R I E L *en singe , fait plusieurs sauts perilleux , Brocantin le regarde avec admiration , & Arlequin lui dit :*

Voyez-vous bien ce singe ? Il accompagne de la guittarre on ne peut pas mieux. Je m'en vais vous le faire voir. *Au singe. Qui-ribirichi. Le singe répond en faisant une grimace , & en même temps se jette sur une guittarre qu'un homme de la suite d'Arlequin a entre les mains.* A R L E Q U I N *à Brocantin.*

Avez-vous entendu ce qu'il a dit ?

B R O C A N T I N.

Non : est-ce que j'entens le langage des singes , moi ?

A R L E Q U I N.

Vous avez pourtant la phisionomie d'une guenon. Il dit qu'il va prendre sa guittarre. Le voilà , écoutez.



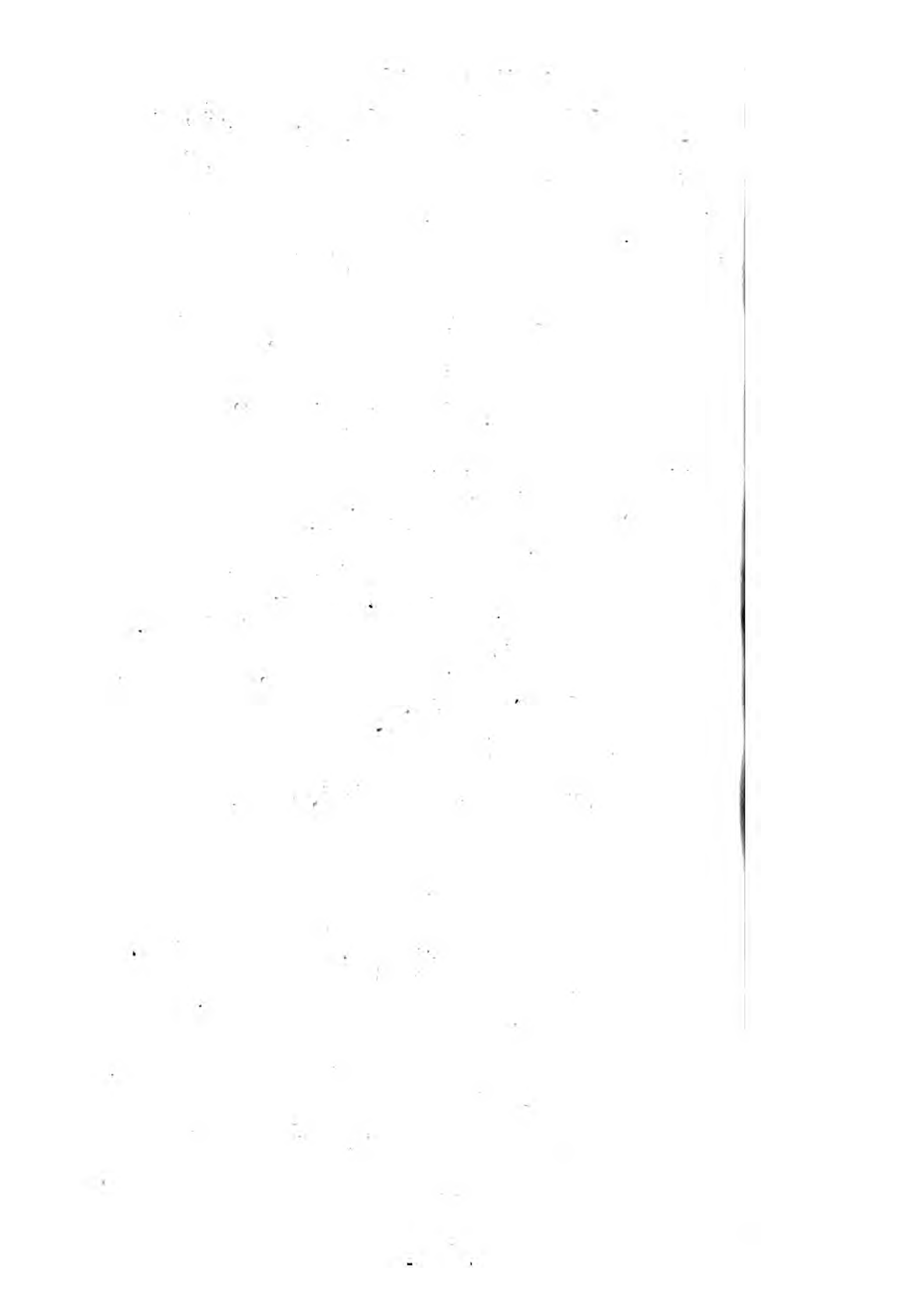
*L'homme à bonne fortune.* 487

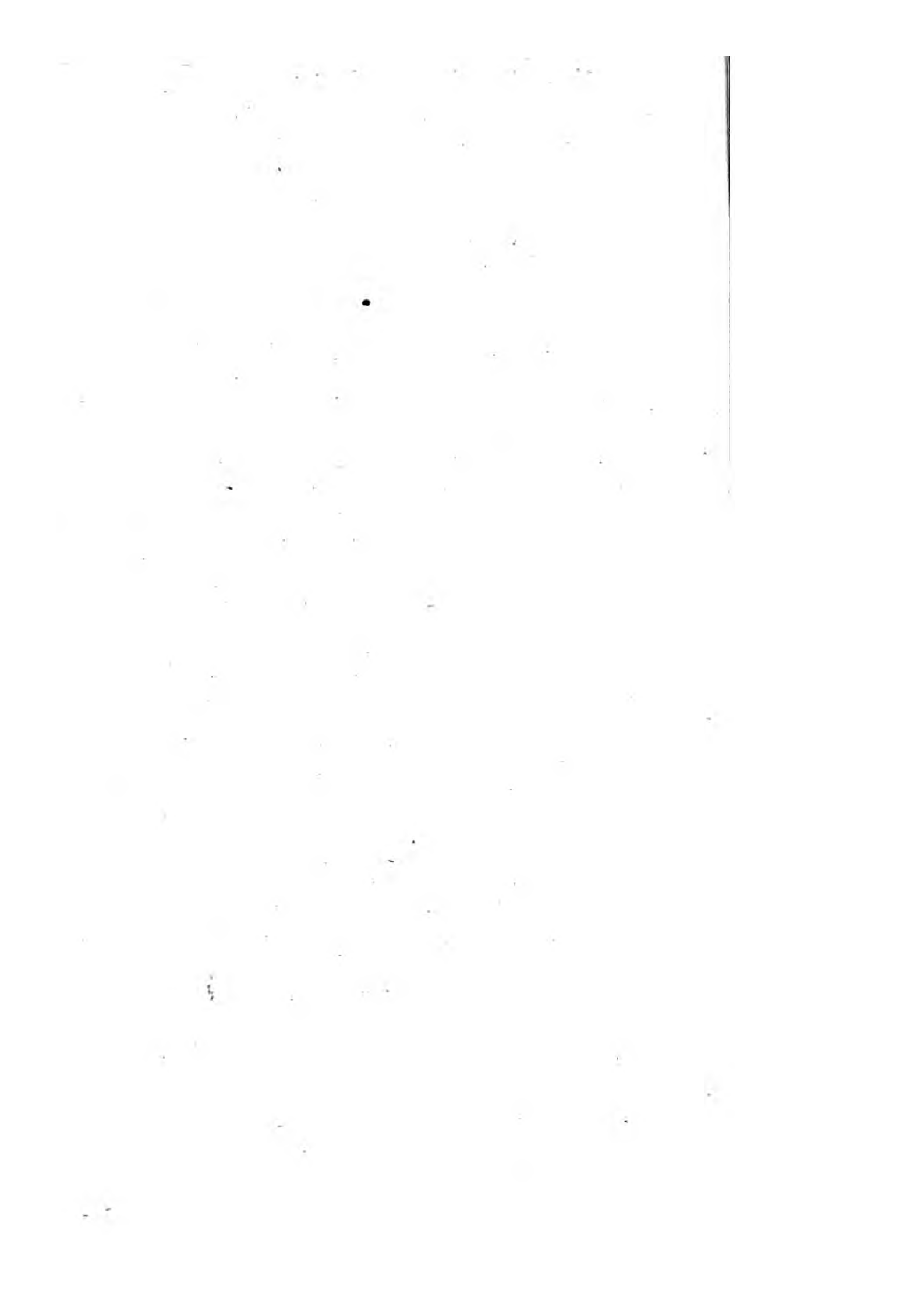
*MEZZETIN habillé en Flamand , une pipe  
au chapeau , tenant un pot à biere d'une main ,  
& un grand verre de l'autre , chante l'air qui  
suit , & le singe accompagne de la guittarre.*

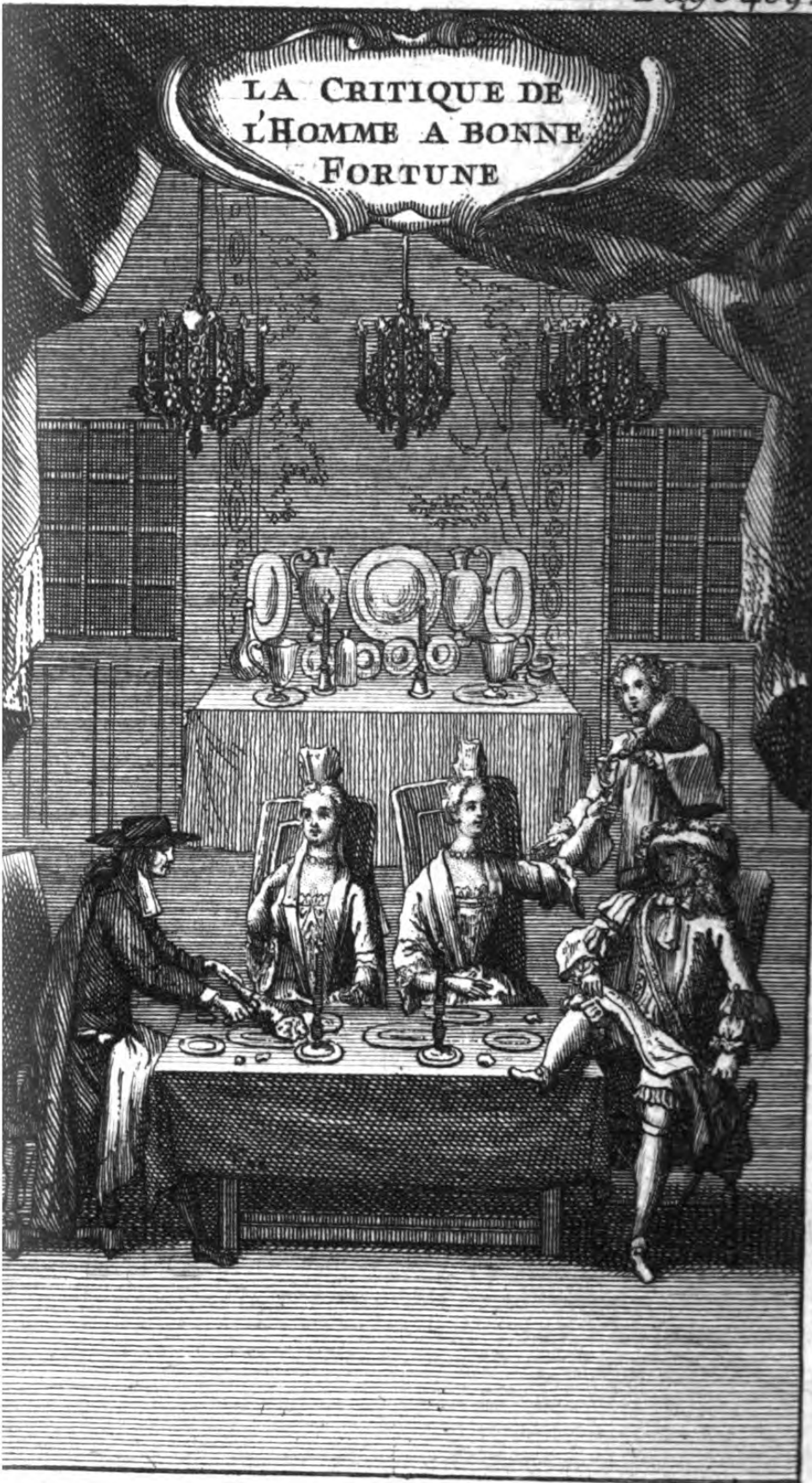
Pata pata pata pon ,  
Amis , je m'en vais à la guerre ,  
J'ai pour épée un flacon ,  
Et pour mousquet un grand verre.  
La fanté du Roi ,  
Portes-la moi ,  
Depêches-toi ,  
Car je suis mort si je ne boi.

Au son de cet instrument ,  
Je sens que mon cœur se réveille ,  
Il faut pour être content ,  
Toujours la pipe & la bouteille.  
La fanté du Roi ,  
Portes-la moi ,  
Dépêches-toi ,  
Car je suis mort si je ne boi.









**LA CRITIQUE  
DE L'HOMME**

**A BONNE FORTUNE.**

*COMEDIE EN UN ACTE.*

Mise au Théâtre par M. Regnard, & représentée pour la première fois par les comédiens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le premier jour de Mars 1690.

## A C T E U R S.

NIVELET procureur fiscal.      PIERROT.

LE BARON DE PLAT-GOUSSET,  
CINTHIO.

LA COMTESSE DE LA GINGAN-  
DIÈRE, femme grosse. COLOMBINE.

LA BARONNE, cousine de la comtesse.

LE MARQUIS DE ROUSSIGNAC.  
ARLEQUIN.

Monfieur BONAVENTURE, pédant.  
MEZZETIN.

CLAUDINE fervante d'hôtellerie.  
ISABELLE.

*La fcene eft à Paris, dans une hôtellerie.*



LA CRITIQUE  
DE L'HOMME  
A BONNE FORTUNE.

S C E N E I.

*LE BARON DE PLAT-GOUSSET ,  
NIVELET.*

LE BARON.



ARÇON, hé? Y a-t-il là quel-  
qu'un? Le souper est-il prêt? La  
peste soit de l'auberge!

NIVELET.

Qu'avez-vous donc, monsieur le Baron?  
vous me paroissez bien fâché.

LE BARON.

Oui, morbleu, je le suis, & j'ai rai-  
son de l'être. Je sors présentement de l'hô-  
tel de Bourgogne, & j'en suis si outré, que

si je trouvois à present un comedien italien ; la moindre chose qu'il lui en couteroit , ce seroit une oreille.

N I V E L E T *montrant son manteau déchiré.*

Je n'en suis guère plus content que vous. Tenez , voilà tout ce que j'ai pu sauver de mon manteau , j'ai laissé le reste au parterre.

LE BARON.

Rien ne prouve mieux la dépravation du goût du siècle , que l'affluence des femmes , des carosses & des chevaux , qui vont à cette comédie. C'est une maladie qui gagne la cour.

N I V E L E T.

Franchement , vous autres gens d'épée , vous avez quelque sujet de la fronder , il me semble que par fois on vous donne sur la crête.

LE BARON.

Et oui : Les robins y sont fort flattés. *L'amour par article* , c'est un endroit bien appetissant pour les femmes.

N I V E L E T.

Oh , ma foi , s'il y a quelque chose de passable , c'est quand le vicomte dépouille cette innocente jusqu'à un jonc d'or qu'elle a au doigt. Ces couleurs ne crayonnent pas mal les gens d'épée , qui pendant un quar-



tier d'hyver , vous sucent une femme jusqu'au dernier bijou.

LE BARON.

Où est le mal , s'il vous plait , à un officier qui part pour l'armée , de plumer une femme ? Dans le fond , on n'a en vue que le service du Roi.

---

## SCENE II.

*NIVELET , LE BARON , CLAUDINE  
venant mettre le couvert , & ayant du linge  
& des assiettes sous son bras.*

NIVELET.

**H**E' bien, Claudine , parviendrons-nous à souper ?

CLAUDINE.

On n'attend plus que cette comtesse avec sa cousine , qui sont allées à ces bâteleurs d'italiens.

LE BARON.

Bon ! elles devroient être revenues , il y a deux heures que tout est fait.

CLAUDINE.

Je croi que cette peste de pièce - là me fera devenir folle. L'auberge est tous les soirs en déroute , & nos messieurs ne reviennent plus qu'à neuf heures. Ces visa-

ges de comédiens ne sauroient-ils jouer dès le matin.

LE BARON *la prenant sous le menton.*

Là , là , Claudine , tout doucement , ne te fâches pas. Oh , la friponne ! si tu voulois un peu m'aimer.

CLAU D I N E.

Oh , j'en refuse autant d'un autre. Ça donc , vous plaît-il de vous tenir ?

NIVELET *lui mettant la main au menton.*

La belle Claudine est bien pigriêche aujourd'hui.

CLAU D I N E.

Vous arrêterez-vous , grand bagnodiers ? Je vous aurois bordé le visage d'une assiette plus vite. . . . Je vous dis encore , que je ne ris pas. Ces frelanpieds-là sont toujours à lanterner autour d'une fille.

LE BARON.

Ouais , Claudine , tu es bien loup-garou !

CLAU D I N E.

Je suis ce que je suis , ce ne sont pas là vos affaires ; je n'ai jamais vu une diantre de maison comme celle-ci.

NIVELET.

Et pourquoi , mon petit cœur ?

CLAU D I N E.

Et pourquoi ? Enfin , si ma tante m'avoit cru , je n'aurois jamais demeuré dans

une auberge. Mais puisqu'on m'y a forcée , m'y voilà , j'en enrage pourtant assez.

LE BARON.

Mais encore , qu'as-tu donc , Claudine ?

CLAUDINE.

Ce que j'ai ? Je suis toujours par voye & par chemin , pour aller querir des drogues à cette grande halebreda de comtesse.

NIVELET.

Comment donc ?

CLAUDINE.

Il y a sans cesse à refaire autour d'elle. Tantôt c'est du blanc , tantôt c'est du rouge , tantôt c'est un gros bourgeon qu'il faut rabotter : & que fai-je ? cent mille brinborions. Tant y a qu'il y a toujours quelque chose à calefeutrer sur son visage.

LE BARON.

Tu as un peu de peine , Claudine , mais aussi tu gagnes bien de l'argent ; & je m'assure que tu fais un beau magot.

CLAUDINE.

Il est vrai , voilà un gros venez-y voir ! depuis dix-huit mois avoir amassé quinze écus , voila-t-il pas un gros butin ? Et si , là-dessus il me faudra un habit à pâques.

LE BARON.

Tu ferois bien mieux d'acheter un bon mari de cet argent-là , cela est bien meilleur pour une fille.

## CLAU D I N E.

Samon : voilà encore un plaisant fretin que les hommes ! Les rues en seroient pavées que je n'en voudrois pas ramasser un. Et puis en cas de mari , comme vous savez , pour quinze écus on ne peut pas avoir grand chose. . . . A la fin , voilà notre diableffe de comtesse.

## S C E N E I I I.

*LA COMTESSE femme grosse , & SA COUSINE , se jettant toutes deux sur deux fauteuils. Et les acteurs de la scene précédente.*

## L A C O M T E S S E.

A H , monsieur , je n'en puis plus ! En l'état où je suis ! De l'eau de la reine d'Hongrie. Coupez mon lacet. Ah , ah , ah !

*L A C O U S I N E se laissant aussi aller.*

Ma pauvre cousine , vous ne creverez pas toute seule , je suis toute disloquée , c'est pour en mourir : Hi , hi , hi ! *Elle pleure.*

## L E B A R O N.

Qu'avez - vous donc , madame ? Vou-  
driez-vous accoucher ?

## L A C O M T E S S E.

Ah , ah , ah ! Si ma sage-femme étoit-là ,  
je

Je n'en ferois pas à deux fois , mon pauvre monsieur le Baron , ron , ron , ron ! Hé , vite , qu'on me déchauffe. Claudine , ma cousine , ma cousine !

N I V E L E T *à la cousine.*

Et vous , mademoiselle , où le mal vous tient-il ?

L A C O U S I N E .

Ah , monsieur le procureur fiscal , je suis confisquée , hé , hé , hé !

L E B A R O N .

Ma foi , monsieur Nivelet , si nous n'y prenons garde , voilà deux femmes qui nous vont crever dans la main.

L A C O U S I N E .

Nous venons de cette damnée pièce , où l'on est deux heures à entrer , & trois heures à sortir , & qui pis est , hé , hé . . .

C L A U D I N E .

Là , là , madame , deux jours de relais emporteront cela.

L A C O U S I N E .

Monsieur Nivelet , vous qui savez la procédure , à telle fin que de raison , il faut faire assigner les comédiens en garentie de couche. Que fait-on ? Si ma cousine alloit avorter . . .

N I V E L E T .

Assurément.

*Tome II.*

LA COUSINE.

Oh , si la justice s'en mêle , il faudra bien qu'on me rende ce qu'on m'a pris.

LE BARON.

Comment donc ? Etiez-vous auprès de quelque insolent ?

LA COUSINE.

C'étoit bien un filou , qui m'a pris ma bourse , où il y avoit dix louis , hi , hi , hi !  
*Elle pleure.*

LE BARON.

Oh , si l'on ne vous a pris que cela , patience. Allons , courage , madame , le fouter raccommodera tout.

LA COMTESSE.

Moi , manger ? La comédie m'a dégoutée pour six semaines. Ah , ah !

LE BARON.

Claudine , courez vite chez le medecin , demander une potion , pour rassurer une femme qui a pensé accoucher dans la presse.

LA COUSINE.

Claudine , tu lui demanderas aussi s'il n'a rien pour faire retrouver ce qu'une fille a perdu à la comédie.

CLAUDINE.

Oh , je m'en vais chez notre apoticaire , il a de toutes ces drogues-là.

LA COMTESSE.

Hai , hai , hai !

LE BARON.

Par ma foi , ce sont de vraies épreintes. Monsieur Nivelet , il faut appeller du secours. Françoise ? Eustache ? La maitresse ? Portez vite madame dans sa chambre. On vient , & on emmene la comtesse dans sa chambre.

NIVELET.

Pour vous , mademoiselle , tenez - vous en repos dans ce fauteuil , en attendant qu'on serve ; je vais à la cuisine faire hâter le souper.

LE BARON.

Et moi , je suis si saoul de la comédie , que je m'en vais me mettre au lit sans boire & sans manger , & qui pis est , je n'en sortirai , ou le diable m'entraîne , que lorsqu'on aura renvoyé tous ces gueux de comediens - là en Italie. La détestable piece !

LA COUSINE.

Ah , ma pauvre bourse !



## S C E N E I V.

*UN MARQUIS ridicule , sortant brusquement de sa chaise tout en desordre , sa perruque de travers , & sa chemise déchirée. Les acteurs de la scene précédente.*

LE MARQUIS.

**H**Ola quelqu'un ? De la chandelle ? Du feu ? Une bassinoire ? Ah , mademoiselle ! je croi qu'il ne me reste de vie que pour faire mon testament.

LA COUSINE.

Comment , monsieur le marquis , qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Ma foi , mademoiselle , presentement il ne me reste pas grand'chose. Je n'ai qu'un parement de manche , le cuir de mes poches , & quelques lambeaux de chemise. voyez , comme me voilà ajusté. Un just'au-corps neuf tout marbré de cambouy depuis les pieds jusqu'à la tête !

LA COUSINE.

D'où vient donc tout ce délabrement-là ? Vous êtes-vous battu ?

LE MARQUIS.

Avoir résisté trois semaines à la tentation , & m'être laissé aller comme un coquin !



Ventrebleu , j'enrage du meilleur de mon ame.

LA COUSINE.

Est-ce quelque rival qui vous a houspillé ? Voilà d'ordinaire le succès des bonnes fortunes.

LE MARQUIS.

Que maudit soit la bonne fortune , Arlequin , sa clique , & la curiosité qui m'a pris aujourd'hui. J'ai levé le nez tantôt au coin d'une rue ; j'ai vu un papier rouge , j'ai demandé à mon laquais ( qui lit ordinairement pour moi ) ce que c'étoit. Le brutal m'a été dire que c'étoit encore cette comédie dont tant de femmes m'avoient rompu la tête. J'y ai été , & vous voyez comme j'en reviens.

LA COUSINE.

C'est une chose qui crie vengeance , que le mauvais goût de Paris , & l'âpreté qu'on a en ce pays-ci pour les sottises. Je suis sûre que si l'on jouoit cette comédie-là en province , en trente ans il n'y auroit pas un chat.

LE MARQUIS.

Bon ; Paris n'est-il pas le magasin de l'impertinence ? Il ne faut que les fesses d'un singe pour mettre tous les badauts en campagne. Pour moi , je croi qu'il faudra que je retourne encore plus de vingt fois à cette comédie-là , pour y trouver le mot pour rire.

## LA COUSINE.

Oh , monsieur le marquis , vous me feriez bien du plaisir d'y retrouver ma bourse ; je n'ai jamais acheté un chagrin si cher. L'impertinente scène que celle de ce docteur qui recommande le silence , & qui parle toujours !

LE MARQUIS.

Fi , fi , vous-dis-je !

LA COUSINE.

Ce qui me console de mon argent , c'est qu'il faut que Colombine creve sous ce rôle-là ; elle n'a pas encore huit jours dans le ventre.

LE MARQUIS.

Ah , mademoiselle , désabusez-vous de cela ! jamais femme n'est morte de trop parler. Et que dites-vous , s'il vous plaît , de ce fat de vicomte , avec ses boutons à jouer à la boule , & cette valise en forme de manchon ?

LA COUSINE.

Je dis qu'il est tout aussi sot que son rôle.

LE MARQUIS.

J'enrage , quand je vois le parterre s'ébranquer de rire à des sottises qui n'ont pas le sens commun. Il faut avouer que l'auteur est un brutal parain , d'avoir nommé Bergamotte le héros de la pièce. Encore pour du tabac , je lui pardonnerois.

LA COUSINE.

Il y a comme cela cent endroits dans la pièce qui me font presque vomir ; on ne laisse pas de s'égoziller de rire : comme par exemple , le *tuyau d'orgue* , la *fille de hazard* , le *cheval de louage* , & cette autre innocente , qui va dire à son pere , que si son apoticaire ne lui donne que quarante - cinq ans , c'est qu'il ne le voit que par derriere.

LE MARQUIS.

Quelle grossiereté d'aller mettre le derriere d'un vieillard sur la scene ! A la fin je ne fai ce qu'on n'y verra point. Fi , vous dis-je ! misere ; ne parlons plus de cela. Mais où diable vous étiez-vous nichée ? Car j'ai feuilleté toutes les loges , pour vous trouver. Apparemment , à cause de la presse , vous vous ferez mise au parterre.

LA COUSINE.

Helas ! nous avons été trop heureuses de voir la comédie de chez le limonadier.

LE MARQUIS.

M'avez-vous vu serpenter sur le théâtre ? Ma foi , je ne fais pas mal la roue , quand je me donne au public.

LA COUSINE.

Je ne vous ai point vu , car il y avoit tant de monde . . . Mais je ne comprends pas quel plaisir prennent certaines personnes à être toujours derriere les acteurs.

## LE MARQUIS.

Vous mocquez-vous ? C'est le bel air ;  
& les gens de qualité ne voyent plus la comédie que par le dos.

## LA COUSINE.

De quelque côté qu'on voye cette damnée pièce-là , elle est affreuse par tous les endroits.

## LE MARQUIS.

Hé ! avez-vous remarqué quand les tableaux ont paru , comme je me suis tenu ferme au milieu du théâtre , en dépit des sifflets ? Voilà , morbleu , ce qui s'appelle faire bouquer le parterre.

## LA COUSINE.

Et pourquoi un homme de qualité comme vous , se veut-il brouiller avec tout un parterre ? Ecoutez , c'est un dangereux ennemi , je le craindrois plus avec ses sifflets , que bien des marquis avec leurs épées.

## LE MARQUIS.

Bon , bon : Un homme qui a séance sur le théâtre , ne fait point de comparaison avec des gens qui entendent la comédie debout. Mais voilà le souper.



---

SCENE DERNIERE.

CLAUDINE. Tous les aubergistes.

CLAUDINE *tenant un bassin.*

**A**llons, messieurs, ne voulez-vous point laver ?

LA COMTESSE.

Quand je suis grosse , je ne lave jamais ; cela m'enrhume.

CLAUDINE *au marquis qui badine avec elle.*

Je vous jetterai l'aiguïere par le nez.

LA COUSINE.

Et bien ; ma cousine , comment vous trouvez-vous de votre vapeur de couche ?

LA COMTESSE.

Cela est passé , je suis raffermie.

NIVELET.

Ma foi , madame , ne vous faites plus de ces frayeurs-là. J'ai cru que vous nous serviriez votre enfant sur table. *On se met à table.*

LE MARQUIS.

Pour moi , je ne saurois manger. J'ai fait cinq ou six repas aujourd'hui , dont le moindre a duré quatre heures.

M. BONAVENTURE *entre.*

## LA COUSINE.

Que monsieur Bonaventure vient à propos : il n'y avoit point de temps à perdre.

## LE MARQUIS.

Diable, comme il sent son avoine.

## BONAVENTURE.

Pour l'ordinaire, mademoiselle, je suis assez ponctuel aux repas, mais pour ce soir deux mille carrosses m'ont barré depuis l'hôtel de Bourgogne jusqu'ici.

## LA COUSINE.

C'est-à-dire que vous venez de la comédie italienne; car c'est la rage de Paris. O ça, dites-nous-en quelque chose. Il n'y a point d'homme qui raconte si bien que vous.

## BONAVENTURE.

Ah, mademoiselle! je fais gloire d'obéir à vos ordres, mais il est bien difficile de parler & de souper tout ensemble, & j'ai grand'faim.

## LE MARQUIS.

Les habiles gens trouvent du temps pour tout. Quand j'étois bel esprit, cadedis, j'étois quelquefois quatre jours sans souper.

## BONAVENTURE.

Et moi, quand j'étois gascon, lorsqu'on me donnoit un repas, c'étoit pour toute ma semaine.

**L A C O M T E S S E** à *Bonaven-  
ture.*

Dites-nous donc quelque chose , mon-  
sieur.

**B O N A V E N T U R E.**

Il n'y a que deux mots. Le sujet de la  
pièce , c'est qu'il y a deux filles , dont l'une  
est cadette. A cette heure , ces deux fil-  
les . . . parce que leur pere monsieur Bro-  
cantin est un curieux . . . Cela fait que la  
petite voudroit bien être mariée.

**L A C O U S I N E.**

Oh , vous voilà dans le fil de l'histoire.

**B O N A V E N T U R E.**

Bon ! De toute une comedie , je n'en  
perdrois pas un mot. Cette fille donc ,  
c'est l'aînée , ne veut point d'un medecin  
nommé monsieur Bassinet. Or il y a là-  
dedans un garçon qu'on appelle Pierrot ;  
& puis il survient un vicomte , avec un  
singe , qui est le plus beau rôle de la  
pièce.

**L E M A R Q U I S.**

C'est-à-dire , que le singe épouse mon-  
sieur Brocantin.

**B O N A V E N T U R E.**

Point du tout. Monsieur Brocantin c'est  
le pere des filles. Mais il y a là un nom-  
mé Octave qui est un drôle . . . . Avec cela ,  
deux filoux . . . .

LE MARQUIS.

Ah , j'entens , j'entens. Octave , c'est le prévôt qui poursuit les filoux.

BONAVENTURE.

Oh , ce n'est point cela. Qui diable vous parle de prévôt ? Vous n'avez donc pas été à cette comédie-là ?

LE MARQUIS.

Est-ce que je m'amuse à voir une comédie ? Je suis toujours dans les coulisses à badiner avec les actrices. Mais j'ai envoyé mes porteurs au parterre , qui m'ont dit que la pièce ne valoit pas le diable. On peut les en croire , car ce font ma foi , les meilleurs porteurs de Paris.

BONAVENTURE.

Et moi , je vous dis , qu'elle est fort bonne. Au commencement il y a trois robes de chambre , qui font le sujet de la comédie ; & comme ça , à la fin le prince des curieux fait le dénouement , avec un perroquet ; & je vous soutiens que voilà le sujet de droit fil.

LA COUSINE.

Il faut que monsieur Bonaventure n'en ait vu que le quart.

BONAVENTURE.

A vous dire le vrai , les gens de qualité qui combloient le théâtre , m'en ont caché deux actes. Mais je n'y ai rien perdu , leurs airs



& leurs façons valent bien la comédie.

LE MARQUIS à *Claudine.*

Allons , fille , le fruit.

BONAVENTURE à *Claudine* , qui veut *desservir.*

Tout beau : je n'ai pas encore commencé.

CLAUDINE.

Oh , dame , monsieur , dans une auberge on n'engraisse pas à faire des recits.

LA COUSINE.

Vous vous racquitterez sur le dèssert.

BONAVENTURE.

Je suis votre serviteur , mademoiselle. Je ne me coucherai pas bredouille , il me faut de la viande.

LE MARQUIS à *Bonaventure.*

Oh , cela est juste. Tenez , allez - vous mettre au lit avec cela. *Il lui donne un manche d'éclanche.*

BONAVENTURE.

Comment donc ? Est-ce que vous me prenez pour un chien , beau marquis de de bale affamé ? Il n'y a que deux jours qu'il est ici , il faut voir comme l'auberge est amaigrie !

LE MARQUIS.

Hé , l'ami , les épaules vous demangent.

BONAVENTURE.

Comment , à moi , petit hobereau ?

510 *Critique de l'homme à bonne fortune.*

**LE MARQUIS** lui jette une poignée de salade au nez. Bonaventure renverse la table. Le marquis tombe le nez dans un plat de crème.

**LA COUSINE.**

Vous avois-je pas bien dit , ma cousine , que cette enragée de comédie-là nous porteroit guignon ?

**LA COMTESSE.**

Ah , ma cousine , jamais je ne porterai mon fruit à terme !

*Fin du second volume.*

10  
11  
12  
13

14

15



